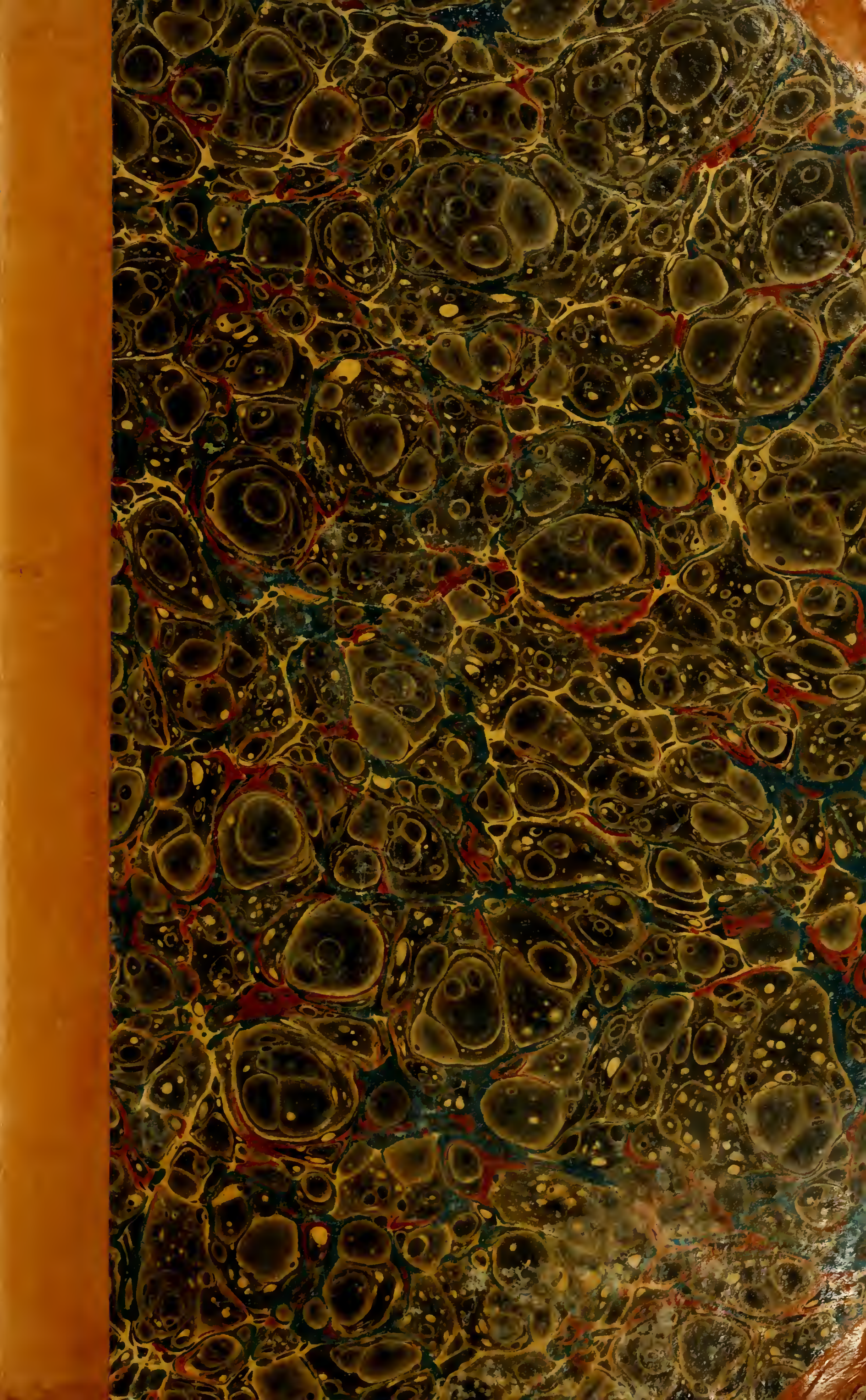
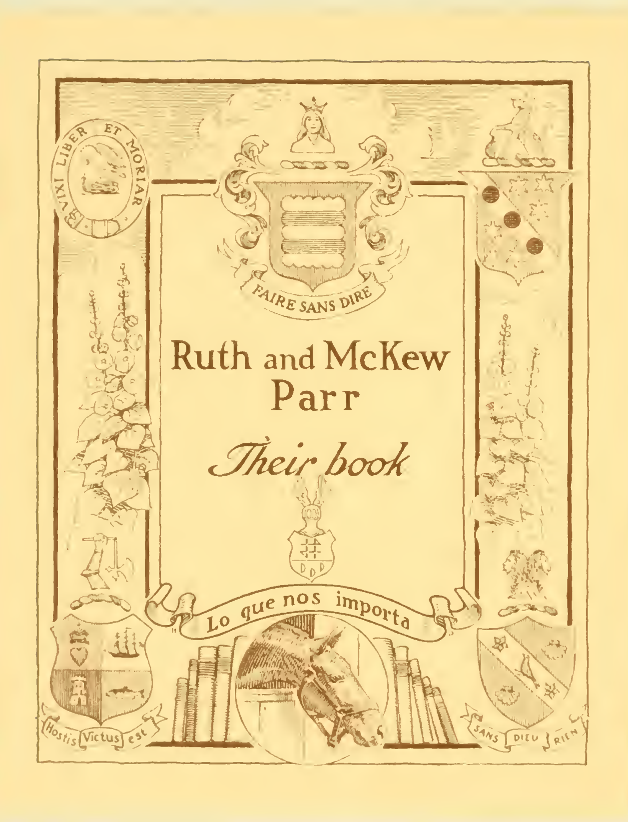
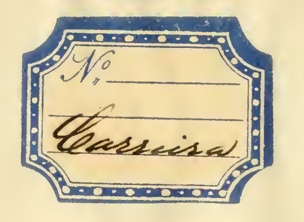




VIXI LIBER ET MORIAR
FAIRE SANS DIRE
Ruth and McKew Parr
Their book
Lo que nos importa
Hostis Victus est
SANS DIEU RIEN


N.º
Carreira

NOUVELLES ANNALES
DES VOYAGES,
DE LA GÉOGRAPHIE
ET DE L'HISTOIRE.

DE L'IMPRIMERIE DE J. SMITH.

NOUVELLES ANNALES DES VOYAGES, DE LA GÉOGRAPHIE ET DE L'HISTOIRE,

OU

RECUEIL

DES RELATIONS ORIGINALES INÉDITES, COMMUNIQUÉES PAR DES VOYAGEURS FRANÇAIS ET ÉTRANGERS;

DES VOYAGES NOUVEAUX, TRADUITS DE TOUTES LES LANGUES EUROPÉENNES;

ET DES MÉMOIRES HISTORIQUES SUR L'ORIGINE, LA LANGUE, LES MŒURS ET LES ARTS DES PEUPLES, AINSI QUE SUR LES PRODUCTIONS ET LE COMMERCE DES PAYS JUSQU'ICI PEU OU MAL CONNUS;

ACCOMPAGNÉES D'UN BULLETIN OU L'ON ANNONCE TOUTES LES DÉCOUVERTES, RECHERCHES ET ENTREPRISES QUI TENDENT A ACCÉLÉRER LES PROGRÈS DES SCIENCES HISTORIQUES, ET SPÉCIALEMENT DE LA GÉOGRAPHIE.

AVEC DES CARTES ET PLANCHES,

GRAVÉES EN TAILLE-DOUCE,

PUBLIÉES PAR

MM. J. B. EYRIÈS ET MALTE-BRUN.

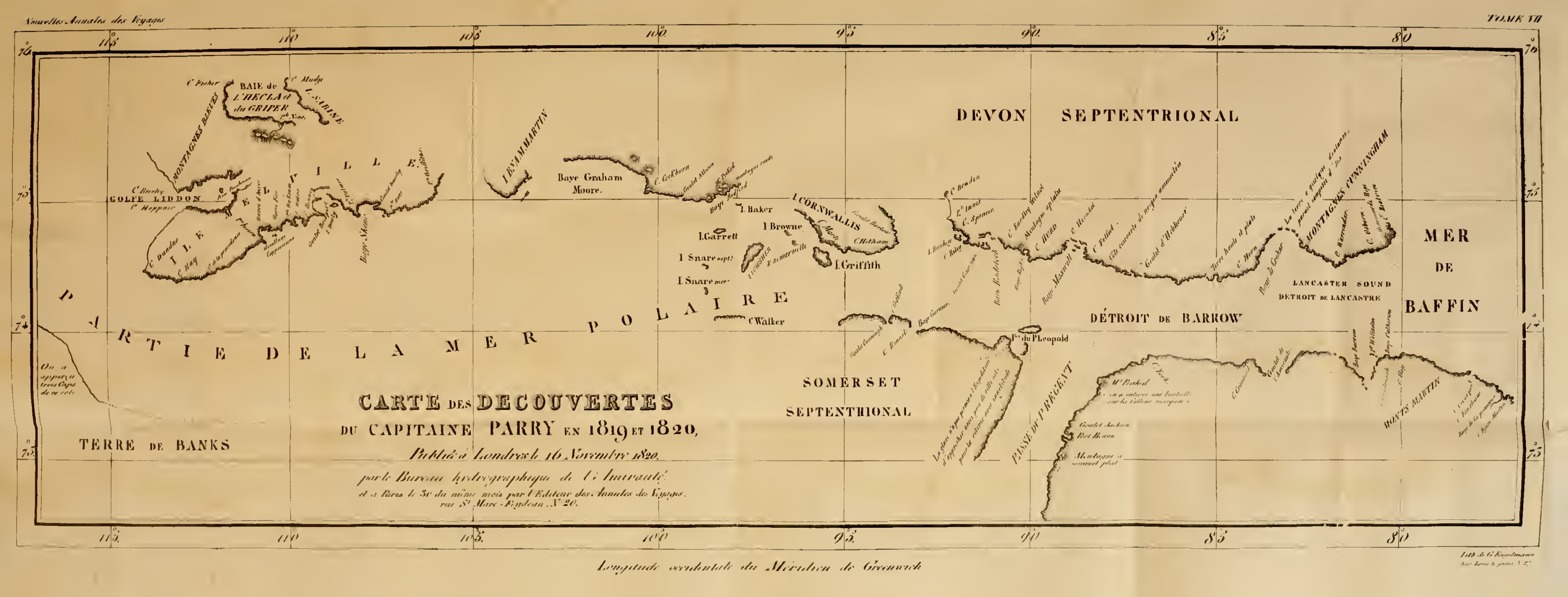
TOME VII.

PARIS,

LIBRAIRIE DE GIDE FILS,

RUE SAINT-MARC-FEYDEAU, N.° 20.

1820.


CARTE DES DECOUVERTES
DU CAPITAINE PARRY EN 1819 ET 1820,
Publiée à Londres le 16 Novembre 1820,
DEVON SEPTENTRIONAL
MER DE BAFFIN
LANCASTER SOUND
DETROIT DE LANCASTRE
DÉTROIT DE BARROW
SOMERSET SEPTENTRIONAL
PARTIE DE LA MER POLAIRE
TERRE DE BANKS
ILE MELVILLE
GOLFE LIDDON
BAIE de L'HECLA et du GRIPER
MONTAGNES BLEUES
I. SABINE
I. BYAM MARTIN
Baye Graham Moore.
I. CORNWALLIS
I. Griffith
I. Baker
I. Browne
I. Garrett
I. Snare sept.
I. Snare mer.
C. Walker
Ile du P. Leopold
PASSE DU P. REGENT
MONTAGNES CUNNINGHAM
MONTS MARTIN
C. Hotham
C. Cockburn
Longitude occidentale du Méridien de Greenwich

NOUVELLES ANNALES
DES VOYAGES,
DE LA GÉOGRAPHIE
ET DE L'HISTOIRE.

RELATION D'UN VOYAGE
DE
FEZ A TIMBOUCTOU,

Fait vers l'année 1787 par ASSID-EL-HADJI-ABD-SALAM-CHABINY.

Traduite de l'anglois (1).

LA curiosité excitée par le seul nom de Timbouctou fait rechercher avec empressement toutes les relations des voyageurs qui ont vu cette ville célèbre : l'auteur de celle que l'on vient de pu-

(1) Ce voyage a été publié par M. A. Jackson, auteur d'une *Description de Maroc*, dont il a paru des extraits dans les anciennes *Annales des Voyages*.

blier en Angleterre étoit un Musulman natif de Tetouan. M. Lucas, consul anglois, avoit connu sa famille. A l'âge de quatorze ans, Chabiny accompagna son père à Timbouctou ; après y avoir demeuré trois ans, il alla à Haoussa où il fit un séjour de trois ans, revint à Timbouctou, y resta sept ans, puis retourna dans sa patrie.

Il avoit alors vingt-sept ans; il se joignit, comme pélerin et comme négociant, à la caravane destinée pour l'Egypte, la Mecque et Médine. Chabiny mit deux ans pour aller de Tetouan à la Mecque et revenir à Fez; il fit quelques profits sur ses marchandises, qui consistoient en haïks (1), bonnets rouges, pantoufles, cochenille, safran; il rapporta de la mousseline des Indes propre à faire des turbans, de la soie écrue, du musc, du gebalia, parfum précieux qui ressemble à de la pâte noire. Il avoit fait des bénéfices considérables dans son commerce avec Timbouctou et Haoussas : mais, l'argent gagné avec les nègres idolâtres, s'écrie-t-il, ne reçoit pas la bénédiction de Dieu, il s'évanouit sans profiter à son possesseur ; au contraire, celui que l'on gagne dans un voyage à la Mecque porte bonheur, on ne le perd pas. De retour de la Mecque, il s'é-

(1) Sorte de vêtement léger en coton, laine ou soie, long de quatre aunes angloises, large de cinq pieds, qui se fabrique à Fez.

tablit avec son père à Tetouan, et fit avec Gibraltar le commerce de bétail, de volaille, etc. Il s'embarqua ensuite pour Hambourg, où il vouloit acheter de la toile et d'autres marchandises. En revenant de cette ville, le navire sur lequel il voyageoit fut pris et conduit à Ostende par un bâtiment dont l'équipage étoit Anglois, mais qui portoit pavillon russe; le capitaine prétendit que sa souveraine étoit en guerre avec les Musulmans. Mis en liberté au bout de quarante-sept jours, ainsi que son navire, par les bons offices du consul anglois, Chabiny se rembarqua; mais le capitaine, craignant ou feignant de craindre une seconde mésaventure, mit Chabiny à terre à Douvre. Le gouvernement anglois lui fit donner passage, en 1795, sur un bâtiment de l'état, pour retourner dans son pays. Lorsqu'il étoit en Angleterre, il vit M. Beaufoi, secrétaire de la société africaine, avec lequel il s'entretint, par l'intermédiaire de M. Lucas. Ce fut de lui-même que l'on apprit les particularités que l'on vient de raconter et tout ce qui concerne ses voyages.

Les Maures préfèrent toujours le printemps et l'été pour voyager, parce qu'en hiver ils souffrent beaucoup de la rigueur du froid du matin. Ils partent généralement de Fez pour Timbouctou au commencement d'avril, et de Timbouctou pour retourner à Fez au mois de janvier.

Dans le premier voyage que Chabiny entreprit, il alla d'abord de Fez à Tafilet, où se rassemblent ordinairement les caravanes qui vont à Timbouctou. Le territoire de Tafilet n'a pas de villes ; en revanche, on y voit un très-grand nombre de forteresses avec des murs en terre. Les habitaus les nomment El-Kasr ; elles contiennent environ quatre cents familles. Chaque semaine il s'y tient un marché où l'on vend toute sorte de provisions.

Chabiny se rendit ensuite en six jours à Draha. La province de ce nom a près de cinq journées de marche de circuit ; elle est située au pied de l'Atlas, et l'on y récolte en abondance une petite espèce de datte dure qui est excellente. Les habitans de Draha ont le teint très-foncé et presque noir.

Les caravanes n'ont pas, comme celles qui vont à la Mecque, leurs cheiks ou commandans. Ainsi de Fez à Tafilet, celle dans laquelle se trouvoit Chabiny n'avoit pas de chef ; mais, comme il n'est pas de caravane dont quelques hommes riches et recommandables ne fassent partie, c'est à eux que l'on confie le soin de la diriger et de la gouverner. Depuis Tafilet, elle est guidée par les chérifs commerçans qui l'accompagnent, et auxquels on montre toujours beaucoup de respect jusqu'à Timbouctou.

A mesure que la caravane avançoit, elle s'ac-

croissoit ; à Fez, elle ne consistoit qu'en une quarantaine de chameaux ; à Draha, elle en comptoit près de quatre cents. A trois jours de route de Draha, on trouva de l'eau en creusant la terre ; et, le lendemain, l'on entra dans le Sahara qui, durant les vingt premières journées, est une grande plaine de sable semblable à la mer. Quand on dresse sa tente le soir dans ce désert, on est fréquemment obligé de secouer le sable qui s'amasse sur le haut, si l'on ne veut pas en être accablé avant le lendemain.

Une partie de la surface du désert est dure, et les chameaux ne s'y enfoncent pas profondément ; dans une autre, le sable est mouvant, ce qui fatigue excessivement les chameaux. La caravane est guidée dans sa marche par les étoiles pendant la nuit, par le soleil pendant le jour, et quelquefois par l'odeur de la terre que les voyageurs prennent dans leurs mains. Durant les vingt premiers jours que l'on traverse ce désert, on ne trouve pas d'eau ; l'on est obligé d'en porter dans des outres de peau de chèvre, car on n'en découvriroit pas en creusant la terre. Un tiers des chameaux est par conséquent employé au transport de l'eau, et même ces animaux passent quelquefois trois ou quatre jours sans qu'on leur en donne une goutte. L'on ne se sert jamais de mulet dans cette partie du voyage ; l'on ne rencontre

ni le cheh, ni la plante épineuse si commune dans les déserts d'Afrique (1).

Le pays, à droite et à gauche de ce désert, à la distance de trois à quatre journées de route du chemin des caravanes, est habité par des Arabes errans. On dit qu'il est mêlé de plaines et de collines, avec un peu d'herbe et quelques arbustes; quand le bétail de ces Arabes a consommé ce qui croît dans un endroit, on le mène dans un autre. Quoique la caravane soit composée ordinairement de quatre cents hommes bien armés, elle prend sa route dans les parties les moins fréquentées du désert, de crainte d'être attaquée par les Arabes. Le vent le plus chaud est celui du sud-est, qui se nomme Esscheum; le plus froid est celui de l'ouest-nord-ouest. Pour appaiser la grande sécheresse que les voyageurs éprouvent dans ce désert, ils ont recours au beurre fondu (2).

Après avoir traversé ce désert pendant vingt jours, on aperçoit du changement, on découvre çà et là des cantons fertiles nommés *El-Ouah.*

(1) Le cheh est la plante qui donne la graine aux vers; la plante épineuse est le myrte sauvage.

(2) C'est du vieux beurre conservé durant plusieurs années dans un *matamore* ou souterrain. Les Arabes du désert le nomment *boudra.* On lui attribue de grandes vertus quand il est parvenu à un certain âge.

On y rencontre en grande quantité le sederah, espèce de myrte sauvage que les habitans nomment *gheilan;* il est à peu près de la hauteur d'un homme, les chameaux le mangent. Dans certains endroits, il croît aussi entre ces buissons un peu d'herbes. A huit ou dix pouces de profondeur au-desssous de la surface sablonneuse, on trouve une terre jaune ou rougeâtre; à peu près quatre pieds plus bas, une autre espèce de terre généralement brune, et, cinq à six pieds au-dessous, l'eau qui jaillit lentement à travers un sable léger. On emploie de même vingt jours à traverser ce second désert, dans lequel on ne rencontre pas d'Arabes; ils habitent à une distance de trois à huit journées de la route, et obéissent à des cheiks absolument indépendans.

L'on va d'Akka, ville au sud de Maroc, à Timbouctou en quarante-trois jours; et, durant ce temps, l'on n'aperçoit pas d'autre plante que le sederah, pas un ruisseau, pas une ville, pas même une hutte. De Draha, pays où les chameaux abondent, le loyer d'un de ces animaux est de 16 à 21 ducats jusqu'à Timbouctou (80 à 100 fr.). Ainsi, pour tout le voyage de Fez à Timbouctou, qui est de soixante-neuf jours, le loyer de chameau coûte trente-cinq ducats et demi; ce qui est à très-bon marché. Une caravane est généralement composée de quatre cents personnes; un grand

nombre préfère de marcher, à cause du mouvement incommode des chameaux.

Timbouctou.

On voit, à l'orient de Timbouctou, une grande forêt remplie d'éléphans. Les arbres sont très-gros; ceux qui croissent sur la lisière ont le côté exposé au soleil levant de couleur noire; le côté opposé est jaune. Le tronc n'a ni feuilles ni branches; les feuilles, qui sont très-grandes, ne croissent qu'au sommet de l'arbre; de sorte qu'à une certaine distance, un de ces arbres ressemble à un mât de navire avec sa hune. Chabiny avoit vu en Angleterre des arbres plus hauts que ceux-là; ceux du milieu de la forêt sont plus petits que ceux des bords; deux hommes ne peuvent embrasser les plus gros, ils portent des espèces de baies de la grosseur d'une noix; elles croissent en grappes de dix à vingt fruits.

Au sud et tout près de Timbouctou coule une petite rivière, profonde à peu près de deux pieds, dans laquelle les habitans lavent leurs vêtemens; elle traverse la grande forêt de l'est, ne communique pas avec le Nil, mais se perd dans le sable, à l'ouest de la ville. Son eau est saumâtre; au contraire, celle du Nil (le Nil El-Kebir et non celui d'Egypte) est bonne et agréable. Timbouctou est entouré d'un mur en terre; on y fait

les murs en tabia comme en Barbarie, c'est-à-dire que l'on dresse un grand moule en bois, que l'on remplit de terre, et, quand elle est sèche, on place le moule plus haut, jusqu'à ce que le mur soit achevé (1). On n'emploie jamais de pierres ni de briques, on ne sait pas même faire ces dernières. Le mur a environ douze pieds de hauteur, et est assez fort pour défendre la ville contre les Arabes errans qui viennent fréquemment demander de l'or. Timbouctou a trois portes; celle du nord se nomme *Bab-Sahara* ou la porte du désert; du côté opposé est *Bab-Nil* ou la porte du Nil; *Bab-el-Kibla* (2) est à l'est, et mène à la grande forêt qui est de ce côté. Les portes sont à deux battans et portées par des gonds très-forts; lorsqu'on les ferme à clef, au coucher du soleil, on les renforce encore, comme en Barbarie, par une grosse poutre que l'on appuie obliquement en dedans contre le milieu. Un fossé sec, profond de douze pieds et trop large pour qu'un homme puisse le franchir en sautant, entoure la ville, excepté aux endroits où sont les portes. Les deux battans sont revêtus en dehors de peaux de chameaux crues et si remplies de

(1) On voit que c'est une espèce de pisé.

(2) El-Kibla signifie la mosquée de la Mecque. La plupart des villes mahométanes d'Afrique ont une porte de même nom qui est tournée vers la Mecque.

clous, qu'aucune hache ne peut les entamer; ils ressemblent à une table de fer.

Timbouctou est une fois et demie aussi grand que Tetouan. Indépendamment des naturels du pays, on y compte dix mille marchands de Fez et de Maroc. On peut estimer le nombre de ses habitans à quarante mille, non compris les étrangers et les esclaves. Plusieurs marchands qui viennent à Timbouctou s'attachent tellement à cette ville, qu'ils ne peuvent se résoudre à la quitter, et y passent le reste de leur vie. Tous les habitans sont nègres. La plupart des étrangers s'y marient; les jeunes filles y sont si jolies, que souvent les voyageurs deviennent amoureux d'elles en les voyant.

Les étrangers, en arrivant, déposent leurs marchandises et se logent dans des caravansérails, nommés *fondacs ;* les nègres les appellent Ouôl. Ils appartiennent à des particuliers et portent leur nom ou celui de la personne qui les a bâtis; le propriétaire y tient un agent qui perçoit les loyers, et fournit des provisions aux étrangers (1). Le fondac dans lequel Chabiny demeuroit avec son père avoit vingt chambres au premier étage, et vingt au rez-de-chaussée, indépendamment des écuries pour les chameaux. L'escalier étoit renfermé dans l'en-

(1) Ououlo, roi de Timbouctou en 1800, en possédoit plusieurs.

ceinte et composé de planches brutes. Durant son séjour, les chambres furent constamment occupées, soit par des étrangers, soit par des indigènes. Ils louèrent des chambres pour trois mois pour lesquels ils payèrent trente okiats ou 18 francs par mois. A leur arrivée, le concierge les servit, et leur procura tout ce dont ils avoient besoin ; mais, quand ils y furent installés, ils louèrent un homme et une femme esclaves, pour cuire leurs alimens, nettoyer leur chambre, en un mot faire leur service. On peut acheter des esclaves à toute heure ; les marchands en tiennent un grand nombre prêts pour la vente.

A l'exception des ustensiles de cuisine, l'on ne voit dans les maisons d'autre meuble que des lits, des nattes, et des tapis qui couvrent tout l'appartement ; ceux-ci ont quatorze pieds de long sur dix de large.

Timbouctou est gouverné par un nègre natif du pays, qui porte le titre de sultan. Il est tributaire du roi d'Haoussa. Il est élu par les habitans de Timbouctou, et confirmé par son suzerain.

A la mort d'un sultan, le choix tombe généralement sur son fils. Le fils d'une concubine ne peut hériter du trône. Si le roi ne laisse pas d'héritiers légitimes, l'on prend son successeur parmi ses parens. Le sultan n'a qu'une seule épouse légitime ; il entretient plusieurs concubines. Son épouse loge dans une maison séparée avec ses

enfans et ses esclaves. Le palais du sultan est situé au coin oriental de la ville; il occupe un grand espace, et est entouré d'un mur qui a une porte où il s'assied souvent pour rendre la justice ou pour s'entretenir avec ses amis. L'enceinte renferme plusieurs bâtimens occupés en partie par les grands officiers de l'état; il s'y trouve aussi un petit jardin qui fournit à la table du sultan des fleurs et des herbes potagères; on y voit un puits dont l'eau se tire par une roue. Beaucoup de femmes esclaves sont musiciennes. Le sultan a plusieurs fils qui remplissent l'emploi de juges. A l'exception des parens du roi, il n'existe pas de noblesse ni de classe privilégiée comme en Barbarie.

Le revenu du roi provient en partie de l'impôt sur les terres, en partie d'une taxe sur la vente des marchandises, en partie d'un droit de deux pour cent en nature snr le produit des terres. Le roi a des domaines cultivés par des fermiers qui sont obligés d'entretenir sa maison et ses troupes; le surplus est mis en réserve dans des magasins souterrains pour les temps de disette. Les Maures ne payent pas de droits d'entrée, ni d'impôts sur les terres qu'ils cultivent. Les nègres en payent; ils sont de quatre pour cent sur la valeur des marchandises : celles qu'apportent les étrangers qui entrent par la porte du désert sont exemptes de droits; mais celles qui entrent par

la porte du Nil (porte des nègres) y sont sujettes. Les biens des personnes qui meurent sans héritier appartiennent au roi; cependant il ne prend rien de l'héritage des Maures.

Les troupes sont payées par le roi d'Haoussa. Elles sont armées de lances, d'épées, de coutelas, de sabres et de fusils. Leur nombre, en temps de guerre, se monte à peu près à quinze mille hommes. Cinq mille sont constamment soldés en temps de paix. Ces troupes ne consistent qu'en fantassins, à l'exception d'un petit nombre de cavaliers de la maison du roi. Ce prince prend quelquefois à sa solde les Arabes de la tribu de Brebich, qui peuvent lui fournir quarante mille hommes.

Les peines pour les délits sont : la bastonnade, la prison, les amendes. Pour les crimes capitaux, on décapite, on pend, on étrangle, on donne la bastonnade jusqu'à la mort. Le premier supplice est le plus usité. Les crimes capitaux sont : le meurtre, le vol avec violence, le vol du bétail. La police est si bien faite, que les étrangers demeurent avec toute sûreté dans la ville. On n'y est exposé ni aux extorsions ni aux exactions comme en Barbarie ; et l'on n'a pas même de présent à faire au roi.

Des gardes de nuit font la patrouille avec leurs chiens; d'autres se tiennent dans des endroits particuliers, tels que le marché, le kassiri ou la

grande place, où sont les boutiques des marchands. Des gardes sont placés à la porte du palais du roi.

Le roi juge les offenses capitales ; les petits délits sont de la compétence des magistrats inférieurs. Les conseillers siégent avec le roi, chacun suivant son rang ; ce sont les principaux officiers de sa maison. Il leur demande leur avis ; mais, à moins qu'ils ne soient unanimes, il décide d'après le sien. Cinq ou six juges siégent ordinairement avec le roi pour l'administration de la justice. Il paraît que le roi n'a pas le pouvoir de changer les lois.

Les esclaves sont tous étrangers. Leur maître a tout pouvoir sur eux ; il peut les mettre à mort sans forme de procès, cependant ils ont le droit de porter plainte contre lui ; si elle est fondée, il est obligé de les vendre. Un esclave a droit à la liberté quand son maître le laisse manquer de nourriture, de vêtemens, de souliers. Un vieil esclave est fréquemment mis en liberté, et retourne dans son pays. Le vol d'esclaves est un délit qui ne se punit que par la bastonnade. Les enfans des esclaves sont la propriété de leur maître. Les esclaves ne peuvent pas se marier sans le consentement de leur maître ; les personnes qui ont des femmes esclaves cherchent généralement à acheter l'homme auquel elles sont attachées.

A la mort d'un particulier, on commence par

payer ses créanciers; ensuite on compte à sa veuve le douaire que son mari avoit promis à son père, s'il n'a pas été déjà remis; elle a de plus un droit au huitième de la fortune, le reste est partagé entre les enfans. La part d'un fils est double de celle d'une fille. Si les enfans sont d'accord, on vend les terres, sinon elles sont partagées dans la proportion indiquée plus haut. On ne vend les terres et les maisons que lorsque les enfans arrivent à l'âge de discrétion; alors chacun a droit à sa part, et le reste demeure invendu jusqu'à ce que les autres y parviennent à leur tour. Cet âge n'est pas fixé d'après un certain nombre d'années; mais déterminé, devant le magistrat, par un conseil de parens qui prêtent serment, un père peut disposer par testament de sa propriété relativement à ses enfans, mais il ne peut pas dépouiller sa femme de ses droits; si une femme meurt sans testament, ses enfans lui succèdent. Les testamens ne sont pas écrits; le tuteur, nommé par le père, prend soin de la fortune du défunt, la fait valoir dans le commerce, et prête l'argent au profit des enfans. Les parens succèdent quand il n'y a pas d'enfans; s'il n'existe pas de parens, le roi prend tout, à l'exception de la part de la femme. Les enfans d'une concubine héritent également avec ceux de la femme légitime. Si un homme a eu deux enfans d'une concubine, elle devient libre

à sa mort; autrement elle reste esclave. Ayant des enfans, elle a droit à un huitième de la fortune.

Quant aux mariages, l'homme paye, en présence de témoins, au père de la fille une somme stipulée; et celui-ci donne généralement à sa fille, en bijoux, etc., le double de ce qu'il a reçu. Un homme ne peut épouser qu'une femme, mais il peut avoir des concubines. Le viol est puni de mort. La loi ne connoît pas de l'adultère ni de la séduction; car elle dit: « La chair d'une femme lui appartient, elle peut en faire ce qu'il lui plaît. » Les filles publiques sont nombreuses. La circoncision n'est pas en usage.

Timbouctou est le grand entrepôt de commerce du pays des nègres, et même de Maroc et d'Alexandrie. Les principaux objets que l'on y porte sont du tabac, des kamimas ou platilles, de la verroterie pour les colliers, des cauris, de petits miroirs de Nuremberg. Les marchands ne portent ni épées, ni fusils, ni couteaux; ils n'ont que les armes dont on fait usage dans la caravane. A l'entrée du désert, ils achètent du sel de roche aux Arabes, qui le tiennent arrangé en ballots; on le porte à Timbouctou. Sur les cinq cents chameaux de la caravane de Chabiny, il y en avoit près de deux cents chargés de sel sur lequel on gagne, à Timbouctou, près de cinquante pour cent. On ne porte pas d'huile de Barbarie à Timbouctou, parce que cette

ville est approvisionnée d'ailleurs d'huile de poisson dont on fait usage pour les lampes, mais non pour la nourriture. On y fabrique le savon avec de l'huile.

Les marchands prennent en retour de la poudre d'or, des esclaves, de l'ivoire et du poivre. On préfère la poudre d'or, qui est apportée de Haoussa à Timbouctou dans de petits sacs de cuir. La poudre d'or et les cauris sont les moyens d'échange. Les chérifs ou négocians de Tafilet, et les autres marchands, vendent ordinairement leurs marchandises à quelques-uns des principaux commerçans du pays, et aussitôt font partir leurs esclaves; quant à la poudre d'or, ils l'emportent avec eux dans d'autres pays. Quelques naturels du pays sont extrêmement riches; la source de cette opulence vient principalement de ce qu'ils prêtent de la poudre d'or et des esclaves aux marchands étrangers à un très-gros intérêt. Ceux-ci les payent en marchandises de Maroc et d'autres pays où vont les esclaves et la poudre d'or. Les affaires se traitent ordinairement sur la place publique; mais souvent les naturels envoient chercher les marchands étrangers, ou bien vont chez eux. Il n'y a pas de jour fixe de marché; il se tient dans une place ouverte, qui a cinquante pieds carrés, et est entourée de boutiques. Les Arabes se mettent au milieu, assis sur leurs marchandises, jusqu'à ce qu'ils les aient vendues.

L'on trouve parmi les nègres de Timbouctou des forgerons, des charpentiers, des cordonniers, des tailleurs, des maçons; il n'y a d'autres tisserands que les Arabes du voisinage. Ceux-ci font aussi, avec la laine de leurs moutons et le poil de leurs chameaux, des tapis qui ressemblent à ceux de Fez et de Mesurata, où on les nomme *Télissé*. Les sacs pour les marchandises et les tentes sont en poils de chèvre et de chameau. Les aiguilles, les ciseaux, le fil, etc., leur viennent de Fez. Ils achètent la plupart de leurs charrues des Arabes sujets de la ville; quelques-unes sont faites à Timbouctou. Les Arabes fabriquent le fer avec le minerai trouvé dans leur pays; ils le travaillent très-bien, ils font des barres de fer excellentes. Ils tannent le cuir pour les semelles des souliers, mais ne savent pas préparer le cuir à l'huile. Les meilleurs souliers sont ceux de Fez. Le cuir pour les empeignes vient de Fez, de Maroc et de Taroudant; les peignes et les cuillers de bois sont apportés de Barbarie, ils n'en ont pas en ivoire ni en corne. La Barbarie n'envoie pas de plomb à Timbouctou. Chabiny croit que ce métal se trouve dans le pays. L'huile de poisson dont on se sert pour s'éclairer est un objet de grand commerce, elle vient du voisinage de la mer par Genaoua (1) à Haoussa, d'où elle est

(1) Peut-être la côte de Guinée, avec laquelle Haoussa fait un commerce considérable.

portée à Timbouctou. Ces différens transports la renchérissent. On ne fait usage ni de suif ni de cire pour des chandelles ou des bougies.

La terre est bien cultivée, excepté du côté du désert. On récolte du riz, du maïs on bichna, du millet ou allila, des haricots. On n'a ni froment ni orge; on fait le pain avec le bichna et l'allila. Les propriétés sont entourées d'un fossé et d'une élévation en terre. Les rosées sont abondantes. Les terres sont arrosées par des canaux dérivés du Nil; les terres hautes le sont par l'eau des puits que l'on fait monter par le moyen de roues, comme en Egypte. En été, le tonnerre gronde souvent et fortement, mais il ne pleut pas. L'hiver dure deux mois: alors les matinées et les soirées sont froides; le temps est frais depuis septembre jusqu'en avril. Le vent d'ouest est le plus froid. L'on commence à semer le riz en août et en septembre; mais on peut faire cette opération en tout temps, par la facilité de se procurer de l'eau. Chabiny vit semer du riz d'un côté, pendant qu'on le récoltait d'un autre. Le bichna et les autres grains se sèment avant le mois de décembre. Le bichna est mûr en juin et en juillet, de même que les haricots. On peut semer l'allila en toute saison; il n'a besoin d'être arrosé que tous les huit ou dix jours. Les haricots ressemblent aux petits haricots de Mazagan, on les sème en mars; la tige est basse, mais remplie

de cosses. L'allila produit un petit grain blanc et plat.

Le riz est la principale nourriture; les riches ont de la farine de froment de Fez et de Maroc; on en fait de très-bon pain, qui est un objet de luxe. On ne fait pas de couscou. On ne boit que de l'eau et du lait, jamais de vin de palme ni de liqueur fermentée. On s'enivre en mâchant une poignée de chanvre et en avalant ensuite un verre d'eau. On préfère le lait de chameau et de chèvre au lait de vache.

Les chevaux sont petits; on les nourrit principalement de lait de chameau; leur taille est celle d'un grand levrier: ils peuvent courir trois jours sans se reposer. Les dromadaires de l'espèce nommée *Heirrié* ou *Erragual* parcourent en cinq à six jours la distance de Timbouctou à Tafilet, qui est de quatre cents lieues. L'on voit à Timbouctou des poules, des autruches, des sansonnets, des hirondelles, des cigognes: celles-ci sont des oiseaux de passage: elles arrivent au printemps, et disparoissent aux approches de l'hiver. Le Nil abonde en poissons excellens, le chebbel surtout, qui est de la grosseur du saumon. On se sert de lignes et de hameçons apportés de Barbarie, et de filets faits sur les lieux. On harponne les grands poissons.

Le sultan porte un turban blanc de mousseline

très-fine dont les extrémités sont richement brodées en or, et attachées sur le front; le turban vient du Bengale. Il porte une chemise de coton lâche avec des manches longues et larges, et ouvertes à la poitrine; à la différence de celle des Arabes, elle descend jusqu'au bas de la jambe; il met par dessus un caftan (1) de drap rouge, de la même longueur; le rouge est généralement estimé. La chemise (*Kemoja*) est faite à Timbouctou, mais le caftan vient de Fez, tout fait; par-dessus le caftan il revêt une veste courte de toile de coton à raies blanches, rouges, et bleues, on la nomme *djeliba;* cette mode vient du Bengale. Les manches du caftan sont aussi larges que celles de la chemise; il est fermé à la poitrine par des boutons à la mauresque, mais plus grands. Le djeliba a des manches aussi larges que celles du caftan; quand le roi s'assied, toutes les manches sont relevées sur l'épaule, de sorte qu'il a les bras nus, et que son corps reçoit l'impression de l'air. Son turban, au-dessus du front, est orné d'une boule de soie qui est une des marques distinctives de la royauté. Il porte aussi une petite calotte rouge comme les maures de Tetouan, et une écharpe sur chaque épaule comme les maures en ont à la ceinture; ce sont plutôt des cordes que

(1) Vêtement à manches sans collet; il se boutonne par-devant.

des écharpes; elles sont très-grandes, il entre dans chacune une demi-livre de soie. Les sujets n'en ont qu'une, elles sont ou rouges, ou jaunes, ou bleues, et faites à Fez. Il porte, de même que ses sujets, une écharpe autour de la ceinture; elle vient aussi de Fez. Il y en a de deux sortes; l'une en cuir avec une boucle d'or par-devant, comme celles des soldats en Barbarie; l'autre en soie, comme celles des marchands maures. Il a, ainsi que ses sujets, des culottes à la mauresque, en été de coton, faites à Timbouctou, en hiver de drap, que l'on apporte de Fez, toutes faites; ses souliers se distinguent par un morceau de cuir brodé en soie et en or placé par-devant, large de trois pouces, et long de huit.

Quand il se tient assis dans ses appartemens, il porte un poignard avec un manche d'or, suspendu à son côté droit; quand il sort, les gens de sa suite portent son fusil, son arc, ses flèches et sa lance. L'habillement des sujets est le même que celui du roi, à l'exception des marques distinctives de sa dignité, qui sont la boule de soie au turban, les écharpes sur les épaules, les broderies aux souliers.

La sultane porte un caftan ouvert par-devant, par-dessous une tunique de coton comme celle du roi, un schal des Indes sur les épaules, qui est noué par-derrière et un mouchoir de soie sur la tête. Les autres femmes sont habillées de même;

elles n'ont pas de caleçons. Les femmes les plus pauvres sont toujours vêtues, elles ne montrent jamais leur gorge. Les hommes et les femmes ont des pendans d'oreille. La dépense ordinaire de l'habillement d'une femme est depuis deux ducats jusqu'à trente ; leurs souliers sont rouges, on les apporte de Maroc ; elles ont les bras et les chevilles ornés de bracelets ; les pauvres les ont en cuivre, les riches en or, celles-ci ornent leurs têtes de cauris. Les pauvres n'ont qu'un bracelet à la jambe et un au bras. Les riches en ont deux, elles portent aussi des anneaux d'or aux doigts ; elles n'ont ni perles ni pierres précieuses. Aucune femme ne fait usage de voile ; quelquefois la parure d'une femme vaut mille piastres.

Le roi a environ six cents chevaux ; les écuries sont dans l'enceinte du palais. Les selles ont une pointe par-devant, mais n'en ont point par-derrière. Le roi va souvent à la chasse des gazelles ou antilopes, des ânes sauvages, des autruches, et des buffles. L'âne sauvage court extrêmement vite ; quand il est serré de près, il jette avec ses pieds de la terre et du sable dans les yeux de ceux qui le poursuivent. Les levriers de Timbouctou sont les plus beaux du monde ; on ne s'en sert que pour chasser la gazelle, car les chiens ne peuvent pas attraper l'autruche. Chabiny avait souvent chassé avec le roi : tout le monde peut accompagner ce prince ; quelquefois il ne revient

pas de deux à trois jours, il part toujours après le lever du soleil. Tout ce qui a été tué à la chasse est partagé entre les étrangers et les autres personnes qui ont suivi le roi; les animaux pris en vie sont envoyés à son palais. C'est toujours du côté du désert qu'il va chasser, et il ne commence que lorsqu'il est arrivé à dix milles de la ville. On trouve les antilopes par troupes de trente à soixante. Chabiny ne vit jamais ni autruche, ni antilope, ni ânes sauvages isolés; ces animaux vont ordinairement en bandes nombreuses. Les autruches, comme les cigognes, placent des sentinelles en avant. On regarde une distance de cent pieds comme suffisante pour être sûr de son coup en tirant de l'arc. Le roi et plusieurs de ses courtisans tirent à pied; ils font usage de fusils, mais plus souvent d'arcs et de flèches. Le roi emmène un grand nombre de tentes; on ne voit, près de Timbouctou, ni lions, ni panthères, ni sangliers.

Les habitans de Timbouctou jouent aux échecs et aux dames, et y sont très-habiles; ils ne connoissent pas les cartes; l'on voit chez eux des sauteurs, des bateleurs et des ventriloques dont la voix semble sortir de dessous les aisselles. Chabiny avoit été fort content de leur musique; ils ont vingt-quatre sortes d'instrumens. Leurs danses sont nombreuses et variées, et quelques-unes très-indécentes. Ils comptent le temps par mois lunaires; mais la plupart ne savent pas quel est leur âge. Ils

n'ont ni temples, ni église, ni mosquée; point de culte régulier, ni de jour qui lui soit spécialement consacré; mais tous les trois mois on célèbre une grande fête qui dure deux à trois jours, et quelquefois une semaine : on passe ce temps en festins. Chabiny ne put pas dire quel étoit le motif de cette fête ; il croyoit pourtant qu'elle se célébroit en mémoire du jour de la naissance du roi. Ces jours-là, on ne travaille pas.

Ces peuples croient à un Être-Suprême et à une autre vie. Ils ont des santons et d'autres personnes qu'ils respectent comme saintes. Quelques-uns sont des sorciers; d'autres, des idiots, comme en Barbarie et en Turquie. Quoique les médecins soient nombreux, ils espèrent un secours plus efficace dans leurs maladies, des prières de leurs saints, spécialement dans les rhumatismes. On emploie la musique pour mettre le santon en extase; quand il se sent inspiré, il indique, d'après l'autorité d'un saint défunt, ordinairement d'après celle de Sidy-Mohammed-Sif, quel animal on doit sacrifier pour le rétablissement du malade; soit un coq blanc ou un rouge, une poule, une autruche, une gazelle ou une chèvre. On tue l'animal et on le fait cuire en présence du malade; on conserve dans une enveloppe le sang, les plumes et les os pour les enfouir dans un endroit écarté, ou on les couvre de terre, ce qui équivaut à un sacrifice. On ne met ni sel ni assaisonne-

ment dans la préparation de l'animal, mais auparavant on brûle de l'encens. Le malade mange de ce mets autant qu'il peut, et tous les assistans y participent; le riz, ou ce que l'on fait cuire avec cette viande, doit être le produit de contributions charitables d'étrangers, et non de personnes de la maison ou de la famille; quiconque a contribué, doit prier pour le malade.

Les vents du désert occasionnent des maux d'estomac qui se guérissent par des médicamens, car ce peuple a des chirurgiens et des médecins de profession. Le remède employé pour la morsure des serpens, est de sucer la plaie. La gale est très-douloureuse; pour s'en débarrasser, on emploie intérieurement et extérieurement du soufre de Taroudant; cette maladieest même dangereuse. On est tourmenté quelquefois de fièvres d'accès et de fièvres continues, la saignée est souvent utile dans ces maux; les médecins ordonnent aussi des purgations et des vomitifs. On fait la ponction dans l'hydropisie. Les maux de tête et les affections de poitrine sont communes. Les médecins cueillent des simples et les emploient dans le traitement des malades.

L'usage des habitans de Timbouctou est de se teindre les ongles et la paume des mains en rouge avec une décoction d'henné, plante qui se cultive dans ce pays. Les Arabes se tatouent les mains et les bras; mais, à Timbouctou, cette mode

n'existe pas. Les hommes de cette contrée sont de vrais nègres. Ils ont sur la figure une marque légère qui va de l'œil en descendant. Les Foulahs ont cette marque horizontale ; les Bambarrahs se distinguent par une large entaille qui prend depuis le front jusqu'au menton.

On élève des tombeaux aux morts qui sont enveloppés d'un linceul et mis dans une bière. Les parens viennent pleurer sur la tombe; ou prononce le panégyrique du défunt.

Les hommes et les femmes ne vivent pas séparément; ils se voient, se visitent aussi librement qu'en Europe. Les personnes mariées couchent dans des lits séparés. On se baigne souvent; sans cette pratique, le corps répandroit une odeur désagréable. On se sert de torchons apportés de l'Inde. Pour prendre les repas, on étend une natte, et on s'asseoit comme en Barbarie. On fume beaucoup ; le tabac est très-cher ; c'est la marchandise qui donne le plus de profit.

Les empoisonnemens sont fréquens ; on se sert pour cela du venin des serpens, ou plus souvent de la partie du corps la plus proche de la queue, d'où l'on retire la matière vénéneuse par une espèce de distillation. Si l'on prend des remèdes aussitôt après que le poison a été avalé, on en peut guérir; mais cela n'arrive pas toujours. Si l'on tarde plus de trois jours, on ne peut en réchapper. Le poison agit lentement, fait maigrir,

jaunit le teint, donne un aspect malingre, cause de grandes douleurs dans l'estomac, ôte l'appétit, occasionne un dépérissement total, et tue, en plus ou moins de temps, suivant la force de la constitution. Ceux qui se sont promptement médicamentés vivent huit à dix ans. Les médecins emploient, dans ce cas, les émétiques.

On ne rencontre pas d'Arabes établis entre Timbouctou et le Nil; ils habitent au nord de la ville; ils n'envahiroient pas impunément ce pays habité par des peuples nombreux, et en état de détruire sans peine une armée ennemie. Les Foulahs sont très-beaux. Les Bambarrahs ont les lèvres épaisses et le nez épaté. Le roi des Foulahs est très-respecté à Timbouctou. Ses sujets, quoique Mahométans, ne sont pas circoncis. Les filles sont nubiles très-jeunes; quelquefois elles sont mères à dix ans. Les Foulahs ne peuvent pas être faits esclaves à Timbouctou. Les Arabes enlèvent les jeunes filles et les vendent; on ne les achète pas comme esclaves, on les prend pour femmes.

Les importations de Timbouctou consistent en épiceries, grains, draperies qui viennent de Barbarie, et toiles qui viennent des côtes maritimes.

Voyage de Timbouctou à Haoussa.

Chabiny, en partant de Timbouctou pour Haoussa, traversa la petite rivière qui baigne les

murs de la première de ces villes, et en trois jours arriva sur les bords du Nil. Le pays qu'on traverse est fertile, peuplé, cultivé, très-bien boisé. On voit une espèce de chêne qui porte des glands très-gros, beaucoup plus beaux que ceux de Barbarie, que l'on envoie en Espagne, et qui se mangent. On voyage sûrement de Timbouctou à Haoussa. Chabiny s'embarqua à Mechgrilia sur le Nil dans un grand bateau à un mât, avec une voile et des avirons. Le courant n'étoit pas rapide ; c'est pourquoi, ayant le vent favorable quand il revint, son voyage ne fut pas plus long qu'en descendant; l'eau du fleuve est rougeâtre et douce. Mechgrilia est vis-à-vis d'un autre village, où l'on passe le fleuve dans un bac. Chabiny mit neuf jours pour descendre jusqu'à Haoussa, parce qu'on s'arrêtoit tous les soirs. L'équipage du bateau étoit de dix hommes. Quand il faisoit calme ou que le vent étoit contraire, on alloit à la rame. On dirigeoit le bateau avec un aviron, parce qu'il n'avoit pas de gouvernail. Chabiny vit un grand nombre de bateaux qui descendoient et remontoient le fleuve. « On y rencontre, dit-il, plus de bateaux entre Mechgrilia et Haoussa, qu'entre Rosette et le Caire sur le Nil d'Egypte. » Les rives sont bordées d'une infinité de villages. On voit des bateaux de la même forme que ceux de Tétouan et de Tanger, mais beaucoup plus grands; construits en planches, ils ont des membrures comme ceux de

Barbarie. Au lieu de goudron et de brai, on les calfate avec une espèce d'argile rouge. La voile est de toile de lin et non de coton, elle vient de Barbarie, où elle est apportée de Hollande. Les nègres rament comme les Maures en descendant le fleuve. On peut aller par terre de Timbouctou à Haoussa; mais les marchands ne suivent pas cette route, parce qu'elle est trop chère. Elle prend environ cinq jours. Il faut toujours traverser le fleuve avant d'arriver à Haoussa. Chabiny débarqua au port de Haoussa, éloigné de cette ville d'un jour et demi de route; les marchandises furent portées par des chevaux, des ânes et des bœufs; les nègres n'aiment pas à se servir des chameaux. « Ce sont, disent-ils, les animaux qui nous conduisent à l'esclavage. » Le pays est fertile et bien cultivé, et plus peuplé qu'entre Timbouctou et le Nil. On y cultive le mellokhia, plante qui porte une gousse avec laquelle on fait une gelée végétale épaisse.

Il n'existe pas de chaussée entre Timbouctou et le Nil; le terrain est fangeux dans le voisinage du fleuve. Chabiny alla de Timbouctou à Haoussa dans la saison chaude, quand le Nil étoit à peu près à son plus haut point; il baisse rarement au-dessous du niveau de ses rives. Il alla à cheval de Timbouctou jusqu'au fleuve, et coucha deux nuits en route dans les huttes des nègres. Un des principaux habitans du village abandonne sa

hutte aux voyageurs, et leur sert à souper. Il va dormir chez un de ses amis, et revient le matin. Les voyageurs lui font un petit présent en reconnoissance de l'hospitalité qu'il leur a accordée.

Le Nil-el-Kébir, c'est-à-dire le Grand-Nil, est, comme le Nil-Masr ou Nil d'Egypte, à sa plus grande hauteur au mois d'août. Alors il déborde dans les endroits où ses rives sont basses, mais où l'eau s'élève rarement au-dessus de la moitié de la jambe. Les bords sont couverts de roseaux dont on fait des nattes; c'est là que paissent les chameaux, les moutons, les chèvres et les chevaux; mais, durant l'inondation, on les fait passer sur les terrains plus élevés. Les murs des huttes sont revêtus de bois en dedans et en dehors à la hauteur de trois pieds pour les préserver de l'eau. Celle des puits est meilleure après l'inondation qui dure à peu près dix jours; la récolte du riz dépend de la quantité d'eau qui a couvert la terre. On répéta unanimement à Chabiny que le Nil a son embouchure dans la mer salée ou l'Océan. Il ne vit dans son voyage aucune rivière lui apporter le tribut de ses eaux. Le Nil est plus large au port de Haoussa, qu'au village où Chabiny s'embarqua, et plus large encore à Djinni; au reste, sa largeur varie, et en certains endroits il est plus étroit que la Tamise à Londres. Il res-

semble beaucoup au Nil d'Egypte; il sert à arroser les champs et les jardins.

Chabiny coucha au lieu du débarquement dans la case d'un nègre; le lendemain, au lever du soleil, il se mit en route pour Haoussa, il y arriva en douze heures, ayant traversé une belle plaine, où l'on ne voit pas la plus petite colline. On peut se procurer des bacs à tous les villages.

Haoussa est au milieu d'une grande plaine; Chabiny ne l'aperçut que lorsqu'il en fut à une heure de chemin de distance. Cette ville est au sud-est de Timbouctou et beaucoup plus grande. Chabiny lui donne une enceinte à peu près égale à celle de Londres, et moindre d'un tiers que celle du Caire. Quoiqu'il y ait demeuré deux ans, il n'en a pas vu toutes les parties. Haoussa n'a pas de murailles; les maisons ressemblent à celles de Timbouctou, elles sont de couleur sombre et ont les toits plats; les rues, irrégulières comme celles de Fez et de Maroc, sont moins étroites que celles de Timbouctou. Elles ont la largeur nécessaire pour le passage d'un chameau avec sa charge. Les maisons sont couvertes d'une espèce d'argile de différentes couleurs, mais jamais blanche. Il n'y a dans le pays ni chaux ni craie. Le palais du roi est plus grand qu'à Timbouctou; il a près de huit milles de circuit, est ceint d'un mur, et situé dans la partie de la ville

la plus éloignée du Nil. Chabiny se souvenoit d'y avoir vu quatre portes, mais il y en a peut-être davantage ; elles sont gardées chacune par cinquante soldats.

L'aîné des fils du roi lui succède, s'il a du talent et de bonnes qualités; dans le cas contraire, on élit un de ses frères. Les grands personnages de la cour font l'élection. Elle a toujours lieu au décès du roi. Si son fils aîné ne convient pas, ils ne sont pas obligés de le nommer. Toutefois il a la préférence; après lui viennent ses frères, chacun à son tour. Le choix du conseil doit être unanime ; s'il ne tombe sur personne de la famille royale, ils peuvent élire un d'entre eux. Les membres du conseil sont nommés par le roi, qui a égard à leur mérite et à leur intégrité, sans être obligé de prendre leur rang en considération. Quiconque est nommé ne peut refuser d'obéir à l'ordre du roi. Le conseil est composé de plusieurs centaines de membres. Le gouverneur, chargé de la police, demeure au centre de la ville.

L'administration de la justice ressemble à ce qui se pratique à Timbouctou, excepté que le roi est entièrement despotique. Quoiqu'il consulte son conseil, il décide suivant son bon plaisir. Le gouverneur rend la justice dans les affaires peu considérables; quand elles sont importantes, il renvoie les parties devant le roi et son conseil

dont il est lui-même membre. Jamais la torture n'est mise en usage. Le gouverneur emploie un grand nombre d'agens de police à une certaine distance de la ville. Lorsqu'un vol se commet, la personne volée doit s'adresser au chef du district, qui est obligé de saisir ou de mettre le coupable en arrestation ; sans quoi, il est tenu d'indemniser la personne qui a souffert le dommage.

Une classe d'officiers est chargée spécialement d'ajuster toutes les difficultés relatives aux propriétés territoriales. Cet emploi est héréditaire ; la partie qui a tort paye l'indemnité due à l'autre, ainsi que les honoraires des officiers ; la partie qui a raison ne paye rien. Quand on achète des terres, ces officiers les mesurent. On se sert, pour marquer les limites, d'une plante qui ressemble à un gros ognon ; si elle est enlevée, ce qui ne peut guère se faire sans qu'on s'en aperçoive, on a recours aux actes relatifs à la vente, qui restent entre les mains du propriétaire ; la somme reçue, la quantité, la situation, les limites des terres y sont exprimées ; le vendeur les remet à l'acheteur : ils sont écrits dans la langue et les caractères du pays qui diffèrent beaucoup de l'arabe. On fait usage des mêmes caractères à Timbouctou. On écrit de droite à gauche. Chabiny ne connoissoit nullement ces caractères qui ont près d'un pouce de hauteur.

A la mort de quelqu'un, ses enfans héritent de

la portion des biens de leur grand-père, à laquelle leur père auroit eu des droits, s'il lui eût survécu, quoiqu'il y ait d'autres enfans du grand-père. Les réglemens relatifs aux successions sont les mêmes qu'à Timbouctou.

Les personnes qui possèdent de grandes propriétés territoriales, et leur nombre est considérable, ont des agens ou intendans; ils afferment leurs terres, le fermage est payé en nature ou en poudre d'or et en cauris. Les maisons se louent au mois. Chabiny payoit la sienne quatre piastres espagnoles; mais un naturel du pays n'eût payé que la moitié de cette somme. Un homme qui a cinq piastres à dépenser par mois passe pour être à son aise, ce qui n'est pas surprenant, puisque, avec la valeur de dix piastres de riz, on a de quoi se nourrir toute l'année. Les personnes qui ont 30 et 40 piastres par mois sont nombreuses.

Le roi lève un impôt de deux pour cent sur le produit des terres. Les revenus de l'état proviennent des mêmes sources qu'à Timbouctou et sont bien plus considérables. Les marchands étrangers ne payent rien, parce que les Haoussaniens pensent qu'il faut les encourager. On regarde les revenus du roi comme immenses.

Le sultan de Haoussa peut mettre sur pied une armée de 70,000 hommes de cavalerie et 100,000 d'infanterie. Les chevaux sont petits et chétifs, à l'exception d'un petit nombre que le roi entre-

tient pour son usage particulier. Il n'a pas de jumens bien dressées.

On se sert des mêmes armes qu'à Timbouctou ; on fait usage de mousquets à mèche qui se fabriquent dans le pays ; on y prépare aussi la poudre à tirer. Le soufre vient de Fez, ainsi que le nitre. Les Haoussaniens font le charbon : ils sont très-adroits à lancer la javeline. Leurs flèches sont empennées et barbelées, ils les font partir avec une arbalète ; on en met une quarantaine dans un carquois en peau qui pend au côté gauche. Le roi ne va jamais à la guerre en personne. Les soldats ont un habillement particulier ; ils vont la tête nue, mais leurs officiers portent une espèce de turban ; les soldats sont vêtus d'une chemise de grosse toile de coton blanche ; celle des officiers est rouge ; quelques-uns ont des turbans ornés d'or. Ils mettent leur poudre dans une poche de cuir ; la mèche du mousquet est en coton et roulée autour du canon ; ils ont dans un sac une pierre à fusil, un briquet et des mèches de rechange.

Le commerce ressemble à celui de Timbouctou. Dans ces deux places, les marchands étrangers emploient des agens ou courtiers pour leur propre avantage ; il est bon qu'un commerçant passe quelque temps dans le pays avant de se livrer aux affaires. L'ivoire se vend à la dent. Chabiny en paya cinq ducats ou vingt-cinq francs une

qui pesait deux cents livres ; il la vendit cinquante ducats à Maroc.

Le roi ne peut réduire aucun de ses sujets en esclavage.

Les Haoussaniens reçoivent le coton du Bengale. Ils n'ont pas de sel dans leur pays; il vient de très-loin, et est très-cher. Les marchandises se vendent plus avantageusement à Haoussa qu'à Timbouctou. L'on voit à Haoussa des négocians de Timbou, de Bornou, de Mochou et des Indes; les marchands qui voyagent ne regardent pas aux distances. Chabiny entendit parler de Timbou et des autres grandes villes, et il vit des marchands amener avec eux des marchandises des Indes. Les principales marchandises que l'on tire d'Haoussa sont la poudre d'or, l'ivoire et les esclaves. Les Haoussaniens reçoivent les esclaves de Bornou, de Bambarra, de Djinny, des Béni-Killed (fils de chiens) et des Béni-Ari (fils du non vêtu). Ce sont généralement des prisonniers de guerre; un grand nombre cependant a été volé, étant en bas âge, par des hommes dont cette pratique est le commerce. Les lois sont très-sévères pour ce crime. Il exige par conséquent beaucoup d'adresse et de finesse ; jamais un homme riche ne s'en rend coupable. Les voleurs d'esclaves enlèvent de nuit les enfans hors de la ville, et les vendent à un paysan qui les revend

a un troisième individu ; ce qui continue de main en main, jusqu'à ce que ces enfans soient menés hors du pays. Si cette pratique n'existoit pas, le nombre des esclaves pour les marchés de Barbarie seroit bien peu considérable. Un esclave qui a plus de quatorze ou quinze ans, se vend difficilement en Barbarie. Peu de marchands conduisent à Haoussa deux ou trois esclaves à la fois; mais il en arrive sans cesse qui en amènent de nouveaux. Chabiny avoit un esclave natif du Bambarra, qui avoit été conduit très-jeune à Timbouctou. Les esclaves sont généralement stupides; le sien, au contraire, avoit beaucoup d'esprit, savoit plusieurs langues, notamment l'arabe ; il l'acheta comme interprète. Vendu publiquement, cet esclave n'auroit pas coûté plus de vingt ducats ; Chabiny le paya cinquante, son maître s'en étant séparé avec beaucoup de répugnance. Chabiny acheta aussi deux femmes et les paya chacune quinze ducats. La valeur des esclaves a ensuite doublé en Barbarie.

Sur cent esclaves qui se vendent à Timbouctou, il ne se trouve pas dix femmes; quand les marchands les achètent, ils les renferment dans une chambre particulière; cependant ils ne les enchaînent pas, et placent une sentinelle à la porte : on emploie à cet effet quelqu'un d'entre eux dont on a gagné la confiance.

Les manufactures et l'agriculture ne diffèrent pas de ce que l'on a dit sur ces matières en parlant de Timbouctou.

Les Haoussaniens fabriquent leur poterie avec la roue ; ils ne la vernissent pas. La roue tourne sur un pivot placé dans un trou en terre; au sommet et au bas de l'axe sont placés deux morceaux de bois ronds comme une table à thé. L'inférieur, qui est le plus grand, est mis en mouvement par le pied, le supérieur porte le vaisseau que l'on veut façonner; la poterie est séchée au soleil ou cuite au four. Les tuyaux des pipes à fumer sont en bois; on fait les pipes dans le pays.

Les mines de fer sont dans le désert; les Arabes l'apportent à Timbouctou après l'avoir fondu et purifié. Les Haoussaniens ne savent pas faire de la fonte; ils chauffent leurs forges avec du charbon de bois, et fabriquent les armes à feu et les armes blanches avec le marteau et l'enclume.

Ils pratiquent dans l'arbalète une rainure pour la flèche. Aucun homme n'est en état de tendre l'arc par la seule force de son bras ; on se sert d'une espèce de levier. L'arc est en acier qui se tire de Barbarie, et qui se façonne ensuite à Timbouctou. Ces peuples ne savent pas faire l'acier. Le commerce entre Haoussa et Timbouctou est très-actif.

Les vents d'est sont les plus chauds, les vents d'ouest les plus froids. L'été est plus chaud qu'à Maroc, et moins qu'à Timbouctou. Le matin, le brouillard est épais. Chabiny ne vit pas pleuvoir une seule fois à Haoussa pendant deux ans. On n'y a jamais connu la disette. La plus grande partie des denrées comestibles vient par le Nil. Ce fleuve, dans les débordemens, ne s'approche de Haoussa que de la moitié de la distance qui l'en sépare. L'eau des puits est très-bonne.

Chabiny ne vit pas de chameaux à Haoussa. On lui dit que l'on s'en servoit pour aller chercher l'or aux mines. Les Haoussaniens ont des chiens et des chats; on ne voit dans les maisons ni scorpions ni serpens; en revanche on y est infesté de mouches et de vermine. Chabiny n'aperçut pas d'animaux ni d'oiseaux sauvages dans le voisinage de Haoussa.

Les médecins ont un arrangement particulier avec leurs malades; pas de guérison, pas de paiement. Les maladies les plus fréquentes sont les rhumes et la toux. L'inoculation de la petite vérole est en usage. On met le pus dans un raisin sec que l'on fait avaler.

Les Haoussaniens croient à un seul Dieu et à l'immortalité de l'ame; ils croient aussi que les hommes et les femmes vont également en paradis; qu'il n'y aura pas de punition dans l'autre vie, et

que les méchans reçoivent leur châtiment dans ce monde. La félicité, après la mort, consistera à jouir de la présence de Dieu.

De même que dans la plupart des pays, les personnes de la classe inférieure ont des idées superstieuses relativement aux bons et aux mauvais esprits, et s'inquiètent beaucoup de leurs rêves, notamment les esclaves; quelques-uns ne peuvent pas retenir leur urine pendant la nuit, par crainte des esprits. Quand on les achète, souvent on les met à l'épreuve; et, s'ils ont ce défaut, on fait une déduction considérable sur le prix. Un homme possédé d'un bon esprit est regardé comme en sûreté au milieu de dix mille coups de fusil qui lui seroient tirés. Si l'homme qui a commis un crime passe dans l'opinion du juge pour être possédé d'un mauvais esprit, il n'est pas puni. Chabiny n'a jamais entendu dire que de personnes riches fussent possédées.

Les Haoussaniens ne pratiquent pas la circoncision. Le divorce peut avoir lieu quand la femme est enceinte; mais elle ne peut se remarier que lorsqu'elle a été délivrée. Dès qu'un divorce est prononcé, des sages-femmes ou des matrones examinent la femme pour savoir si elle est grosse.

Après le repas, les Haoussaniens emploient la formule arabe « *El-Hamd-Oulillah* (loué soit Dieu). » *Rouka-Dioudouka* est une espèce de serment, et signifie *par Dieu*.

La ville de Haoussa étant très-grande, Chabiny n'eut occasion de voir le roi que deux fois durant un séjour de deux ans ; c'étoit à la cour de justice. Ce monarque avoit les narines extrêmement larges, les yeux rouges, la peau très-douce et d'un très-beau noir.

La taille des habitans d'Haoussa varie beaucoup; cependant c'est dans cette ville que Chabiny aperçut l'homme le plus grand qui se soit jamais offert à ses regards.

L'habillement est le même qu'à Timbouctou, les turbans sont de la mousseline la plus fine. Les soldats ont des manches étroites, les marchands les portent larges. Les officiers se mettent comme les marchands, chacun suivant ses moyens. Le caftan est, en été, d'étoffe de soie de l'Inde; au lieu des deux cordons de soie que porte le roi de Timbouctou, le roi d'Haoussa a, sur chaque épaule, une écharpe de soie, large de trois doigts et richement ornée en or. A l'une est suspendu son poignard, et à l'autre son épée quand il sort à cheval. Il n'a pas à son turban une boule de soie comme le roi de Timbouctou. Le devant de son turban est brodé en or.

Les maisons ressemblent à celles de Timbouctou, mais sont plus larges. Les Haoussaniens n'ont pas de moulins à vent ni de moulins à eau; les meules pour moudre le grain sont mises en mouvement par des chevaux.

Jamais on ne salue. Un inférieur baise la main de son supérieur; on fait un signe de tête à son égal, lui donne la main, et lui demande comment il se porte ; les femmes font de même.

Les Haoussaniens sont en général honnêtes et bienveillans; toutefois la classe inférieure est adonnée au larcin. Ils veillent avec beaucoup d'attention sur leurs enfans, de crainte qu'on ne les vole. D'ailleurs ils ressemblent aux habitans de Timbouctou par l'extérieur et les mœurs. Le souper est leur principal repas. Ils ne font pas usage de vaisseaux de cuivre pour préparer leurs alimens. Ils ne se servent que de poterie.

Au coucher du soleil, des gardes de nuit se placent dans toutes les parties de la ville et arrêtent les personnes inconnues ou suspectes. On se sert de lampes faites en bois et en papier; ce dernier objet vient de Fez.

Les femmes d'un certain rang se font suivre d'un esclave quand elles vont à la promenade ou en visite, ce qu'elles font avec la même liberté qu'en Europe; elles montent, soit des chevaux, soit des ânes ; on ne connoît pas les mulets. Les hommes préfèrent ordinairement d'aller à pied. Ils sont forts, et se ressentent rarement de la fatigue. Chabiny prétend que cela vient de ce qu'ils ont une côte de plus que les blancs.

Plusieurs habitans font eux-mêmes leur pain; d'autres l'achètent comme en Angleterre : on fait

du pain levé avec l'allilla et le bichna. Le marché aux bestiaux se tient dans l'intérieur de la ville sur une place particulière. On châtre les taureaux, les béliers et les boucs; jamais on ne soumet les chevaux à cette opération. Les serpens ne fréquentent pas les terres cultivées, de sorte que les animaux domestiques ne courent aucun risque d'en être mordus.

Beaucoup d'Haoussaniens possèdent de grandes richesses; les uns les ont par héritage, les autres les ont gagnées par le commerce. Tous les matins, la porte des gens riches est entourée d'une foule de pauvres auxquels on distribue du riz, du lait, etc.

Les Haoussaniens ont des noms pour chaque jour de la semaine; de même que les habitans de Timbouctou, ils célèbrent une fête tous les trois mois. Ils chantent, en chœur, des couplets que deux personnes répètent alternativement.

Le roi n'a qu'une femme; il a plusieurs concubines. Les esclaves favorites de la reine d'Haoussa sont regardées comme supérieures en rang à la reine de Timbouctou.

Le canton d'où l'on tire l'or est éloigné de seize milles de Haoussa. On part de cette ville à deux heures après midi; on arrive aux mines au coucher du soleil, on amène avec soi des chameaux dont on couvre les pieds pour les préserver de la

morsure des serpens. On attend la nuit pour chercher l'or. On marque, avec un sac plein de sable, les endroits où l'on voit reluire le métal. Le lendemain on ramasse la terre marquée, et on la transporte à Haoussa aux gens qui la lavent pour un mince salaire. Il n'y a ni montagne ni rivière près de ce lieu; c'est une plaine où la terre est d'un brun-foncé. Chacun peut chercher de l'or; on le vend aux marchands qui payent un droit au roi. Le produit est incertain. Un boisseau de terre aurifère a rapporté dix ducats ou cinquante francs d'or pur.

Chabiny supposoit que le circuit de l'empire de Haoussa étoit de vingt-cinq jours de route. Il avoit entendu parler de plusieurs grandes villes dont les noms lui étoient échappés. L'empire est divisé en provinces, et celles-ci le sont en districts. Le roi nomme les gouverneurs de ces différentes divisions; cependant il paroît que le fils d'un gouverneur a la préférence pour succéder à son père quand il vient à décéder.

Les bornes de l'empire au nord du Nil sont très-éloignées. Le pays d'Afnou est sujet du roi de Haoussa. On ne peut pas faire d'esclaves des habitans de cette contrée. Le Darfnil est près d'Afnou; ce dernier endroit est au nord du Nil, assez près de sa source, et à une grande distance de Timbouctou. On ne rencontre pas d'Arbesa sur les bords du Nil.

Les pays limitrophes du royaume d'Haoussa sont ceux de Bambarra, Timbou, Mouchy et Djinny, tous habités par des nègres. Chabiny avoit entendu parler du Bornou comme d'un grand empire.

Après un séjour de deux ans à Haoussa, il quitta cette ville en 1792.

MÉMOIRE

SUR

DIFFÉRENS PEUPLES QUI HABITENT LA TURQUIE D'EUROPE;

PAR M. P . . . . . ,

NATIF DE CE PAYS.

(SUITE.)

La haute civilisation des anciens Grecs, les services qu'ils ont rendus aux lettres, aux sciences, aux arts, et à tout ce qui élève le caractère et la dignité de l'homme, ont porté de bonne heure l'attention de l'Europe moderne sur les descendans de cette race illustre. Mais malheureusement le schisme qui a séparé l'église latine de celle des Grecs, la différence des mœurs, celle du langage même, et, jusqu'à un certain point, l'éclat brillant des Grecs anciens, ont empêché tous les écrivains, qui ont parlé des Grecs modernes, de voir en eux

ce qu'ils sont véritablement, et de leur rendre la justice qui leur est due.

Nul doute que les Grecs n'aient beaucoup dégénéré de leur gloire antique, et que, pendant une longue suite de siècles, ils n'aient ajouté presque rien au dépôt des connoissances humaines. Cet état de choses date de fort loin : il a commencé pendant la domination des Macédoniens, s'est accru pendant celle des Romains, et s'est consommé enfin après le triomphe du christianisme, sous les règnes de Théodose et de Justinien. Alors la philosophie a été proscrite, les anciens modèles du goût et du savoir dédaignés, et les arguties monastiques ont acquis toute leur importance.

Ensuite les irruptions des barbares dans la Grèce, les conquêtes des croisés, et surtout celles des Turcs, en réduisant les Grecs à l'esclavage politique, en tarissant toutes les sources des richesses, les ont forcés à se restreindre au strict nécessaire. Ce n'est pas dans un pareil état des choses, on le sait, quand l'homme tremble pour son honneur, pour ses biens, pour son existence, qu'il peut cultiver avec fruit les lettres et les sciences.

Je suis un des premiers à blâmer la conduite des Grecs, qui, pendant dix siècles, n'ont pas su acquérir leur émancipation politique, se sont contentés d'être nommés Romains, sans avoir pu reprendre leur ancien nom, leur caractère, leur indépendance comme nation, se sont laissés en-

vahir et morceler par les croisés, et surtout n'ont pas su se défendre contre les Turcs.

Quand une nation habite un pays favorisé de tous les dons de la nature, qu'elle a pour soi le nombre, la civilisation et la position, si elle n'imite pas le dévouement des braves Parganiotes, lorsqu'elle peut imiter la résistance des Espagnols, cette nation, dis-je, mérite ses malheurs ; elle n'est pas digne de notre indulgence.

Mais une fois que la conquête a été consommée, que, par un enchaînement de circonstances, les conquérans sont devenus plus nombreux, ont pris possession des places fortes et de toutes les positions avantageuses ; quand il ne reste au peuple conquis que l'alternative ou de souffrir ou d'être égorgé, je crois que ce peuple malheureux mérite quelque indulgence, surtout quand il n'à pas désespéré de son salut, et qu'avec tous les moyens qui lui restent encore, il travaille sans relâche à améliorer son état, et attend un meilleur avenir. Tel est l'état actuel des Grecs modernes. C'est ce que prouvent, d'un côté, leurs efforts pour s'instruire, et de l'autre les progrès qu'ils ont faits dans la carrière des lettres; enfin leur supériorité marquée sous ce point de vue non seulement sur leurs féroces tyrans, mais aussi sur tous les autres peuples qui composent l'immense empire turc, quoique quelques-uns de ceux-ci se trouvent dans des circonstances plus favorables.

Avant d'entrer en matière, qu'il me soit permis, pour démontrer la vérité de ce qui précède, de faire une observation sur les Grecs du Bas-Empire et sur ceux qui ont vécu immédiatement après la conquête des Turcs.

Les Grecs du moyen âge, ainsi que je l'ai dit plus haut, n'ont rien ajouté au dépôt des connoissances humaines. Cette assertion ne peut recevoir que très-peu d'exceptions. Mais entre la négligence à augmenter le domaine des connoissances et la barbarie, il existe un terme moyen ; les nations qui se trouvent dans cet état ne méritent pas l'épithète de barbares. Durant cette période, les Grecs ne furent jamais absolument privés d'hommes instruits, qui comprenoient et apprécioient les immortels ouvrages des anciens. Les Photius, les Eustache et beaucoup d'autres philologues ne le cédoient qu'à un bien petit nombre de nos érudits modernes ; les chronographes de Byzance étoient très-supérieurs à tous les chroniqueurs de l'Occident, leurs contemporains.

Même pendant les premiers siècles de la domination ottomane, la Grèce n'a pas été dépourvue d'hommes doués de savoir qui écrivaient avec élégance la langue ancienne, comme leurs écrits en font foi. Le grand nombre d'hommes doctes qui, avant et après la conquête de Constantinople, ont quitté la Grèce, leur patrie, pour se réfugier

en Italie, démontre sans réplique notre assertion. Le monde savant doit même nous savoir gré de ce que, par nos démêlés avec la cour de Rome, par nos communications avec les croisés, et surtout par notre catastrophe complète, nous avons réveillé les esprits assoupis de l'Europe barbare, nous lui avons ébauché sa civilisation, nous lui avons préparé sa haute prospérité. Or, une nation qui a conservé le foyer sacré du savoir et du goût, et qui a pu le confier à des mains plus habiles et plus heureuses, ne mérite pas d'être appelée barbare. Si ce dépôt sacré n'a pu prospérer chez nous, on doit en chercher la cause dans le changement de religion, dans le gouvernement militaire sous lequel Rome nous a toujours tenus, et dans les malheurs des temps. Je reviens à présent aux Grecs modernes.

Les Turcs, après trois siècles de ravages, de dévastations, de guerres, ont commencé à se reposer. Depuis le temps où ils échouèrent devant les murs de Vienne, les Grecs purent enfin respirer. L'Europe civilisée a heureusement pris le dessus. Les Turcs, ces féroces conquérans, ont cessé d'attaquer; ils ont été réduits à la nécessité de se défendre. Le commerce aussi a pris plus d'importance, il a commencé à enrichir les Grecs. Alors ils ont établi des écoles et augmenté le nombre des livres. Vers la fin de l'avant-dernier siècle, les écoles de Constantinople, de

Smyrne, de Janina, de Voscopolis, et d'autres villes grecques, ont reçu une autre organisation et ont été dirigées par des mains habiles.

Quoique la langue grecque moderne ait une grande affinité avec celle des anciens Grecs, on a senti cependant la nécessité d'écrire dans la langue vulgaire.

Au commencement du dernier siècle, un digne ecclésiastique, qui s'est élevé ensuite au patriarchat de Jérusalem, se trouvant à Paris, a composé la première géographie en grec moderne, et il a dressé la première carte grecque qui ait vu le jour. En même temps plusieurs autres savans ont fait usage de la langue vulgaire pour écrire sur d'autres matières, et surtout sur la théorie du style. Divers savans et érudits de cette époque ont, dans leurs ouvrages, traité différens sujets; mais comme ils ont préféré l'usage de la langue littéraire, nous croyons devoir les passer sous silence. Les noms de Murocordato et de Cantémir appartiennent à cette période.

Quelques années après, un ecclésiastique, né et élevé à Janina, le respectable archevêque d'Athènes, Mélétius, a composé une géographie générale, dans laquelle il a fait preuve de connoissances positives sur la Grèce. Il a écrit aussi en grec moderne une histoire ecclésiastique. Ses autres ouvrages n'ayant pas été imprimés, nous devons les passer sous silence.

De tous les gouvernemens de l'Europe, le plus tolérant envers les Grecs étoit la république de Venise. Cette cité célèbre, après avoir beaucoup contribué à la chute de l'empire byzantin, a fini par être le refuge des Grecs malheureux.

Une grande partie de ses sujets étoient Grecs ; sous sa domination, les Candiotes avoient commencé à polir leur dialecte, dans lequel ils avoient écrit beaucoup d'ouvrages, dont quelques-uns sont encore remarquables par leur originalité. Tout nous porte à croire que, sans la conquête de Candie par les Turcs, les habitans de cette belle île auroient fini par devenir les Toscans de la Grèce.

La fameuse université de Padoue a compté et compte encore à présent, parmi ses meilleurs professeurs, des Grecs d'origine candiote et ionienne. Ces différentes circonstances, réunies aux avantages commerciaux que Venise offroit aux Grecs, les ont appelés de bonne heure dans cette ville : ils y ont établi des imprimeries qui alimentoient les besoins de la Grèce entière. C'est donc à Venise que les savans Grecs se sont établis, c'est là qu'ils ont imprimé leurs meilleurs ouvrages.

Vers le milieu du dernier siècle, on a traduit et on y a imprimé l'histoire ancienne de Rollin, l'ouvrage immortel de Fénélon. C'est là que l'on a imprimé divers autres ouvrages, dont les plus

remarquables sont un dictionnaire polyglotte en grec, latin, italien, françois et grec moderne, et une histoire générale. C'est dans le même temps que M. Tarea, autre ecclésiastique grec, a imprimé sa géographie.

Cette époque est une des plus mémorables de la Grèce moderne; c'est de ce temps que date l'heureuse impulsion des Grecs vers l'étude et leurs progrès dans cette carrière.

Au même temps on établissoit une fameuse école au mont Athos; elle a eu pour doyen le fameux Eugène Bulgari, qui a été ensuite promu à l'archiépiscopat par Catherine II. Cet homme, digne à plusieurs égards de sa haute réputation, a introduit les méthodes de l'Europe moderne dans son école; elle ressembloit à celle de Pythagore, tant il avoit inspiré d'estime pour sa personne, et tant ses leçons étoient fréquentées.

Mais l'esprit monacal a pris l'alarme. M. Bulgari a été forcé d'abandonner et son école et la Grèce. Il a voyagé en Allemagne sans cesser ses travaux, ensuite il s'est retiré en Russie, où il a composé un grand nombre d'ouvrages, entre autres une histoire ecclésiastique; il a fait plusieurs traductions, notamment celle de Virgile en vers homérique, et d'un opuscule de Voltaire sur les dissensions de la Pologne. Le seul reproche qu'on peut lui adresser, c'est d'avoir de nouveau provoqué l'usage du grec ancien par préférence

au grec moderne, ce qui a beaucoup retardé les progrès de la littérature. Ses disciples ont suivi ses traces ; un petit nombre seulement a su s'affranchir de l'exemple de leur maître.

Un autre ecclésiastique, l'archevêque Theotoki, a composé beaucoup d'ouvrages sur les sciences, des élémens de mathématiques, de géographie et de physique expérimentale : il a aussi employé la langue ancienne ; il n'a fait usage de la langue vulgaire que dans ses sermons et dans quelques ouvrages polémiques.

Un des meilleurs disciples de M. Bulgari, le savant Mesiodax, a écrit contre l'usage de la langue ancienne, et il a composé ou traduit une métaphysique, une géographie et un ouvrage sur l'éducation, tous en grec moderne.

Dans le même temps il a paru un grand nombre de livres de piété, de grammaire, de polémique, d'histoire, et des traductions de comédies italiennes. On sentait déjà le besoin d'étudier la langue françoise. Vers les premières années de la révolution, on a imprimé à Vienne un dictionnaire françois, italien et grec, qui est assez bien fait ; il a servi à propager la connoissance de ces deux langues. Après le règne tolérant de Joseph II, Vienne a remplacé Venise pour les Grecs. C'est dans la première de ces grandes villes que dorénavant les livres grecs s'imprimeront de préférence. Un ouvrage remarquable de cette épo-

que est la géographie des deux ecclésiastiques, MM. Grégoire et Daniel, écrits avec chaleur et originalité.

En même temps le fameux et malheureux Rigas imprimoit à Vienne une physique populaire et d'autres ouvrages. Plusieurs autres Grecs l'ont imité.

Cet infortuné fut la victime des soupçons d'un gouvernement ombrageux. Frappés de stupeur par sa catastrophe, comme plusieurs savans de ses amis, les Grecs de Vienne ont discontinué leurs travaux. La traduction des voyages d'Anacharsis a été interrompue, il n'en a paru que deux volumes.

Mais la France et Paris surtout ont commencé à nous dédommager de ce contre-temps. Deux autres ecclésiastiques, après avoir fini leurs études en Italie, vinrent les compléter à Paris; ils sont retournés dans la Grèce pour y être professeurs, l'un à Chio, et l'autre à Cydonie, dans l'Asie-Mineure. Le premier a professé aussi avec fruit à Constantinople, où l'on a eu l'idée d'établir une école sur le modèle de celles de l'Europe civilisée. Ces savans ont enseigné les mathématiques, la géographie et la physique expérimentale; ils ont provoqué surtout le goût de la langue françoise; ils ont ainsi formé un grand nombre de disciples passionnés pour les connoissances modernes, et dont une grande partie a voyagé dans l'Europe

savante, où ils ont complété leurs études. En même temps se sont perfectionnées deux autres écoles de la Grèce, l'une à Janina, et l'autre à Boucarest, qui se sont plus appliquées aux lettres: elles ont aiguillonné la curiosité de leurs disciples, ils se sont hâtés de visiter les universités de l'Europe occidentale pour achever de s'y former.

Il existe à Janina une autre école, dont un ancien professeur s'est beaucoup appliqué aux mathématiques; il a imprimé aussi un cours de cette science : par malheur il ne connoissoit aucune langue moderne, et il a écrit dans la langue ancienne. Ses fils, qui lui ont succédé, se sont traînés sur ses traces.

La ville de Janina, par le patriotisme éclairé de ses habitans et par les grands encouragemens qu'ils donnoient à leur école, pouvoit devenir la capitale de la Grèce moderne lettrée; et, quoique tous, à la chute de la république de Venise, aient perdu leurs fonds, on en a fait de nouveaux, on a acheté de bons ouvrages, entre autres les œuvres de Montesquieu, de Buffon, de Rousseau, d'Helvétius, de Voltaire, de Condillac, les deux encyclopédies et beaucoup d'autres. Les jeunes étudians sont extrêmement encouragés.

Mais malheureusement la ville de Janina est tombée, depuis trente ans, sous la domination du féroce Ali-Pacha. Aucun homme éminent ne veut

plus retourner dans le pays qu'il gouverne, aucun professeur ne veut s'y établir.

En parlant de littérature, je crois n'être pas sorti de mon sujet, par les détails dans lesquels je suis entré sur les écoles. Ce sont les écoles qui entretiennent le goût du savoir, et qui donnent naissance à la composition des livres.

Indépendamment des écoles dont je viens de parler, la Grèce renfermoit un grand nombre d'écoles secondaires, et une grande quantité d'inférieures et d'élémentaires, qui subsistent encore, et dont le nombre augmente chaque jour; il est inutile de les nommer : je me hâte d'entrer au dix-neuvième siècle, qui est aussi, pour les Grecs, une grande époque.

Les savans Grecs établis à Vienne ont repris courage avec le commencement de ce siècle. La traduction de la *Chimie philosophique* de Fourcroy, celle de la *Grammaire des sciences physiques* de M. Martin, Anglois; l'*Abrégé de l'astronomie* de Lalande, la *Philosophie morale* de M. Soave, Italien, et une foule d'autres ouvrages historiques, dramatiques et littéraires, sont presque tous sortis des presses de Vienne.

En même temps le célèbre et respectable Coraï commençoit, à Paris, ses travaux qu'il continue sans interruption avec tant de fruits pour sa nation et tant de gloire pour lui-même.

Il a débuté par la traduction du *Traité des peines et des délits* de Beccaria ; ensuite il a fait une nouvelle édition du roman d'Héliodore, et depuis 1805 il publie la bibliothèque grecque, dont chaque volume est précédé de réflexions sur l'auteur, sur son style, sur la matière qu'il traite ; et ce qui est plus utile pour les Grecs modernes, ses discours préliminaires, écrits en langue vulgaire avec une force, une clarté et une précision inconnues dans les autres ouvrages grecs, roulent tous sur la culture et la perfection de la langue moderne, sur la meilleure manière de composer des grammaires, des chrestomathies, des rhétoriques et des poétiques, sur l'utilité de l'instruction, et son alliance avec la philosophie expérimentale, sur la manière de former des professeurs et de perfectionner les écoles ; mais ce qui est surtout important, les discours de M. Coraï sont remplis de conseils sages et d'exhortations touchantes adressés aux jeunes Grecs, de manière qu'il a opéré une véritable révolution intellectuelle dans la Grèce.

Ce sont ces conseils répétés qui ont augmenté le nombre des professeurs dans les écoles grecques, et l'ardeur des jeunes Grecs pour venir se perfectionner dans les universités de l'Europe savante ; et c'est à ces conseils que l'on doit la composition de deux dictionnaires de la langue ancienne, dont l'un a été imprimé à Vienne, et

l'autre s'imprime à Constantinople ; c'est à ces conseils encore que nous devons la première idée des ouvrages périodiques, dont on compte cinq en ce moment, trois à Vienne, un à Paris et un à Londres. Il en va paroître bientôt un sixième à Boucarest. Tant de travaux, et surtout les effets qui en sont résultés, n'ont pas manqué de produire aussi beaucoup de jalousies, d'exciter le courroux des amours propres lésés par les critiques de M. Coraï ; il a quelquefois été forcé d'en employer de mordantes, mais jamais contre les personnes ni même contre les écrits dont il parloit ; car elles étoient toujours générales.

M. Codrika, Athénien, élevé parmi les soi-disant Grecs du Fanal à Constantinople, après avoir traduit la *pluralité des Mondes* de Fontenelle, où il a fait preuve de talent et de savoir, s'est établi ensuite à Paris depuis plus de vingt ans ; il travaille au ministère des affaires étrangères.

M. Codrika vient d'imprimer un ouvrage intitulé : *Etude de la langue grecque* : μελέτη τῆς ἑλληνικῆς γλώσσης, dans lequel il a le tort grave de faire entrer des discussions dictées par la haine et la malveillance contre un homme aussi docte et aussi recommandable que M. Coraï.

Venise n'est pas tout-à-fait restée en arrière. Un savant Grec y a imprimé plusieurs traductions du latin, de l'italien et du françois ; il nous a donné un bon dictionnaire italo-grec. C'est dans

cette ville qu'on a imprimé le dictionnaire de M. A. Gazès et les deux premiers volumes de l'histoire générale de Millot.

On a imprimé successivement, à Vienne et à Venise, un *Abrégé de l'histoire grecque*, une traduction de celle de Goldsmith, une seconde traduction de Télémaque, des *Elémens de mathématiques*, dont le plus complet est celui que M. Koumas a publié avec les *Elémens de physique*. Ce même savant a traduit les *Elémens de chimie* d'Adet, et successivement l'*Agathon* de Wieland, un *Abrégé de physique* pour les écoles élémentaires, et, dernièrement, un *Cours complet de philosophie*, de morale et d'esthétique, d'après les philosophes allemands. M. Koumas a aussi établi une école à Smyrne avec le secours de ses savans collaborateurs, MM. Economos; il a formé plusieurs sujets distingués.

M. Economos l'aîné, respectable curé, sans être jamais sorti de la Grèce, est parvenu à posséder plusieurs langues savantes : il a fait paroître un *Cours de belles-lettres*. Ce livre, très-bien composé, suffit pour donner la mesure des progrès des connoissances parmi les Grecs.

Deux autres frères, MM. Capetanaki, ont traduit de l'allemand l'*Iconologie* de M. Bertuch et la *Géographie élémentaire* du même auteur. Depuis cinq ans, ils s'occupent assidument de nous donner une géographie complète : ce qui con-

cernera la Turquie ne peut manquer d'être très-instructif, même pour les savans de l'Europe occidentale.

J'omets à dessein plusieurs autres ouvrages qui ont paru sur différentes matières.

Dans ce long catalogue des ouvrages grecs modernes, je n'ai pas fait mention des grammaires nombreuses de la langue littéraire, ni de celles qui peuvent servir pour l'étude des langues françoise, italienne et allemande; j'ai omis aussi un second dictionnaire franco-grec imprimé à Paris pour la première fois, et réimprimé ensuite à Venise. Trois éditions du dictionnaire françois-grec démontrent assez combien l'étude de la langue françoise est répandue dans la Grèce: cette langue de la raison y est regardée comme une partie indispensable d'une bonne éducation.

La langue italienne est aussi très-répandue chez les Grecs; mais elle est regardée plutôt comme utile pour les commerçans que nécessaire pour les littérateurs. La langue allemande est connue des Grecs qui ont fait leurs études en Allemagne; quelques-uns aussi savent l'anglois.

La langue grecque ancienne n'a jamais cessé d'être étudiée par les Grecs modernes: cette belle langue a continué d'être la langue de l'Eglise et des hommes instruits. Il nous reste des écrits des deux premiers siècles après les conquêtes des Turcs, qui nous montrent la connoissance par-

faite qu'on avoit de la langue littéraire. Le siècle dernier a beaucoup plus favorisé l'étude de cette langue; mais c'est surtout depuis le commencement du siècle actuel qu'elle a été suivie d'après des principes vraiment philosophiques.

La première impulsion est due à M. Lambros, professeur de littérature grecque à l'école grecque de Boucarest; c'est M. Coraï qui nous a fait ensuite connoître la véritable manière de l'étudier.

On avoit commencé à Venise l'édition des classiques grecs, qui a été ensuite confiée au savant Coraï par les estimables Mécènes de la Grèce, MM. les frères Zosima.

Un autre savant grec, M. Douca, a donné à Vienne des éditions de Thucydide, des orateurs athéniens, d'Hérodien et de quelques autres auteurs du second ordre.

Un fait bien digne d'attention est la prédilection des Grecs pour Homère, ce patriarche de toute la littérature. Homère, abandonné après le règne de Julien, qui, pendant les temps byzantins, n'a attiré l'attention que du seul archevêque Eustathe, a eu, dans l'espace des vingt dernières années, quatre éditions, dont la dernière est accompagnée d'une version en langue moderne en vers. Après la destruction de l'empire byzantin, Homère a eu des commentateurs, et même des traducteurs grecs; mais, durant l'espace de quinze

siècles qui se sont écoulés depuis la mort de l'empereur Julien et la destruction totale de l'ancienne religion des Grecs, jamais il n'a été autant étudié et apprécié comme aujourd'hui. Nous aimons à voir dans cette prédilection pour Homère un grand changement dans la manière de voir des Grecs modernes. Ils ne se sont plus bornés à traduire les chefs-d'œuvre poétiques de l'Europe occidentale, ils ont produit des poésies originales. Le feu divin qui animoit les favoris des muses de la Grèce ancienne se retrouve dans les poésies lyriques de M. Athanasios Christopoulo, dans les poésies dramatiques de M. Jacovaki, dans les satires, les poèmes didactiques, et le Diomède, poème épique de M. Perdicari.

Indépendamment des écoles déjà nommées, on en a établi, dans ces derniers temps, une nouvelle dans le mont Pélion; elle est dirigée par deux respectables ecclésiastiques qui ont achevé leurs études au milieu de l'Europe savante.

L'école d'Athènes, réorganisée d'après celles de l'occident, compte à présent deux de ses professeurs qui ont fait leurs études dans les universités d'Italie et de France. La ville d'Athènes aura bientôt deux autres professeurs, dont l'un s'est formé à Pise et l'autre à Gœttingue.

On peut ranger au nombre des écoles grecques celle de Jassy en Moldavie, parce que la plupart des professeurs et des élèves sont Grecs.

D'après des nouvelles très-récentes, les écoles de Jassy et de Boucarest vont être réorganisées : le mérite des hommes qui ont été appelés pour remplir les chaires, donnent lieu d'espérer que ces deux écoles vont devenir des espèces d'universités.

Mais l'école qui doit fixer le plus notre attention est celle de Chio. Cette île, une des plus industrieuses de la Grèce, qui jouit de plus de liberté et de sécurité que les autres, et qui a formé un gouvernement municipal digne d'être envié même des peuples les plus indépendans, cette île n'a jamais manqué d'école; mais c'est depuis une dizaine d'années, grâce aux conseils de M. Coraï, originaire de Chio (1), que cette école a pris une tendance particulière vers sa perfection, et qu'elle est devenue la meilleure de la Grèce entière. On y compte quatorze professeurs. Leur nombre va être augmenté par M. Glaraki, jeune Chiote, qui a fait d'excellentes études en Allemagne, et a passé le dernier hiver à Paris. Dans peu d'années, les habitans de Chio auront encore trois autres professeurs; deux se trouvent en Allemagne, et le troisième à Paris.

Outre l'étude profonde de la langue littéraire, on y suit celle du latin, du françois, de l'italien et du turc, et on instruit aussi les jeunes gens dans les mathématiques, les sciences phy-

(1) M. Coraï est né à Smyrne : son père étoit natif de Chio.

siques, et surtout dans la chimie, dont le professeur a suivi avec fruit les leçons de M. Thénard, et a traduit son *Cours de chimie*.

Les Chiotes viennent d'établir une bibliothèque publique et une imprimerie. Tout nous porte à croire que cette île va devenir l'école la plus renommée de la Grèce. Toutes les autres sont fondées sur les mêmes principes, élémens des mathématiques, comme étant le meilleur Cours de logique, sciences physiques et connoissance de la langue françoise.

Je sais que ces écoles ne sont rien en comparaison des universités de l'Europe civilisée; mais si l'on a égard à la situation politique de la Grèce, on doit être étonné de ses progrès et applaudir aux efforts pénibles que les Grecs modernes font pour rentrer dans la classe des peuples éclairés.

Il convient d'ajouter qu'outre ces écoles d'un rang supérieur, on ne trouve pas dans la Grèce une ville qui n'ait une école où l'on enseigne l'ancienne langue grecque, pas un village, un peu considérable, où un maître n'enseigne aux enfans à lire et à écrire. Depuis quelque temps, il s'est établi entre les habitans des différentes provinces de la Grèce une généreuse émulation; de toutes parts on s'empresse de perfectionner les écoles, on en établit de nouvelles.

Ceux qui connoissent les vexations de tout genre dont les Turcs accablent les Grecs, leur haine pour les usages des peuples civilisés, la

guerre qu'ils font à tous les arts libéraux, leur violation de la sûreté personnelle, doivent être surpris des progrès des Grecs.

C'est un spectacle unique dans l'histoire de voir une nation illustre, mais bien déchue de sa haute civilisation, qui, malgré son état précaire et son esclavage politique, fait des efforts continuels pour reprendre son rang.

Pour se convaincre de la vérité de notre assertion, il suffit de jeter les yeux sur les autres peuples qui composent l'empire ottoman. Cet état colossal est habité par des mahométans et des chrétiens. Les premiers se divisent en trois nations: les Turcs, qui sont les plus nombreux, les Arabes et les Albanois.

Aucune de ces trois nations ne fait le moindre pas vers la civilisation. Les Turcs surtout manifestent une aversion insurmontable pour toute espèce de changement: malgré leur respect pour leur gouvernement, ils se sont montrés rebelles à ses efforts lorsqu'il a voulu introduire parmi eux la tactique militaire des peuples civilisés.

Les chrétiens se subdivisent en deux églises, celle des Grecs et celle des Arméniens. Je passe sous silence celle des Latins, parce qu'ils ne sont pas assez nombreux dans l'Empire.

L'église grecque est composée de trois nations différentes par leur origine, leur langue et leurs

usages : les Grecs, les Boulgares et les Valaques. Ces derniers sont dans la situation la plus favorable; ils jouissent d'avantages politiques que les autres ne partagent pas.

Les Arméniens sont très-nombreux et plus riches que les Grecs.

Mais quelle différence immense il existe entre la civilisation des Grecs et celle des mahométans, n'importe leur nation, et même celle des Arméniens, des Valaques et des Boulgares !

L'étranger instruit, qui connoît la langue des Grecs, croit, lorsqu'il est avec eux, se trouver au milieu de ses compatriotes; tandis que, dans le même canton, dans la même ville, s'il est au milieu d'hommes qui appartiennent aux autres peuples de l'Empire, il s'aperçoit qu'il est dans un pays qu'il ne connoît pas.

Je ne veux pas faire un mérite particulier aux Grecs de leur tendance vers la civilisation, ni la représenter comme une qualité dont ils sont doués exclusivement. Sans doute le Grec jouit sous son beau ciel des mêmes avantages naturels que ses illustres ancêtres; mais ils ne suffiroient pas pour l'élever au-dessus de ses coesclaves. Il doit cet avantage aux nobles souvenirs qui remplissent son ame, aux restes de son antique civilisation (car, quoi qu'on en dise, il n'est jamais tombé dans la barbarie); enfin, à ses relations avec les peuples civilisés de l'Europe, dont les écoles,

les académies et les théâtres retentissent du nom et de la gloire des anciens Grecs.

Ces divers motifs lui ont fait tourner les yeux vers la culture des lettres, sources intarissables de consolations dans les malheurs, et moyens efficaces pour adoucir les despotes même les plus cruels. Les richesses que le commerce a procurées à quelques Grecs, la décadence journalière de l'empire ottoman, qui a laissé respirer ce peuple infortuné, lui ont fourni les moyens de se lancer dans la carrière de l'étude. Chez cette nation, douée d'une sensibilité exquise et d'une extrême activité, l'instruction publique et les lettres sont devenues l'objet de toutes conversions, et le moyen d'acquérir des distinctions. On a vu et l'on voit encore des hommes riches dépenser des sommes considérables pour fonder des écoles nouvelles, réorganiser les anciennes, ou rétablir celles que l'instabilité du gouvernement turc et ses rapacités criantes ont détruites. Ces hommes recommandables fournissent aux frais des imprimeries, et, ce qui est plus utile, contribuent par leur générosité à perfectionner l'éducation des jeunes Grecs. C'est, grâce à eux, que ceux-ci peuvent fréquenter les universités de l'Europe civilisée, qui autrement seroient inaccessibles à une nation généralement assez pauvre, qui est privée de tout emploi civil ou militaire, et chez laquelle ceux qui passent pour être

au-dessus de l'aisance, sont sans cesse exposés à être dépouillés par des gouverneurs avides et iniques. On peut donc s'étonner de voir cette nation envoyer et entretenir plus de deux cents jeunes Grecs dans les universités d'Italie, d'Autriche, d'Allemagne, de France et même d'Angleterre, le pays de l'Europe où il fait le plus cher vivre. Certes, une persévérance si constante et si peu favorisée par les circonstances propres à élever l'homme, n'étoit pas d'un peuple barbare ou au moins dégénéré, comme on se plaît à le représenter. La nation grecque, pour reprendre sa place parmi les nations civilisées, n'a pas besoin d'un croisement de races : le feu divin qui animoit nos ancêtres subsiste toujours, et il ne demande que des circonstances plus favorables pour éclairer une seconde fois tout le domaine de la pensée humaine.

Le clergé grec a été l'objet de beaucoup de critiques, et l'on a voulu représenter la nation grecque comme un peuple fanatique, qui, dans le premier moment de sa liberté, auroit massacré tous les catholiques. Les prêtres grecs ne sont pas sans doute exempts de défauts ; mais on les a confondus avec les moines ; ceux-ci sont tous de l'ordre de Saint-Basile, moins nombreux par conséquent que ceux de l'église catholique, et ne jouissent pas d'une grande considération. On a oublié que nos curés, étant tous mariés et pères

de famille, n'ont pas des sentimens inhumains et anti-sociaux. On s'est appuyé d'une brochure publiée par un anachorète du mont Athos contre les sciences des Européens, et dans laquelle il parle des dangers que la religion chrétienne court par son contact avec une certaine ville de l'Europe où l'on a eu l'impudence de proclamer l'athéisme. On a pris occasion de là pour s'écrier : « Voyez ce que les Grecs écrivent ! voilà l'expression de leurs sentimens. » Mais on peut répondre à ces critiques : » Qu'y a-t-il de commun entre la nation grecque et la déclamation d'un anachorète ? Ne doit-on pas conclure le contraire du nombre immense d'autres ecclésiastiques qui ont recommandé et introduit chez nous la philosophie et la littérature modernes ? Il ne falloit pas pour cela avoir des relations bien intimes avec la Grèce ; il suffisoit de jeter les yeux sur les imprimeries grecques de Vienne et de Venise, pour observer le nombre et la nature des ouvrages qui en sortoient et la profession de leurs auteurs, dont la plupart sont ecclésiastiques. Au reste, ne trouve-t-on pas, chez toutes les nations, de ces détracteurs de la philosophie moderne ? N'a-t-on pas vu des ecclésiastiques, oubliant la sainteté de leur caractère, se livrer à des diatribes virulentes contre des auteurs qui avoient parlé de la dignité de l'homme ? Est-il permis de tirer de ces écrits isolés la consé-

quence que les nations chez lesquelles ils se publient sont ennemies des lettres? »

On peut même alléguer, en faveur de l'anachorète grec, des excuses qui ne peuvent être admises pour les déclamateurs de l'Europe savante. Chez nous, c'est la religion seule qui a sauvé la nation grecque de son entière destruction. Toutes les grâces, toutes les faveurs sont promises aux Grecs qui veulent embrasser le mahométisme; mais ceux qui profitent de ces offres, en renonçant à leur religion, renoncent en même temps à la langue, à la gloire, et à tout ce qui est propre à la nation grecque. Sans la religion chrétienne, il n'y auroit donc plus de Grecs.

Quelques Grecs qui, dans ces derniers temps, ont fréquenté l'Italie et surtout la France, ont, à leur retour dans leur patrie, affecté de critiquer non seulement les abus de l'église grecque, mais aussi quelques-uns de ses dogmes. Il n'étoit donc pas si déraisonnable, cet anachorète qui a voulu préserver sa nation d'un contact si dangereux; il faut le plaindre de n'avoir pas su distinguer la vraie philosophie européenne de celle des sophistes.

Quant à la prétendue bigoterie des Grecs, ils mériteroient plutôt le reproche d'indifférence. Dans la plus grande partie de la Grèce, on a oublié les discussions de l'église grecque avec

l'église latine. Tout le monde blâme le schisme malheureux qui nous a coûté si cher, et regrette la désunion des deux églises séparées depuis si long-temps, et qui ne le furent qu'à cause de prétentions ſormées durant l'épaisse barbarie du moyen âge. Au reste, la mauvaise humeur des ecclésiastiques grecs ne se manifeste en général qu'à l'occasion de la conduite peu mesurée de quelques ministres de l'église romaine. Au lieu de prêcher le christianisme aux Turcs infidèles, des missionnaires ont déclamé contre l'église grecque et ont voulu expliquer l'Evangile aux Grecs, dans la langue desquels ce livre saint, les Actes des Apôtres et ceux des premiers conciles œcuméniques reconnus par les deux églises sont écrits. C'étoit ſaire preuve d'un zèle peu éclairé.

Dans plusieurs parties de ce mémoire j'ai exposé en peu de mots quel est l'état politique de la Grèce; mais peut-être est-il nécessaire d'y revenir, parce que, sans une connoissance exacte de cet état, on ne peut se ſaire une juste idée ni des malheurs ni des efforts des Grecs. Les Turcs, comme on le sait, sont un peuple tatar. L'effet de leur première apparition dans l'Asie occidentale a été l'anéantissement des connoissances et de la civilisation des Arabes; pendant quatre siècles, ils ont été étrangers à toute civilisation.

Au quatorzième siècle ils ont formé un nouvel empire, celui des Ottomans; et c'est sous ce nom

qu'ils sont entrés en Europe. L'effet de cette seconde apparition a été la destruction de l'empire byzantin et l'anéantissement presque total de la civilisation grecque. Dans le commencement de cette seconde période, les Turcs, grâces à leur courage et à la persévérance de leurs efforts, se sont emparés de plusieurs états. Ils ont profité même de quelques découvertes des peuples modernes dans la tactique; mais, pour tout le reste, ils sont ce qu'ils ont été toujours, fanatiques, sanguinaires, ennemis de tout savoir et de toute civilisation. Ils méprisent souverainement les beaux arts, et se font un point d'honneur de ne savoir d'autres langues que le turc, le persan et l'arabe.

Leur système de gouvernement ne pouvoit être que militaire; depuis cinq siècles ils n'ont pas connu d'autre système. Ils gouvernent leur immense empire comme un pays dont ils ont pris possession la veille. Ils ont profité de la civilisation arabe, et ils ont adopté la division des pouvoirs judiciaire et civil; ce dernier est très-puissant. Les gouverneurs des provinces sont des lieutenans du sultan, et, comme lui, ils exécutent la puissance souveraine; ils jugent, ils dépouillent, et le plus souvent ils décapitent ceux dont il leur plaît de se défaire.

Ces gouverneurs, sans appointemens et sans aucune existence assurée, devant en outre avoir une maison nombreuse, se font payer et en-

richir par les habitans des provinces, ce qui entraîne toujours des actes d'injustice et de cruauté.

Dans les pays où les janissaires sont nombreux, comme ils ne sont pas mieux payés par le gouvernement, ce sont aussi de petits tyrans; non seulement ils vivent aux dépens des habitans chrétiens, mais ils les tuent quelquefois sous les prétextes les plus légers.

Quand le gouvernement turc étoit plus fort, si les habitans d'une province se plaignoient de leur pacha, la porte ottomane le faisoit décapiter; mais jamais les victimes de sa rapacité n'étoient indemnisées. La fortune du pacha destitué va enrichir le trésor du sultan.

Que l'on ajoute à ces maux les guerres intestines et étrangères, la peste, la préférence accordée par le gouvernement turc aux étrangers qui ne payent que trois pour cent de droits de douanes, tandis que ses sujets payent dix pour cent, et quelquefois plus; que l'on se rappelle que ses sujets chrétiens sont inhabiles à occuper aucun emploi, et l'on pourra se figurer leur état misérable dans l'empire ottoman. Tel est cependant la situation dans laquelle se trouvent les Grecs depuis quatre siècles; c'est sous un régime semblable qu'ils ont pu se former une littérature moderne, et cultiver la plupart des branches des connoissances humaines.

« L'imprimerie, qui n'a jamais pu prospérer auprès des Turcs, malgré la protection et la volonté toute-puissante des sultans, a trouvé les Grecs plus accessibles.

Outre les imprimeries grecques de Venise et de Vienne, on a renouvelé celle de Boucarest, perfectionné celle de Constantinople; on en a établi une à Chio et une à Cydonie, dans l'Asie-Mineure.

Les ouvrages périodiques ne nous manquent pas: l'*Hermès logios*, à Vienne, ne le cède pas à beaucoup d'ouvrages périodiques de l'Europe savante.

La vaccine et l'enseignement mutuel font également des progrès dans la Grèce.

Le tableau que nous venons d'exposer démontre, sans réplique, que les Grecs ne sont pas déchus aussi bas que certains voyageurs se sont plu à le dire; qu'il se présente des circonstances plus favorables pour eux, et on les verra s'élever au rang de leurs ancêtres. Mais, parmi les nombreuses contrariétés qui compriment leur essor, il faut ajouter celles qui viennent de la politique de quelques puissances de l'Europe chrétienne.

Le chef d'un gouvernement colossal qui est tombé, insinuoit au divan qu'il devoit redoubler de méfiance envers les Grecs. Certes, ces conseils étoient superflus, à moins d'exterminer

totalement cette nation. Il est difficile de lui faire éprouver un sort plus malheureux que celui auquel elle est en proie depuis tant de siècles. Elle cherche à l'améliorer, elle s'efforce de trouver des consolations dans la culture des lettres ; on doit l'en féliciter, et non la calomnier. Tout ce qu'elle fait n'annonce pas un peuple barbare ni indigne d'une meilleure destinée.

LA FOIRE DE MAKARIEFF,

Extrait d'un Voyage inédit dans la Russie orientale, la Sibérie et la Mongolie chinoise ;

PAR M. J. REHMAN,

CHIRURGIEN DE S. M. L'EMPEREUR DE TOUTES LES RUSSIES.

Vis-a-vis Liskovo, sur la rive droite du Volga, est situé Makarieff (1), qui, par sa position et son apparence chétive, forme un contraste déplorable avec Liskovo, lieu animé par l'industrie. Makarieff a, depuis peu de temps, été élevé au rang de capitale de cercle ; mais il n'a de ville que le nom, et ressemble plus que Liskovo à un village.

La distance entre ces deux endroits, en y comprenant le fleuve, les prairies qui le bordent et les îles qu'il renferme, est à peu près de trois verstes. Makarieff est célèbre par la grande foire

(1) Makarieff est dans le gouvernement et à quatre-vingt-quatre verstes au nord-est de Nijneï-Novgorod.

qui, depuis deux cents ans, s'y tient au mois de juillet. Ce n'est que pendant sa durée que ce lieu perd son aspect triste et monotone, parce qu'alors il s'y élève, avec la promptitude particulière aux Russes, une quantité considérable de boutiques et de maisons en planches, dont quelques-unes ont même des façades régulières; elles forment des rues bien alignées; on y voit des auberges, des maisons de restaurateurs, des cafés, un théâtre, des salles de danse : tous ces édifices sont peints et ornés avec goût. Mais toutes ces constructions, qu'une sorte de prestige a dressées en quelques jours, retombent dans le néant au commencement d'août. On n'y voit plus alors, indépendamment des maisons des habitans, que le grand bazar que la couronne fait bâtir, et qui, en 1805, époque de notre séjour, n'étoit pas encore couvert. Ce bâtiment a une étendue gigantesque; il est peut-être le plus grand du monde dans son genre, et à coup sûr l'unique; car il n'a été construit que pour servir pendant trois semaines par an. Il est à quelque distance de la ville, sur un monticule sablonneux. Un carré immense formé de jolies boutiques en bois surmontées d'un étage, et qui est subdivisé par des rangs de boutiques transversales en six carrés plus petits, entoure une vaste place sur laquelle s'élève la bourse, grand et beau bâtiment en bois, et un autre carré de boutiques

en pierre ; ce dernier est trois fois plus grand que la bourse de Saint-Pétersbourg (*gostinnoï dvoï*) ; il consiste en rues qui s'entre-croisent et qui sont bordées de boutiques. Les deux principales rues reçoivent le jour d'en haut et sont couvertes, ce qui met à l'abri de l'ardeur du soleil. L'enceinte des boutiques en bois compose la plus grande partie de cet énorme bâtiment ; à certaines distances, les rangées sont interrompues et séparées par des boutiques en pierre qui, dans le cas d'incendie, puissent arrêter les progrès du feu.

Autrefois toutes les boutiques étoient placées près du couvent ; on les construisoit en planches et même en écorce d'arbres, et on les disposoit en longues rues. L'empereur a donné 250,000 roubles pour la construction du nouveau bazar ; mais on dit qu'il coûtera beaucoup plus cher. Si l'on excepte ce bazar et le couvent, Makarieff est un des lieux les plus misérables que l'on puisse imaginer. Situé dans une plaine couverte de ce sable mobile qui, dans cet endroit, forme, en grande partie, la rive gauche du Volga, il renferme à peu près deux cents maisons réunies en différens groupes épars sans aucun ordre, et séparés quelquefois par des flaques d'eau stagnante, qui doivent leur origine aux débordemens du fleuve pendant le printemps, et qui seroient très-nuisibles à la santé des habitans si le sol léger et

sablonneux n'absorboit pas l'humidité et ne dissipoit ainsi une partie des vapeurs malfaisantes.

Les maisons sont communément un peu plus hautes que les maisons ordinaires des paysans russes ; elles ont généralement un étage au-dessus du rez-de-chaussée, ou bien elles sont soutenues sur des pieux réunis par des claies. A l'époque du débordement, la plupart sont inondées jusqu'à la moitié de leur hauteur ; de sorte que l'on peut aller en bateau de l'une à l'autre. On croiroit qu'une foire aussi fréquentée que celle qui se tient ici tous les ans, répand une certaine aisance parmi les habitans ; toutefois on n'en aperçoit pas de trace ; ils ne s'adonnent ni au commerce ni à l'agriculture, et ne vivent que du loyer de leurs maisons durant la foire. Une maison ordinaire de paysan se paye pour ce temps seul, qui est bien court, 100 roubles, et même plusieurs centaines de roubles. Le couvent, bâti près du fleuve, forme l'extrémité du rivage que borde la ville ; autrefois il en étoit plus éloigné, mais le Volga enlève tous les ans des portions considérables de terrain qui, par sa nature légère, ne peut opposer aucune résistance à la force du courant. En 1767, le couvent étoit à cinq cents archines du fleuve ; aujourd'hui (en 1805), il n'en est plus qu'à treize archines. Le Volga a donc, dans cette période, enlevé une masse de terre de quatre cent quatre-vingt archines de largeur.

Ainsi Makarieff court le risque d'être un jour abîmé dans le Volga. Le couvent est entouré de murs très-hauts et surchargé de tours; l'église est dans le goût gothique. L'enceinte du couvent comprend en outre un bâtiment principal et deux bâtimens latéraux qui enferment deux grandes cours; l'école se trouve dans un de ces bâtimens, et la prison du lieu dans un caveau. Quoique les murs de tout l'édifice soient très-épais, les caveaux sont toujours humides. Les revenus du couvent proviennent du loyer des maisons et des caveaux qui lui appartiennent, ainsi que des dons volontaires et nombreux que lui font les marchands, surtout le jour de la fête du saint, et qui sont considérables. Ce n'est, au reste, qu'un témoignage de reconnoissance; car la foire doit son origine et ses progrès graduels à la vente des menues merceries et du pain d'épice qui avoit lieu tous les ans à l'époque où l'on venoit en pélerinage à l'église. Le besoin des échanges, la position du lieu sur le Volga presque à la moitié du cours de ce fleuve, à distance égale du nord et du sud, entre l'Europe et l'Asie et au centre de l'empire de Russie, l'époque de la foire qui est au milieu de l'été, ce qui permet aux personnes même les plus éloignées de retourner chez elles avant la mauvaise saison; telles sont les causes qui ont attiré à Makarieff des marchands des contrées les plus lointaines, qui ont successivement augmenté leur nombre, et l'ont

porté à un point si extraordinaire, que les foires de Francfort, de Leipsick ne méritent que le nom de réunions insignifiantes, en comparaison de celle que l'on voit dans ce lieu chétif.

Le soir même de notre arrivée à Liskovo, nous nous sommes embarqués dans un canot élégant et commode, conduit par dix-huit rameurs robustes, et appartenant au prince Grousinsky, qui nous accompagnoit et qui a bien voulu être notre guide. Nous avons traversé le fleuve pour aller à Makarieff. J'ai été surpris de ne pas trouver de pont de bateaux. Il faut par conséquent que toutes les marchandises qui arrivent par terre soient chargées sur des barques, puis débarquées de l'autre côté; ce qui entretient sur le fleuve et le long de ses bords un mouvement continuel, une activité bruyante. Avant d'arriver à Makarieff, ce lieu est indiqué par des nuages d'une poussière épaisse que fait élever la foule des hommes et des chevaux qui s'agitent sur les deux bords du fleuve. Un officier de police, placé sur chaque rive, est chargé de maintenir l'ordre pour le trajet; mais sa surveillance est de temps en temps en défaut. Souvent l'on est obligé d'employer les prières, les menaces, les cris et même les coups, pour faire marcher les ouvriers et les bateliers qui remplissent les cabarets. Le passage du fleuve prend ordinairement une demi-heure, quelquefois

même une heure au plus, lorsque le vent est contraire. Descendu à l'autre rive, il faut, par le manque de voiture, parcourir à pied encore un verste à travers un sable brûlant, avant d'atteindre à l'endroit où se tient la foire.

Tous nos sens étoient occupés pour saisir les impressions nouvelles et nombreuses qui les frappoient; et pourtant il n'étoit pas possible, au milieu du mélange bruyant de tant de nations et de la réunion disparate de productions de la nature et de l'art de contrées, et même de parties du monde différentes, de former promptement et de coordonner ses idées. Au reste, il est impossible de peindre l'ensemble des impressions que l'on éprouve à Makarieff durant la foire. Il faut la voir pour pouvoir se faire une idée de la foule prodigieuse d'hommes qui sont dans un mouvement perpétuel, des milliers de chevaux, de voitures, de charrettes qui, dans un espace de quelques verstes, couvrent toute la surface du terrain autour de la ville. Cet ensemble se présente aux yeux comme un chaos; et pourtant c'est un petit monde bien réglé établi sur des fondemens solides, qui se meut vers des buts et des points d'attraction fixes, où tout a son rang marqué, a son objet déterminé et se met à sa place. Cette foule bigarrée d'hommes revêtus des costumes les plus dissemblables, ce murmure produit

par les sons opposés de langues différentes qui bourdonnent sans cesse à l'oreille, ne peuvent se décrire.

Les nations qui se pressent, se mêlent les unes aux autres dans ce tourbillon, sont : les Russes de toutes les provinces de l'empire depuis Yakoutsk jusqu'à Vilna, les Tatares en grand nombre, les Tchouvaches, les Tcheremisses, les Kalmouks, les Boukhariens, les Grecs, les Géorgiens, les Bachkirs, les Arméniens et les Persans; on y voit même des Indous de la colonie d'Astrakhan, des Polonois, des Allemands, des François, etc. Il est étonnant que l'on n'y rencontre pas de marchands anglois qui se trouvent partout où il se fait du commerce; cependant des voyageurs anglois sont venus à Makarieff par curiosité, des Américains aussi le visitent par le même motif. On n'y aperçoit pas non plus de juifs polonois qui cependant savent se glisser partout; mais il leur est défendu de commercer dans l'intérieur de l'ancienne Russie, et, malgré leur finesse peut-être, ne se tireroient-ils pas d'affaire à Makarieff. On a pu observer que les Européens occidentaux et les peuples à habit court n'y jouent qu'un rôle à peu près secondaire; les marchands russes et orientaux y tiennent le premier rang; et la moitié des conversations est en boukharien, en arménien ou en tatare. Le ton aisé et fier des marchands russes frappe les personnes qui con-

noissent leur manière d'être et de traiter les affaires. Formant ici l'élite des commerçans et y jouant en quelque sorte le premier rôle, ils semblent mettre plus de confiance et de dignité dans leurs rapports avec les étrangers, plus de bienséance dans leurs actions et leur conduite, que dans leurs boutiques de Saint-Pétersbourg et de Moskou. Ce sont les Tatares de Kazan qui tiennent ici la place des juifs, ils brocantent toutes sortes d'objets de peu de valeur, et alternativement font les affaires et les commissions des gros marchands. J'ai vu un prince tatare courir de côté et d'autre comme colporteur, et vendre des bottes de maroquin. Les Tatares du commun se louent comme journaliers, remplissent à peu près le même emploi que les bêtes de somme dans d'autres endroits, et travaillent bien plus fortement que les Russes à Saint-Pétersbourg; car, pour une besogne qui, dans cette capitale, exige dix hommes pour traîner ou pour porter, ici il en faut six au plus, et cependant ces hommes ont l'air bien plus foibles que leurs vainqueurs. Le prix de la journée est d'un rouble et demi au commencement de la foire; il monte bientôt à deux roubles et demi, et vers la fin encore plus haut, surtout quand il s'agit de charger les bâtimens en retour.

Ces Tatares m'offroient un spectacle singulier, lorsque, dans un lieu ouvert et écarté, ils faisoient du feu en plein air, suspendoient au-dessus

une large marmite dans laquelle ils mettoient bouillir de la viande de cheval ou de mouton qu'ils dépeçoient au milieu de la route, puis s'asseyoient à terre, et, au milieu de la foule agitée, mangeoient tranquillement le simple repas de leur pays. Entre ces groupes circulent les carrosses brillans ou les élégans drochkas des seigneurs russes, qui, par leur faste, forment un contraste frappant avec ces Asiatiques, remarquables par la simplicité de leurs besoins et de leurs mœurs.

La différence de physionomie, de costume, de maintien de tous ces peuples divers, offre à l'observateur des hommes et au physiologiste un champ de remarques et de réflexions aussi attrayant, aussi riche que doit l'être, pour le politique, l'échange de marchandises si variées et si multipliées de l'industrie, que le besoin ou l'habitude a rendues nécessaires, ou qui doivent leur naissance aux progrès de la civilisation et du luxe; le politique doit en effet y trouver une source intarissable d'observations instructives et de découvertes importantes. Comment ne pas s'y convaincre d'une vérité importante et démontrée en ce lieu de la manière la plus frappante et la plus évidente, mais méconnue dans ces derniers temps par les gouvernemens de l'Europe? C'est que chaque pays a ses productions propres qu'il doit à son sol et au travail de ses habitans, et qui sont

une conséquence naturelle et nécessaire de sa situation physique et du caractère des hommes, et que la création forcée de certains objets devenus des besoins ne se réalise pas aisément ; car les manufactures et les fabriques sont aussi bien un résultat naturel de certaines particularités du caractère national, que les productions de la terre sont le résultat du climat et de la qualité du sol.

Tous les objets qu'il faut chercher péniblement en différens endroits des villes de commerce les plus considérables ou des capitales les plus grandes et les plus riches pour les réunir, se trouvent dans ce lieu misérable, et y sont achetés ou vendus argent comptant ou échangés par des marchands de toutes les nations et de toutes les parties du monde. On y rencontre les choses les plus opposées : de vieux chiffons et des fourrures de renard noir et d'hermine, des boîtes d'écorce de bouleau pleines de caviar et de superbes bureaux d'acajou, des couvertures de Kirghis en feutre et des damas de Lyon, de la toile à voile de Russie et des chales de Cachemyr, de la verroterie et des perles d'orient, des souliers d'écorce et des bottes angloises, des manteaux tatares et des modes de Paris, du thé et du vin de Cypre, des harnois de chevaux et des livres ; en un mot, tout, depuis les objets les plus simples et de première nécessité jusqu'aux plus riches et aux plus recherchés que le luxe de l'Europe ou de l'Asie

ait inventés, tout est en partie empilé en tas énormes.

Les marchandises sont réparties dans des rangs de boutiques séparés, suivant leur différence ou leur ressemblance. Il y a des boutiques de soieries de France et de soieries d'Asie, de draps d'Angleterre et de draps de Russie, d'ébénisterie de Saint-Pétersbourg et d'ébénisterie de Moscou, de vins de France et de vins de Grèce, de pelleteries et de thé de Sibérie, de marchandises et de denrées d'Angleterre, d'Amérique, de Chine, de Perse, de l'Indoustan; de livres russes apportés par les libraires de Moscou, car c'est de Makarieff que la plus grande partie de la Russie orientale, et même la Sibérie, grâce aux progrès merveilleux de la culture intellectuelle et de la civilisation européenne, sont pourvues de traductions de romans françois et allemands. Des rangées particulières de boutiques boukhariennes, arméniennes, tatares, offrent des étoffes de soie orientales, des tissus de poils de chameau, etc.

Les Tatares de Kasan et d'Astrakan apportent principalement du savon de très-bonne qualité et très-recherché, de très-beau maroquin, et toutes sortes d'objets fabriqués avec cette matière; enfin, des pelleteries communes; les Arméniens, une grande quantité de chales de Cachemyr, diverses marchandises de Perse, telles que des couvertures et des tapis magnifiques brochés et im-

primés, des fruits secs, des vins du Don, et surtout une espèce d'eau-de-vie de vin qui se prépare à Kislar, sur la mer Caspienne, et qui, dans toute la Russie, remplace le rhum et l'arak pour faire le punch et le grog. Des Géorgiens vendent aussi des fruits secs et quelques marchandises de Perse, du riz, des noix, des pistaches, du café du Levant, et, d'ailleurs, les mêmes marchandises que les Arméniens. Les Grecs font le commerce de vins doux de l'Archipel, de tabac et de pipes de Turquie, de citrons, de dattes, de figues, etc. Enfin, l'on est étonné de rencontrer des marchandes de modes françoises de Saint-Pétersbourg et de Moscou, des marchands d'estampes italiens, et des habitans de la Forêt-Noire avec leurs horloges de bois.

Cette diversité de marchandises et de patrie des acheteurs et des vendeurs donne souvent lieu aux scènes les plus singulières et les plus divertissantes. Un pauvre Tatare achète d'un homme de la Forêt-Noire, pour quelques roubles, une horloge de bois à coucou, tandis que son voisin empoche les mille roubles qu'un Boukharien cousu d'or lui a comptés pour une grosse montre qui joue douze walses. Ici, un rusé marchand de vin allemand conclut avec un Grec un marché de quelques centaines de pièces de vin de Grèce et de Moldavie q'uil a l'intention, après un travail convenable, de faire passer pour du vin de

France et d'Espagne ; là, un marchand permien échange avec un Arménien une poignée de perles contre quelques milliers de quintaux de fer.

Mais, pour bien jouir de toutes ces scènes et de tous les phénomènes que présente ce lieu, il est nécessaire d'avoir un bon guide qui le connoisse parfaitement. Nous en avions un excellent dans le prince qui nous conduisoit, et qui, avec une complaisance rare, fixoit notre attention sur tous les objets qui la méritoient. C'étoit le soir; nous fûmes obligés, pour le premier jour, de nous borner à une vue générale de cet immense labyrinthe vivant qu'il faut avoir visité et parcouru plus d'une fois pour s'y orienter.

Le lendemain, nous avons quitté Liskovo aussitôt après le déjeûner, afin d'examiner la foire dans un plus grand détail. On rencontre d'abord, sur le bord du fleuve, du côté de Liskovo, une longue file de grandes baraques en planches qui sont des entrepôts du trafic en fer. Cette branche importante du commerce de Russie est une des plus fortes de ce lieu; car c'est d'ici qu'une grande partie des provinces d'Europe est pourvue de ce métal de première nécessité. Le fer que l'on trouve ici vient des gouvernemens de Viatka et de Perm; il descend par le Kama dans le Volga, et remonte ce dernier fleuve jusqu'à Makarieff. Il est étalé devant les baraques où se tiennent les riches maîtres de forges ou leurs

commissionnaires. Des amas énormes occupent une étendue d'un verste le long du rivage; des bateaux en sont remplis. La valeur de ce qui appartient à chaque baraque est de cent mille à quatre cent mille roubles. Souvent la somme totale du fer qui se trouve ici s'élève à quatre ou cinq millions de roubles. Il est ordinairement en barres longues de trois archines, larges de trois à quatre pouces, épaisses d'un pouce. L'élasticité de ces barres prouve la bonne qualité du métal. Avant de conclure un marché, on les essaie en en courbant une ou plusieurs sur un fort poteau de bois fiché en terre. Plus le fer est tenace, plus facilement il se laisse ployer, et plus rarement il casse. Le poids d'une barre pareille est d'un poud à un poud et demi (trente-trois à cinquante livres). On n'aperçoit guère de fer fondu que sous la forme de grands pots et de marmites; mais on voit surtout beaucoup de plaques minces et élastiques que les forges du gouvernement de Perm excellent à fabriquer. Elles servent à couvrir les maisons, et toutes les personnes aisées en font usage; les plus grandes, les plus minces, les plus durables sont celles des ateliers de M. Dimidoff. Ces toits en fer sont aussi bons que les toits en cuivre, et coûtent bien moins; ils ajoutent beaucoup à la valeur des maisons; la plupart de celles de Saint-Pétersbourg et de Moscou en ont de semblables. Pour les préserver de la rouille,

on les enduit d'une peinture à l'huile verte ou rouge, ce qui donne un coup d'œil très-gai à une maison. Plusieurs propriétaires de mines et de forges de fer de Sibérie appartiennent aux familles les plus riches et les plus considérées de la Russie; je me contenterai de nommer celles de Strogonoff, de Dimidoff et d'Iakovlef.

Indépendamment de ces amas de fer, un autre endroit du rivage est couvert de meules qui sont un objet intéressant pour les contrées riches en grain que le Volga arrose. Dans un autre endroit, on voit des milliers de charrettes et d'autres voitures à l'usage de la campagne qui sont à vendre.

Le marché aux chevaux se tient aussi de ce côté du Volga. Les chevaux viennent des haras de la noblesse des environs; il s'y trouve aussi des chevaux tatares que l'on amène de Casan, de Viatka et d'Obvin (1). Ce marché dure pendant toute la foire; mais il n'est pas aussi important qu'une foire aux chevaux qui a lieu à Liskovo au commencement de juillet dans un autre emplacement.

Enfin, le long de cette rive sont les navires

(1) Obvin, petite ville du gouvernement, est à cinquante verstes au nord de Perme, dans le cercle de Solikamsk, sur la rive gauche de l'Obva: la plupart des habitans sont cultivateurs ou chasseurs. L'Obva se jette dans le Kama; il est navigable; de gros bateaux chargés de blé le descendent tous les ans. (E)

chargés de poisson salé, notamment d'esturgeon et de sterlet qui viennent du Volga inférieur et d'Astrakhan. Ces poissons ont quelquefois quinze empans de long; ils sont simplement empilés tout entiers dans le fond du navire, sans être mis dans des barils. On fait ici une grande provision, pour le carême d'été des Russes, de ce mets à bon marché et recherché. La grande chaleur avoit fait naître beaucoup de vers dans ces poissons; une grande quantité étoit déjà pourrie.

Ce côté du fleuve fourmille d'étrangers et de voyageurs qui sautent de leurs équipages dans les bateaux pour se faire transporter à l'autre rive. L'on entend toute la journée le bruit des kibitks de poste. Il faut que tout ce qui arrive par terre soit déchargé et mis dans des bateaux. Les marchandises d'Asie d'un volume considérable, et celles de Saint-Pétersbourg qui doivent être livrées à la foire, sont les seules qui arrivent directement par eau à Makarieff.

Le bruit des caravanes et des voitures chargées qui arrivent, les cris des bateliers qui chargent les marchandises, les vociférations qui retentissent dans les cabarets et les baraques des traiteurs, produisent, de ce côté du fleuve, un vacarme qui étourdit déjà, quoiqu'il ne soit qu'une foible image du tumulte qui a lieu à l'autre rive.

La première chose qui frappe quand on en approche est une triple et quadruple ligne de na-

vires qui a plusieurs verstes de longueur ; les uns prennent leur charge, les autres la mettent à terre. Le rivage est couvert d'hommes, de chevaux, de voitures, de huttes construites à la hâte en nattes ou en branches d'arbres. On aborde au milieu du bruit continuel de tout ce qui anime les navires et la plage.

La police du pays établit ordinairement, avant le commencement de la foire, une taxe pour le passage ; une voiture paye 40 kopeks, un homme 2 kopeks. On passe dans un grand et solide bateau qui contient quelquefois cent personnes. Le droit de passage appartenoit aux paysans de Liskovo. Les localités ont empêché d'établir un pont de bateaux qui auroit épargné beaucoup de temps, facilité la vente, sauvé beaucoup de retards et de dangers à l'embarquement et au débarquement, les accidens n'étant pas rares dans ces occasions.

Dès le rivage du fleuve commence la foire des objets les plus communs ; elle occupe un grand espace ; ces marchandises y sont empilées, soit dans des huttes, soit sur des charrettes, soit à terre. Une espèce de grange immense, faite de nattes, frappa d'abord mes regards ; on y voyoit des tas de croisées garnies de vitres, pourvues de volets et de tout l'entourage qui les accompagne dans les maisons ordinaires en bois ; la plupart étoient à quatre carreaux, quelques-unes à six ; les unes ornées de ciselures, d'autres de

peintures bigarrées; ce sont les paysans des environs et les Tatares qui les fabriquent. Un Persan avoit chargé deux bateaux de cette espèce de marchandise, et les conduisoit d'abord à Astrakhan. La même grange contenoit cinq cents autres croisées plus grandes pour ce même marchand; elles étoient à six carreaux et peintes en rouge; il avoit exigé qu'elles fussent garnies de verre commun de couleur verte; il les payoit six roubles la pièce. La peinture en rouge-vif étoit aussi de son goût; elles étoient apparemment conformes à celui de sa patrie.

Indépendamment de ce singulier magasin de fenêtres, cet endroit offre une longue file de voitures chargées d'objets de première nécessité en bois adaptés aux usages du pays, et dont quelques-uns peuvent passer pour de vraies curiosités dans leur genre. On y trouve notamment les plats et les écuelles de bois dont le paysan russe se sert à ses repas. Tout est fait au tour en bois de tilleul dont l'écorce a déjà fourni la matière des innombrables quantités de nattes à emballage qui forment des tas énormes. Parmi plusieurs morceaux intéressans, j'ai souvent admiré de grandes gamelles de trois pieds de diamètre façonnées au tour, et qui, malgré la chaleur brûlante du soleil et la réverbération du sable sur lequel elles étoient posées, n'avoient pas la moindre fente. D'autres gamelles, d'un diamètre moindre, et

pourvues d'un couvercle, en contiennent une quarantaine de plus petites qui s'emboîtent les unes dans les autres; ce sont de vrais chefs-d'œuvre de tour. Presque tous les ustensiles d'ornement sont proprement vernis en jaune ou en brun et décorés extérieurement de raies dorées ou argentées : la plupart de ces vaisseaux de bois se font dans les villages du cercle de Semenoff (1), il en arrive des navires entièrement chargés. Il vient aussi du gouvernement de Kasan une quantité de ces objets en bois, et l'on remarque entre autres les auges ou huches creusées dans un seul tronc, et qui pourroient servir de baignoires à des personnes adultes.

On voit encore le long du rivage des files entières de poêles communs; dans le nombre, il s'en trouve aussi de très-élégans. Ils sont très-artistement emballés dans des mannequins de grosses perches dont l'extérieur ne laisse pas deviner qu'ils renferment un grand poêle et la quantité de paille nécessaire pour remuer avec sûreté et faire voyager en voiture un objet si fragile. En effet, ils vont souvent très-loin sans éprouver le moindre dommage. Un poêle déballé sert d'échantillon pour tous ceux de sa sorte.

(1) Semenof, petite ville du gouvernement, et à soixante verstes au nord de Nijneï-Novgorod, à la droite du Souktanka. (E.)

De quelque côté que l'on s'approche des boutiques, on rencontre d'abord les cabanes des cuisiniers russes pour les personnes du commun et les cabarets. Ce lieu présente les véritables bacchanales du peuple russe, qui chante, boit et danse. Le feu de ces cuisines est dans une activité continuelle. On y est servi sur des assiettes de bois; chaque convive a son couteau, et quelquefois même sa cuiller de bois fichée dans sa botte. On donne des fourchettes de bois à ceux qui en demandent. Au lieu d'être posé sur un linge, le poisson l'est sur de l'herbe fraîchement coupée; ce qui, surtout, lorsqu'il s'y trouve des fleurs mêlées, donne au repas l'aspect d'une fête champêtre. Quelques-uns de ces traiteurs ont derrière leurs huttes des tentes où les amateurs peuvent prendre leurs repas en plein air; mais elles sont rarement pleines, parce que les Russes de la classe inférieure ne songent à la commodité ni pour manger ni pour dormir.

Les traiteurs russes d'un rang plus élevé, où vont les marchands et les personnes distingués, ont leurs baraques plus près de la foire ou dans le village; ils viennent avec tout leur train de cuisine et leurs domestiques de Moscou, qui est éloigné de 500 verstes, ou de capitales de gouvernement plus voisines; ils doivent gagner beaucoup; mais il n'y a dans ce lieu aucun traiteur convenable pour un habitant de l'Europe occidentale,

qui ne peut pas s'accoutumer aisément à la cuisine russe et à la malpropreté de ces maisons. Enfin, on voit des cafés élevés à la hâte où l'on trouve toute la journée du thé et du punch; la plupart ont des billards. Je vis un négociant tatare qui jouoit contre un Allemand. L'intérieur de ces lieux de passe-temps est ordinairement tapissé en papier, et même orné de lustres.

Plus on avance dans l'intérieur de la foire, plus on voit que tout y est grand et gigantesque; mais lorsque, du matin au soir, on parcourt lentement ce labyrinthe pour étudier la situation de ses diverses parties, on fait à chaque pas de nouvelles découvertes. On rencontre toujours des rangées infinies de chaque sorte de marchandises. Si l'on rassembloit toutes les caisses de thé qui s'y trouvent, on pourroit en édifier deux grandes maisons à deux étages et les en remplir entièrement. Les deux lignes de boutiques où l'on s'occupe exclusivement du commerce du thé ont près d'un verste de long. Ici, l'on ne vend qu'en gros: ce n'est qu'à de bons amis que, par complaisance, l'on en cède quelques caisses. A l'époque où je visitai cette foire, il y avoit pour deux millions de roubles de thé. Dans plusieurs autres rangées de boutiques on vend du sucre, du café et d'autres denrées pareilles, ainsi que du thé en petites quantités, qui abonde aussi dans ce qu'on appelle les boutiques de Sibérie.

Les richesses les plus considérables de la foire, les marchandises les plus précieuses ne sont pas étalées aux regards. Des boutiques qui renferment des valeurs de plusieurs millions sont en apparence les plus vides. Celles, par exemple, des riches pelleteries de Sibérie, sont modestement cachées dans un coin et éloignées de la cohue; emblême de la richesse véritable et simple qui n'ambitionne pas l'éclat extérieur. On aperçoit dans une boutique quelques caisses, les unes couvertes de nattes ou de tapis communs, les autres nues; deux hommes sont tranquillement assis à côté, et n'ont pas l'air de s'inquiéter beaucoup s'il arrive des chalands. Quiconque entre dans ces boutiques à quelque heure du jour que ce soit, y est régalé de thé, lors même qu'il n'y est conduit que par la curiosité.

J'étois tranquillement assis sur une caisse, et je humois ma tasse de thé, lorsque mon compagnon me demanda si je savois sur quelle chaise précieuse je m'étois placé. J'avoue que je ne compris pas ce qu'il vouloit me dire. Alors il demanda au maître de la boutique quelle étoit la valeur de cette caisse : « Soixante mille roubles, répondit l'autre. » Elle étoit remplie des plus belles peaux de zibelines. Une autre personne de notre compagnie se trouvoit assise sur un trésor d'un plus grand prix; car la caisse, estimée par le marchand à cent mille roubles, contenoit

des peaux de renards bleus et de renards noirs. Ainsi on peut évaluer à plusieurs millions les pelleteries de cette boutique. Outre les petits pelletiers de Moscou et de Saint-Pétersbourg, les Turcs, les Grecs, les Persans et les Arméniens tirent de Makarieff une grande quantité de fourrures.

Ce commerce est entre les mains de négocians sibériens qui ne le font qu'en gros : un particulier qui a la fantaisie d'acheter ici une pelisse toute faite à des marchands en détail, la paye aussi cher qu'à Saint-Pétersbourg et à Moscou. On ne parle ici que de marchés de 70, 80, et jusqu'à 100,000 roubles et plus. J'entendis un de ces négocians dire du ton le plus simple à un de ses amis qui venoit lui rendre visite, et auquel il présentoit une tasse de thé : « Le Gabil Mourtas « de Kasan m'a acheté hier une petite partie de « pelleterie de 120,000 roubles; il m'en reste « encore trois à quatre semblables : tu me feras « plaisir de me trouver un acheteur. »

Indépendamment des pelleteries, les négocians sibériens font aussi le commerce de thé et de nankin bleu et rouge, nommé *Kitaïka* par les Russes; la valeur des achats de cette toile, qui sert à l'habillement des bourgeoises et des paysannes russes, s'élève ordinairement à deux ou trois millions de roubles.

Les négocians sibériens se distinguent par leur

tranquillité et leur taciturnité, surtout quand on les compare au plus grand nombre des commerçans russes, remarquables par le flux intarissable de leurs paroles. Quand on a l'occasion d'assister, soit dans une auberge, soit dans une boutique à la conclusion d'un de ces marchés importans, et dont la valeur est toujours de 25,000 à 100,000 roubles, on observe que ce n'est pas le prix qui fait le principal objet de l'entretien et des débats. L'on est d'accord sur ce point, ou bien l'on ne tarde pas à s'ajuster sur la différence. C'est sur le terme du paiement et sur les sûretés exigées que l'on est le plus long à s'arranger. L'acheteur demande ordinairement douze mois de terme; le vendeur refuse un aussi long délai; il finit par en accorder huit. L'acheteur propose ensuite ses lettres de change et ses cautions, qui sont acceptées ou refusées. Beaucoup de grands achats se font à un an de terme, moyennant le paiement comptant d'une partie. Sur tant de marchés conclus souvent sur la seule confiance et la bonne foi entre des hommes de nations différentes et des pays les plus éloignés, il est remarquable que l'on entend rarement parler de fraude et de tromperie préméditées. Le 26 juillet est le jour de réglement de compte et de paiement général.

Il se vend ici une grande quantité de toiles pour l'Asie; ce sont généralement les Boukhariens, les Persans, les Géorgiens qui les achètent.

J'ai vu un négociant russe qui s'étoit chargé seul de livrer pour 800,000 roubles de cette marchandise. On ne porte, en Perse, en Boukharie et en Géorgie, que de la toile fine; la grosse toile va en Chine; on la transporte d'ici à Kiakhta : il faut qu'elle soit généralement noire ou bleu-foncé; on n'en vend que peu de rouge et de jaune. Jadis les marchands de toiles de Moscou en tiroient la plus grande partie de Breslau et des frontières de la Silésie et de la Pologne; l'archine ne coûtoit que trois à quatre roubles; ce prix a augmenté.

Les Arméniens et les Boukhariens achètent beaucoup de toiles de Russie, sans qu'on puisse dire qu'ils en fassent un commerce considérable. Une grande partie va en Asie. Cette toile est fabriquée en hiver par les paysannes qui habitent le long du Volga; elle est très-étroite, mais solide et durable.

Il se fait aussi de très-grosses affaires en cuirs et en peaux non tannés.

Les fabriques d'Iaroslaf fournissent à cette foire des quantités prodigieuses d'ouvrages beaux et solides en métal, des vases de tous les genres en cuivre, en étain, en fer-blanc, parmi lesquels on remarque les urnes à faire chauffer l'eau pour le thé, qui se distinguent par l'élégance et la variété de leurs formes. On voit aussi des ouvrages en plaqué qui sont aussi bien faits qu'en Angleterre.

Le papier à écrire est un objet de commerce très-important. Les papeteries d'Iaroslaf en envoient des milliers de rames qui est de très-bonne qualité.

Les autres marchandises qui se vendent à cette foire ne peuvent pas se comparer à celles que je viens de nommer, quoique les boutiques de porcelaine, d'épicerie, d'orfévrerie, de modes et de nouveautés attirent davantage les regards. Une richesse immense et invisible est renfermée dans quelques petites boutiques bien simples où se vendent les perles. Je serois passé sans y faire attention devant ces entrepôts de trésors d'une valeur prodigieuse, si notre conducteur ne nous les avoit pas indiqués. Les Arméniens font principalement le commerce de cet objet de luxe qui paroît être la parure favorite des femmes russes. Dans une chétive boutique en planches revêtues de nattes est assis un homme qui a devant lui, sur une table mal assurée, quelques feuilles de papier jaune ou bleu; elles sont couvertes pour la valeur d'environ 300,000 roubles de perles de toutes les grosseurs, depuis celles qui sont menues comme du sable jusqu'à celles dont un collier coûte huit à dix mille roubles. Cela semble considérable; ce n'est cependant qu'un appât présenté à la vue. Je me tenois devant la boutique d'un petit vieillard arménien bien sale; et, pour lier conversation, je me récriai sur la beauté et la quantité de ses

perles. « Oh! Monsieur, reprit-il d'un air fort « tranquille, ceci n'est qu'un échantillon, une « enseigne : êtes-vous amateur? êtes-vous con-« noisseur? vous allez en voir des perles; » et, en parlant ainsi, il mit la main dans une vieille caisse de bois sur laquelle il étoit assis, et, tirant un paquet après l'autre, il m'en montra au point que j'en restai ébahi. « Au nom de Dieu, lui dis-je, « pour qui tant de perles? » — « Comme le com-« merce ne va pas cette année, reprit-il, je n'en « ai avec moi que pour 500,000 roubles, prix « d'achat; mais je regrette de n'en pas avoir ap-« porté davantage; car mon voisin à droite, ce « Grec dont les spéculations sont toujours justes, « et qui en a une plus grande quantité que moi, « m'en a déjà acheté une partie assez forte, et « m'en marchande encore une autre. »

Ainsi ces deux méchantes baraques renfermoient des perles pour un million et demi de roubles. Onze autres boutiques ne contenoient de même que des perles, et il s'en vendoit aussi dans beaucoup de moins considérables où se trouvoient diverses autres choses de prix. Il faut comparer la baraque tapissée de nattes déchirées, le marchand déguenillé et la boutique étroite et vide, avec la quantité de perles, pour être frappé du contraste. Les perles communes, inégales, et qui ne sont pas bien rondes, sont achetées fréquemment par les riches paysans et

les marchands russes pour la parure de tête de leurs femmes. Une partie des plus belles et des plus nettes va de main en main en Europe.

Vis-à-vis des boutiques des marchands de perles sont celles des changeurs ; on en compte vingt-sept, dans lesquelles on trouve la première des marchandises, celle qui sert à se procurer toutes les autres, l'argent, soit en espèce, soit en papier. On voit des tas de monnoies de toutes les sortes rangés dans le plus bel ordre ; des tas de billets de banque bleus et rouges, de monnoie de cuivre russe, de vingt-cinq copeks. Chaque espèce de monnoie a son cours déterminé à un tel point, que l'on s'y conforme exactement dans tous les achats qui se font dans les boutiques. Si l'on a de petits billets de cinq ou de dix roubles, on donne un agio sur ces sommes ; le vendeur retient à l'acheteur sept pour cent sur les nouveaux billets de banque, et seulement cinq pour cent sur les anciens. Ce calcul de l'agio s'étend jusqu'aux marchés de dix roubles, et même à ceux de cinq. On voit peu de ducats en circulation, quoiqu'il s'en trouve une grande quantité sur la place ; mais on les tient en caisse comme une marchandise précieuse : cependant, pour que les commerçans orientaux sachent où l'on peut s'en procurer, le changeur suspend devant sa boutique un ducat dans un bocal de verre. Il est certain que l'on

apporte ici de Saint-Pétersbourg et de Moscou une prodigieuse quantité de ducats ; malheureusement la plus grande partie de cet or s'écoule vers l'Asie, et est pour toujours enlevé à l'Europe qui s'appauvrit de plus en plus en espèces et augmente son papier. On vend aussi à cent et cent vingt roubles la livre de très-petits kopeks d'argent, qui d'ailleurs ne sont guère en circulation. Ils sont achetés par les Tcheremisses, les Tchouvaches et les Mordouines qui, de même que les autres peuples finois, les enfilent avec d'autres petites monnoies à des cordons dont leurs femmes se parent.

Une sorte de marchandise me sembla manquer en comparaison des autres choses précieuses que l'on voit à cette foire singulière, où l'on trouve tous les objets et tous les trésors imaginables : c'étoient les diamans et la bijouterie fine : du moins on ne voit pas de boutiques qui leur soient spécialement destinées ; même dans celles des orfévres et des objets de fantaisie qui occupent plusieurs rangées, la quantité de diamans est insignifiante ; celles des orfévres, malgré les masses d'argent dont elles font parade, et malgré les beaux ouvrages en argent qui se fabriquent à Saint-Pétersbourg, ne sont pas riches en pièces d'un travail élégant. Elles n'ont que la provision ordinaire de vaisselles, d'ustensiles de ménage, et de cadres pour les images des saints. Parmi ces

derniers, on en voyoit un qui est peut-être unique dans son espèce. C'étoit une image de la Vierge de grandeur plus que naturelle, entièrement revêtue de plaques d'or et d'argent du travail le plus fini. La couronne de quadruples rayons alternativement mats et luisans, la robe de velours, la garniture de dentelle, tout étoit représenté en métal avec la plus grande netteté; l'image étoit enrichie d'améthystes, d'émeraudes, de rubis et d'autres pierres précieuses de Sibérie, et, au lieu de diamans, garnie d'aigues marines. Cet entourage brillant, qui élevoit la valeur de l'image à 40,000 roubles, étoit disposé avec tant d'adresse et d'intelligence, qu'on pouvoit à volonté l'enlever et le remplacer par un autre plus simple. Ainsi cette image de la sainte Vierge avoit plusieurs parures en métal, et sa valeur pouvoit baisser jusqu'à 9,000 roubles, sans qu'une personne qui ne l'auroit pas vue auparavant dans sa grande parure pût s'imaginer qu'on l'avoit dépouillée du moindre ornement. Au reste, cette garniture étoit la seule dans toutes les boutiques d'orfévre qui entourât une image, toutes sont vides. On est obligé d'acheter les images dépourvues de tout ornement dans une autre rangée de boutiques. On en voit trente remplies d'images de saints de toutes les dimensions, et quelques-unes pourvues aussi de reliques, mais à peu près en cachette : car les images qui en sont enrichies

ne doivent, dans la règle, être vendue que par les couvens; cela n'empêche pas qu'il ne se fasse ici une contrebande considérable de cette marchandise sainte. On y trouve surtout beaucoup de petites images en argent et en or, avec de l'émail noir connu en Russie sous le nom d'*outsioug :* elles renferment par derrière une petite boîte qui contient un mince fragment de relique. Ces petites images sont très-recherchées et se payent fort cher; chacune est accompagnée d'un certificat du couvent dont elle provient, pour empêcher toute espèce de fraude sur ce point.

Entre autres rangées de boutiques, j'en visitai ensuite une de très-élégantes occupées par des horlogers. J'en comptai trente-huit; elles avoient été élevées à la hâte en planches, mais chaque propriétaire avoit cherché à orner sa façade le mieux qu'il avoit pu; ce qui, joint à la nature attrayante de cette sorte de marchandise, aux grandes pendules ornées de bronzes, aux pièces de mécanique, à celles qui jouoient des airs, etc., rendoit cette rangée une des plus agréables et des plus brillantes de la foire. Des habitans de la Forêt-Noire, des Russes, des François, des Allemands y sont occupés à réparer les montres des habitans des provinces voisines, tandis que les jeux de flûtes ne cessent pas de se faire entendre et amusent la foule enchantée. C'est surtout un appât pour les Boukhariens, les Arméniens, les

Persans, et les autres Asiatiques qui achètent annuellement une grande quantité de montres à musique, d'orgues de Barbarie, et d'autres ouvrages de mécanique qu'ils payent très-bien. On est sûr de voir en cet endroit un échantillon de la plupart des Orientaux qui fréquentent la foire, et qui viennent se divertir à écouter la musique des montres et des pendules.

Dans une des premières rangées des principales boutiques de l'intérieur de la foire, on rencontre à peu près, pendant toute la journée, le long de celles où se vendent les nouveautés, les étrangers les plus distingués et les Russes nobles du voisinage, ainsi que ceux des gouvernemens voisins, avec leurs familles, souvent nombreuses. C'est là que se trouvent réunies les marchandises les plus élégantes et tous les objets de luxe de la civilisation européenne; c'est, à proprement parler, le coin du beau monde, et tout s'y passe comme dans les boutiques du même genre à Saint-Pétersbourg et à Moscou. Il est curieux de voir les marchandes de modes françoises de ces deux capitales vendre, sur les confins de l'Asie, des bonnets et des chapeaux peut-être aussi délicatement faits que ceux du Palais-Royal. Cette spéculation, fondée sur la vanité du beau sexe, leur procure un profit considérable. Il est du bon ton de venir à midi en parure dans cette allée, et d'y rester jusqu'à deux

heures. Bien des parens qui vivent à la campagne amènent ici leurs grandes filles, dans l'espoir qu'elles y trouveront un mari dans cette quantité d'hommes qui affluent de toutes les provinces de l'empire. Ainsi la classe supérieure est aussi attirée en ce lieu par un motif d'affaires. Il ne se passe guère de foire qui ne donne occasion à quelques mariages. La noblesse de province vient aussi à Makariff pour y faire ses approvisionnemens de l'année en café, thé, sucre, riz, vin, etc.; c'est ce qui rend le débit de cette dernière denrée si considérable. L'on compte quelquefois jusqu'à cent carrosses ou calèches qui attendent leurs maîtres.

J'allois oublier une des marchandises les plus remarquables de cette foire, et peut-être la plus remarquable pour les belles de l'Europe. Parmi les objets les plus précieux de l'Asie que l'on trouve à Makarieff, les chales de Cachemyr tiennent, sans contredit, un des premiers rangs. Depuis plusieurs années, on les y apporte en gros ballots. J'y ai vu un chale dont on demandoit 8,000 roubles; cependant, suivant mon goût, il convenoit mieux pour être étalé en guise de tapis sur le divan d'un prince de l'Inde, que pour couvrir les épaules d'une belle.

Un de mes amis, qui avoit eu occasion d'assister à l'achat d'une partie de chales, m'en fit

une description qui m'a semblé si curieuse, que je crois devoir la communiquer au lecteur.

« La conclusion d'un marché de chales se fait toujours devant quelques témoins, suivant l'usage de ce lieu, qui exige cette formalité pour les affaires considérables. Ayant été invité à servir de témoin, j'allai à la foire avec l'acheteur, les autres témoins et son courtier qui étoit Arménien, car c'est par l'entremise de ceux de cette nation que passe le commerce des objets précieux de l'Asie. Nous nous arrêtâmes devant une maison en pierre, sans toit, qui n'étoit pas encore achevée, et on nous fit entrer dans une espèce de caveau. Quoiqu'il fût la demeure d'un Indou millionnaire, il n'avoit d'autres meubles que quatre-vingts malles élégantes, placées les unes sur les autres le long des murs. Les parties les plus précieuses de chales se vendent sans que l'acheteur les voie autrement que par dessus; il ne les déploie ni ne les examine, et pourtant il connoît chaque chale de la manière la plus détaillée et la plus minutieuse, par le moyen d'un catalogue raisonné que le courtier arménien fait, avec beaucoup de difficulté, venir de Cachemyr, et qui, d'après la marque tissue dans les chales même, indique avec l'exactitude la plus scrupuleuse les qualités et les défauts, les beautés et les imperfections de chacun, le nom du fabricant, celui

du maître qui l'a fini, ses dimensions, la nature et le nombre des fleurs ou des palmes, la couleur, etc. Cette pièce officielle dans la poche, et quelquefois aussi, comme je l'ai vu avec admiration, dans la tête des marchands, une partie de chales se vend sans qu'on la voie. Les courtiers, à qui le catalogue a coûté beaucoup de peine et d'argent, le font naturellement payer très-cher. Suivant le prix de la partie de chales, on donne de deux cents à six cents roubles pour une seule copie du catalogue.

« L'acheteur entré avec ses témoins et ses courtiers, car il en a souvent deux, on s'assied. L'acheteur ne dit pas un mot, tout se fait par les courtiers qui vont sans cesse de lui au vendeur, leur parlent à l'oreille, et chaque fois les conduisent dans le coin de la chambre le plus écarté. L'affaire se traite ainsi, jusqu'à ce que le prix demandé se trouve assez réduit, pour que la différence ne soit pas trop grande avec celui qui est offert, et que l'on ait l'espérance fondée de finir par s'accorder entièrement. Comme les prétentions du vendeur sont très-hautes, cette différence est généralement assez considérable. Alors on apporte les chales, et les deux contractans commencent à se parler. Le vendeur étale sa marchandise, et la prise beaucoup; l'acheteur la regarde d'un œil de dédain, et confronte rapidement les marques et les numéros. Cette opé-

ration terminée, la scène s'anime. L'acheteur fait une offre directe, le vendeur se lève et s'en va. Les courtiers le suivent en criant, le ramènent avec violence, on se pousse, on se repousse, on se tire mutuellement de côté et d'autre; c'est un tapage, une confusion dont il est difficile de se faire une idée. Le pauvre Indou joue le rôle le plus passif, il est en quelque sorte maltraité. Quand ce train a duré un certain temps, et qu'on croit avoir persuadé l'Indou, l'on procède au troisième acte, qui consiste à se frapper dans la main, et qui se passe de la manière la plus grotesque. Les courtiers s'emparent du vendeur et cherchent par force à lui faire mettre la main dans celle de l'acheteur qui la tient ouverte et répète son offre avec de grands cris. L'Indou se défend; il fait résistance, se dégage, enveloppe sa main dans les larges manches de sa robe, et répète d'une voix lamentable son premier prix. Cette comédie dure long-temps : on se sépare; on fait une pause comme pour prendre des forces pour un nouveau combat, le bruit et les chocs recommencent; enfin les deux courtiers s'emparent de la main du vendeur, et, malgré ses efforts et ses cris, la lui font mettre dans celle de l'acheteur.

« Le plus grand calme règne tout-à-coup. L'Indou est prêt à pleurer, il se plaint tout bas de s'être trop pressé. Les courtiers félicitent l'ache-

teur. On s'asseoit pour procéder à la cérémonie finale, à la livraison de la marchandise. Tout ce qui s'est passé n'est qu'une comédie; elle est cependant indispensable, parce que l'Indou veut absolument avoir l'air d'avoir été séduit et dupé. S'il n'a pas été assez ballotté et secoué, s'il n'a pas eu son collet déchiré, s'il n'a pas reçu un certain nombre de coups dans les côtes et à la tête, si son bras droit n'est pas bleu d'avoir été serré pour frapper dans la main de l'acheteur, il se repent de son marché jusqu'à la foire prochaine, et alors il est très-difficile de lui faire entendre raison. Ainsi les titres de recommandation pour un bon courtier sont de savoir tenir son homme trois heures de temps, et de le tourmenter jusqu'à le mettre hors d'haleine pour le faire consentir à ce qu'il veut. Au reste, le premier prix demandé éprouve une forte réduction. Dans le marché auquel j'assistai comme témoin, l'Indou avoit demandé 230,000 roubles et se rabattit à 180,000. Encore, sur cette somme, paya-t-il deux pour cent au courtier.

Alors vendeur, acheteur, courtiers, interprète et témoins nous nous assîmes, les jambes croisées, sur un beau tapis à larges franges étendu exprès. On commença par apporter des glaces dans de jolies jattes de porcelaine de la Chine; au lieu de cuiller, nous nous servîmes de petites spatules de nacre de perle fixées à un manche

d'argent par un bouton en rubis, en émeraude, en turquoise ou autres pierres précieuses. Quand nous eûmes pris ces rafraîchissemens, la livraison de la marchandise s'effectua.

« Pendant qu'un courtier et un interprète instruisoient du marché qui avoit été conclu entre les deux commerçans, un Indou apporta de nouveau les ballots, les ouvrit et présenta chaque chale l'un après l'autre. Quand les marques eurent été vérifiées une seconde fois, et que tout eut été trouvé en ordre, commencèrent de nouveaux débats sur le terme de paiement; et, lorsqu'enfin tout fut arrangé, l'assemblée se mit à genoux et fit la prière. Je suivis l'exemple des autres, et je ne pus m'empêcher d'être frappé de la diversité des croyances des hommes qui se trouvoient réunis en ce lieu pour prier : c'étoient des Indous, adorateurs de Brama, et de nombreuses idoles; des Tatares qui s'en rapportent, pour leur destin, à la volonté d'Allah et de Mahomet son prophète; deux Parsis, adorateurs du feu; un officier kalmouk qui honoroit, dans le Dalaï-Lama, l'image vivante de la divinité; un Maure qui vénéroit je ne sais quel être inconnu; enfin, un Arménien, un Géorgien, et moi luthérien, tous trois chrétiens, mais de communions différentes. Exemple remarquable de tolérance.

« Ma prière fut fervente et sincère! J'élevai mon cœur à Dieu, et je le suppliai de daigner

délivrer au plus tôt les femmes de l'Europe de leur goût pour cet objet de luxe damnable. La prière terminée, les chales furent délivrés à l'acheteur avec quelques cérémonies; l'argent et les lettres de change furent remis au vendeur, les dernières après avoir passé l'une après l'autre par les mains de tous les assistans. Alors parut un vase énorme en argent, semblable à nos grands pots à café. Il avoit à peu près deux pieds de haut, il étoit enrichi de pierres précieuses et de perles. Une écuelle fut posée devant chacun de nous; et le Maure, qui étoit une espèce de domestique, la remplit d'un breuvage renfermé dans le grand pot et composé d'un mélange d'eau, de sucre, de jus d'oranges douces, de toutes sortes d'épiceries et d'un peu de rhum. On se salua réciproquement, et chacun vida son écuelle; jamais je n'avois goûté de boisson plus agréable. Ensuite on se sépara, et chacun s'en alla de son côté. »

Naturellement la marchandise qui sert à renfermer et à expédier toutes les autres, ne doit pas manquer ici. On voit en effet une rangée de boutiques, longue d'un demi-verste, qui ne contiennent que des coffres et des malles de toutes les sortes et de toutes les formes. Le luxe employé à l'ornement de ce meuble dont on ne fait cas dans l'Europe occidentale qu'à cause de son contenu, est ici poussé fort loin. Les marchands russes et orientaux aiment beaucoup à avoir leurs

effets les plus précieux dans des malles portatives, afin de pouvoir, dans le cas d'un voyage subit ou d'un incendie, les emporter ou les sauver. Les plus communes sont les malles revêtues de cuir de Russie rouge, et dont les angles sont garnies de petites bandes de fer-blanc; viennent ensuite celles qui sont entièrement recouvertes en fer-blanc, et enjolivées de différentes manières. Les coffres élégans, destinés à renfermer les bijoux et les joyaux de mariage de beaucoup de filles de marchands russes ou de princesses de l'Orient, sont aussi revêtus de fer-blanc, mais si richement ornés par dessus de peintures, de dorures, d'acier poli, de glaces incrustées et de laque la plus brillante, qu'il faut un autre coffre commun pour servir de fourreau à celui-là. Quatre-vingt-dix-huit boutiques sont remplies de coffres semblables depuis le bas jusqu'en haut, et l'on compte par derrière autant de magasins adjacens qui en sont également pleins. Chaque malle, longue de deux à deux archines et demie, en contient ordinairement six à huit plus petites qui sont renfermées les unes dans les autres. Quelle immense quantité de coffres et de malles! cependant elles sont généralement vendues en totalité. Les Boukhariens, les Tatares, les Khivenses, les Arméniens et les Persans les achètent par centaines et les emportent. J'avoue que je ne conçois rien à la prodigieuse consommation

d'un objet qui ne s'use pas comme un habit. Indépendamment de plusieurs provinces de Russie, une grande partie de l'Asie doit se pourvoir ici de ce meuble. Les malles et les coffres d'un certain prix ne se vendent qu'en gros. Un marchand regarderoit en pitié et avec mépris l'homme qui demanderoit à en acheter un en détail; il le renverroit à une autre rangée de boutiques moins considérables qui a environ un quart de verste de longueur; elle est occupée par des marchands qui font le commerce en détail avec un léger profit des coffres et des malles qu'ils ont achetés en gros; cependant ils ne les vendent que par assortiment. La véritable vente en détail a lieu plus loin, dans ce qu'on appelle les *balangans*, qui sont des huttes en planches recouvertes de nattes; on y en voit deux longues rangées où sont empilés des coffres de l'espèce la plus simple; enfin, le long du fleuve se vend une grande quantité de caisses communes qui servent à empaqueter les marchandises les plus grossières. Toutes ces caisses, ou du moins la plus grande partie des meilleures, viennent de Sibérie par le Kama; elles sont de bois de mélèze, connu sous le nom de *cèdre de Sibérie*; il passe pour être très-durable et inattaquable aux vers et aux autres insectes destructeurs.

En sortant du centre de la foire, on peut encore passer aisément quelques heures à observer

les boutiques qui en forment l'entourage ou sa continuation extérieure. On va par degrés depuis les véritables boutiques jusqu'aux endroits où le marchand tient à la main tout son fonds de commerce, comme au marché des colporteurs à Saint-Pétersbourg et à Moscou.

Autour du bâtiment en pierre qui forme le noyau ou le cœur de ce monde mercantile, sont des boutiques à deux étages; ensuite viennent celles à un seul étage, très-élégamment construites, puis celles qui ont été élevées à la hâte en planches, d'autres qui ne consistent qu'en perches dressées et couvertes d'écorces d'arbre et de nattes; enfin, de vraies huttes de bivouac faites de branchages réunis, et, au bout de tout cela, un retranchement de charrettes qui servent aussi de boutiques. Une voiture est placée tout contre une autre : en avant, une rangée de perches soutient devant chaque voiture une natte sous laquelle est une boutique. Au-dessous de la charrette sont le magasin et la demeure du propriétaire; derrière sont les chevaux auxquels la partie supérieure de la voiture sert de mangeoire.

Cette rangée est intéressante par le parti qu'on a su tirer de l'emplacement, et par le peu de moyens qui ont été employés pour remplir tant d'objets divers. Quelle différence de ces boutiques mobiles aux brillans magasins françois et anglois de la capitale ! Derrière ce retranche-

ment de voitures commerçantes, on rencontre la foire des colporteurs où le marchand est lui-même une boutique ambulante garnie et assortie des objets de son commerce. On y voit le mélange le plus singulier d'hommes et de marchandises, et on y est encore frappé de l'esprit d'industrie des Tatares qui, vêtus de leurs chemises brodées d'une manière bigarrée comme les chales, succombent sous une charge énorme de pelisses, de robes d'été, de casaques de voituriers tatares et kirghis, de ceintures tressées et tissues, de bottes de maroquin de diverses couleurs, de mouchoirs de soie de Boukharie, etc., et ont plus de sujet que tout autre marchand de souhaiter un bon et prompt débit de leurs marchandises. La patience de ces gens est digne d'admiration : pour chaque chalan qui se présente, le Tatare se débarrasse de ses marchandises partagées entre ses deux épaules, son dos et sa tête, les étale, et les remet en place ; il répète peut-être cinquante fois cette opération dans la journée avant de se défaire de quelque chose, et sans donner la moindre marque d'impatience ou manquer d'empressement à crier, montrer, et vanter ses marchandises pour inviter à les regarder.

Indépendamment de ce marché spécial des colporteurs, Makarieff est rempli, jusque dans les plus petites rues, de marchands ambulans. Partout on rencontre des Tatares et des Boukha-

riens qui portent de côté et d'autre divers objets vieux et neufs, bons et mauvais, tels que des pelisses, des robes de chambre, des tapis, des ceintures. Des centaines de paysannes courent les rues pendant les deux premiers jours, offrant leurs toiles fines et grossières; et, quand elles n'ont pas trouvé à s'en défaire, elles les portent aux marchands. Après avoir admiré ces hommes et leur patience pour gagner quelque chose, on peut poursuivre sa marche en dehors des boutiques et y découvrir encore quelques rangées de huttes en planches et en nattes dans lesquelles s'établissent, pendant la foire, toutes sortes d'ouvriers qui ne demeurent pas à Makarieff.

On trouve d'abord trente échopes où, suivant le témoignage d'un vieillard qui en habitoit une, travaillent environ trois cents orfévres et bijoutiers qui font des ouvrages pour la classe inférieure des Russes. Des bancs, des planches, de vieux coffres servent à soutenir les établis. On y travaille comme dans la boutique la plus commode. Presque toute la besogne consiste à raccommoder les entourages et les cadres des images des saints ou à en faire de nouveaux. J'ai vu un vieux ouvrier à barbe grise assis sur une barrique sciée en deux, qui, de ses gros doigts, ornoit très-délicatement de grandes améthystes de Sibérie une image de la vierge, puis les entouroit d'une garniture d'aigues-marines d'un

très-bon effet. Que cet homme passe trois mois a Saint-Pétersbourg, et ce sera un excellent ouvrier chez les joailliers de la cour.

Partout on a l'occasion d'admirer l'adresse et l'intelligence du paysan russe; avec les moyens les plus simples, il vient à bout des travaux les plus difficiles. Ses outils sont un clou, la moitié d'un vieux ciseau, la pointe d'un vieux couteau emmanchée à un morceau de bois. Il ne lui faut pas autre chose pour exécuter ce qui exige une si grande quantité d'instrumens, la plupart anglois, que pour les acheter et commencer son établissement; un maître ouvrier se réduit à peu près à la mendicité avant d'avoir gagné quelque chose par son travail.

J'appris avec plaisir que les maîtres ouvriers de cette orfévrerie et de cette bijouterie nationales venoient la plupart d'un village appartenant au comte Orloff. Ce sont ces hommes industrieux qui ont déjà rempli de leurs ouvrages les boutiques d'images de saints; ils ne travaillent ici que pour les fidèles du pays qui apportent à la foire une vieille image qu'ils affectionnent, afin de la faire orner d'un cadre nouveau en métal précieux. L'autre côté de la rue est garni de même de boutiques de serruriers et d'armuriers qui ne font rien de neuf : ils ont bien assez d'occupation de remettre en état les vieilles ser-

rures, les fusils et les pistolets du voisinage qui se sont gâtés dans le cours de l'année.

Ces fils de Vulcain sont suivis d'une longue file de cordonniers et de bottiers ; on trouve d'abord les ouvrages les plus communs et les plus grossiers, et ensuite les plus fins et les plus délicats; de sorte que l'on va par gradation depuis la lourde botte du paysan, et son soulier massif à rebord rouge, jusqu'à la botte du petit maître de la capitale, et au joli soulier en maroquin et en soie des dames les plus élégantes.

La file des cordonniers aboutit à celle des tailleurs, où l'on retrouve de la propreté et de la recherche. On y voit des maîtres suédois et allemands, j'en ai même aperçu un juif. Dans les premiers jours, ces ouvriers sont généralement occupés à faire des surtouts et des pantalons de nankin que leur commandent les marchands étrangers pour les porter pendant la foire. Un vêtement de ce genre est prêt en quatre heures, et coûte, fait et fourni, 35 à 45 roubles, suivant la qualité du nankin. Dans quelques boutiques, on se borne à raccommoder et à retourner les vieux habits, opération qui s'exécute avec un talent remarquable. Je ne vis qu'une boutique pour les habits des paysans et des cochers russes, parce qu'on les y apporte par milliers tout faits.

Les maîtres de maison font ordinairement faire

dans ces boutiques de tailleurs des habits à tous leurs gens pour l'année suivante, afin de transformer en vêtemens les draps qu'ils viennent d'acheter. Plusieurs tailleurs, serfs des propriétaires voisins, travaillent aussi à la foire de Makarieff; l'adresse et la promptitude de tous ces hommes est incroyable.

La foire dure environ trois semaines; terme en quelque sorte trop court pour la multitude et l'importance des affaires qui s'y traitent.

Le gouverneur de Nijneï-Novgorod donna, chez un des principaux traiteurs russes de Makarieff, un grand dîner à l'ambassade russe destinée pour la Chine (1). La salle du banquet étoit ornée de guirlandes de fleurs; un excellent orchestre se fit entendre pendant le repas. La foule des curieux se pressoit avec curiosité autour de la salle pour admirer. Le dîner fut aussi brillant qu'il auroit pu l'être dans les premières capitales de l'Europe. Entre autres mets recherchés, on servit des excellens sterlets du Volga. Après le repas, le prince Schikaffskoï, entrepreneur et directeur du spectacle de Nijneï-Novgorod, nous conduisit au théâtre. Tous les ans on en élève un nouveau en planche; on dit qu'à l'avenir on en

(1) On peut consulter, sur les motifs de cette ambassade et sur les causes qui la firent manquer, les anciennes *Annales des Voyages*, Tom. XX, p. 140.

construira un permanent qui aura huit issues. Le jeu médiocre des acteurs attira bien moins l'attention que la diversité et la bigarrure des costumes, et les figures étonnées des différentes nations réunies sur les bancs de la salle en groupes pittoresques. On y représente ordinairement des comédies russes originales ; plusieurs sont très-bonnes ; on y donne aussi des pièces traduites de l'allemand. Quelquefois un Tatare, ou un Boukharien, qui assiste à un drame lamentable de Kotzebue, ne se sent pas disposé à y pleurer, parce qu'il n'en comprend le sujet, de même que celui d'un ballet, que par la pantomime. Quelques-uns ont auprès d'eux, pendant la représentation, un interprète qui leur explique ce qui se passe sur la scène. Après la comédie, nous eûmes la surprise d'un ballet de la composition du prince, qui le fit donner expressément en notre honneur. Les spectateurs, accoutumés à admirer les Vestris et les Duport, n'auroient pas pris pour une danse les gestes des paysannes qui se balançoient lourdement et levoient les mains en l'air. L'entrepreneur, très-satisfait du talent de ses subordonnés, nous dit très-sérieusement que c'étoit une danse d'un nouveau genre; cependant on exécuta avec grâce une danse nationale russe qui plaît toujours. Le spectacle fut terminé par une chanson composée sur notre départ ; on nous souhaita tout le succès désirable

dans notre expédition, et on exprima le désir de nous en voir revenir heureusement.

Indépendamment de ce spectacle, la foire offre toutes sortes de divertissemens populaires, tels que danseurs de corde, bateleurs, marionnettes, ombres chinoises, chiens et singes dansans, cabinets de figures de cire qui attirent tous un public nombreux.

Le 25 juillet se célèbre la fête de Saint-Macaire, patron du lieu. Mon ami la décrivit en ces termes : « Dès le matin, la solennité est annoncée par le son et le carillon des cloches. Une grand'-messe se dit de très-grand matin, afin que les marchands puissent y assister et ne perdent aucun des momens consacrés à leurs spéculations commerciales. Ainsi la sainte église dérange son ordre accoutumé, et se conforme aux vœux des publicains et des pécheurs ; mais ils s'en montrent reconnoissans ; cette journée vaut au couvent 10,000 roubles et plus. Tout est disposé pour recueillir les offrandes, n'en laisser rien perdre, et fournir aux ames dévotes et bienfaisantes l'occasion de plaire à Dieu par leurs largesses. A chacune des deux grandes portes est une image du saint de forte dimension, revêtue d'or et posée sur une table couverte d'un tapis de brocard d'or; devant l'image, un plat d'or et un plat d'argent recoivent toutes les pièces de monnoie que l'on y dépose. Un immense bassin de fer-blanc placé

à terre est destiné pour la monnoie de cuivre. Le tintement causé par les diverses pièces qui tombent, soit dans le bassin, soit sur les plats, produit un bruit singulier très-agréable à l'oreille de deux moines qui se tiennent près de l'image du saint. Les offrandes en billets de banque, qui sont en partie assez considérables, sont mises directement dans la main du père économe. Vis-à-vis le saint russe, un Saint-Macaire, Arménien, recueille les offrandes pour son église, située dans l'enceinte du couvent russe. En outre, une grande pièce, dans l'intérieur du monastère, sert de chapelle aux Géorgiens qui n'entendent ni le russe ni le slave. Il seroit difficile de trouver dans quelque pays que ce soit, ou dans aucun couvent catholique, cette condescendance des différentes communions à supporter le voisinage d'une autre. Mais la tolérance russe, qui est une des principales vertus de cette nation, se manifeste encore ici d'une manière étonnante. Makarieff renferme deux mosquées construites en bois et fort simples, pour les nombreux mahométans qui fréquentent la foire ; il est dommage qu'une des deux ne soit pas située dans l'enceinte extérieure du couvent, qui est séparée du monastère proprement dit, et ne sert qu'à des usages mondains et au commerce. Alors ce couvent fourniroit l'exemple de tolérance le plus remarquable que l'on connoisse.

« L'archimandrite de ce couvent avoit une des plus belles figures de prêtre qu'il soit possible de voir; j'admirois ses traits mâles et réguliers, ses beaux cheveux blancs, sa barbe blanche, son air de dignité majestueuse, qui se rencontre rarement chez les prêtres grecs. Je lui vis célébrer l'office divin; quand il sortit de la porte du sanctuaire pour donner la bénédiction, et qu'il prononça les mots: *La paix soit avec vous*, je crus que c'étoit réellement un saint qui apparoissoit.

« Les richesses des autels et des figures de saints de cette église sont prodigieuses; ils sont tous resplendissans d'or, d'argent, de pierres précieuses de toutes les couleurs, de toutes les grosseurs; ce sont des présens des marchands que le commerce attire en ce lieu. »

Si, les yeux éblouis de l'éclat des trésors de cette église, on sort des murs du couvent, surtout du côté du fleuve, les regards sont frappés d'un spectacle tout différent. On est entouré d'une nuée de mendians. Il s'en trouve ici par centaines qui, de même que les autres gens d'affaires, font leur métier en grand.

Leur affluence et leur quantité surprennent d'autant plus, que, dans les villes de Russie, on est rarement incommodé de ce fléau; mais il semble que, pendant la foire, ce lieu offre un port franc pour la mendicité. Tout le chemin qui mène du couvent à la foire, est ordinairement

bordé de malheureux qui offrent le spectacle de toutes les misères humaines et étourdissent de leurs cris lamentables. Il en vient de toutes les parties de la Russie ; ils n'ont pas à se plaindre d'avoir entrepris le voyage. L'on m'a assuré qu'il n'en est pas un seul qui ne se retire de la foire avec une recette de 30 à 50 roubles, quelques-uns même en emportent 100 roubles et plus.

Il me reste à parler d'une autre partie parasite de la foire, mais bien plus funeste que les mendians. Ce sont les filles publiques. Elles viennent de Nijneï-Novgorod, de Casan, et même d'Iaroslaf et de Kieff, villes bien plus éloignées. Je ne pus pas apprendre le nombre de ces créatures ; mais il doit être très-considérable. Elles fixent principalement leur attention sur les Arméniens et les Boukhariens riches. N'étant soumises à aucune inspection des hommes de l'art, on conçoit quels inconvéniens résultent de leur présence à la foire. Des patrouilles vont dans les endroits suspects pour prévenir ou arrêter le tapage et les désordres.

Enfin, la foire de Makarieff est un rendez-vous pour les joueurs de profession qui sont très-nombreux dans l'intérieur de l'empire. Les jeux de hasard sont défendus ; mais les joueurs forment entre eux une société secrète qui connoît les moyens d'échapper quelquefois à la puissance des lois et aux yeux de la police. Les plus ha-

biles observent entre eux certains égards, et évitent toutes les occasions de se nuire réciproquement; souvent ils se coalisent et se réunissent pour guetter un jeune héritier inexpérimenté ou un dissipateur hypocondriaque qui deviennent leurs dupes. On a vu ici plus d'un exemple de gens ruinés de cette manière. Ces abus exigent la plus stricte surveillance.

Il en faudroit porter une non moins attentive sur la vente de différentes drogues médicinales violentes, même de poisons, dont on fait ici le commerce en gros, tels que l'opium, l'arsenic, le sublimé corrosif, et de diverses substances narcotiques et corrosives, que l'on peut se procurer sans permission et sans certificat; ce qui pourroit souvent donner lieu aux abus les plus terribles. Enfin, les fréquentes falsifications de vin et d'eau-de-vie réclament aussi une surveillance rigoureuse; mais les objets qui appellent l'attention de l'administration sont trop nombreux pour qu'elle puisse s'étendre également à tous dans le peu de temps que dure la foire.

Au reste, il est aisé de voir qu'elle a besoin d'une direction d'en haut pour se mouvoir et se maintenir dans l'ordre. C'est pourquoi le ministère nomme tous les ans un directeur de la foire, qui est ordinairement un employé supérieur du gouvernement de Nijneï-Novgorod. Le gouverneur y vient presque toujours pour exercer l'ins-

pection supérieure, et terminer promptement en personne les difficultés importantes. Le directeur de la foire fait la distribution des boutiques; elles payent au gouvernement une redevance qui s'élève annuellement à une somme de 75,000 à 90,000 roubles. Des personnes à même d'être bien instruites m'ont assuré que la valeur des marchandises apportées à cette foire se montoit à soixante-dix et même cent millions de roubles; ce qui ne paroît pas incroyable, quand on réfléchit au prix et à la quantité de quelques-unes des principales marchandises prises séparément. Depuis plusieurs années, un réglement ordonne que chaque commerçant doit déclarer la valeur des marchandises qu'il apporte avec lui; mais on devine aisément que cette déclaration arbitraire ne peut nullement servir à déterminer la valeur commune des marchandises, parce qu'un commerçant cherche, par vanité ou pour relever son crédit, à hausser la valeur de celles qu'il a; tandis qu'un autre, par crainte d'être soumis à un droit, a coutume de la réduire. Il n'est pas possible de songer à un dénombrement régulier des hommes qui arrivent ici. La police a bien assez à faire sans enregistrer les marchands et les artisans qui y viennent pour quelque temps. Le nombre des passe-ports visés pendant la durée de la foire se monte ordinairement à peu près à cent mille : sur cette quantité, on compte trente

mille commerçans avec leurs commis, quinze cents à deux mille hôteliers ou traiteurs, six cents à mille charpentiers qui construisent les boutiques ; le reste consiste en bateliers, ouvriers, journaliers, artisans de tous les genres et de toutes les nations. Les nobles et les voyageurs de la haute classe, les officiers, les fonctionnaires publics et autres personnages du même genre, ne sont pas inscrits. On peut les porter à peu près au même nombre. D'après l'opinion du gouverneur de la ville, on ne se trompera pas en évaluant à cent soixante ou cent soixante-dix mille hommes le nombre de ceux qui se trouvent à Makarieff pendant la foire; mais il faut observer à ce sujet que tout ce monde n'y est pas à la fois; l'allée et la venue continuelle des gens de la campagne, l'arrivée et le départ des marchands entretiennent un flux et un reflux perpétuel; de sorte que la quantité des individus présens durant le milieu de la foire ne va pas au-delà de soixante-dix mille.

Pour prêter main forte à la police, une compagnie du régiment en garnison dans la capitale du gouvernement est envoyée à Makarieff. Depuis quelques années un piquet de Calmouks se tient aussi le long de la ligne extérieure de la foire. Il est composé de cinq cents hommes campés à leur manière sous des tentes de feutre dressées sur un espace très-étroit. Cette espèce de garde de sûreté ou de police à cheval, qui

consiste en gendarmes nomades, convient très-bien à la bigarrure qui caractérise cette foire. Ces hommes petits, d'un brun-foncé, sales, tous fondus dans un même moule mongole, le sabre et le fouet à la main et une paire de pistolets à la ceinture comme les Cosaques, sont d'excellentes sentinelles; ils font aussi leur commerce. Leur corps de garde est une boutique où l'on peut se procurer du cuir de cheval, du fromage de jument, une espèce de tabac et de belles couvertures de feutre bien épaisses et bien blanches. Ils reçoivent en échange de la toile, du fil, de l'eau-de-vie, de vieux habits, surtout beaucoup de vieux boutons de toutes les sortes; plusieurs bagatelles pour la parure de leurs femmes, etc.

Quand le charme de la nouveauté et le mouvement de la première surprise sont passés, on commence à ne plus songer aux impressions extérieures; on porte son attention sur soi-même, et l'on est frappé du sentiment de l'isolement moral où l'on se trouve. Certainement beaucoup de personnes que le commerce n'a pas attirées à Makarieff ont dû éprouver un sentiment mélancolique de se voir dans un lieu où, de cent cinquante mille individus qui s'y trouvent, pas un seul n'y fait sa demeure. Tous sont des voyageurs, tous ont déjà un pied dans la voiture pour partir. L'hôtelier lui-même n'attend que le départ du dernier de ses hôtes au commencement

d'août pour démolir sa maison, faire son paquet, et aller Dieu sait où. Dans peu de jours, il ne reste plus personne ici, tout redevient désert, le vent ne tarde pas à recouvrir de sable les traces des maisons. Des milliers d'hommes sont arrivés ici sans qu'une voix amie les ait félicités d'être les bienvenus; des milliers s'en vont, et personne ne leur adresse un adieu cordial. De tous les coins du monde on s'empresse d'arriver, ayant dans le cœur l'espoir de gagner et la crainte de perdre; on s'élance dans le tumulte et dans la foule, on ne s'occupe que de finesses et de ruses : chacun cherche son avantage aux dépens de celui de son voisin. Tout va de même depuis le matin jusqu'au soir pendant trois semaines : l'esprit n'est guère occupé que de cette question : combien pour cent? Les visages ressemblent à des tables de calcul; on ne voit guère de gais et de joyeux que les paysans ivres. Enfin, le jeu finit; et ces hommes qui, dans leurs rapports mutuels, sont restés si étrangers les uns aux autres, et ne se sont attachés à personne, se séparent sans prendre un congé amical de qui que ce soit, et s'en vont à Constantinople ou à Saint-Pétersbourg, à Iakoutsk ou à Varsovie, à Taschkent et à Ispahan ou à Riga et à Hambourg (1).

(1) La foire de Makarieff a été transportée dernièrement à Nijneï-Novgorod; mais ce changement ne lui a rien fait

perdre de son caractère : tout s'y passe de la même manière.

Dans ce Mémoire on s'est conformé, pour écrire le mot *chale*, à l'orthographe adoptée par Bernier, le premier de nos compatriotes qui probablement a parlé de ces tissus. (*Voyez* son *Voyage à Cachemyr*, p. 146, édition de Paris, 1671.) (E.)

NOTICE

SUR

L'ÉTAT DE LA PERSE

A L'ÉPOQUE DE SA DERNIÈRE PAIX AVEC LES RUSSES;

PAR M. G. DROUVILLE,

COLONEL DE CAVALERIE AU SERVICE DE S. M. L'EMPEREUR DE TOUTES LES RUSSIES (1).

La Perse, épuisée par des guerres civiles qui datoient de près d'un siècle, n'auroit pu se relever de sa chute qu'une si longue continuité de malheurs lui présageoit, quand la mort de l'eunuque Aga-Mohammed Khan, qui occupoit le

(1) Extrait *du voyage de M. Drouville, en Perse, en* 1812 *et* 1813.—Saint-Pétersbourg, 1819; 2 vol. in-4.°. Nous comptons offrir aux lecteurs *des Annales* une analyse raisonnée de ce voyage intéressant; en attendant, nous leur en présentons le premier chapitre, qui

trône, mit fin à tous les mouvemens, en y plaçant Baba-Khan son neveu, qui règne encore aujourd'hui.

Celui-ci, après avoir vaincu et dissipé, sans de grands efforts, quelques foibles concurrens, jouit du pouvoir suprême, et prit le nom de Feth-Aly-Chah. Pour plus de sécurité, il fit aveugler son propre frère, afin de détruire toute espèce de concurrence (1).

A cette époque, si l'on en excepte la charmante ville de Chyraz et quelques autres du Farsistan, et de l'Irak-Adjémi, toute la Perse n'offroit plus

en est comme l'introduction, et qui contient des particularités curieuses.

M. Drouville a passé trois ans en Perse; il a vécu familièrement avec des hommes de la première distinction de ce pays, entre autres, avec Asker-Khan, le même qui vint en ambassade en France en 1808. Ces relations ont mis M. Drouville à même de recueillir les renseignemens les plus authentiques sur le pays qu'il a entrepris de décrire.

(1) Tant que la mère de ces deux princes vécut, elle eut assez d'empire sur l'esprit du roi pour préserver son malheureux frère de cette catastrophe; mais aussitôt qu'elle fut morte, Feth-Aly-Chah fit passer une lame de fer rouge devant les yeux de son frère. Lorsque l'on vint annoncer cette sentence à ce prince, il ne proféra que ces paroles : *ô ma mère!* ce qui fait présumer qu'elle avoit obtenu du roi qu'il ne priveroit pas son frère de la vue, comme elle avoit tout lieu de le craindre.

que des ruines et de vastes plaines incultes, habitées par une foible population, qu'une longue habitude de la guerre et du pillage avoit rendue inhabile à les fertiliser. Cette malheureuse situation dure encore, et il faudra des siècles pour lui rendre la splendeur dont elle jouissoit sous la dynastie des Sophis.

D'après les dispositions apparentes de bienfaisance du nouveau roi, il sembloit qu'il alloit s'empresser de fermer les plaies encore saignantes que tant de calamités avoient accumulées sur son peuple; mais il en fut tout autrement; et, loin de réparer le mal que ses prédécesseurs avoient fait par ambition et par cruauté, il l'aggrava par la soif de l'or et la plus sordide avarice.

Il donna cependant des ordres qui tendoient tant à la reconstruction des villes et des villages qu'au rétablissement de l'agriculture; mais ces ordres, n'étant pas accompagnés des secours en argent indispensables en de telles occasions, furent sans effet, ou n'en produisirent que de très-foibles.

D'un autre côté, la continuation de la guerre avec la Russie demandoit de nouveaux sacrifices d'hommes et d'argent. La perte de la Perse étoit inévitable, si la dernière paix, qu'on a eu la générosité de lui accorder et qu'elle étoit loin d'espérer, ne l'eût sauvée d'une manière presque

miraculeuse (1); car il est hors de doute qu'un peu avant qu'elle fut conclue, si le général Kotlorovski, commandant le corps agissant sur la mer Caspienne, n'eût été aussi dangereusement blessé (2), s'il avoit pu continuer la marche qu'il avoit commencée en trois colonnes sur Erivan, Nackschivan et Ardébil, il auroit pu arriver à Tehéran et même pénétrer au-delà de cette ville avant qu'on eût eu le temps de délibérer sur le parti à prendre dans des circonstances si cri-

(1) La guerre n'avoit jamais mis le roi dans un danger aussi imminent que celui où il se trouvoit après la prise de Lankaran. Un corps considérable marchoit sur Ardébil, d'où il auroit pu facilement gagner Tehéran, pendant que deux autres, l'un menaçant Erivan, et l'autre Tébris, obligeoient le prince royal à porter toute son attention de ce côté pour couvrir la province d'Azerbidjan et la place qui en est considérée comme la clef. L'armée persane, fortement découragée et diminuée depuis l'affaire d'Oslandouz, tout le matériel de son artillerie pris, la majeure partie des canonniers sabrés ou mis en fuite, les corps d'infanterie réduits à rien, le prince lui-même singulièrement déconcerté par le mauvais état de ses affaires; qu'on juge de ce qui seroit résulté, si les succès eussent été poursuivis.

(1) A l'assaut du fort de Lankaran, il reçut trois coups de feu, dont un lui fracassa la mâchoire inférieure, ce qui ne l'empêcha pas de continuer ses opérations, et de les voir couronnées du succès.

tiques, et surtout avant qu'on qu'on eût pu enlever de cette capitale du royaume la centième partie des trésors qui s'y trouvoient rassemblés.

Il se seroit préalablement emparé des deux premières places, dont la possession devenoit si importante qu'elle assuroit dès-lors la frontière inexpugnable et comme tracée par la nature de l'Arpatchay et de l'Arax (1); mais des circonstances, qu'il ne me convient pas de pénétrer, ayant rendu l'ambassadeur anglois, qui se trouvoit alors en Perse, médiateur dans cette occasion, il crut ne pouvoir mieux faire dans ses vues, que de demander à traiter sur un *statu quo* qui ne pouvoit être que très-préjudiciable aux intérêts de l'empereur de Russie, puisqu'il laissoit les Persans en possession de la majeure partie du riche et beau district d'Aran, qui, situé sur la rive gauche de l'Arax, forme une pointe qui s'étend jusqu'aux confins de la Géorgie, et facilite par-là les incursions que les Persans auroient

(1) Cette ligne est la seule bonne frontière que la Russie puisse avoir dans ces contrées. Comme elle comprendroit une grande partie du cours de l'Arax, en fortifiant le cours de ce fleuve, de redoutes entremêlées de forts éloignés de cinq à six lieues les uns des autres, et placés sur des points élevés, on n'auroit point à craindre la désertion, la contrebande, ni enfin les incursions des Persans, qui, quoique peu importantes sous le rapport militaire, n'en sont pas moins fâcheuses pour le pays.

envie de faire dans cette province montagneuse ; car, présentant des débouchés nombreux, elle est fort difficile à préserver de ces sortes d'expéditions (1).

Il n'en est pas moins vrai que les Persans sentoient, à cette époque, l'absolue nécessité de terminer une guerre qu'ils auroient pu difficilement continuer ; la campagne précédente, et notamment les affaires d'Olandouz et la reprise de Lankaran avoient à peu près épuisé la totalité de leurs ressources militaires. Presque toute leur artillerie, commandée par un officier anglois, étoit tombée au pouvoir des Russes, ainsi que les munitions et le camp du prince royal dont on ne put sauver ni une tente ni un chameau.

Si l'objet de mon ouvrage ne me restreignoit pas dans des bornes étroites pour tout ce qui a rapport à la politique, combien n'aurois-je pas à dire sur les démarches occultes et même extraordinaires de l'ambassadeur anglois dans cette occasion? Mais, ne voulant donner qu'un léger aperçu des résultats, je me contenterai de dire

(1) Les Persans s'attendaient, et, j'en suis bien certain, à ce qu'on leur demanderait la place d'Érivan ; ils l'auraient accordée de préférence peut-être à Talich, dont la possession donne pied sur la rive droite de l'Arax, et met à même d'envahir, quand on le voudra, la totalité du Ghilan, et même du Mazandéran, c'est-à-dire toutes les rives est et sud de la mer Caspienne.

que cette paix fut entièrement son ouvrage, bien qu'elle semblât contrarier la politique de son gouvernement, qui a toujours été et qui doit plus que jamais être d'affoiblir les Russes par les Persans et réciproquement dans cette partie de l'Asie, pour les mettre hors d'état de pouvoir rien entreprendre, soit séparément, soit de concert, sur ses possessions de l'Inde, limitrophes de la Perse.

Néanmoins, tout en faisant ces démarches, l'ambassadeur anglois n'oublia pas de prendre des mesures pour empêcher les Russes d'acquérir la moindre influence dans le cabinet de Téhéran, et voulut en conséquence faire stipuler, pour première condition, que l'empereur de Russie ne pourroit envoyer en Perse aucun ambassadeur, mais simplement un simple consul pour les relations commerciales, lequel ne seroit revêtu d'aucun pouvoir politique, et devroit faire sa résidence à Astrabad, sans qu'aucun motif pût jamais le porter à paroître à la cour du châh.

Il est facile de s'imaginer que cette note ridicule resta sans réponse, et que l'ambassadeur qui l'avoit conçue et rédigée ne put trouver un motif plausible pour en demander l'admission; mais elle fit voir clairement que, craignant d'avoir outre-passé ses pouvoirs, en réconciliant deux nations dont le voisinage et la puissance offusquoient son gouvernement, il avoit voulu

contre-balancer, par cette mesure, le danger très-réel de les voir contracter une alliance qui, en cas de guerre, les mettroit à même de porter à la Grande-Bretagne un coup aussi funeste qu'irrémédiable, en lui enlevant l'Inde en fort peu de temps, et sans qu'elle eût aucun moyen de s'y opposer.

Le roi de Perse fut donc obligé, pour obtenir la paix qu'il désiroit, malgré le vœu bien prononcé du prince royal, de céder à l'empereur de Russie, en toute propriété, Bakou, Derbent, le Karadag, le Chirvan, le Ghilan et Talich, ce qui lui enlève la plus grande partie de la rive occidentale de la mer Caspienne; il renonça de plus à toutes ses prétentions sur la Géorgie, dont les rebelles réfugiés dans le Daghestan avoient jusqu'alors été secourus par le prince Abas-Mirza. Mais la Perse conservoit, par cette paix, l'importante place d'Erivan, pour laquelle elle avoit conçu des craintes d'autant plus fondées, qu'on avoit de fortes raisons d'appréhender que le khan, qui commandoit dans cette ville, avoit l'intention, si la guerre eût continué, de se rendre indépendant sous la protection de la Russie, comme celui de Talich avoit fait depuis plusieurs années (1). La Perse conservoit en même temps une

(1) Hossein-Khan, sans s'être précisément déclaré indépendant, agit cependant comme s'il l'étoit. Il garde la

partie de la belle province qui dépend d'Erivan, et qui, faisant sur la rive gauche de l'Arax une pointe entre l'Arménie turque et le Karadag, eût immanquablement été conquise, et eût fait au gouvernement de Géorgie une continuation de frontière avec l'Arménie et le Chirvan le long de l'Arax, en remontant jusqu'au torrent de l'Arpatchay d'une part, et de l'autre jusqu'à la chaîne du Zagros, qui l'eût séparée des pachaliks de Kars et de Baïazid.

D'un autre côté, les Persans, qui avoient commencé à introduire chez eux, pendant la guerre, le système d'organisation militaire européen, en formant et disciplinant des troupes de toute arme, n'étoient pas fâchés de cesser une lutte aussi

totalité des revenus, et entretient une demi-compagnie d'artillerie à cheval, trois bataillons réguliers, disciplinés et vêtus à l'européenne, et en outre une cavalerie régulière nombreuse, et qui lui est très-dévouée.

En décembre 1813, le prince royal de Perse, qui étoit arrivé à Khoï, ordonna à Hossein-Khan de venir le joindre et de se présenter seul. Hossein arriva en effet, mais escorté de la plus grande partie de sa cavalerie; il campa hors de la ville, et, lorsqu'il parut devant le prince, il étoit entouré par six cents des plus braves de ses gardes. Ces précautions empêchèrent qu'il ne fût arrêté, comme on en avoit le dessein. Hossein-Khan en avoit, je crois, été prévenu. A son retour, je le rencontrai près d'Érivan. « Avouez, me dit-il, que j'ai surpris bien du monde en venant en aussi bonne compagnie. »

inégale, pour les porter, sinon au point de perfection, du moins à un degré capable de se montrer avec plus d'avantage devant les troupes russes, qui, dans les derniers temps, convinrent qu'elles avoient été surprises de rencontrer quelquefois une résistance opiniâtre à laquelle elles n'étoient pas accoutumées. On pourroit obtenir des Persans beaucoup plus encore, si on leur laissoit le temps de se perfectionner dans un art pour lequel ils ont un goût dominant, et pour lequel ils quitteroient tout ce qu'ils ont de plus cher. Ils peuvent d'autant mieux réussir que, bien loin d'avoir l'éloignement ridicule des Turcs pour les innovations dans le militaire, ils ont le bon esprit de sentir que la position critique de leur pays rend ces innovations indispensables; ils s'y portent donc avec une ardeur inconcevable, guidés par le prince Abas-Mirza, jeune homme de la plus grande espérance, qui ne rêve qu'évolutions et qui ne se trouve heureux qu'au milieu d'un camp, entouré de troupes de différentes armes, qu'il se plaît à faire manœuvrer lui-même, s'instruisant et profitant de tout. Avide d'apprendre, il a fait faire des traductions de tous les auteurs militaires qui lui ont été recommandés, et les a presque tous gravés dans sa mémoire; du reste, sobre, tempérant, aussi populaire que son rang peut le permettre, il lui a fallu bien peu d'efforts pour engager ses troupes à marcher sur ses traces,

et à se conformer de point en point à ses instructions.

Les Persans avoient de plus, à cette époque, à remplir leurs arsenaux, qui étoient totalement vides, des bouches à feu à fondre, et, plus particulièrement que tout cela, des projectiles à faire venir de l'Inde, d'où jusqu'alors ils les ont tirées des Anglois qui les leur vendoient au poids de l'or. Soit politique, soit par toute autre raison, ils n'ont jamais fourni des projectiles qu'en très-petites quantités à la fois; en sorte que les Persans manquoient de mitraille, d'obus, de pierres à fusil et de mèches, quoique tous ces objets abondassent dans l'Inde et manquassent entièrement en Perse. Ils devoient de plus construire des forges dans l'Azerdidjan, où la mine de fer abonde. Les environs d'Aker regorgent de minérai de première qualité. Il y a une rivière, du bois en abondance, et néanmoins les forges n'ont pas encore été établies, tant est grande l'insouciance du roi pour les choses les plus utiles. Il paroîtra sans doute étonnant que, dans un pays où le minérai peut rendre de quatre-vingt-cinq à quatre-vingt-dix pour cent, on soit obligé de faire usage de projectiles de cuivre qui sont loin d'avoir l'effet du fer, et reviennent à un prix exorbitant, puisque les boulets de douze et les obus de six pouces (les plus forts calibres qu'ait la Perse) coûtoient chacun 50 francs. La mi-

traille s'y faisoit également de plomb ; ce qui, par la pesanteur et la malléabilité du métal, lui ôtoit son principal mérite, le ricochet. La poudre s'y faisoit fort mal, en assez petite quantité, et d'une manière très-dangereuse, car j'ai vu souvent broyer les matières qui entrent dans sa composition, en pleine rue, dans un soc de bois creusé en forme de mortier, avec un grand pilon de gayac dans le centre duquel on avoit coulé du plomb pour le rendre plus lourd, sans que les hommes, employés à cette besogne, eussent seulement l'air de se douter qu'une étincelle sortie de la pipe d'un passant pouvoit les anéantir avec tout ce qui les entouroit.

J'ajouterai enfin qu'à cette époque les Persans avoient chez les Russes un grand nombre de prisonniers, tous bons et vieux soldats, très-précieux pour établir et consolider le système de discipline nouvellement adopté. La paix les leur rendoit sans échange, attendu que les Persans n'étoient pas dans l'usage d'en faire avant d'avoir adopté nos coutumes militaires (1). Elle rouvroit

(1) Le peu de prisonniers russes qui étoient au pouvoir des Persans à l'époque de la paix avoient été épargnés d'après un ordre exprès du roi, rendu à la sollicitation des officiers anglois alors en Perse. Auparavant, on leur coupoit la tête, pour chacune desquelles celui qui la présentoit recevoit un ducat. Mais, à la prise du fort de Soltambot par les Persans, au mois de mai 1812, un ser-

également le principal débouché de leurs productions en rétablissant les anciennes liaisons de commerce avec la Géorgie, qui, de son côté, lui envoyoit également les siennes, et renouoit en quelque façon les liens entre ces deux peuples qui s'entr'aidèrent pendant si long-temps, et dont l'appui mutuel sembloit indispensable à leur sûreté. En effet, la Géorgie fut toujours fidèle à l'alliance des Persans, et leur fournissoit l'élite de leurs armées; il n'en fut pas de même de Chah-Hossein envers son alliée (1). Dès-lors le prince de Géorgie jura sur son sabre de ne jamais les secourir, fussent-ils dans le plus grand danger, et il leur tint parole. A l'époque de l'invasion des Afghans, ce fut en vain qu'on réclama son contingent; il laissa envahir la Perse sans faire le moindre mouvement en sa faveur.

gent anglois ayant été tué, on reconnut sa tête parmi celles qu'on présentoit pour obtenir un salaire. C'est ce qui engagea à solliciter cet ordre qui, depuis, eut toujours son effet.

(1) Dernier roi de la dynastie des Sofis, il parvint au trône en 1694, et en fut renversé en 1722.

MÉMOIRE

SUR

UNE CARTE DES ILES KOURILES,

PAR M. DE KRUSENSTERN,

COMMODORE DE LA MARINE IMPÉRIALE DE RUSSIE.

1814.

Pour la construction de la carte de l'archipel des Kouriles que je publie, j'ai principalement fait usage de la reconnoissance des îles du Nord, que j'ai effectuée, et de celle des îles du Sud, par M. Golovnin, capitaine de la marine impériale de Russie. Lapérouse et le capitaine Broughton avoient reconnu et décrit quelques-unes des îles de cet archipel; mais ils diffèrent tellement entre eux, qu'il est difficile de les concilier. Le navigateur anglois a visité ces parages pendant un très-mauvais temps. Quant à Lapérouse, il a simplement coupé la chaîne de ces

îles, et il a passé à une trop grande distance de celles qu'il a vues, pour que ses déterminations, quoique peut-être fondées sur de très-bonnes observations, puissent inspirer beaucoup de confiance.

Heureusement la reconnoissance très-détaillée et très-exacte de ces îles, par le capitaine Golovnin, sur la corvette S. M. I. *la Diane*, en 1811, exempte de la nécessité de recourir aux relèvemens précédens. Les longitudes données par le capitaine Golovnin méritent certainement la plus grande confiance. Cette opinion est fondée sur ce qu'il avoit à son bord plusieurs garde-temps dont il avoit éprouvé la marche pendant son voyage depuis la Russie. Il n'avoit d'ailleurs quitté que depuis quelques jours le port de Saint-Pierre et Saint-Paul, dont la longitude a été déterminée avec la plus grande précision par King et Bailey, Lapérouse et Dagelet, par moi-même et par M. Horner. Si l'on est encore disposé à penser que les observations astronomiques faites pendant l'expédition que j'eus l'honneur de commander méritent la confiance des navigateurs, il en résultera une preuve de plus, en faveur des reconnoissances du capitaine Golovnin; car la longitude que j'ai assignée à deux différentes reprises avec le plus grand soin, au pic de l'île de Matoua, ne diffère que de deux minutes de celle que lui donne le capitaine Golovnin.

Quoique ce qui précède paroisse suffisant pour prouver la confiance que l'on doit aux observations du capitaine Golovnin, cependant je crois devoir discuter en détail la position de quelques points qui paroissent trop différer en latitude et en longitude avec les positions données par le capitaine Broughton et par Lapérouse. Mon intention est de montrer que la préférence que j'accorde aux déterminations du capitaine Golovnin, sur celles du navigateur anglois et du navigateur françois, ne doit point être attribuée à une partialité pour mon compatriote, mais à la conviction intime où je suis, qu'elles le méritent réellement. Ces différences ne tirent d'ailleurs à aucune conséquence en faveur du capitaine Golovnin, au préjudice de M. Broughton et de Lapérouse. Loin de moi l'idée de chercher à diminuer en rien le mérite de ces célèbres navigateurs! Mais comme le capitaine Golovnin étoit chargé de la mission expresse d'examiner les îles Kouriles, il n'est pas étonnant qu'il ait pu y employer plus de temps, et par conséquent choisir les occasions les plus favorables pour faire ses observations. On en a un exemple dans l'île Simousir, dont il a mis sept jours à compléter la reconnoissance, quoiqu'elle n'ait que vingt-cinq lieues de tour, tandis que Lapérouse et le capitaine Broughton n'aperçurent quelques-unes de ces îles qu'en passant. Cependant, en traçant

la partie septentrionale de l'île d'Itouroup, qui n'a point été examinée par le capitaine Golovnin, j'ai profité tant des observations de Lapérouse que de celles du capitaine Broughton.

Je ne dirai que peu de mots sur les îles du Nord; on trouvera les données d'après lesquelles ont été fixées leurs positions dans les chapitres 3 et 6 du second volume de mon *Voyage autour du monde.* Je répéterai seulement que la position des rochers que j'ai découverts et nommé les *embûches* n'a pu être déterminée avec beaucoup de précision, et que leur latitude et leur longitude peuvent avoir une erreur de quelques minutes. Il en est de même de l'île Tschirinkoian, parce que, durant les deux jours que nous vîmes cette île, le 30 mai et le 11 juillet, nous ne pûmes observer de hauteurs méridiennes.

Le rocher Avos, situé par 49° 47′ de latitude nord et par 154° 10′ de longitude orientale, est à 9 milles au S. O. de l'île Mankanrouschy. Il fut découvert le 23 octobre 1806 par le lieutenant de la marine impériale Chvostoff, commandant la *Junon*, bâtiment de la compagnie américaine russe; il tire son nom de celui d'un cutter, qui s'était séparé du bâtiment de Chvostoff; ce dernier, en apercevant ce roc, crut que c'étoit sa conserve. Il est entouré d'un rescif dangereux, à fleur d'eau.

On voit, sur quelques anciennes cartes des îles

Kouriles, presque sous la même latitude que ce roc, une île Sioutschey, mot qui signifie *lion marin*. Comme cette espèce de phoque fréquente ordinairement les rochers, il n'est pas improbable que l'écueil découvert par la *Junon* ne fût déjà connu des habitans des îles Kouriles.

En passant le canal, que j'ai nommé le *détroit de Nadeschda*, nous aperçûmes au S. O., à la distance de huit à dix lieues, une île en apparence de peu d'étendue, et plus loin, dans la même direction, une terre élevée. Je jugeai que cette dernière devoit être l'extrémité septentrionale de l'île Ketoï(1), sur laquelle, selon Lapérouse, se trouve un pic de grande hauteur. C'est là où se termine notre reconnoissance des îles Kouriles, et où commence celle qui appartient au capitaine Golovnin.

La première île qu'il examina fut celle de Raschoua. Elle forme la partie méridionale du détroit de la *Nadeschda*. Sa partie nord est haute, et les côtes en sont liées. Le milieu de l'île est

(1) Cette île est appelée par Lapérouse *Marikan*, et par Broughton *Marichan*. M'en rapportant à la description des Kouriles par Pallas, je l'avois placée sur mes cartes, sous le nom de Ketoï; mais ce nom est inexact. Le vrai nom de l'île, avec le pic Prevost, est *Simousir*. Celui de Ketoï appartient à une petite île située au nord de Simousir. Le nom de Marikan est inconnu aux habitans des Kouriles.

par 47° 47′ de latitude nord et par 152° 57′ de longitude orientale.

L'île la plus voisine de Raschoua est celle d'Ouschischir. Elle est composée de deux petites îles à une longueur d'un quart de mille, dans la direction N. N. E. et S. S. O. Il part de celle qui est la plus septentrionale une chaîne de rochers qui a cinq milles de longueur, en s'étendant vers Raschoua. Deux de ces rochers sont séparés l'un de l'autre par un intervalle à peu près de cent toises; mais unis, comme les deuxparties de l'île d'Ouschishir, par un rescif de petites roches, ils ont à peu près deux cents toises de circonférence. Ils gissent à six milles au sud 32′ ouest de la pointe S. O. de Raschoua. Le capitaine Golovnin donna à ces deux rochers le nom d'un des officiers de son vaisseau *Srednoï*. Sur les côtes du N. E. et du S. E. d'Ouschischir, on trouve deux baies ouvertes, mais il n'y a nulle part de mouillage sûr. Les côtes de l'île étant partout fort escarpées et hérissées de rochers, le débarquement y est presque impossible; le capitaine Golovnin passa par le détroit qui sépare l'île Raschoua des deux rochers Srednoï. Il trouva parfaitement sûr ce passage, que j'ai nommé, d'après le nom de sa corvette, le *détroit de la Diane*. La pointe nord d'Ouschischir, d'après les observations faites à bord de la *Diane*, est par 47° 35′ 15″ de latitude, la

partie sud-est par 47° 33′, et 152° 45′ de longitude. Les marées y montent à plus de douze pieds. La variation y étoit nulle en 1811.

Sur la carte d'Arrowsmith, on a placé par la latitude de 47° 30′ et par la longitude de 151° 45′ l'île Béroï (1). D'après la latitude, cette île ne peut être qu'Ouschischir ; mais la différence en longitude est d'un degré, ce qui est prodigieux. Au reste, il ne se trouve pas d'île à l'ouest d'Ouschischir ; autrement le capitaine Golovnin n'eût pas manqué de l'apercevoir.

Ketoï, île montueuse, d'environ trois lieues de circonférence, est à douze milles et demi au sud, 34° ouest d'Ouschischir. Le passage est parfaitement sain entre elles. Près d'un mille au large de la partie du sud de l'île, les sondes sont de 35 brasses ; et, à un demi-mille plus loin, on trouve 45 brasses, fond de roche. On peut aborder cette île partout, excepté dans la partie de l'ouest ; mais il n'y existe aucun mouillage sûr, pour un bâtiment tant soit peu considérable. Cette île, dont la latitude est 47° 20′ et la longitude 152° 30′, a été certainement aperçue par le capitaine Brougthon, comme on peut s'en convaincre par cet extrait de son voyage :

(1) Excepté sur une des cartes de l'atlas de Lapérouse, je n'ai rencontré nulle part le nom de Béroï, qui est inconnu aux habitans des Kouriles.

« Le 16 octobre, à midi, nous avions doublé l'extrémité nord de l'île (Simousir), et nous serrâmes le vent, afin d'atteindre un passage qui la sépare d'une île située plus au nord. Nous ne pûmes pas faire d'observation, ni déterminer la position de la grande île au sud, que je suppose ne pouvoir être que Marikan. Elle s'étendoit du sud 25° ouest, au sud 59° est. L'île au nord s'étendoit du nord 47° est, au nord 67° est, à trois ou quatre lieues de distance (1); » relèvement exactement conforme à la position de l'île Ketoï, relativement à la pointe nord de Simousir. Lapérouse a aussi vu cette île. Ayant voulu traverser la chaîne des Kouriles au nord de Simousir, il fit route vers la pointe nord-est de cette île, et découvrit, à l'est-nord-est, deux îles qui formoient, avec Simousir, un canal large de quatre à six lieues.

Quant aux deux îles que nous voyons dans sa carte, à l'est de Simousir, elles n'existent point, car elles n'auroient pas manqué d'être aperçues par le capitaine Golovnin qui fit le tour entier de Simousir.

Après Ketoï vient Simousir. A sa pointe nord se trouve un port visité par le capitaine Broughton. Il est assez spacieux, et la profondeur de l'eau

(1) Voyage de Broughton, Tom. I, p. 183 de la traduction françoise.

y est suffisante pour toute espèce de bâtimens ; mais dans le passage qui y conduit se trouve un haut fond, sur lequel il n'y a que douze à quinze pieds de mer haute et neuf pieds seulement de mer basse. Le pic Prevost, ainsi nommé par Lapérouse, et l'entrée du port se relèvent l'un par l'autre, nord 29° est et sud 29° ouest. A deux milles au large de la pointe du nord-est, on trouve soixante brasses d'eau, fond de beau sable gris, et, à un mille plus loin, vers l'est, cent brasses fond de sable et de gravier. Malgré l'étendue de cette île, qui a près de quatre-vingts milles de circuit, elle n'offre pas d'autre mouillage. Du reste, la côte est parfaitement saine, et l'on peut, sans crainte, s'en approcher à la distance d'un mille. La latitude de la pointe nord de Simousir, suivant les observations de Lapérouse, est de 47° 16′ nord. Broughton la trouve de 47° 8′; celle que donne Golovnin est moyenne entre les deux; il la fixe à 47° 13′. D'après cette latitude et les relèvemens que nous fîmes de l'île, dans le détroit de la Nadeschda, la longitude de la pointe nord seroit de 152° 5′; celle du pic Prevost, situé au sud 44° ouest de la pointe, seroit de 152° 60′. Le capitaine Broughton place cette même pointe nord par 151° 30′. Sur la carte de Lapérouse elle est par 150° 46′ du méridien de Paris, ce qui correspond à 153° 6′ du méridien de

Greenwich. Cette dernière position diffère de plus d'un degré vers l'est des observations faites à bord de *la Nadeschda* et de *la Diane ;* mais comme, le 28 août 1787, jour où la longitude de Simousir fut déterminée à bord de la *Boussole*, l'erreur du chronomètre, n° 19, étoit de 1° 9′ 42″ (1), la vraie longitude de la pointe nord étoit donc 151° 56′ 18″, ce qui ne diffère que de quelques minutes de celle que nous trouvâmes. La latitude de la pointe sud de Simousir est, d'après les observations de Lapérouse et de Golovnin, 46° 50′ nord.

Entre les îles de Simousir et Ouroup (la Terre de la Compagnie des Hollandois) Lapérouse vit quelques petites îles connues sous le nom de *Quatre-Frères*. Il fit voile entre elles et l'île de Simousir, et il nomma ce passage *canal de la Boussole*. Le capitaine Broughton en a vu deux : *Round-Island* (l'île ronde), et une autre au sud 43° est de Round-Island, qu'il nomma *Hummock* ou *Sadle-Island* (l'île de la Selle). Selon la reconnoissance du capitaine Golovnin, il existe trois îles. La plus au nord est le *Round-Island* du capitaine Broughton ; les deux du midi, placées à la distance d'un mille et demi l'une de l'autre

(1) Conformément à la table de correction de Dagelet, on trouve mes observations sur cette cette correction dans le premier chapitre du second volume de mon Voyage.

dans la direction N. N. E. et S. S. O., sont appelées par les habitans des Kouriles îles Torpoï (1). Ils disent que les îles au nord du canal de la Boussole appartiennent à la Russie, tandis que celles qui sont situées au sud appartiennent au Japon, et que les deux îles Torpoï sont des îles neutres. C'est par cette raison qu'ils nomment le Torpoï septentrional *Treboungo-Torpoï*, c'est-à-dire le Torpoï des Kouriliens et le Torpoï méridional *Tonga-Torpoï*, ce qui signifie Torpoï des Kouriliens barbus. Cette distinction entre Kouriliens et Kouriliens barbus vient de ce que les Kouriliens russes se considèrent comme les seuls vrais Kouriliens, et ne reconnoissent point les habitans des îles méridionales pour leurs compatriotes. On trouve à la partie N. E. du Torpoï septentrional une petite baie, passablement abritée contre les vents du sud au nord-ouest, passant par l'ouest, mais ouverte aux vents du nord-est à l'est et au sud-est. Round-Island, que Golovnin nomme île *Broughton*, dénomination que je conserve comme un hommage dû à cet habile et intrépide navigateur anglois, n'est, ainsi que les deux Torpoï, qu'un rocher nu. Le passage entre ces trois îles est parfaitement sain.

L'île qui, maintenant, porte le nom du capitaine

(1) Tschirpöï, sur la carte des Kouriles du capitaine Golovnin.

Broughton, est marquée sur les cartes angloises par 46° 34′ de latitude ; le capitaine Golovnin le place par 46° 47′. L'extrait suivant du journal de Broughton prouvera que la latitude de 46° 47′ approche plus de la vérité. « Le 15 octobre, par la latitude observée 46° 55′ 10″, l'île en question fut relevée au sud 60° ouest, à cinq ou six lieues ; et, le 18, par 46° 47′ 15″; elle s'étendoit du sud 40° ouest au sud 64° ouest, à trois ou quatre milles (1) ; d'où il résulte pour la latitude de l'île, d'après le relèvement du 15, 46° 47′, et, d'après le relèvement du 18, 46° 55′. » Lapérouse place la plus nord-ouest des Quatre-Frères, qui est cette même Round-Island ou île Broughton, par 46° 55′ de latitude nord. Quant à la longitude, le capitaine Golovnin la donne de 150° 32′, et le capitaine Broughton, de 149° 58′. Lapérouse place cette même île par 151° 32′; mais, en déduisant 1° 9′ 42″, provenant de l'erreur du chronomètre, le 28 août, il reste 150° 22′ 18″. Le Torpoï méridional, ou le Hummock-Island de Broughton, est situé par 46° 54′ de latitude nord, et par 150° 44′ de longitude orientale.

L'île suivante est Ouroup, qui, malgré sa longueur de près de vingt lieues, n'offre aucun

(1) Pages 182 et 246, Tome I de la traduction françoise.

mouillage pour des bâtimens tant soit peu considérables. Il se trouve, à la vérité, à sa partie du sud-est, par 45° 56′ de latitude, et 150° 15′ de longitude, une baie à laquelle on arrive par un chenal qui a trois cent soixante toises de longueur sur cent quatre-vingts toises de largeur, et une profondeur suffisante à l'entrée; mais il a si peu d'eau vers le milieu de son étendue, que la baie ne peut être utile qu'à de petites embarcations. La côte nord-est d'Ouroup présente de hautes montagnes escarpées. Il part de la pointe nord-est de l'île, en se prolongeant vers l'est-nord-est, une chaîne de roches qui a cinq milles d'étendue. Une de ces roches est de figure pyramidale, et si haute, qu'on peut l'apercevoir à la distance de sept lieues. Près de cette roche, il s'en trouve une autre de même forme, mais moins élevée. La largeur du canal entre le Torpoï méridional et le rocher d'Ouroup, le plus avancé au large, est de 14 milles.

Lapérouse et Broughton diffèrent considérablement sur la latitude du cap Castricum, pointe nord d'Ouroup. Le premier place ce cap par 46° 25′, le second par 46° 4′. Broughton avoit eu, à la vérité, le 12 octobre, une très-bonne observation par 46° 1′ 39″ nord et 149° 5′ 50″ est; les extrémités d'Ouroup lui restant alors, l'une au nord 70° est, et l'autre au sud, à la distance de trois ou quatre lieues. Mais il

est très-probable qu'il voyoit la pointe la plus occidentale, et non la plus septentrionale d'Ouroup.

Quant à Lapérouse, il vit le cap Castricum, le 20 août 1787, le même jour qu'il longea la côte du nord d'Ouroup, à une distance qui n'excédoit pas quatre lieues; mais il n'eut point d'observations ce jour-là, et par conséquent on ne peut compter sur l'exactitude de sa latitude. Le capitaine Golovnin place le pic situé sur la pointe nord d'Ouroup par 46° 11′ 30″, et les roches les plus au large par 46° 14′.

On trouve, à la distance d'un demi-mille de la pointe sud d'Ouroup, située, suivant Golovnin, par 45° 38′ 30″, un îlot ou rocher de forme circulaire; mais l'écueil placé sur la carte de la route du vaisseau le Castricum n'existe point. Le capitaine Golovnin en fit inutilement la recherche. Il ne découvrit d'autre danger que l'îlot ou rocher circulaire dont nous venons de faire mention.

Le voyage du capitaine Van-Vries nous a appris que, parmi les Kouriles, il existe une grande île de quarante lieues de longueur, qu'il nomma *Terre des États*, mais que les habitans nomment Itouroup. Divers navigateurs russes, ainsi que Lapérouse qui prolongea sa bande nord, ont confirmé son existence.

Ce fut le 10 août 1787 que Lapérouse la vit pour la première fois. Le 19, par 46° 19′ de la-

titude et 145° 47′ est, méridien de Paris, il vi le cap Vries, restant au sud-est $\frac{1}{4}$ est; et le cap Trou, pointe nord-ouest de l'île, au sud. Ces relèvemens ne sont certainement point une preuve qu'il eut aussi vu la terre entre ces deux caps : et ils le prouvent d'autant moins, que la distance où la *Boussole* se trouvoit de la terre étoit de plus de 20 lieues. Il est même probable que Lapérouse ne vit que les deux caps, et que, sur la foi du capitaine Vries, il les lia par une terre intermédiaire. Mais comment croire que Vries, qui, le premier, découvrit cette île, eût tracé une terre dans un endroit où elle n'existoit pas; car l'exactitude des navigateurs hollandois a toujours été généralement reconnue, et particulièrement appréciée par Lapérouse, à l'occasion de la reconnoissance de ces îles. Sur une carte françoise des découvertes des Russes, publiée à Saint-Pétersbourg par le général Soïmonoff, on a tracé la route d'un navigateur russe, nommé Petœschkoff, qui, en 1777, avoit passé très-près de la bande nord de cette île. En supposant que l'on pût mettre en doute son habileté comme navigateur, il n'en seroit pas moins incroyable qu'il eût, sans aucun motif, joint deux îles qui auroient été séparées par un canal de près de vingt lieues; d'autant que l'on ne peut guère douter qu'il ignoroit alors le voyage du capitaine Vries. Laxman, en 1792, fit voile

le long de la partie méridionale d'Itouroup, vers le détroit de Vries, sans apercevoir la moindre ouverture; elle ne lui auroit certainement point échappé, si elle avoit existé. Malgré tant de preuves convaincantes, que l'île d'Itouroup n'est point coupée en deux, on pourroit élever encore quelques doutes à cet égard, depuis que le capitaine Broughton en a formé deux îles, en la partageant en deux par un détroit de vingt lieues.

Plusieurs géographes ont donc adopté cette séparation de la Terre des Etats; mais, indépendamment des preuves multipliées, fournies par les navigateurs que nous avons cités contre la probabilité de cette séparation, nous remarquerons que si les propres expressions du capitaine Broughton ne contredisent pas positivement cette opinion, elles ne décident pas non plus en sa faveur. En effet, le 10 octobre, le capitaine Broughton se trouvant alors sur la côte nord d'Itouroup, fut obligé, par le gros temps, de gagner le large, et de gouverner au N. N. E. Le jour suivant, il en vit la partie du nord qui est le cap Vries. Il crut que c'étoit une île, mais il dit en même temps d'une manière très-positive qu'il n'eut qu'une vue confuse de la terre. Si donc il ne vit qu'imparfaitement la haute terre du cap Vries, comment auroit-il pu apercevoir les terres au sud et à l'ouest, qui, peut-être même,

forment un enfoncement ou une baie vaste et profonde, entre le cap Vries et le cap Trou. Le capitaine Broughton ne pouvoit tracer sur sa carte que ce qu'il avoit effectivement vu, et, par conséquent, on ne peut le blâmer d'avoir divisé l'île d'Itouroup en deux. Mais un géographe ne devroît pas, sur de si légers fondemens, défigurer dans sa carte une découverte faite depuis cent soixante ans, et qui a été confirmée depuis par tant de navigateurs.

Le capitaine Golovnin prolongea toute la côte opposée de l'île, à une très-petite distance de terre, et il ne trouva ni détroit ni séparation. Il ne doit donc plus rester aucun doute sur l'existence, sur l'étendue de l'île d'Itouroup, ni sur la vraie latitude du détroit de Vries. Sans la malheureuse détention du capitaine Golovnin par les Japonois, ce navigateur auroit reconnu la partie nord de cette île avec le même soin qu'il a mis à vérifier les autres parties, et nous saurions les causes qui empêchèrent le capitaine Broughton de voir les terres qui joignent le cap Vries et le cap Trou.

Lapérouse place le cap Trou par 45° 35′ de latitude. Sur la carte de Broughton, il est situé par 44° 50′. Le capitaine Golovnin tient presque le milieu entre ces deux déterminations, en donnant à ce cap 45° 7′ de latitude, ce qui fait une différence de 17′ plus au nord que celle du ca-

pitaine Broughton. Quant à l'erreur en sens contraire que nous croyons commise par Lapérouse, elle peut être expliquée par la distance trop petite qu'il a donnée à l'espace qui séparoit son vaisseau du cap Trou. La longitude de ce même cap Trou est, suivant Golovnin, 148° 00′; selon Broughton 147° 15′, et, selon Lapérouse, 145° 7′.

J'ai suivi, pour la configuration de la partie S. O. d'Itouroup jusqu'au cap Trou, celle qu'a tracée le capitaine Broughton, qui en a passé à une très-petite distance, en exceptant cependant la partie comprise entre Cronberg et le cap Trou, parce qu'il me semble qu'il ne l'a pas vue distinctement. La montagne volcanique, située sur la pointe de Cronberg, tient à l'île par une langue de terre. Comme cette pointe s'étend beaucoup au large, elle forme une baie de chaque côté. C'est probablement la même montagne que les Hollandois ont nommée Cronberg. Le détroit de Vries est situé par 45° 35′ de latitude. La pointe N. E. d'Itouroup est haute et escarpée; elle se reconnoît facilement à trois hautes montagnes.

L'île d'Itouroup, ou Terre des Etats, est marquée sur presque toutes les cartes comme la dernière des Kouriles au sud; ce qui n'est cependant pas exact. Les Japonois, pendant notre séjour au Japon, nous ont nommé quatre îles situées au N. E. d'Iesso et appartenant à leur empire;

savoir : Kouna schir, Tschikotan, Itouroup et Ouroup, noms qui avoient été déjà cités par Spanberg. Outre les anciens navigateurs russes, tels que Tschernoï, Tscheredin, Antipin, Schebalin et Petœschkoff, dont aucun n'a réfuté l'existence de Kounaschir, et dont quelques-uns ont même fait le tour de cette dernière île, leur existence a été confirmée, en 1792, pendant le voyage du lieutenant Laxman au Japon. Il traversa le canal du pic, prolongea la côte méridionale de Kounaschir, mouilla dans le port de Nimouro, sur la côte orientale d'Iesso, où il hiverna, et de là il fit voile, l'année suivante, par le détroit de Sangar, pour le port de Chakodade. Lors de son retour au Kamtchatka, il passa au sud de Tschikotan, et fit route le long des côtes méridionales d'Itouroup, vers le détroit de Vries. Quoique Laxman n'ait pas passé par le détroit qui sépare Kounaschir d'Iesso, il fait souvent mention de cette île dans son journal; et, ayant passé l'hiver presque vis-à-vis de cette terre, il devoit savoir positivement si ce qu'il appeloit Kounaschir étoit véritablement une île.

Le capitaine Broughton auroit sans doute beaucoup augmenté nos connoissances sur les Kouriles méridionales, s'il avoit visité ces parages dans une saison plus favorable. Cependant il a agrandi cet archipel d'une île, savoir celle de Tschikotan, qu'il nomme *Spanberg ;* et il a par-

là prouvé d'une manière convaincante que les notions des Russes sur ces îles, notions qu'ils avoient depuis long-temps, méritent plus de confiance que celles des géographes des autres nations de l'Europe. Ceux-ci ont compté pour une seule île Iesso, Tschikotan et Kounaschir, quoique l'existence des deux dernières fût confirmée sur toutes les cartes russes. Le capitaine Broughton, à la vérité, en faisant la reconnoissance de ces îles, n'a parlé que de Tschikotan, parce qu'il confondit celle sur laquelle est placé le pic Saint-Antoine, et qui forme la partie occidentale du canal du pic, avec la terre d'Iesso, tombant ainsi dans une erreur semblable à celle qui fut commise par les Hollandois en 1643; ceux-ci crurent de même que cette île appartenoit à Iesso. On ne peut admettre cependant la relation de Van-Vries et de Broughton, contre les preuves multipliées et positives de l'existence de l'île de Kounaschir. Les Hollandois avoient aussi commis une méprise de ce genre, en prenant Iesso et Sakhalin pour une seule et même île, quoiqu'il semble difficile de ne pas apercevoir le détroit qui les sépare, et qui a douze lieues de largeur. Ils pouvoient bien plus facilement ne pas apercevoir le détroit qui sépare Iesso de l'extrémité occidentale de Kounaschir, puisqu'il est masqué par la pointe orientale de la première île qui se projette fort loin, en courant parallèlement avec Kounaschir à

une distance de près de 15 lieues. Les Hollandois avoient aperçu de même l'île Spanberg, sans la reconnoître pour une île, et l'avoient jointe sur leur carte avec Iesso, sous le nom de cap Canal.

L'historiographe russe Müller, et, d'après lui J. R. Forster, ne révoquent pas en doute les renseignemens que les navigateurs russes ont donnés sur ces îles; cependant Forster, qui en même temps est persuadé de la véracité et de l'exactitude des Hollandois, est d'opinion que, quand ceux-ci examinèrent la côte orientale d'Iesso, les îles qui, suivant le rapport des Russes, forment la côte S. E. d'Iesso, y étoient alors réunies; mais que depuis un violent tremblement de terre les a séparées et en a formé des îles différentes. Il se fonde sur ce que les Kouriles méridionales ont des volcans sujets à des éruptions fréquentes. Quoiqu'il ne soit pas en effet impossible que ces îles doivent leur existence à une semblable révolution de la nature, il est cependant plus que probable que cette révolution a eu lieu avant l'année 1643, puisque, si elle étoit arrivée plus tard, la connoissance d'un événement aussi terrible n'auroit pas pu, dans le court période de cent cinquante ans, s'effacer de la mémoire des Japonois et des habitans de la partie septentrionale d'Iesso; et Laxman, en 1792, pendant son long séjour sur les lieux même où cet événement se seroit passé, en auroit certainement en-

tendu parler. Il est beaucoup plus vraisemblable que ces îles existoient effectivement séparées l'une de l'autre avant l'année 1643, mais qu'elles échappèrent à la vue des Hollandois à cette époque, et à celle du capitaine Broughton en 1790. Lapérouse tombe dans une semblable erreur à l'égard du pic de Langle, qu'il croit situé sur l'île d'Iesso, tandis qu'il est sur une île qui en est séparée par un bras de mer large de six lieues.

Les géographes qui ne voudroient pas admettre l'existence des îles Kounaschir et Tschikotan, pourroient dire que des relations transmises par des chasseurs ignorans ne méritent pas grande confiance. Mais n'est-il pas encore plus improbable que des relations, contenant une description détaillée de l'étendue et de la qualité du terrain, des productions et de la population de ces îles, soient purement l'ouvrage de l'invention? Spanberg enfin ne mérite-t-il pas autant de croyance que Vries qui le précédoit d'un siècle? Spanberg seroit excusable d'avoir, à la vue seule, confondu deux ou trois îles ensemble, et de les avoir prises pour une seule île; c'est une erreur qui a souvent lieu; mais une île, regardée comme unique, ne peut se diviser en deux ou trois autres îles que d'après une reconnoissance qui démontre la séparation de ses parties.

Le voyage du capitaine Golovnin a levé à peu

près tous les doutes que l'on pouvoit former sur l'existence de l'île Kounaschir. Il longea en entier sa côte du sud jusqu'à l'entrée du détroit qui la sépare de la partie occidentale d'Iesso, détroit que j'appellerai dorénavant détroit d'Iesso. Il mouilla, à l'extrémité S. O. de Kounaschir, dans une baie que les officiers de *la Diane* ont nommée *baie de la Trahison*, parce que ce fut dans ce lieu que leur commandant fut attiré à terre et arrêté par les Japonois. L'île Kounaschir a 30 lieues de longueur et s'étend dans la direction du nord 60° est, au sud 60° ouest. On n'a point reconnu avec précision sa côte nord; je n'ai donc tracé cette partie que par conjecture. Il paroît qu'il existe vers le milieu de l'île une haute montagne qui fut aperçue de *la Diane* pendant qu'elle étoit mouillée dans la baie de la Trahison. Le capitaine Broughton avoit aussi, le 8 octobre, relevé la côte du nord. A midi, ayant passé le détroit, l'île Spanberg lui restoit au sud 17° est; le pic Antoine au sud 52 ouest.

Le pic Antoine est situé par 44° 20′ de latitude et par 149° 35′ de longitude. Le capitaine Broughton le place par 44° 15′ et par 146° 10′ est. La baie de la Trahison est, sans contredit, le meilleur port et l'établissement le plus considérable que les Japonois possèdent aux îles Kourils. La baie est très-spacieuse; et, quoique ouverte au S. O., elle est parfaitement abritée

par la côte opposée d'Iesso. La profondeur de l'eau, dans toute la baie, est de quatre brasses sur le meilleur fond possible. Les deux pointes qui forment l'entrée de la baie, se relèvent l'une par l'autre sud 60° est, et nord 60° ouest; la distance est entre elles de 11 milles et demi. Le mouillage est au fond de cette vaste baie. La partie S. E. de cette baie est formée par une longue plage de sable qui a six milles et demi de largeur. L'établissement japonois est situé à l'extrémité la plus septentrionale de la baie, par 43° 44′ 30″ de latitude nord et par 144° 59′ 30″ de longitude est.

On voit des deux côtés sur le rivage plusieurs maisons, où l'on fait de l'huile de baleine. Le flux ne monte pas au-delà de quatre ou quatre pieds et demi; la marée vient de l'est, s'avance le long de la langue de terre qui forme la partie S. E. de la baie, parvient à l'extrémité la plus septentrionale de cette baie, et retourne le long de la côte du S. O. jusqu'au détroit d'Iesso. On n'a point encore, comme je l'ai dit plus haut, reconnu la côte opposée de cette île.

L'île Tschikotan ou Spanberg a peu d'étendue, et elle est moins haute que la plupart des Kouriles. D'après les relèvemens du capitaine Broughton que nous allons citer, elle doit être placée par 43° 46′ de latitude. Le 6 octobre, par 34° 34′

47″ de latitude observée, cette île fut relevée du nord 12° ouest au nord 42° est, à la distance de 4 ou 5 milles; ce qui donne, pour sa latitude, 43° 39′. Le 7 octobre, par la latitude observée, 43° 40′ 50″, la pointe N. E. de la même île restoit au nord 80° ouest à 3 ou 4 milles, et sa pointe sud restoit au sud 23° ouest; ce qui donne, pour la latitude du milieu de l'île, 43° 48′. Le 8 octobre, par 44° 31′ 30″, on la releva au sud 17° est à la distance de 41 milles; il s'ensuivroit donc que sa latitude est 43° 51′. La moyenne de ces trois observations est 43° 46′. Le capitaine Golovnin la place par la latitude de 43° 45′, et par la longitude de 147° 10′ est.

J'ai tracé la côte du sud-est d'Iesso jusqu'au port d'Atkis, ainsi qu'une petite portion de sa côte orientale, d'après une reconnoissance faite pendant l'expédition du lieutenant Laxman, qu'on trouve tracée sur une grande échelle dans l'atlas de mon Voyage. La pointe orientale d'Iesso, suivant la carte de Broughton, est au sud 65° est et à dix lieues de l'île Spanberg. En adoptant ce relèvement et cette distance, la longitude de cette pointe est 146° 30′. Quant à la terre détachée à quinze milles à l'ouest de l'île Spanberg, sur la carte de Broughton, je l'avois d'abord jointe à la partie orientale d'Iesso; mais, depuis que j'ai vu la carte de Laxman, je la regarde comme une

petite île, contiguë à quelques rochers qui occupent l'espace compris entre l'île Spanberg et la côte orientale d'Iesso.

Je terminerai ce mémoire en disant quelque chose sur les noms des îles Kouriles. Chacune d'elles a été nommée différemment sur les diverses cartes; mais ce point est décidément déterminé par le voyage du capitaine Golovnin. Ayant rencontré, sur l'île d'Ouschischir, un naturel de cette île, homme d'un âge avancé, et parlant parfaitement le russe, il apprit de lui les noms des îles du milieu et des îles méridionales que ce Kourilien ne pouvoit manquer de connoître avec exactitude, puisqu'il avoit fréquenté les premières en y allant chasser, et les secondes par son trafic avec les Japonois. On eut même l'occasion de vérifier ses assertions sur l'île Itouroup. Quant aux noms des îles septentrionales, ils nous sont depuis long-temps très-bien connus.

Voici les noms de ces îles, en prenant son point de départ du cap Lopatka : 1, Alayit; 2, Schoumschou; 3, Paramouschir; 4, Schirinki; 5, Mankanrouschi: 6, Onekotan; 7, Caramokotan; 8, Schiskotan; 9, Ikarma; 10, Tschirinkotan; 11, les Embûches; 12, Moussir; 13, Matoua; 14, Raschoua; 15, Srednoï; 16, Ouschischir; 17, Ketoï; 18, Simousir; 19, île Broughton; 20, Torpoï septentrional; 21, Torpoï méridio-

nal ; 22 , Ouroup ; 23 , Itouroup ; 24 , île Spanberg ou Tschikotan ; 25 , Kounaschir.

Les noms et les nombres qui y correspondent sont très-bien d'accord avec la description de ces îles donnée par Palles , dans ses *Nordische Beitræge*, excepté que l'île Raukoke, qui est, suivant Palles, la onzième, n'existe pas. L'île Schoumschou a toujours été nommée la première des Kouriles , et l'île Alayit ne se comptoit pas; mais je n'en vois pas trop la raison, puisqu'elle est dans la même direction, et offre les mêmes formations que le reste de la chaîne; le capitaine Golovnin ne fait pas mention des quatre îlots découverts par la Nadeschda, et que j'ai nommés *les Embûches*. Probablement les Kouriliens ignorent même leur existence , ou bien on les regarde comme trop petits pour avoir un nom particulier. L'île Matsmaï, ou Iesso, ou Esso, ne peut être regardée comme une des Kouriles ; ainsi le nombre de ces îles, en excluant l'île Raukoke , et y comprenant les Embûches, les îles Broughton et Srednoï, est de vingt-cinq.

KRUSENSTERN (1).

(1) M. de Krusenstern parle , dans ce Mémoire , de son *Voyage autour du monde* fait pendant les années 1803 , 1804 , 1805 , 1806. Cet intéressant ouvrage est traduit en françois , et paroîtra chez l'éditeur des *nouvelles Annales des Voyages*.

Les Voyages modernes dans l'archipel des Kouriles, cités par M. de Krusenstern, ont été traduits en françois.

Voyage de découvertes dans la partie septentrionale de l'Océan pacifique, par le capitaine W. R. Broughton, pendant les années 1795, 1796, 1797 et 1798; traduit par J.-B.-B. Eyriès.—Paris, Dentu, 1807, 2 vol. in-8°, avec cartes.

Voyage de M. Golovnin, contenant le récit de sa captivité chez les Japonois; traduit par J.-B.-B. Eyriès. — Paris, Gide fils, 1818, 2 vol. in-8°.

Ce voyage contient la carte des îles Kouriles, dressée d'après les relèvemens de MM. de Krusenstern, Golovnin, Broughton, Lapérouse, etc.

HOSPITALITÉ

DU SULTAN DES MALDIVES

ENVERS L'ÉQUIPAGE D'UN NAVIRE NAUFRAGÉ.

NOTICE SUR CES ILES,

PAR M. SCHULTZ,

OFFICIER A BORD DU HAYSTON (1).

Le navire *le Hayston*, commandé par le capitaine Sartorius, partit de l'Ile-de-France, le 1.er juillet 1819, pour Calcutta. Sa traversée fut fort heureuse jusqu'à ce qu'il eût passé la ligne.

(1) Nous n'avons en françois qu'une seule description détaillée des Maldives ; elle est de Pyrard de Laval, qui fit naufrage sur cet archipel en 1601. Sa relation fut d'abord publiée sous ce titre : *Discours du Voyage des François aux Indes orientales, ensemble des divers accidens, adventures et dangers de l'auteur en divers royaumes des*

Alors des coups de vent du nord-ouest se firent sentir et continuèrent jusqu'au 20 juillet. *Le Hayston* étoit alors par 6° nord et 72° 20′ est, depuis plusieurs jours le mauvais temps avoit empêché de faire aucune observation. A huit heures du soir, on aperçut des brisans sous le vent; aussitôt on manœuvra pour virer de bord; mais, avant d'avoir achevé l'opération, le navire toucha, le gouvernail fut démonté; en un quart d'heure il y eut sept pieds d'eau dans la cale.

L'avant du navire étoit engagé dans les roches; circonstance à laquelle nous avons dû notre salut. Le 21, à quatre heures du matin, des hommes de l'équipage s'écrièrent qu'ils voyoient la terre. Je montai aussitôt sur la dunette pour vérifier cette heureuse nouvelle, et j'attendis avec une impatience sans égale le lever de l'aurore; mais que l'on juge de la sensation que j'éprouvai lorsque je reconnus que ce que les Lascars avoient pris pour de la terre étoit un immense rescif de rochers qui s'étendoit à perte de vue au nord et au sud, et se trouvoit en ce moment à fleur d'eau. C'étoit sur ce rescif que nous avions touché;

Indes. Paris, 1611, un vol. in-8°. — La seconde édition est intitulée : *Voyage de François Pyrard de Laval*, contenant sa navigation aux Indes orientales, Maldives, Moluques et au Brésil, etc. Paris, 1679, un vol. in-4°.

nous avons vu ensuite qu'il est couvert de sept pieds d'eau de mer haute.

Le jour nous ayant montré notre position, nous nous regardâmes tous sans rien dire ; silence affreux ! Je lisois sur le visage de la plupart de ceux qui m'entouroient que tout espoir de délivrance étoit banni de leur ame. Quand le soleil se leva, un Lascar, placé au haut du grand mât, cria d'une voix de stentor qu'il voyoit une île. Ayant dirigé nos télescopes du côté qu'il indiquoit, nous distinguâmes une petite île qui présentoit l'apparence d'une chaloupe ; elle étoit à 15 milles de distance dans le nord-nord-est. Nous la nommâmes *l'île de l'Espérance*. A midi, je reconnus, par l'observation, que nous étions par 6° 11′ de latitude nord. On ne fit rien de toute la journée. Chacun étoit épuisé par les fatigues de la nuit. Le 22, le temps fut orageux, la mer très-grosse, les lames enlevèrent tout ce qui se trouvoit sur le pont. Trois matelots, voulant absolument quitter le navire et essayer de gagner l'île de l'Espérance, on leur fit un petit radeau ; ils partirent à dix heures du matin. A midi, on les perdit de vue ; je n'en ai plus entendu parler depuis, je crains qu'ils n'aient été victimes de leur hardiesse.

Le 23, le vent continuant à être impétueux ;

on ne put pas penser à quitter le navire. On s'occupa de tirer de l'eau douce de la cale.

Le 24, le vent s'adoucit un peu ; tout le monde fut employé à faire passer des espares au rescif, afin de construire un radeau assez grand pour nous porter tous. L'ouvrage avança avec rapidité, et, lorsqu'il fut presque achevé, on envoya le canonnier pour le garder, parce qu'on se défioit de la fidélité des Lascars. Dans ce moment l'eau avoit monté de quatre pieds sur le rescif, de sorte que le canonnier fut obligé de parcourir un long espace à gué avant d'arriver au radeau; il n'en étoit qu'à soixante pieds de distance, lorsque les Lascars coupèrent le cablot et laissèrent ce pauvre homme dans l'eau jusqu'au cou ; il leur cria de revenir; ce fut inutile, ils lui montrèrent une hache en lui faisant signe qu'ils lui fendroient la tête s'il essayoit de les atteindre. Nous avions jeté à la mer nos câbles de l'Indoustan, ils flottèrent vers les rochers, et s'embarrassèrent sur le sommet du rescif de manière à former un espace où l'on pouvoit prendre pied de mer haute. On y avoit construit le grand radeau; le canonnier trouva moyen d'y arriver, et y resta jusqu'au soir que la mer baissa. Alors il descendit jusqu'à l'endroit où la mer brisoit : on lui envoya un morceau de corde, et on le hala à bord. Ce brave homme étoit resté neuf heures dans l'eau.

Le 25, voyant que nous ne pouvions pas du

tout compter sur les Lascars, et que nous n'avions plus nos principales espares, je songeai à arranger notre petit canot qui n'avoit que douze pieds de quille, de manière à ce qu'il pût traverser les brisans sans être mis en pièces. Je fis en conséquence clouer par dessus un prélât, puis je le fis envelopper de l'avant à l'arrière d'un cordage de deux pouces et demi pour le défendre des atteintes des rochers.

On descendit le canot dans les brisans; je m'étois placé, avec trois autres personnes, sur le prélât; à peine le canot fut-il à l'eau, que la lame le fit chavirer, et le retourna comme un ballon. Les personnes restées à bord regardoient avec inquiétude ce que nous étions devenus. Le canot se montra d'abord la quille en l'air, et bientôt après nous reparûmes à la surface de l'eau comme des plongeons, et nous nous saisîmes du bateau. La lame nous poussa avec rapidité vers les rochers. Dès que nous pûmes prendre pied, nous nous mîmes à haler de toutes nos forces le bateau vers le rescif. L'ayant examiné avec soin, nous vîmes avec joie qu'il n'avoit pas du tout souffert. Pendant que nous vidions l'eau qui l'avoit rempli, on s'occupoit à bord à mettre le grand canot dehors, on le lança dans les brisans vers dix heures. Il arriva vers le rescif sans chavirer; mais une lame très-grosse le poussa dessus avec tant de violence, que son fond fut

ouvert. Un instant après, on lança la chaloupe qui ne tarda pas à chavirer et à être crevée.

Sur ces entrefaites, nous avions fait passer notre petit canot de l'autre côté du rescif, et nous attendions avec une vive inquiétude le grand canot et la chaloupe pour aller en nombre chercher du secours. A la fin, nous aperçûmes un radeau qui s'avançoit vers nous. Il portoit le capitaine, une femme, une jeune demoiselle, le Serang et son frère. Nous nous avançâmes aussitôt vers ces compagnons d'infortune. Ils nous racontèrent que les deux grands bateaux avoient été crevés. Au moment où nous apprenions cette fâcheuse nouvelle, nous découvrîmes un canot maldivien à la voile qui avoit l'air de venir de notre côté. Le Serang et son frère furent à l'instant expédiés sur le radeau pour porter cette heureuse nouvelle au rescif; et, prenant les femmes avec nous dans le canot, nous fîmes force de rames pour approcher du Maldivien; mais quel fut notre chagrin, après avoir ramé pendant plusieurs heures, de voir qu'un autre grand rescif nous séparoit du bateau pêcheur. Nous avions ainsi travaillé rudement tout l'après midi comme pour courir après un fantôme; la nuit s'approchoit, nous prîmes le parti de retourner à notre rescif pour y attendre le jour.

Cependant le grand canot plein d'eau étoit

allé en dérive avec une femme, ses deux filles âgées de dix à douze ans, et trois hommes. Comme nous n'avions pas eu de nouvelles de ces infortunés à notre départ des Maldives, je crains qu'ils n'aient péri en mer.

Indépendamment de ces malheureux, il y avoit sur le rescif un passager, un jeune garçon et sept Lascars. Le jeune garçon s'étoit d'abord mis sur le grand canōt; mais, le voyant aller à la dérive, il en sortit et gagna le rescif. Le soir, le passager désirant de retourner à bord du navire, où il restoit encore neuf personnes, s'étoit saisi du cordage tendu vers le rivage; mais sa force l'abandonna; il fut lancé contre les rochers, et mourut aux yeux de tous ses compagnons sans qu'il leur fût possible de lui donner le moindre secours. Les Lascars et le jeune garçon profitèrent du moment où la mer étoit basse pour ramasser des morceaux de corail qu'ils entassoient sur la partie la plus haute du rescif, ce qui les tint pendant la nuit au-dessus du niveau de la mer.

Le 26, au point du jour, nous nous embarquâmes dans le petit canot pour l'île de l'Espérance. A quatre heures après midi, nous en étions encore éloignés de quatre milles; mais quel bonheur! nous aperçûmes en ce moment trois canots à la voile qui venoient vers nous. Une heure après, une de ces embarcations nous accosta; c'étoit un bateau pêcheur appartenant à

la petite île de Macandou, éloignée de vingt milles. Un instant après, les deux autres bateaux arrivèrent. Ils nous adressèrent beaucoup de questions, et finirent par s'engager à aller au navire avec notre petit canot, pour sauver toutes les personnes qui se trouvoient encore à bord du bâtiment et sur le rescif. Quant à nous, ayant passé sur le premier bateau, nous arrivâmes à Macandou au coucher du soleil, accablés de fatigues d'avoir travaillé trente-six heures sans relâche, et dévorés d'inquiétude sur le sort de nos compagnons d'infortune.

Le 27, de bonne heure, le jeune garçon et les sept Lascars arrivèrent; un des bateaux pêcheurs les avoit pris à bord la veille au soir. L'autre bateau revint dans la matinée; mais, à notre douleur extrême, il ne ramenoit personne. La nuit étant survenue, l'équipage avoit craint de rester plus long-temps près du rescif. On eut recours à tous les moyens pour engager les insulaires à retourner aux rochers pour sauver les neuf personnes qui restoient encore à bord; mais ils furent insensibles à nos exhortations et à nos prières; ils prétextoient que le temps étoit trop mauvais.

En prenant dans leur bateau les personnes qui étoient sur le rescif, ils avoient amarré notre petit canot à un rocher, et l'y avoient laissé. Ce fut très-heureux pour les neuf personnes qui étoient encore à bord du navire; car, le 27 au

matin, elles s'embarquèrent dans ce canot. Ignorant qu'elles eussent pris ce parti, nous nous préparions, le 28, à quitter Macandou pour aller à une autre île éloignée d'une journée de route de canot à la voile, et dans laquelle résidoit un chef dont nous avions le dessein d'implorer le secours en faveur de nos compagnons; nous entrions déjà dans le bateau maldivien qui devoit nous y mener, lorsqu'à dix heures du matin nous aperçûmes un canot très-ressemblant au nôtre et plein de monde, qui doubloit une pointe de l'île; bientôt nous eûmes le plaisir d'embrasser nos compagnons.

Délivrés de nos inquiétudes les plus cruelles, nous prîmes les nouveaux arrivés avec nous, laissant aux insulaires de Macandou notre petit canot et tous les présens que nous pûmes réunir entre nous, pour leur témoigner notre reconnoissance de nous avoir sauvés; ensuite nous fîmes voile pour l'île la plus voisine; l'équipage pêcha du poisson pendant toute la traversée. Au coucher du soleil, nous débarquâmes à Nari-Ouaré-Far, où nous fûmes accueillis de la manière la plus hospitalière par Aly-Sahed, gouverneur de cette île. Nous y restâmes jusqu'au 2 août, qu'on nous donna un canot pour aller à Mall, où réside le sultan.

Nous partîmes le matin; et, le soir, après avoir navigué toute la journée, nous laissâmes tomber

l'ancre sous le vent d'une petite île, parce qu'il y auroit eu du danger à faire route pendant la nuit. Le 3, au point du jour, nous remîmes à la voile; nous passâmes devant un grand nombre d'îles, et, le soir, nous mouillâmes encore devant une petite île inhabitée. Dans la journée, un canot, auquel nous parlâmes, nous apprit que deux de nos gens étoient arrivés sur un radeau à une autre île.

Le 4, nous continuâmes notre voyage, et, l'après midi, nous attérîmes à Mall. Après que notre arrivée eut été annoncée en forme, nous obtînmes la permission de débarquer, et nous fûmes conduits à la maison du receveur des revenus du sultan. On nous y régala de thé et de confitures; puis on nous mena chez le commandant en chef, où nous fûmes régalés de la même manière. La maison dans laquelle cet officier nous reçut avoit été construite exprès pour des occasions d'apparat et pour recevoir les étrangers; elle étoit très-propre et très-commode, quoiqu'elle n'eût qu'une seule chambre qui étoit arrangée à peu près à la manière européenne. La maison où logeoit la famille du commandant étoit plus grande et située derrière celle dont je viens de parler. Quand nous regardions de ce côté-là, nous apercevions toujours la porte à moitié ouverte et un grand nombre de têtes de femmes qui se pressoient près de cette ouverture, les yeux

dirigés vers notre troupe, pour satisfaire la curiosité si naturelle au beau sexe dans tous les pays du monde. De la maison du commandant en chef, on nous fit aller à celle du chahbender, où l'on nous servit encore du thé et des confitures; ce qui nous contraria un peu, car nous en avions été suffisamment régalés. Pendant que nous allions ainsi faire visite aux grands officiers du gouvernement l'un après l'autre, une foule considérable nous entouroit, et sembloit ne pouvoir se rassasier du plaisir de regarder nos figures étrangères. Durant notre séjour sur l'île, nous fûmes constamment accompagnés de beaucoup de monde, notamment de petits garçons qui ne furent cependant pas impertinens; ils se retiroient quand nous le leur disions; mais notre tournure et notre air si nouveaux pour eux les rappeloient presque aussitôt.

Pendant que nous avions part à l'hospitalité du chahbender, on préparoit une maison pour nous recevoir, et, au coucher du soleil, nous en prîmes possession. Le receveur, qui avoit reçu ordre du sultan de nous fournir toutes les provisions qui se trouvoient dans l'île, envoya du riz, du ghi, du thé, du sucre, ainsi que des pots et des casseroles, etc. Le lendemain, 5 août, je me promenai dans la ville, et j'examinai les fortifications qui entouroient l'île. Ayant demeuré quinze jours dans cet endroit, j'eus occasion de

faire connoissance avec les habitans et de recueillir des informations sur l'état de la société dans un pays si peu connu.

Le 10, le serang et son frère arrivèrent, et nous racontèrent leurs aventures depuis le 25 juillet, que nous les avions envoyés annoncer à nos compagnons restés sur le rescif, que nous avions aperçu un bateau maldivien. Ils avoient vainement essayé d'arriver au rescif avec leur radeau; le courant étoit trop fort, il les entraîna au sud-est. Ils virent le grand canot à la dérive; mais il étoit trop au vent à eux; ils ne purent l'atteindre. Ils restèrent trois nuits et quatre jours sur mer, et passèrent devant onze îles avant de pouvoir débarquer sur aucune; celle où ils abordèrent étoit inhabitée; il n'y croissoit que deux cocotiers. Le serang, quoique très-foible, réussit à abattre un coco; il en versa l'eau dans la bouche de son frère, qui avoit presque perdu connoissance. Ce secours ranima l'infortuné; il mangea un peu de l'amande du coco. Un bateau de pêcheur qui vint à passer les aperçut; on les prit à bord; ils furent menés à l'île où demeuroit l'équipage; ils y furent traités avec beaucoup d'humanité, et ensuite envoyés, à leur demande, à Mall.

Le 14, six Lascars arrivèrent d'une autre île dans un bateau maldivien; c'étoient les scélérats

qui, le 24 juillet, s'en étoient allés avec le grand radeau. Ils eurent recours au mensonge pour excuser l'infamie de leur conduite, prétendant que le radeau s'étoit brisé, étoit allé en dérive, et que le courant les avoit emportés. Le sultan fit prendre soin d'eux; ils devoient quitter Mall peu de jours après notre départ, et s'embarquer sur un bateau de commerce destiné pour Tchittagong (1).

Le 18, le receveur nous apprit que le bateau qui avoit été choisi pour nous transporter à Punto-de-Galle, dans l'île de Ceylan, étoit prêt, et que le sultan lui avoit ordonné de mettre à bord des provisions pour notre voyage. Le colonel Sartorius ayant demandé si le prince consentoit à recevoir une lettre de change sur Calcutta pour les dépenses que nous avions faites, le receveur lui répondit que le sultan des Maldives ne souffroit pas que les naufragés payassent rien dans ses états. En même temps il apporta un grand registre, et nous pria d'y écrire que nous étions prêts à nous embarquer, afin qu'il fût évident que nous ne partions que parce que nous l'avions demandé. Nous écrivîmes en conséquence que nous étions

(1) Tchittagong ou Islamabad, capitale de la province du même nom, ou Tchatourgrama, située à l'extrémité sud-est du Bengale. Cette ville est sur la rivière de Tchittagong, à 8 milles de son embouchure dans la mer et à 317 milles de Calcutta; elle est très-commerçante.

prêts à nous embarquer, que nous demandions à témoigner au sultan et aux principaux officiers de son gouvernement notre vive et sincère gratitude, et qu'à notre arrivée à Calcutta nous ne manquerions pas de reconnoître publiquement nos obligations pour l'hospitalité généreuse, les attentions et la bienveillance que nous avions éprouvées durant notre séjour dans l'île de Mall.

A cinq heures après midi, nous nous embarquâmes. Nous fûmes accompagnés jusqu'au rivage par tous les principaux officiers du gouvernement, qui nous dirent adieu de la manière la plus affectueuse, et firent des vœux ardens pour notre prospérité. Ce fut ainsi que ces bons musulmans, qui nous avoient accueillis si humainement, continuèrent à nous combler de soins et de bontés jusqu'au dernier moment. Bender-Monack, le principal négociant, vint même à bord pour nous voir mettre à la voile.

Le 13, au matin, nous appareillâmes; et, quand nous eûmes perdu l'île de vue, les voiles furent amenées, le bateau fut parfumé et aspergé d'eau rose ; puis l'équipage, composé de quarante hommes, commença une prière pour demander à Dieu que, dans sa bonté, il daignât nous accorder une bonne et heureuse traversée. On fit ensuite un bon repas ; et, quand il fut fini, on mit à la voile, et on se dirigea vers Punto-de-Galle, où nous arrivâmes le 25 au soir.

Nous débarquâmes le 26, et nous fûmes reçus avec une bonté extrême par le capitaine Dickson, chef du port ; il nous invita à déjeûner et à dîner pour tout le temps de notre séjour. M. Read, négociant, nous combla aussi d'attentions. Je dois de même parler avec éloge de M. D. Macdonald, colonel du 19.e régiment de ligne.

Toutes ces personnes ont droit à notre reconnoissance, car elles compatirent à nos malheurs, et elles s'empressèrent de nous secourir. Je n'en puis pas dire autant de celles de qui nous avions droit d'attendre des marques d'intérêt; elles ne montrèrent que la curiosité des femmes de Mall, sans déployer la bienfaisance active des maris de ces dernières. Généreux insulaires! connoître et soulager l'infortune fut pour vous la même chose : que les chrétiens rougissent de penser que, quoiqu'ils professent une religion qui recommande la charité la plus tendre, vous vous êtes montrés à nous comme supérieurs à eux dans la pratique de la vertu et de l'humanité.

Le 5 septembre, je m'embarquai à Punto-de-Galle, sur le navire le *Prince-d'Orange*, commandé par le capitaine Silk, qui m'offrit généreusement le passage et tous les secours dont j'avois besoin.

Le 18, j'arrivai heureusement à Houghly.

Notice sur les Maldives.

L'île de Mall est située par 4° 20′ de latitude nord. Quoiqu'elle ait peu d'étendue, il paroît que le souverain des Maldives l'a choisie pour sa résidence à cause des avantages de sa localité, car elle est défendue de presque tous les côtés par la nature, et l'art peut beaucoup ajouter à cet avantage. Elle est à peu près de forme circulaire, et a trois milles de circonférence. Elle est entourée de tous les côtés, excepté de celui de l'ouest, par un rescif, ouvrage de la nature; et on en a formé un artificiel qui joint les extrémités du grand rescif, et ne laisse que deux passes étroites qui ne peuvent admettre que des bateaux, et que l'on ferme avec des pièces de bois quand on craint une attaque des habitans des Lakedives, ennemis invétérés des Maldiviens. Le ressac est très-fort le long de ce rescif d'enceinte, et par conséquent l'approche en est dangereuse pour un ennemi; mais, entre le rescif et l'île, la mer est aussi tranquille et aussi unie que dans un étang : cet espace a trois cents pieds de largeur. Tous les navires et les bateaux de pêche de Mall y sont mouillés; les premiers sont au nombre de sept, et, dans les saisons convenables, font des voyages à Ceylan, à la côte de Malabar, à Calcutta et à Tchittagong; il y a à peu près une

soixantaine de bateaux pêcheurs. Les marées sont irrégulières, dépendant beaucoup de la force du vent, mais elles s'élèvent généralement à sept pieds.

L'île est fortifiée tout à l'entour, excepté du côté de l'est, qui est le plus défendu par la nature. J'ai compté cent pièces d'artillerie sur les courtines et les bastions qui sont au nombre de dix. Quelques canons sont en fonte; les plus gros sont de douze; la plupart, sinon la totalité, viennent des Hollandois. Ils ne sont, au reste, ni bien montés, ni en bon ordre; les fortifications sont de même en assez mauvais état.

La ville s'étend sur toute la surface de l'île, elle est d'une propreté remarquable; les rues sont larges, et se coupent à angles droits; on les balaie tous les matins. On y entre en canot par plusieurs petites portes du côté de l'ouest. C'est aussi dans cette partie que réside le sultan dans une espèce de citadelle dont les murs, très-hauts, sont percés d'une quantité de meurtrières; un fossé, plein d'eau et large de quatorze pieds, en fait le tour. La maison du sultan est bâtie en pierres; elle est à deux étages, mais elle a une chétive apparence que ne relève pas le toit de copeaux qui la couvre. Les maisons de la ville sont en très-grand nombre et très-commodes, ont des dépendances spacieuses bordées de jolies haies; elles sont généralement bâties en bois et

en nattes; quelques - unes sont entièrement en bois.

Deux mosquées sont les édifices qui attirent le plus les regards d'un étranger par leur grandeur et leur aspect imposant. Le sultan va tous les vendredis faire ses dévotions à un de ces temples quand il se porte bien; mais, durant notre séjour, il fut presque toujours incommodé, et ne quitta guère son palais. Cette même cause me priva de l'occasion d'examiner la citadelle. L'on m'avoit promis de me présenter au monarque quand il seroit en état de recevoir.

Toutes les maisons sont pourvues de puits dont l'eau est excellente; des réservoirs publics servent aux habitans pour leurs ablutions. On voit dans diverses parties de l'île des cimetières; sur les tombeaux s'élèvent des pierres placées perpendiculairement et couvertes d'inscriptions en maldivien, qui sont gravées en caractères arabes dont les habitans font usage.

Il paroît que le gouvernement est absolu et héréditaire dans la famille du sultan. Tous les membres de sa famille demeurent avec lui dans la citadelle; c'est aussi le quartier de ses troupes régulières qui se montent à cent cinquante hommes. On s'accorda unanimement à me représenter les sultans comme usant de l'autorité suprême plutôt en pères qu'en despotes, et la conduite du monarque actuel confirme entière-

ment cette assertion. Les gens pauvres sont nourris et vêtus des bienfaits du roi. Il paroît que les crimes sont rares, et qu'en général les délits sont si peu graves que les peines ne sont jamais sévères. Quand la conduite de quelqu'un trouble la tranquillité publique, c'en est assez pour qu'on le promene dans les rues où chacun lui jette de l'eau et du sable; la honte qui résulte de ce châtiment suffit pour reprimer les gens malintentionnés. Si quelqu'un se permet des actes de violence et de désobéissance, on pense qu'en lui mettant un ou deux jours les ceps aux pieds, on le rappellera au sentiment de son devoir; l'on m'a dit que cette peine, la plus sévère de toutes, étoit infligée deux fois au plus en dix ans. En effet, les habitans de Mall, dont le nombre est environ de deux mille, semblent mener une vie exempte de plusieurs des maux auxquels sont généralement sujettes des sociétés plus polies et moins industrieuses.

Le sultan, nommé Mohammed-Aynock-Dân, a un ministère composé de huit chefs qui portent le titre de visirs; quatre sont de la première ou plus haute classe, les quatre autres sont d'un rang inférieur. Mohammed-Dès-Maïna, commandant en chef; Darra-Mancoson, receveur du revenu, et Ahmed-Vallané-Chahbender, étoient de la première classe : je ne connus pas le quatrième qui étoit malade, et je ne pus pas non plus

apprendre quel étoit son département. Les autres visirs sont subordonnés à ceux-ci, et agissent en quelque sorte comme leurs lieutenans. Les visirs, de même que les gouverneurs de la plupart des îles les plus considérables, ne reçoivent pas d'appointement du trésor du sultan ; ils perçoivent le revenu de certaines îles qui leur sont assignées. Les contributions de toutes les îles se payent à Mall en cocos, écaille de tortue, cauris, etc. ; les plus proches de la capitale l'approvisionnent de volailles, d'œufs, de citrons, de pain, de fruits, de bananes, etc.

On estime à douze cents la totalité des îles qui obéissent au sultan ; ce nombre doit certainement paroître très-considérable, et cependant je crois qu'il approche beaucoup de la vérité ; car j'ai fréquemment reconnu que ce qui, à une certaine distance, paroît n'être qu'une île, est divisé en dix ou douze îlots. Je n'ai pu me procurer des renseignemens assez précis pour calculer la population de cet archipel. Ayant dit au commandant en chef qu'il pourroit demander aux gouverneurs des diverses îles et en obtenir des états de population, et que cette opération seroit utile, ce fut une chose curieuse de l'entendre blâmer cette idée comme très-dangereuse, et comme devant attirer sur les Maldives des calamités semblables à celles qui frappèrent le peuple choisi de Dieu lorsque David en fit le dénombrement.

Les troupes régulières du sultan forment, ainsi que je l'ai déjà dit, un corps de cent cinquante hommes; elles sont vêtues de rouge et armées de fusils et de cimeterres. Chaque homme reçoit quinze seyras (vingt livres) de riz par mois, indépendamment du bétel, et deux habits avec deux mouchoirs par an. Ces soldats ne paroissent à présent avoir rien à faire; ils vivent à leur aise dans la citadelle. On dit qu'autrefois les animosités nationales excitoient des guerres aussi violentes et aussi longues entre les habitans des Maldives et ceux des Lakedives, que celles qui ont existé entre les François et les Anglois; mais, depuis que la reine de Cananor, souveraine des Lakedives, a reconnu la suzeraineté des Anglois, ces guerres ont cessé de déployer leurs ravages. J'ai appris qu'en temps de guerre on faisoit des levées de troupes dans toutes les îles, et qu'elles fournissent beaucoup de monde.

La religion mahométane est la seule professée chez les Maldiviens; et, si l'on en juge par leurs discours et leurs actions quand ils commencent une entreprise, ils semblent être pénétrés d'un sentiment profond de piété envers le Tout-Puissant. Ils n'ont pas de gazettes ni de journaux, et ne connoissent ni les bienfaits de la liberté de la presse ni la tyrannie de la censure. Cependant ils ont un assez grand nombre de livres écrits dans leur langue, et ont l'air de donner beaucoup d'at-

tention aux écoles où l'on enseigne aux enfans à lire et à écrire. Suivant leurs traditions, leurs ancêtres sont venus de la côte du Malabar, il y a plusieurs siècles. Leur langage paroît leur être particulier, du moins il n'a aucune affinité avec aucun de ceux de l'Inde que les gens de notre équipage connoissoient. Toutefois, par suite de leurs rapports fréquens avec l'Inde, plusieurs d'entre eux parlent l'indoustani ; ce fut dans cette langue que je m'entretins avec eux.

Leurs idées sur le mariage ne sont pas gênées par un système rigide de restriction. La pluralité des femmes est permise, mais personne ne peut avoir de concubines ; cette dernière règle paroît due à la politique de leurs prêtres, qui perçoivent une rétribution sur les mariages : une roupie des personnes riches, une demi-roupie de celles de la classe moyenne, et quatre fanons des autres. Si c'est de la simonie, elle ne doit pas charger la conscience d'un poids mortel. Il faut absolument être marié. Les divorces se font sans beaucoup de difficulté. Il paroît que, dans ce cas, l'homme n'est pas tenu de pourvoir à l'entretien de la femme qu'il a répudiée : c'est pourquoi les jeunes filles ont soin, quand on leur fait la cour, de tirer de leurs amans passionnés autant de présens qu'elles peuvent. Quoique ces usages soient peu gênans, j'ai lieu de penser que l'on n'en abuse pas souvent. On me dit que les di-

vorces étoient rares, et que les hommes se contentoient de deux femmes au plus. Les marins ont, il est vrai, des femmes dans plus d'une île qu'ils ont l'habitude de fréquenter; mais cela peut être regardé comme une suite naturelle de leurs coutumes.

La rareté des divorces et la félicité conjugale qui paroît régner dans leurs familles, doivent peut-être s'attribuer à la conduite exemplaire des femmes après le mariage. Les Maldiviens sont actifs et industrieux; il est rare de les voir oisifs; ils sont presque constamment occupés à filer ou à teindre des étoffes, à tresser du coïr (espèce de lin), à ramasser des cauris ou à soigner leurs affaires domestiques. Personne ne croit être en droit de s'abandonner à la paresse, ou de s'abstenir d'un travail qui peut être utile à sa famille. Leur habillement est très-modeste; leurs robes de toile de coton, et quelquefois de soie, serrent le cou, ont de longues manches, et tombent jusqu'aux talons; les riches les ornent de galons d'or autour du cou, et portent, dans ce cas, des boucles d'oreilles et des colliers d'or.

On n'entend guère parler d'adultère ni de fornication, qui d'ailleurs sont punis d'une manière singulière. Le principal visir me dit qu'il y a très-long-temps cinq femmes, convaincues d'un commerce illicite avec les équipages de navires arabes, furent envoyées chacune sur une

île inhabitée, et obligées d'y rester pendant un certain temps et d'y pourvoir à leurs besoins, sans qu'il fût permis à personne de les visiter. Le terme de leur bannissement expiré, on n'en trouva qu'une seule en vie, qui mourut peu de jours après avoir été ramenée. Cet exemple produisit un tel effet, que, depuis, il ne s'est pas présenté un seul cas qui demandât une punition semblable. Quoique révoltant au plus haut degré pour les sensations d'un peuple vivant dans une société polie, ce traitement semble mieux calculé pour arrêter les progrès de l'immoralité, que ne feroient les dommages les plus considérables prononcés par une cour de justice. Les Maldiviens, si bons et si doux, ont sans doute considéré, dans le cas cité plus haut, que des maux désespérés exigent des remèdes violens, et l'expérience a prouvé que leur calcul étoit juste.

(Extrait de la *Gazette de Calcutta*, novembre 1819.)

BULLETIN.

I.

ANALYSES CRITIQUES.

Voyage chez les Mahrattes, par feu M. Tone, *colonel d'un régiment d'infanterie mahratte, traduit de l'anglois par M.* L....., *et publié avec des notes sur l'histoire, le gouvernement, les mœurs et les usages des Mahrattes, rédigées en forme de glossaire par M.* Langlès, *membre de l'Institut,* etc. — Paris, 1820, un volume in-16.

Depuis que les événemens qui se passent dans les pays de la terre les plus éloignés font partie des nouvelles que contiennent chaque jour les gazettes, le nom des Mahrattes a souvent frappé les yeux des lecteurs qui étudient assidument les faits dont le monde est le théâtre. Mais ce peuple, quoique célèbre, est peu connu; il mérite de l'être par le rôle qu'il a joué, rôle brillant, quoique de peu de durée. L'ouvrage que nous annonçons fournit à cet égard des détails très-instructifs et très-intéressans. Nous allons en extraire quelques-uns pour donner une idée de l'origine de ce peuple, et nous renvoyons, pour les autres, au livre même, composé par un militaire qui fut employé au service d'un chef mahratte, et par conséquent se trouva dans la position de bien observer.

Les Mahrattes sont un peuple montagnard. Sa véritable patrie est dans les provinces de Khandeich et de Bagléna, et une partie du Bérar, qui s'étend au nord-ouest jusqu'au Guzurate et à la rivière de Nerboddah. Plus au nord, on rencontre rarement de vrais Mahrattes. Ils possèdent à l'ouest la langue de terre étroite, mais forte, qui borde le Konkan, et qui s'étend parallèlement à la mer depuis Surate jusqu'à Canara. Les états de Tipou les bordent au sud, ceux du Nizam à l'est : ces deux pays sont peuplés de Telingas.

Telles sont les limites de cette contrée qui est fortifiée par la nature, et entrecoupée de montagnes et de défilés. Il n'existe peut-être pas dans l'univers un pays plus propre aux opérations d'une guerre défensive. Aussi, quelle qu'ait été la fortune des Marhattes en rase campagne, ils furent toujours invincibles dans leur patrie tant qu'ils n'eurent à combattre que des armées composées d'habitans de l'Inde.

Il doit sembler extraordinaire qu'une nation aussi nombreuse que les Mahrattes, douée d'un caractère actif, turbulent, audacieux, n'ait commencé à faire parler d'elle que fort tard. Ils se trouvèrent exposés des premiers à la fureur des mahométans qui ravagèrent la presqu'île de l'Inde; mais ils ne furent jamais entièrement soumis et n'adoptèrent pas l'islamisme; ils conservèrent leur religion, leurs mœurs, leurs coutumes. Enfin, vers le milieu du dix-septième siècle, ils sortirent de leur obscurité. Sevadjy Radjah ou chef d'une des petites principautés dans lesquelles le pays étoit divisé, se fit connoître par sa bravoure dans le temps où Aurengzeb combattoit contre ses propres frères pour régner seul sur l'Indoustan. Sevadjy fournit des secours à ce monarque, qui le regardoit comme son vassal;

mais Sevadjy, qui n'étoit ni moins ambitieux ni moins fier qu'Aurengzeb, rejetoit bien loin toute idée de dépendance. Après plusieurs guerres heureuses contre les petits princes qui l'entouroient, il poussa ses conquêtes plus loin, brava la puissance d'Aurengzeb, lui causa même de vives inquiétudes, le contraignit à payer le quart brut des revenus du Dékan, et mourut, en 1680, souverain d'un territoire immense. Les Européens qui faisoient le commerce de l'Inde s'empressoient à l'envi de rechercher son amitié, parce que souvent ils furent victimes de sa rapacité. Les voyageurs de cette époque qui nous ont laissé leurs relations, parlent tous avec admiration et crainte de Sevadjy. C'est dans leurs ouvrages qu'il faut lire les particularités de la vie de cet homme extraordinaire.

Le système de gouvernement qu'il institua n'avoit rien de commun avec la plupart des monarchies de l'orient : il est bon d'entrer à cet égard dans quelques détails, parce qu'ils serviront à expliquer plusieurs choses qui sont obscures, lorsque l'on n'a pas ces connoissances préliminaires. Un vice-roi étoit chargé de transmettre les ordres du radjah aux conseillers d'état ou pradhan : ceux-ci avoient un président ou peïchoua : tous étoient de la caste des Bramines et amovibles à la volonté du radjah. Mais, vers 1700, le peïchoua, profitant de la foiblesse du radjah, qui, de même que la plupart des souverains absolus de l'orient, s'endormoit sur le trône, confina ce prince dans la forteresse de Sattarah, et s'arrogea l'exercice de la puissance souveraine; il établit le siége de son gouvernement à Pounah. Cet usurpateur, nommé Baladjy, qui égaloit Sevadjy en talent, en ambition et en audace, donna un accroissement prodigieux au territoire des Mahrattes, et une nouvelle impulsion à un peuple brave et entrepre-

nant. Le Bengale et plusieurs provinces de l'empire mogol ne furent pas à l'abri des incursions et des déprédations des Mahrattes.

Cependant ces excursions, si souvent répétées, firent sortir plusieurs princes mahrattes de leur engourdissement; ils profitèrent des fréquentes absences du peïchoua pour secouer son autorité et formèrent six états indépendans, et d'autres qui reconnoissoient la suzeraineté du radjah de Sattarah, ou plutôt du peïchoua de Pounah. La formation successive de ces petits états produisit un prompt changement dans le système politique établi par Sevadjy; son gouvernement monarchique fit place à une confédération aristocratique dans laquelle les chefs se réunissoient pour la défense de leurs états respectifs. Les principales dynasties mahrattes étoient les Scindiah, qui faisoient leur résidence à Oudjein, et les Holkar à Indore. Cet ordre de choses n'existe plus. Après une guerre opiniâtre, les Anglois ont franchi les montagnes qui défendoient l'indépendance des Mahrattes. Ceux-ci pouvoient mettre sur pied une armée de 64 mille hommes d'infanterie, et 210 mille de cavalerie. Ces nombreuses armées, auxquelles il faut ajouter des nuées de Pindarys, n'ont pu tenir contre la tactique européenne; elles ont disparu avec leurs chefs, si redoutables et si turbulens. Cette mémorable expédition, terminée au mois de mars 1819 par le marquis de Hastings, gouverneur général des possessions angloises dans l'Inde, a consommé la ruine totale de la puissance mahratte.

Les Anglois n'ont pas laissé subsister la dangereuse dignité de peïchoua, qui nous rappelle nos maires du palais; elle pouvoit faire naître de dangereuses conspirations contre eux; ils l'ont abolie. La famille du radjah de Sattarah a recouvré toutes les attributions de son ancienne dignité, mais on ne lui laisse qu'un territoire resserré; le

prince et ses parens végètent dans une pompeuse nullité à Sattarah, tandis que Pounah, la ville sainte des Mahrattes, est possédée par les Anglois. Les autres princes mahrattes ont de même été privés d'une partie de leurs possessions.

La puissance mahrratte s'est évanouie; mais le peuple qui habitoit les Ghâttes avant que Sevadjy le fît connoître au loin, subsiste toujours. Sa religion, ses mœurs, ses usages, et surtout ce caractère bouillant qui le distingue des Indous, n'ayant éprouvé aucune altération, l'ouvrage que nous annonçons, quoique composé long-temps avant la catastrophe que nous venons de rapporter, n'a rien perdu de son exactitude ni de son intérêt. Pour bien connoître une nation, il faut la voir dans un état de parfaite indépendance, afin que les hommes avec qui l'on forme des relations montrent ouvertement leur caractère. M. Tone ayant été officier au service de Scindiah et de Holkar, a pu connoître, mieux que le voyageur le plus instruit, le peuple au milieu duquel il vivoit. Il consigna ses observations dans des lettres adressées au chevalier Malcolm, connu par ses talens dans la carrière militaire et politique comme dans la carrière littéraire. Ces lettres furent imprimées à Bombay en 1798. Leur auteur mourut quelques années après devant une forteresse qu'il assiégeoit.

Le tableau de l'administration des princes mahrattes laisse lieu de douter si les peuples ont perdu en passant de leur autorité sous celle de la compagnie angloise. La sûreté et le bien des particuliers n'avoient aucune garantie. Les agens du gouvernement, sujets à des déplacemens continuels, ne mettoient pas de bornes à leurs injustices et à leurs rapacités. Le peuple étoit en proie à la misère. La famine exerçoit souvent ses ravages dans un des plus beaux et des plus fertiles pays de l'univers. On est saisi de surprise et d'horreur en réfléchissant aux retours multipliés

de ce fléau dans cette contrée : M. Tone en explique la cause. « Dans un pays tel que celui-ci, où les révolutions sont si fréquentes, la sécurité, ce grand aiguillon de l'industrie, n'existe plus. Le raya, qui cultive cette année les champs qui lui appartiennent, n'a aucune certitude de les posséder encore l'année prochaine ; ou, s'il les conserve, il est probable que, sous un gouvernement qui ne doit sa prépondérance qu'à la supériorité de ses armes, des corps de troupes nombreux seront cantonnés dans son voisinage ; c'est le coup le plus funeste qui puisse être porté à l'industrie ; car une armée de Mahrattes est plus destructive et plus insatiable qu'une armée de sauterelles. Les propriétés de leurs amis, celles de leurs ennemis deviennent indistinctement la proie de leur aveugle brigandage. Il résulte de cet état de choses, que chaque homme ne travaille que dans la proportion de ses besoins, et que le produit annuel est précisément égal à la consommation ; il n'y a ni magasins ni greniers publics ; par conséquent, une sécheresse ou des pluies trop abondantes occasionnent une famine. Le laboureur abandonne son champ et se réfugie vers les côtes ou dans des lieux qui ont moins souffert de la disette ; mais cet accroissement subit de population y porte aussi la famine, et le mal devient alors universel. »

Jamais un mal ne va seul : la mortalité vient à la suite de la famine. Le fréquent retour de ces calamités endurcit le cœur des Indous. Ces hommes qui, par principe de religion, n'osent pas donner la mort à un être vivant, voient de sang froid expirer à leurs côtés leurs parens et leurs amis. Cependant le pays se dépeuple, et des étendues immenses de terrain restent en friche pendant des années entières.

M. Tone entre dans des détails très-curieux sur les ar-

mées mahrattes, sur les troupes qui les composent, sur leur manière de faire la guerre. Ils ont aussi une fête militaire qui se célèbre le 11 octobre. Elle est en tout opposée à la fête de l'agriculture observée chez les Chinois; car, après beaucoup de cérémonies, on exécute celle de ravager un champ.

L'ouvrage est traduit avec exactitude; il est terminé par des notes rangées, d'après leur ordre alphabétique, dans lesquelles M. Langlès donne l'explication d'un grand nombre de mots employés par M. Tone, et qui se présentent souvent dans les voyages et les relations de l'Inde. On doit savoir gré à ce savant d'un travail qui répand beaucoup de lumières sur l'histoire, les usages et la géographie de l'Inde, et qui facilite la lecture des livres où il est question de ce pays sur lequel il nous reste encore tant à apprendre.

Tableau historique, politique, physique et moral de Malte et de ses habitans, depuis les temps les plus reculés jusqu'à la paix générale de Paris de 1814, *avec des notes critiques et littéraires; par* F. A. de Chistophoro d'Avalos; seconde édition. — Paris, 1820, 2 vol. in-8°. (1).

Les écrivains qui ont donné des ouvrages spéciaux sur Malte se sont plus occupés de ce qui étoit relatif à l'ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem, maître de cette île, que de l'état des habitans indigènes. M. d'Avalos suit une marche opposée. Il observe avec raison que, pour juger les Maltois, il est indispensable de connoître leurs institutions anciennes, les lois et les formes du gouvernement qui les

(1) Chez Dentu, imprimeur-libraire, rue des Petits-Augustins. — Prix, 10 fr.

régissoit. Faute de ces notions préliminaires, plusieurs historiens se sont formé des idées très-fausses sur ce peuple. Ils ont représenté Malte comme un rocher stérile habité par une poignée d'hommes ignorans et superstitieux, esclaves des préjugés les plus grossiers, paresseux, dénués d'énergie, et auxquels les chevaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem avoient apporté les premières lumières de la civilisation.

M. d'Avalos prouve par des faits combien ces idées sont erronées. Il montre que la sûreté des personnes et des propriétés et la jouissance de tous les droits de la liberté civile étoient garanties aux Maltois par l'institution de leur conseil populaire, dont l'établissement remontoit à une époque très-reculée, c'est-à-dire à l'expulsion des Sarrasins vers 1090. Le conseil populaire des Maltois exerçoit la puissance législative; non seulement il nommoit les membres des administrations, mais il surveilloit leur conduite; et, quand elle étoit répréhensible, il les déplaçoit.

La cession de Malte, faite par Charles-Quint à l'ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem en 1530, après qu'il eut été obligé par les Ottomans d'abandonner l'île de Rhodes, amena de grands changemens dans l'état politique des Maltois.

Cependant, en vertu des conventions conclues entre l'empereur, l'ordre et les habitans, le grand-maître ne pouvoit changer la forme de leur gouvernement ni leurs lois; et chaque nouveau grand-maître, avant de prendre possession de sa dignité, étoit tenu de prêter le serment solennel de maintenir inviolablement les institutions établies. Mais que servent les traités, les conventions, les engagemens, quand aucune garantie n'en assure l'exécution? Le conseil cessa graduellement de représenter le peuple maltois; les grands-maîtres le composèrent de leurs créa-

tures, qu'ils nommoient et déplaçoient suivant leur volonté. Ces hommes, disposés à sacrifier leurs devoirs à leur intérêt, consentirent à tout ce qui leur étoit demandé. Enfin, on ne les consulta plus que pour la levée des impôts, pour la construction des forts et des édifices utiles à l'ordre ou au public.

Dès le premier moment de la cession de l'île de Malte à l'ordre, plusieurs habitans des plus considérables, prévoyant qu'avec le temps leur patrie perdroit les institutions qu'ils chérissoient, protestèrent contre la mesure que prenoit l'empereur, et se réfugièrent en Sicile, où leurs descendans tiennent encore un rang distingué parmi les familles les plus qualifiées de cette île.

Les changemens introduits par les grands-maîtres dans la forme du gouvernement de Malte rencontrèrent des obstacles. Des insurrections éclatèrent de temps en temps; elles avoient pour objet de forcer les grands-maîtres à rendre au peuple ses droits et ses priviléges que les rois de Sicile et d'Aragon lui avoient garantis. Ces efforts ne produisirent rien; et, dans le dernier code publié en 1783 par le grand-maître Rohan, il est à peine question du conseil populaire et des priviléges des Maltois. Cette infraction manifeste des droits fondamentaux et des libertés des Maltois que l'ordre avoit juré de maintenir, observe M. d'Avalos, servit de prétexte à plusieurs d'entre eux, à l'époque de l'invasion des François, pour justifier leur conduite envers l'ordre.

Malgré le mécontentement qu'excita parmi les Maltois la publication du code Rohan, M. d'Avalos déclare qu'il n'y a peut-être pas eu de grand-maître qui ait été plus universellement et plus sincèrement aimé du peuple, et que sa mort fut regardée comme une calamité publique.

L'ordre a perdu l'île de Malte; les François, qui la lui

avoient enlevée, et qui, par la belle et courageuse défense du général Vaubois, y ont laissé un glorieux souvenir, en ont à leur tour été expulsés par les Anglois. Le pavillon britannique flotte sur ces mêmes bastions où l'Isle-Adam et la Valette avoient planté le drapeau de la religion que toutes les forces des musulmans n'en purent arracher. Les Maltois devinrent sujets de la Grande-Bretagne. Leur île forma un des points nombreux que cette puissance a eu l'art d'acquérir et de conserver sur tout le globe dans les positions les plus favorables pour le soutien de ses forces navales et l'accroissement de son commerce. Suivant le témoignage de M. d'Avalos, les Maltois ne regrettèrent pas ce changement de domination. Durant la longue lutte dont la détention de leur île par les Anglois fut un des prétextes, ils ont joui de tous les avantages compatibles avec les circonstances impérieuses de la guerre. Depuis le traité de paix qui a confirmé la réunion de leur île à l'empire britannique, ils sont persuadés que les précieuses institutions de la Grande-Bretagne établies chez eux leur rappelleront celles qu'ils se sont montrés si jaloux de conserver dans tous les temps. Ils espèrent qu'un heureux avenir leur fera oublier le passé, qui ne fut pas stérile pour eux; car ils reconnoissent que l'ordre qui avoit usurpé leurs libertés les dédommageoit de cette privation par des bienfaits sans nombre.

Nous ne suivrons pas M. d'Avalos dans tous les détails de son intéressant ouvrage. Peut-être semblera-t-il qu'il n'a vu son sujet que du beau côté. En effet, il est prodigue d'éloges, et jamais il n'y met de restrictions. Quelquefois aussi on le voit s'abandonner à des digressions absolument étrangères à son sujet : c'est surtout dans les notes que ce défaut est le plus sensible. En revanche, elles contiennent des actes authentiques que l'on chercheroit inutilement

dans les autres ouvrages qui ont été écrits sur Malte. Ce sont des morceaux précieux pour l'histoire ; ils donnent du poids à plusieurs assertions de M. d'Avalos, et l'on est tenté de partager son avis quand, muni de ces armes, il combat l'opinion de quelques auteurs qui l'ont précédé.

II.

MÉLANGES HISTORIQUES ET GÉOGRAPHIQUES.

TEMPÊTE A WARDOEHUUS.

Extrait d'une lettre écrite de ce fort, le plus septentrional de l'Europe, bâti sur l'île de Wardoe, située par 70 degrés 22 minutes de latitude boréale, et qui fait partie du bailliage norvégien de Finmark.

6 avril 1820.

L'année actuelle a commencé par des coups de vents aussi impétueux que ceux par lesquels l'année passée a fini. Le 12 et le 13 janvier, le thermomètre baissa jusqu'à 30 degrés au-dessous de zéro ; le 14 et le 15, une tempête affreuse se fit sentir par un vent de sud ; le 20, il passa brusquement à l'est et souffla avec tant de violence, qu'aucune créature humaine ne pouvoit ni se tenir debout, ni respirer en pleine campagne. Le 21 au matin, le vent sauta à l'est-nord- est ; au point du jour, la mer offroit un aspect terrible ; les vagues frappoient la côte avec tant de furie que Wardoë, qui est un rocher solide, en fut

ébranlé; les îles voisines, telles que Renœ et Hornœ, étoient entièrement ensevelies sous les flots. Warberg même, qui s'élève à quatre cents pieds au-dessus de la surface de la mer, étoit complétement inondé par les lames; de sorte que l'eau se précipitoit en torrens le long du flanc occidental de cette montagne. Ce fut un bonheur pour le bourg de Wardoë que le vent soufflât de l'est, et que la masse des glaces de la partie méridionale de la passe eût acquis, par la longue durée du froid, la hauteur d'un rempart placé en avant des magasins et des bateaux tirés sur la grève, ce qui lui donna la force de résister à la fureur de la mer; toutefois elle finit par céder, les vagues la brisèrent en pièces qu'elles précipitèrent sur un navire russe et sur un bateau qui furent écrasés. Si le vent eût tourné autant au sud-est qu'il se porta au nord-est, les navires, ainsi que la plupart des maisons les plus considérables du bourg, auroient été détruits.

La tempête continua, tantôt du nord, tantôt de l'ouest, jusqu'au 6 février, que le froid fut de 32 degrés; l'air étoit en même temps si lourd, que l'on éprouvoit la plus grande difficulté à respirer. Ensuite le froid diminua, mais le vent continua à souffler avec la même violence de différens coins. Ce ne fut que le 4 mars que le temps fut assez adouci, pour que l'on pût se hasarder en mer; mais aucun poisson ne se montra. Le 21, il fit très-doux; la mer étoit unie comme un miroir, ce que l'on voit très-rarement sous cette latitude. Du 21 mars au 4 avril, la tempête recommença avec une fureur nouvelle, et le froid fut vif. Hier et aujourd'hui, le temps a été supportable; on a pu aller en mer, mais aucun indice n'annonce l'arrivée du poisson. La pêche du printemps pourroit bien par conséquent n'avoir pas lieu cette année, ce qui est un triste pronostic

pour la nourriture des pères de famille et des domestiques. (Extrait de la feuille suédoise, intitulée *Inrikes Tidningar*, 21 octobre 1820.)

Volcan de Gounong-Api.

M. Baumhauer, résident à Banda, mande, sous la date du 13 juin dernier (1820), que, deux jours auparavant, vers onze heures et demie du matin, le volcan de Gounong-Api avoit fait une explosion si terrible, que tous les habitans, que le devoir de leur place ne retenoit pas, se réfugièrent à la grande île de Banda.

Vers les deux heures, de grandes pierres enflammées, lancées en l'air par le volcan, embrasèrent en tombant tout ce qui se trouvoit à leur proximité; cependant un grand bruit souterrain se faisoit entendre par intervalles, et un tremblement de terre ébranloit les maisons; la commotion se communiqua même à la mer, et les vaisseaux qui se trouvoient dans la rade furent violemment agités. La fumée et les cendres vomies par l'explosion obscurcirent bientôt l'air; et la montagne, ainsi que le village de Lonthoir, furent quelque temps cachés par ces nuages enflammés. Vers le soir, le bruit augmenta, les pierres furent lancées à une hauteur double de celle de la montagne, qui parut alors couverte d'une mer de feu. Ce spectacle devint encore plus affreux par le redoublement des secousses, par les mugissemens du volcan, par un orage terrible, par les éclairs dont l'air étoit embrasé; tous les habitans des îles passèrent la nuit dans la plus grande consternation, et la plupart même des Ceramois et des Goramois s'enfuirent au point du jour dans les chaloupes et les bateaux qui se trouvèrent sous leur main.

Pendant la journée du 12, la montagne vomit constamment du feu et des pierres; la pluie de cendres s'étendit sur Neïra, Lonthoir et les environs ; les arbres étoient couverts de sable. Tous les puits non fermés sont détruits, les plantes potagères sont desséchées sur pied, plusieurs animaux et quelques oiseaux ont perdu la vie. Un nouveau cratère s'est ouvert au côté nord-ouest du volcan ; il a lancé des pierres aussi grosses que les maisons de Banda ; cependant l'ancienne ouverture a fait plus de mal que la nouvelle. Selon Valentyn, l'éruption de 1690 dura cinq ans. Un vieillard, digne de foi, assure que celle de 1765 continua jusqu'en 1775. Il s'en faut que nous soyons tranquilles pour l'avenir. On ne sait pas encore si quelqu'un a été tué par l'explosion. (Extrait des journaux hollandois du 7 au 10 novembre 1820.)

Lettre de M. Menu de Minutoli, général prussien, qui voyage en Egypte.

Alexandrie, 13 septembre 1820.

Le 7 de ce mois, vingt-un jours après mon départ de Trieste, je suis heureusement arrivé dans cette ville. Des calmes fréquens et deux tempêtes ont tantôt retardé, tantôt hâté violemment ma traversée. Le 7, après midi, j'aperçus enfin la côte d'Afrique qui s'élevoit au-dessus des flots comme une longue bande blanche. Bientôt la colonne de Pompée et le palais du pacha, situés sur le port, s'offrirent à mes regards avides, et la ville entière sortit graduellement de la mer. A peine étions-nous mouillés dans le port, que M. Drovetti, auquel j'avois été recommandé, vint à bord du navire, et, de la manière la plus obli-

geante, m'offrit sa maison et ses services. Je le priai de se charger de mes lettres de recommandation pour M. Bogos, premier ministre du pacha, qui me fit dire le lendemain matin qu'il seroit charmé de me voir, mais qu'il laissoit entièrement le jour et l'heure à mon choix. Les nombreuses visites que je reçus du consul prussien et d'autres Européens, notamment des savans qui m'accompagnent et qui étoient arrivés à Alexandrie cinq jours avant moi, me retinrent le 8 à bord. Le 9, à sept heures du matin, accompagné du consul de Prusse, de M. Drovetti, d'un drogman et d'un janissaire, j'allai au palais du pacha Mehemed-Aly. M. Bogos vint au-devant de moi jusqu'à la dernière marche de l'escalier, et me mena dans la salle d'audience, qui, ainsi que l'antichambre, étoit remplie d'officiers : le pacha me reçut debout, ce qui est la plus grande marque de distinction qu'il puisse donner, et me fit asseoir à côté de lui sur son divan, on servit du café. Par considération, il s'abstint de fumer. Il me parla de la manière la plus gracieuse et me promit toutes les facilités possibles, et même de me faire accompagner et protéger durant mon voyage par un officier de sa maison. Je dois cette distinction, qu'il n'a encore accordée à aucun voyageur, à ce qu'il est très-flatté de recevoir la visite d'un général prussien et de plusieurs de ses compatriotes. Il m'a invité de venir le voir souvent ; j'y suis retourné hier ; j'ai refusé son offre de se charger de mon entretien dans cette ville ; mais j'accepterai le bâtiment qu'il m'a proposé pour me conduire au Caire.

Mehemed-Aly est un homme de cinquante à soixante ans, d'une physionomie agréable ; son regard annonce un homme de beaucoup d'esprit et de talent. Il a d'une main vigoureuse effectué dans cette contrée des choses que l'on regardoit auparavant comme impossibles. Par exemple, il a établi la

sûreté publique et particulière dans toute l'Egypte, et la police la plus sévère dans les villes ; de sorte qu'un Européen peut aujourd'hui, même en conservant le costume franc, voyager avec la plus grande sécurité depuis les bords du Delta jusqu'aux cataractes, et depuis les Oasis jusqu'à la mer Rouge. Récemment, il a soumis la tribu arabe qui habite les Oasis de Jupiter-Ammon et d'Audjela, et leur a enlevé les moyens de menacer l'Egypte. Actuellement, il emploie tous ses efforts à relever l'agriculture du pays, à introduire la culture de la soie, etc.

L'intérieur et l'extérieur d'Alexandrie offrent un triste aspect. La ville, avec ses maisons peu considérables et sans toits, semble avoir été saccagée ; les environs n'offrent qu'un sable stérile et des décombres. On aperçoit çà et là un petit jardin rempli de dattiers qui d'abord plaisent aux yeux d'un Européen, mais qui ensuite le fatiguent par leur monotonie. Cependant l'étranger, qui est transporté d'Europe ici comme par magie, regarde avec quelque intérêt tant de choses nouvelles pour lui, ces longues files de chameaux, ces hommes de toutes les couleurs et vêtus de costumes variés à l'infini qui se pressent dans les rues étroites de la ville. On évalue sa population, en y comprenant les Européens, à quinze mille habitans. Les fréquens séjours du pacha et l'activité sans cesse croissante du commerce la font augmenter. Le nombre des Européens y devient aussi tous les jours plus considérable.

La chaleur monte journellement à 23 et 24 degrés de Réaumur; ce qui ne me surprend pas, puisque, à bord du navire, elle étoit ordinairement de 24 à 26 degrés, et que, de plus, je ne trouvois pas beaucoup d'abri contre les rayons du soleil. Le ciel d'Alexandrie n'est pas favorable aux observations astronomiques, car il est toujours blanchâtre, et la partie qui s'élève au-dessus du désert offre un

aspect rougeâtre et comme embrasé. Les nuits sont extrêmement humides. Aussitôt que le soleil est couché, on est tout mouillé, et alors les Européens se retirent dans leurs maisons. On a avec raison attribué à cette nature de l'atmosphère, et au sable saturé de particules salines, les ophthalmies si fréquentes dans le pays. Il faut donc se garder soigneusement de l'air du soir, et, lorsque l'on est obligé de s'y exposer, se bien couvrir la tête et les yeux; ce que font les indigènes avec leurs grosses couvertures de laine. Tout ce que j'ai pu apprendre jusqu'à présent sur la peste qui reparoît ici tous les ans, c'est qu'autrefois elle n'y étoit pas endémique, et qu'elle y a été introduite dans les derniers temps par les relations commerciales avec Constantinople, qui sont devenues plus fréquentes. Cette année, elle n'a pas été très-meurtrière, quoique la doctrine du fatalisme y empêche, comme dans la capitale de l'empire ottoman, de prendre aucune précaution contre ce fléau. La même cause s'est aussi opposée à l'exécution des sages desseins du pacha, qui, par l'établissement de la quarantaine et de lazarets, vouloit protéger l'Egypte par mer contre la maladie.

Mon hôte, M. Drovetti, ancien consul général de France, me comble de politesses; c'est un homme très-honnête et très-instruit qui a beaucoup de crédit auprès du pacha. Il m'a rendu des services essentiels, et m'a été très-utile pour mon entreprise. Il connoît toute l'Egypte, et possède la collection la plus considérable et la plus précieuse d'antiquités du pays.

Ma cour est remplie de chevaux d'Egypte, d'Arabie et de Dongola, tous attachés par les jambes; entre leurs rangs se promène une grande autruche; des Orientaux de toutes les sortes qui vont et viennent ajoutent à la singularité du coup d'œil. A dîner et à souper, nous mangeons

des dattes et des bananes, et, de même que les nababs de l'Inde, nous faisons chasser les mouches par de petits nègres. Ces jeunes esclaves, qui viennent de Sennaar et du Darfour, sont très-communs; j'en acheterai un, et je tâcherai de l'emmener en Europe.

Le canal que le pacha a fait creuser entre Ramaniéh et Alexandrie est d'une grande utilité pour le commerce, parce que le Bogaz n'est pas toujours navigable, et que l'entrée, ainsi que la sortie du Nil, sont sujètes à de grands dangers. Ce canal garantit en outre pour l'avenir l'avantage d'une irrigation plus facile, et par conséquent d'une meilleure culture dans les environs d'Alexandrie, où l'eau douce est très-rare. Ce canal, qui se décharge dans le vieux port en suivant une direction tortueuse, a une largeur et une profondeur inégales; il a été achevé en trois mois par les bras réunis de deux cent cinquante mille hommes, travail que l'on peut comparer aux entreprises des anciens souverains de l'Egypte par le rassemblement des forces qui ont été employées à son exécution. Malheureusement ses bords, qui ne consistent en grande partie qu'en sable mobile, ne sont pas encore convenablement préservés des éboulemens, mais sans doute ils se consolideront. Le lac Maréotis, par la rupture d'une digue durant la guerre terminée en 1801, avoit empiété sur les terrains environnans; une assez grande partie s'étoit ensuite desséchée; mais le débordement extraordinaire du Nil pendant deux années consécutives a remis cette étendue d'eau dans son état précédent, a anéanti deux cents villages, ou les a privés de leurs moyens d'existence, indépendamment du tort que ces eaux feront tôt ou tard à la santé des habitans d'Alexandrie.

J'ai vainement cherché dans Alexandrie la fameuse porte de Rosette, qui passoit pour un charmant modèle de

l'architecture mauresque. Son ancienne forme a disparu; on ne retrouve pas non plus les anciens murs d'enceinte ni les portes qui les ornoient et les défendoient : la pacha a changé, fait abattre ou munir de nouveaux ouvrages tout ce qui existoit. Ils consistent en murailles et en portes crénelées qui sont mal construites et entourées de mauvais fossés. Les principales portes forment des espèces de donjons munis de canons. Alexandrie n'est guère en état de faire une longue résistance, soit par terre, soit par mer. On voit en dehors des murs les forts Crétin et Caffarelli, bâtis par les François sur des monticules de décombres. Ils commandent les environs; mais leur position est trop escarpée, et par conséquent leur feu plonge trop. Je visitai devant la porte de Rosette le champ de bataille où, le 21 mars 1801, les généraux Abercrombie et Rozières perdirent la vie. Les François occupoient un terrain très-avantageux; et, si le dernier général eût été convenablement soutenu, il eût pu remporter la victoire. Les deux armées étoient retranchées, circonstance omise dans le plan de cette bataille, que le général Wilson a joint à son ouvrage.

Excepté des restes d'anciens bains et d'une quantité de belles colonnes de granite qui sont debout ou couchées à terre sur le chemin de Canope, dans l'intérieur de ce qu'on appelle la ville maure, aujourd'hui détruite, je ne vis aucune antiquité qui mérite d'être citée. La colonne de Pompée et les deux obélisques nommés les aiguilles de Cléopâtre sont trop connues pour que je les décrive. J'observerai, à l'égard de la colonne, qu'elle a été consacrée à Dioclétien, comme nous l'ont appris les travaux du capitaine Dundas et du lieutenant Desada, qui, après trois semaines d'efforts, ont mis au jour et déchiffré l'inscription qui étoit cachée.

M. Liman, qui doit m'accompagner comme architecte, n'étant pas encore arrivé, je partirai dans quelques jours pour le Caire avec le docteur Scholz, chargé de la partie philologique du voyage, pour établir notre dépôt dans cette capitale. Dans l'intervalle, les docteurs Hemprich et Ehrenberg, naturalistes de l'expédition, feront une excursion au lac Mœris et dans les environs, pour laquelle le pacha leur a donné huit chameaux avec leurs conducteurs. A mon retour du Caire, mon projet est d'aller d'abord à Cyrène et à l'Oasis de Jupiter-Ammon, probablement en suivant la côte de la mer, afin de visiter Parætonium et d'autres lieux célèbres de l'antiquité. Je compte revenir par Audjélah, Siouah et la petite Oasis. Je me promets, sous tous les rapports, une riche récolte de ce voyage. Heureusement, le pacha de Derné a été placé par Mehemed-Ali, qui a épousé sa sœur. D'après les détails que M. Drovetti m'a donnés sur le temple de Jupiter-Ammon, qu'il a visité, il ne reste que peu de chose de cet édifice ; mais l'on y voit encore des constructions inférieures que j'examinerai attentivement au moyen des fouilles que je ferai.

Notice sur les compagnons de voyage du général de Minutoli.

M. Hemprich, docteur en médecine, est né en Silésie; il a étudié à Breslau et à Berlin, et s'est principalement appliqué à l'histoire naturelle. Il a, depuis quelques années, été professeur de cette science à l'Ecole royale militaire de Berlin, et occupe la place d'aide au muséum zoologique de cette capitale. Peu de temps avant son départ, il a publié des *Principes d'histoire naturelle;* il a laissé incomplet un ouvrage plus considérable, l'*Histoire naturelle des Amphibies*.

M. Ehrenberg, également docteur en médecine, né dans le duché de Saxe, a étudié à Leipzig et à Berlin. L'amitié la plus étroite le lie à M. Hemprich. Ces deux savans n'ayant pas voulu se séparer, ils ont obtenu de l'Académie royale de Berlin la permission d'accompagner M. de Minutoli; ce qui leur a été accordé d'autant plus volontiers, que l'on a entrevu le grand avantage qui résulteroit de la réunion de leurs connoissances. M. Ehrenberg s'est surtout occupé de botanique et d'entomologie.

M. Liman, peintre et architecte, né à Berlin, est un artiste très-distingué; il avoit précédemment fait un voyage à Rome, et il y est retourné avant d'entreprendre l'expédition actuelle, afin de recueillir des renseignemens de M. Gau, qui arrive d'Egypte, et étudier les trésors de l'art que ce dernier en a rapportés.

M. Scholz, de Cologne, connoît à fond les langues de l'orient qu'il a étudiées à Paris sous M. Sylvestre de Sacy. Le général de Minutoli le rencontra à Rome; et, sur la recommandation pressante de M. Niebuhr, ministre de Prusse à Rome, le prit pour compagnon de voyage.

Fleur d'une grandeur extraordinaire.

M. Robert Brown a communiqué, le 30 juin 1820, à la société linnéenne de Londres, une notice sur un nouveau genre de plantes découvert, en 1818, à Sumatra, par le feu docteur Arnold. Il a été nommé *Rafflesia*, en l'honneur de sir Stamford Raffles, auteur de l'histoire de Java, et sous les auspices duquel M. Arnold voyageoit.

La fleur, qui sort immédiatement d'une racine droite, a des pétales ronds, imbriqués, d'un brun-obscur, et ressemble assez à une tête de chou : mesurée sur place dans

son épanouissement, elle avoit trois pieds de diamètre; elle pesoit quinze livres.

M. Brown pense que cette plante singulière a de l'affinité avec les aristoloches et les grenadilles; mais il ne décide pas duquel de ces genres elle s'approche le plus. Il suppose que c'est peut-être une plante parasite qui vit sur la racine d'un autre végétal. C'est ce que des recherches ultérieures pourront faire connoître.

On voit combien cette notice est incomplète et peu satisfaisante. La plus grande fleur connue jusqu'à présent est celle de l'*aristolochia cordata*, plante grimpante dont les fleurs, suivant le témoignage de M. de Humboldt, ont quatre pieds de circonférence. Cette plante croît dans l'Amérique méridionale, sur les bords du Rio-Magdalena. Les enfans s'amusent à s'en couvrir la tête. (Voyez *Tableaux de la nature*, traduits de l'allemand par J.-B.-B. Eyriès, Tom. II, p. 62, et *Nova Genera plantarum*, Tom. II, p. 149.)

Mancenillier.

Dans la plupart des îles Antilles, les bords sablonneux de la mer produisent des forêts entière de cet arbre, dont le fruit ressemble tellement aux plus belles espèces de pommes d'Europe par son volume, sa forme, son odeur et sa couleur, qu'on est tenté de les goûter lorsqu'on ignore que ces pommes sont un poison dangereux et quelquefois mortel. La surface entière de l'arbre est si vénéneuse que les gouttes de pluie, qui, après avoir passé sur les feuilles, tombent accidentellement sur la peau humaine, y font élever des ampoules. On affirme même que l'atmosphère est imprégnée de miasmes délétères sous cet arbre, et qu'on risque la vie à s'endormir

sous son ombre. Tel est le danger; voici les remèdes qui se trouvent tout auprès :

Le premier est le cèdre blanc (*Bignonia leucoxylon*). Presque partout où croît un mancenillier, on voit à côté un cèdre blanc qui entremêle ses feuilles avec celles de l'arbre dont il est l'antidote; c'est un grand et bel arbre; et le suc des feuilles, pris à l'intérieur, lorsqu'on a eu l'imprudence de manger le fruit du mancenillier, est un antidote également prompt et sûr; il dissipe les douleurs et prévient les suites de l'empoisonnement; il guérit incontinent les vessies que le jus âcre de la pomme fait élever dans la bouche ou l'œsophage. On peut se contenter de mâcher les feuilles, sans perdre le temps nécessaire pour en exprimer le jus.

Un second antidote contre le poison du mancenillier est l'eau de cette même mer sur les bords de laquelle l'arbre s'élève et croît exclusivement. Il suffit de s'y plonger et d'avaler une petite quantité de cette eau, pour neutraliser tous les effets du poison avec autant de promptitude et de sûreté que lorsqu'on fait usage du cèdre blanc. (Mémoire lu à la Société de physique et d'histoire naturelle de Genève, par le docteur Chisholm.)

Le Camphrier de Sumatra.

Kœmpfer avoit dit, dans ses *Amœnitates exoticæ*, que le camphre de Sumatra, de Borneo et des environs de Malacca, étoit produit par un arbre différent de celui qui donne cette substance en Chine et au Japon. Les botanistes partageoient l'opinion de Kœmpfer, mais n'avoient pas d'idée nette sur cet arbre. Cependant, d'après l'analyse de son fruit qui avoit été faite à Londres par M. Corréa de Serra, on pensoit que ce végétal étoit très-voisin du *Shorea robusta* de Roxburgh.

M. Macdonald, membre de la Société asiatique de Calcutta, décrit, sous le nom de *Dryobalanops camphora*, l'arbre duquel on retire le camphre de Sumatra, et le place dans la famille des guttifères de Jussieu. On le nomme *Çarpoura* en sanscrit, *Cafour* en arabe, *Capour* en malai et en indoustani. Il croît abondamment dans les forêts de la côte nord-ouest de Sümatra, depuis l'équateur jusqu'au 3° nord, notamment dans le voisinage de Tapanoúly; c'est un des arbres les plus grands et les plus forts de l'île; on en voit beaucoup qui ont six à sept pieds de diamètre. Son écorce est brune, ses feuilles ressemblent à celles du camphrier du Japon; ses semences ont une forte odeur de térébenthine. Il donne du camphre, quand il a un peu plus de deux pieds de diamètre; les plus jeunes arbres rendent alors une huile qui, suivant l'opinion des habitans, est le premier état par lequel passe le camphre. Les Sumatriens n'ont aucun moyen de reconnoître avec certitude les arbres qui renferment l'une ou l'autre de ces substances. On les trouve dans le cœur de l'arbre, où elles occupent des creux qui, dans d'autres individus, sont fréquemment remplis de résine, et qui sont disposés non dans toute la longueur du tronc, mais à de certaines distances l'une de l'autre, et en forme de petites loges longues d'un pied ou d'un pied et demi. Pour se procurer l'huile, on fait, avec une hache, une entaille longitudinale à l'arbre à quatorze ou dix-huit pieds au-dessus de terre, et on la pousse jusque près du cœur; puis l'on y pratique une incision plus profonde à laquelle on laisse une petite ouverture. Si l'arbre contient de l'huile, elle découle aussitôt, ou est reçue dans des bambous ou dans d'autres vases.

On se procure le camphre en perçant de même l'arbre jusqu'au cœur; mais on en mutile quelquefois plus de cent

avant d'apercevoir cette substance. Quand on rencontre un arbre qui en contient, il est abattu et coupé en morceaux de six pieds de long qui sont ensuite fendus. On trouve le camphre au centre, où il occupe en circonférence un espace de la grosseur du bras. Le produit d'un arbre de grosseur moyenne est d'environ huit cattis de Chine ou près d'onze livres. Un grand arbre en donne le double de cette quantité. Le camphre, que l'on obtient de cette manière, se nomme *Se-Tantong*. Souvent les arbres que l'on a percés sans les abattre donnent, au bout de sept à huit ans, du camphre qu'on distingue par le nom d'*Ougar*. Il n'a pas un aussi beau coup d'œil que l'autre, mais il ne lui est pas inférieur en qualité. Les espèces, désignées par les noms de *ventre* et de *pied*, proviennent des raclures du bois qui entouroit le camphre dans le cœur de l'arbre. (*Recherches asiatiques*, Tome XII.)

III.

NOUVELLES.

M. Cailliaud a obtenu du pacha d'Egypte la permission de suivre l'expédition dirigée par son fils contre la Nubie, qui devoit partir dans les premiers jours du mois d'août 1820. Il suivra deux routes, celle du Nil et celle du désert. Dans la première, il s'efforcera de relever exactement le cours du fleuve depuis Siène jusqu'à Dongola; et, dans la seconde, il fixera la place de toutes les stations anciennes et modernes.

Le pacha a fait continuer, par des ouvriers turcs, l'exploitation des carrières d'émeraudes; ils en ont rapporté un grand nombre. Aujourd'hui, on attend des ouvriers d'Europe.

Entre Cosseïr et les ruines de Zaborah, les Arabes ont trouvé deux filons de galène.

A Thèbes, M. Cailliaud a entrepris de nouvelles fouilles dans la montagne de Gournah, qui renferme les hypogées ou catacombes. C'est là qu'il doit attendre les troupes du pacha pour monter à Dongola. Ce voyage ne doit pas durer moins d'un an.

— M. Scoresby, connu par son intéressant ouvrage sur les contrées et les mers boréales, s'est, dans sa navigation de cette année, approché de la côte orientale du Grœnland; il l'a prolongée depuis le 74e degré jusqu'au 71e, assez près pour reconnoître qu'elle est hérissée de montagnes qui ressemblent à celles du Spitzberg. Il a navigué entre les glaces qui bordent la côte et celles qui forment l'immense plaine du large.

Expédition au nord-ouest.

M. Parry, lieutenant de la marine royale d'Angleterre, quitta ce pays le 11 mai 1819 avec les bâtimens l'*Hecla* et le *Griper*, pour aller à la recherche du passage du nord-ouest. Le 14 juin, il arriva au cap Farewell, pointe méridionale du Grœnland. Le 20 juin, il étoit par 64° de latitude nord. Le 26, les bâtimens furent entourés et enfermés par les glaces pendant quatre jours, et enfin obligés de retourner en arrière, après avoir vainement essayé d'avancer. Parvenus à 74° nord, ils résolurent de s'ouvrir de force un passage à travers la barrière de glaces qui avoit 80 milles de largeur. Cet effort leur

réussit; ils atteignirent, le 31 juillet, la baie de Possession, et le 1.er août ils entrèrent dans le Lancaster's Sound, qu'ils trouvèrent ouvert; de sorte qu'ils entrèrent sans obstacle dans une mer intérieure. Le détroit de Lancaster, qui, jusqu'à présent, n'avoit été regardé que comme un grand bras de mer sans issue, et nommé *Lancaster's Sound*, a 150 milles de longueur de l'est à l'ouest, et 30 de largeur. Aucune île, aucun promontoire n'en cache l'issue à l'ouest; de sorte que l'on ne peut expliquer l'erreur commise en 1818 par le capitaine Ross qu'en supposant que sa partie intérieure étoit alors remplie de glaces. Elle a reçu le nom de *détroit de Barrow*, en l'honneur du savant sous-secrétaire de l'amirauté.

M. Parry avança entre deux terres, et sans beaucoup d'obstacles de la part des glaces, jusqu'à 89° de longitude à l'ouest de Greenwich (91° 20′ de Paris), et, à 90° ouest, découvrit deux grandes îles qu'il nomma *îles du prince Léopold*. En cet endroit, sa marche à l'ouest fut interrompue par une forte barrière de glaces qui s'étendoit de ces îles à la côte nord du détroit. Forcé de changer de route, il entra dans un grand bras de mer large de quatorze à quinze lieues, qui se prolongeoit au sud. Il en suivit la côte orientale, le milieu et la côte ouest étant fermés par les glaces jusqu'à 71° nord, que le même empêchement l'arrêta. Ce bras de mer fut nommé *Prince-Regent's inlet* (passe du Prince-Régent). On peut supposer qu'il s'étend jusqu'à la baie d'Hudson, ou qu'il se prolonge le long de la côte de l'Amérique septentrionale.

Ce fut dans ce bras de mer à peu près par 90° de longitude à l'ouest de Greenwich (92° 20′ de Paris), que l'on reconnut la variation de l'aiguille aimantée de 126° à l'ouest.

M. Parry, en reprenant sa route dans le détroit de

Barrow, trouva la barrière de glaces brisée ; il avança à l'ouest. A 92° ouest, la terre au nord, qui, jusques alors, avoit été continue depuis l'entrée du détroit de Lancaster, offrit une grande ouverture. On voyoit de la terre à l'ouest, en continuant à faire route de ce côté. M. Parry découvrit l'île Lowther et neuf autres à l'entrée de la mer Polaire, qui s'étendoit au sud et à l'ouest. Du côté du nord, on rencontra une série d'îles considérables, dont les trois plus grandes portent les noms de *Cornwallis*, de *Byam-Martin* et de *Melville*.

M. Parry vit constamment des glaces au sud et sans cesse il en rencontroit, de sorte qu'il fut forcé de suivre une direction tortueuse qui alla du 73e au 75e parallèle. Etant avancé à 150 milles du Prince-Regent's inlet, M. Parry observa que l'aiguille aimantée éprouvoit une variation de plus de 128 degrés à l'est. Tant qu'on fut en mer, la boussole avoit été presque inutile depuis le 7 d'août. Ce ne fut que sur terre que l'aiguille marqua une direction. Sa plus grande inclinaison fut de plus de 88 degrés. Ainsi les vaisseaux avoient dû tourner autour du pôle magnétique ; et la situation de ce pôle, que l'on avoit jusqu'ici cherché à deviner par le calcul, se trouve à peu près constatée par une observation directe. Il doit se trouver entre les longitudes de 90 et 100 degrés ouest à peu près, et au-dessous du 70° parallèle.

Le 8 septembre, M. Parry étoit parvenu à 112 degrés ouest. Les bâtimens furent entourés par des glaces pendant quelques jours. L'hiver approchoit rapidement ; les glaces augmentoient à vue d'œil ; leur épaisseur étoit de quarante pieds ; des coups de vent violens du nord-ouest les tenoient dans une agitation continuelle et très-dangereuse.

Ces circonstances rendoient la navigation très-péril-

leuse, la situation des bâtimens devenoit critique. Cependant M. Parry affronta toutes ces difficultés jusqu'au 22. Alors il fut évident qu'il n'étoit pas possible de naviguer plus loin cette année, et que la prudence commandoit de chercher un port sûr pour y passer l'hiver; on retourna donc à l'ouest, et l'on en trouva un situé à la partie sud-est de l'île Melville; les vaisseaux n'y purent entrer qu'en brisant, pendant l'espace de plus de deux milles, des glaces de deux et trois pieds d'épaisseur. Ce fut là qu'ils mouillèrent, le 26 septembre, par cinq brasses d'eau, à moins de six cents pieds du rivage.

La nuit commença le 11 novembre: quand le soleil fut parvenu à sa plus grande déclinaison australe, on apercevoit à midi, au sud de l'horizon, un crépuscule qui donnoit assez de lumière pour lire sans peine dans un livre. Le jour ressembloit à une belle soirée d'hiver dans nos climats. Les étoiles brilloient d'un éclat resplendissant, et la lune reluisoit d'une manière inconnue dans les pays plus méridionaux et plus tempérés. Les aurores boréales étoient fréquentes, généralement d'une couleur jaune, quelquefois verte, rarement rouge, et paroissoient ordinairement au sud-ouest. On observa qu'elles ne furent jamais aussi brillantes qu'elles le sont en Angleterre; on n'entendit pas leur bruit, et l'aiguille aimantée ne parut pas affectée de leur présence. Le soleil reparut le 3 février, après une absence de quatre-vingt-trois jours. L'époque de son retour avoit été calculée, et on l'attendoit avec une impatience qui ne peut être sentie que par ceux qui ont été si long-temps privés de sa lumière. Des matelots postés au haut du grand mât guettoient le moment où il apparoîtroit de nouveau; ils l'annoncèrent par des cris de joie, auxquels leurs compagnons répondirent. Le soleil se montra d'abord pendant quelques minutes au-dessus de l'horizon,

et chaque jour il y resta graduellement plus long-temps; enfin, au mois de juin, il fut constamment visible, faisant tout le tour de l'horizon et donnant un jour continuel.

Durant l'hiver, l'épaisseur des glaces du port avoit augmenté jusqu'à sept pieds. Au mois d'avril, des symptômes partiels de dégel se manifestèrent. A la fin de mai, on aperçut des étangs et des ruisseaux; et, peu de temps après, commença un dégel régulier. Le capitaine Parry se mit à la tête d'un détachement d'officiers et de matelots, traversa l'île Melville, et arriva à la mer sur la côte opposée. On resta trois semaines à faire cette reconnoissance. Une baie au nord fut nommée baie de l'*Hecla* et du *Griper;* un autre enfoncement dans l'ouest reçut le nom de *Liddon's Gulf* (golfe Liddon), d'après le capitaine du *Griper.* On supposa que l'île Melville avoit cent cinquante milles de long sur trente à quarante de large, et on conjectura de même que toute la mer au nord du continent de l'Amérique est coupée par des canaux et forme des îles.

La végétation étoit cependant devenue très-active; on trouva de l'oseille en quantité suffisante pour éloigner tous les symptômes de scorbut qui avoient commencé à se manifester. La glace du port, nommé avec raison *Winter's Harbour* (Havre de l'hiver), commençoit à fondre avec beaucoup de rapidité; elle avoit entièrement disparu à la fin de juillet; cependant les vaisseaux étoient toujours bloqués par la glace extérieure. Enfin, le 30, elle commença à se briser en dehors; le 31, à se mouvoir doucement, et débarrassa les équipages de la prison d'hiver dans laquelle ils étoient détenus depuis trois cent dix jours.

Le 6 août, M. Parry atteignit l'extrémité occidentale de l'île Melville, située par 113° 47′ ouest et 74° 28′ nord. La glace étoit d'une épaisseur impénétrable. On eut con-

noissance d'une nouvelle terre au sud-ouest à vingt lieues de distance estimée ; de sorte qu'on peut dire que la terre a été vue jusqu'à 118 degrés ouest. Tous les efforts pour l'atteindre furent inutiles; elle porte le nom de *Terre de Banks.*

Forcés de renoncer à cette tentative, les vaisseaux retournèrent à l'est et reprirent la route de leur patrie, où ils arrivèrent heureusement le 6 novembre dernier.

Il est difficile de croire que l'on puisse naviguer à l'ouest du golfe Liddon; mais sans doute la prochaine expédition qui sera envoyée dans ces parages examinera plus attentivement la passe du Prince-Régent.

On peut estimer à 280 milles la distance qui sépare le Winter-Harbour du fleuve Copper-Mine (de la mine de cuivre) de Hearne. L'espace parcouru par l'expédition, depuis l'ouverture du Lancaster's Sound, a été à peu près de 500 milles. Du point où le capitaine Parry a hiverné jusqu'au cap Glacé, terme de la navigation du capitaine Cook, le long de la côte nord d'Amérique, en tâchant de s'avancer à l'est, on compte 800 milles géographiques. Le capitaine Otto Kotzebue, ayant de ce même côté pénétré dans un bras jusqu'à 155 degrés de longitude à l'ouest de Greenwich, et les indigènes lui ayant assuré que plus loin il y avoit un détroit long de dix journées de navigation à la rame, et conduisant à une grande mer, il paroît probable que ce détroit joint la mer où le capitaine Parry a pénétré. L'on peut donc croire à l'existence du passage du nord-ouest; mais il est douteux qu'il offre aucun avantage pour la navigation ordinaire, puisque le capitaine Parry n'a, pendant deux étés consécutifs, trouvé la mer ouverte que pendant trente jours. Cependant les navires baleiniers qui réussiront à entrer dans cette mer nouvelle, pourront y espérer une riche pêche; et déjà

l'année passée ceux qui se sont hasardés dans le détroit de Lancaster sont revenus avec de fortes cargaisons.

Les équipages ont passé l'hiver à bord des bâtimens ; on avoit recouvert les ponts de cabanes comme celles que l'on voit à l'arrière des navires hollandois. La rigueur du froid fut excessive. Quelques écrivains avoient affirmé que la température moyenne de l'année au pôle nord devoit être de 10 à 12 degrés au-dessus de zéro de Fahrenheit (9 à 10 degrés au-dessous de zéro de Réaumur). M. Parry a trouvé au contraire que, même à la latitude sous laquelle il a passé l'hiver, la température annuelle moyenne étoit de 2 degrés au-dessous de zéro (15 degrés au-dessous de Réaumur). Ce froid intense fit endurer aux équipages de grandes souffrances qui, pendant les neuf derniers mois, ont encore été augmentées par la diminution de la ration de pain ; durant les mois d'hiver, ils ont eu à supporter la privation d'autres objets de première nécessité ; ainsi les besoins de la faim se joignoient aux peines causées par le froid et les rendoient plus poignantes. Le thermomètre a baissé, en février, jusqu'à 54 degrés au-dessous de zéro de Fahrenheit ; ce qui fait entre 39 et 40 degrés au-dessous de zéro de Réaumur.

Ce froid extraordinaire a cependant causé peu d'inconvéniens tant que l'on restoit à bord abrité par les cabanes. Une couverture assez légère sur les oreilles, et un mouchoir épais autour du cou suffisoient pour défendre du froid le plus rigoureux, lorsque l'air étoit tranquille ; mais quand l'atmosphère étoit agitée par des coups de vent, alors le froid devenoit réellement terrible et insupportable, chacun étoit obligé de chercher un abri au-dessous du pont. Il n'est guère arrivé d'autre accident que celui d'un matelot qui eut les doigts gelés pour être resté trop long-temps à la chasse en tenant son fusil.

On a passé le temps aussi agréablement qu'il étoit possible. L'exercice continuel que faisoient les matelots pour vaquer à leurs diverses occupations, les a tenus dans une activité qui a contribué à conserver leur santé. Un seul homme est mort d'une maladie qu'il avoit contractée avant son départ d'Angleterre.

On a même joué la comédie à bord. M. Parry composa un mélodrame dont le sujet étoit le succès probable de l'expédition, et son retour en Angleterre après avoir passé par le détroit de Behring. Les pièces étoient jouées par les officiers, ils avoient pour spectateurs les matelots qui non seulement applaudissoient, mais encore encourageoient à haute voix les acteurs dont ils étoient contens.

Le détachement qui traversa l'île Melville tua des rennes, des lagopèdes (1), des perdrix et des ours. On entendit souvent les hurlemens des loups. On tua plusieurs bœufs musqués ; quand leur chair étoit assez mortifiée pour perdre l'odeur du musc, les matelots la préféroient à celle des rennes. On trouva au milieu de l'île Melville les restes d'une baleine énorme et quelques huttes qui indiquoient que les Esquimaux viennent quelquefois sur cette terre.

Pendant l'hiver, on ne vit qu'un ours. Barentsz et Heemskerk observèrent de même, lorsqu'ils hivernèrent à la Nouvelle-Zemble en 1595, que les ours disparurent pendant l'époque la plus rigoureuse de la saison ; ils furent remplacés par des renards. La relation angloise parle aussi de loups, et cite un fait assez singulier. Une louve du pays conçut beaucoup d'affection pour un chien du navire, et, pendant quelque temps, le vint voir presque tous les jours, comme si c'eût été un animal de son espèce. Le chien finit

(1) *Tetrao lagopus* ; en anglois *ptarmigan*.

par suivre la louve et ne revint plus. Un autre chien s'en alla aussi; mais il revint le cou déchiré.

L'expédition a peu ajouté à l'histoire naturelle. Au retour de la belle saison, on vit les animaux cités plus haut, et les rats qui étoient restés constamment pendant l'hiver, et dont la couleur avoit changé du brun au blanc; les goélands et les canards abondèrent, les poissons animèrent les eaux. Le hibou n'avoit pas du tout quitté le pays. La surface du sol marneux offrit des touffes éparses de graminées, de saxifrages et de renoncules.

Les roches que l'on a reconnues sont principalement la pierre calcaire, le grès et le schiste. Des blocs de granite grossier isolé ont été trouvés dans des ravines.

Quelques îles sont extrêmement escarpées, et s'élèvent brusquement à 300 et 800 pieds au-dessus de la surface de l'eau. Depuis l'entrée du détroit de Lancaster jusqu'à l'île Melville, le pays s'abaisse graduellement depuis des rochers sourcilleux et aigus jusqu'à des plaines doucement ondulées.

Cette expédition fait le plus grand honneur au capitaine Parry, qui, par sa persévérance et sa prudente hardiesse, a surmonté les obstacles devant lesquels avoient reculé les navigateurs dont l'objet avoit été de faire des découvertes dans les mêmes parages. Il a, ainsi que son équipage, droit à la récompense de cinq mille livres sterling assurée par un acte du parlement britannique au vaisseau qui atteindra au 110° méridien à l'ouest de Greenwich en naviguant en dedans du cercle polaire.

Maintenant que l'on a découvert un passage conduisant à l'ouest, et que les probabilités indiquent sa continuation jusqu'aux extrémités occidentales de l'Amérique, il sera curieux d'examiner plus attentivement les voyages de Maldonado et de l'amiral de Fonte, qui ont été argués de

fausseté, et qui ne sont peut-être qu'inexacts. Au reste, l'on n'a pas les relations originales de ces navigateurs. On peut voir les articles qui les concernent dans la *Biographie universelle*, T. XXVI, p. 337, et T. XVI, p. 146.

Avant de terminer cet article, il n'est peut-être pas hors de propos de rappeler l'origine du nom de *Lancaster's Sound*. Jacques Lancaster étoit un navigateur anglois qui, assailli d'une furieuse tempête à son retour de l'Inde, en 1603, et désespérant du salut de son navire, remit au capitaine de celui avec lequel il naviguoit de conserve, une lettre dans laquelle il annonçoit qu'un pilote portugais lui avoit annoncé que le passage par le nord-ouest étoit situé à 62° 30′ nord sur la côte d'Amérique. Heureusement Lancaster ne périt pas. L'assurance positive qu'il avoit donnée sur le passage au nord-ouest détermina les Anglois à le tenter. Entre autres navigateurs qui ne purent le découvrir, le célèbre Baffin alla le plus loin au nord. Ce fut à son retour, le long de la côte occidentale de la mer qui porte son nom, qu'apercevant une grande ouverture au milieu de la côte, mais obstruée par les glaces, il lui donna le nom de l'homme qui l'avoit indiquée, quoiqu'elle ne se trouvât pas exactement dans la même position. E.

On grave en ce moment, à Paris, les cartes de l'atlas du voyage autour du monde de M. de Krusenstern, pour l'édition françoise qui se prépare et qui paroîtra au bureau des *Annales des Voyages*. — Ce célèbre voyageur a bien voulu communiquer à l'éditeur des améliorations importantes qui rendrent cet atlas bien préférable, sous le rapport géographique, à celui des éditions russe et allemande. La *carte générale* surtout, n'ayant pas été gravée sous ses yeux, est remplie d'erreurs que l'auteur seroit désolé de voir reproduire. Elle paroîtra avec toutes les corrections qu'il a communiquées.

MÉMOIRE

SUR

LA POLITIQUE

DES EMPEREURS BYZANTINS DE LA MAISON DE COMNÈNE ENVERS LES CROISÉS;

PAR M. DE HAMMER (1).

Les historiens qui fournissent des renseignemens authentiques sur Alexis Comnène et les trois princes de sa famille, ses successeurs, se divisent en trois classes; ce sont les *Byzantins*, les *Historiens des Croisades* et les *Arabes*. Des

(1) Ce mémoire a été récemment imprimé à Vienne, en Autriche, sous le titre : *Examen critique des historiens d'Alexis Comnène et de trois princes de sa famille qui lui ont succédé, principalement sous le rapport de leur politique envers les croisés.* Il avoit concouru à un prix proposé par la classe de l'histoire de l'Institut de France.

ouvrages plus modernes qui ont traité de l'histoire des Comnènes ne sauroient être un objet de nos recherches, parce qu'ils n'ont fait que puiser dans les sources indiquées que nous allons examiner au flambeau de la critique.

Il y a sept historiens byzantins qui embrassent le règne d'Alexis : *la princesse Anne Comnène, Bryenne, Nicetas de Chones, Cinnamus, Zonara, Glycas* et *Joël*, dont quatre s'étendent aussi sur les successeurs d'Alexis (Nicetas, Cin-

L'ouvrage couronné a été publié en latin par M. Wilken ; sous le titre : *Rerum ab Alexio I, Joanne, Manuele et Alexio II Comnenis Romanorum Byzantinorum Imperatoribus gestarum, libri quatuor.* Avec toute la déférence due au jugement de la classe et au mérite de l'ouvrage de M. Wilken, nous croyons que ce mémoire présente un très-grand intérêt par le développement des vues politiques et du caractère des Grecs que l'auteur a tâché de tracer d'après les sources et les originaux. Ce genre d'intérêt en fait un supplément fort estimable aux célèbres ouvrages de Gibbon, de Lebeau et de M. Michaud. L'Académie vouloit un travail complet d'érudition et de critique à la fois ; M. Wilken a rempli les deux conditions. Le mémoire de M. de Hammer, quoique plein d'une saine érudition, est surtout remarquable par les raisonnemens politiques et les vues philosophiques ; il est plus piquant que l'ouvrage couronné. Nous avons cru agir dans l'intérêt de l'auteur en changeant le titre de manière à indiquer aussitôt le véritable contenu du mémoire, et en modifiant quelques légères fautes de rédaction. (M. B.)

namus, Glycas et Joël); et, de ces quatre, les deux premiers méritent seuls le nom d'historiens, les deux autres n'étant que des chroniqueurs, dont Glycas est même fort postérieur au règne des Comnènes.

Il y en a donc trois des sept qui bornent leur histoire au règne d'Alexis; c'est Zonara, auteur d'une histoire universelle qui finit avec le règne de cet empereur; Anne Comnène, sa fille, et Bryenne, son époux. Quoique l'ouvrage de ce dernier finisse à l'avénement d'Alexis au trône, il répand beaucoup de lumières sur la manière dont il s'en fraya le chemin, ainsi que sur ses qualités personnelles. Ces trois historiens méritent de grands égards, comme contemporains, mêlés plus ou moins dans les grands événemens dont ils ont rendu compte à la postérité; mais le premier rang est dû à la princesse, qui, par l'étendue de ses connoissances et les agrémens de son style, mérita le nom de *dixième Muse* et de *quatrième Grâce*, et qui, traçant le tableau du règne de son père (qu'elle appelle par vénération *le treizième apôtre*), avec toute la chaleur de l'attachement filial, y mit cependant assez d'impartialité pour n'avoir pas été démentie par des historiens grecs contemporains ou postérieurs.

Elle n'omet, il est vrai, aucune occasion de faire l'éloge de son père et de son époux; elle

vante à la fois les qualités de leur esprit et leur beauté physique; mais elle ne dissimule pas non plus les faits qui peuvent servir de chefs d'accusation à l'histoire; elle laisse bien apercevoir qu'elle blâme les ruses de son père et la foiblesse de son époux; elle cherche à combiner les devoirs de bonne fille et de bonne épouse avec ceux d'historien fidèle et d'écrivain impartial : aussi, malgré les injures que quelques-uns des écrivains des croisades ont vomies contre Alexis, nous verrons que, pour le fond des faits et des motifs, ils s'accordent avec Anne de Comnène, ce qui rend le plus beau témoignage à sa fidélité historique ; témoignage d'un poids beaucoup plus grand que ne le seroit l'accord seul des autres historiens contemporains d'Alexis, tels que Bryenne, son gendre, et de Zonara ou des écrivains postérieurs, tels que Nicetas de Chones et Cinnamus.

Quoique cet accord forme par lui-même une preuve assez forte en faveur de l'impartialité de la princesse et de la politique de son père, il ne suffiroit pas pour l'absoudre en grande partie des accusations les plus graves des croisés, si ces accusations étoient unanimes, et si elles n'étoient pas détruites par des témoignages contraires pris dans d'autres écrivains occidentaux, dont plusieurs ne font pas un moindre éloge d'Alexis que sa propre fille.

Quand des écrivains si opposés par les intérêts de religion, de patrie, de langue et de mœurs, s'accordent sur un fait et ses motifs, la vérité historique doit se trouver dans cet accord d'organes les plus divers, ou elle ne se trouve nulle part.

Anne Comnène, Bryenne son époux, et Zonara, peuvent donc être regardés comme des sources authentiques de l'histoire d'Alexis. Nicetas et Cinnamus, leurs continuateurs, qui ont vécu dans le même siècle, méritent à peu près le même degré d'autorité et de confiance pour l'histoire des successeurs d'Alexis.

Nicetas, natif de la ville de Chones, celui qui, de tous les historiens byzantins, a le plus travaillé son style, et qui, sous ce rapport, a le plus approché de l'élégance, comme Anne de la simplicité attique, Nicetas, grand-chancelier, secrétaire de l'empereur et juge de camp (1), employé dans les grandes affaires et témoin de la prise de Constantinople par les Francs, traça avec éloquence et chaleur le tableau des temps désastreux dans lesquels il vécut. Ecrivant son histoire dans l'exil, où l'avoit confiné la prise de

(1) Le βηλον étoit la bannière *velum*. Les attributions de ce juge ne sont pas déterminées par Codinus : il est à supposer qu'il avoit une juridiction militaire, comme encore aujourd'hui les *Cadiasker* dans l'armée turque.

Constantinople, il doit être cru principalement sur les événemens de ses jours, dont il parle comme acteur et témoin oculaire; il mérite moins de confiance à l'égard des règnes précédens, dont il trace les événemens avec soin, sans cependant garantir l'authenticité des récits qu'il rapporte quelquefois sur des ouï-dire. C'est, comme on le verra dans la suite, le cas avec le fameux empoisonnement des croisés dont Manuel a été accusé, surtout par des écrivains occidentaux, et que, de tous les historiens byzantins, Nicetas seul rapporte comme un bruit qu'il a entendu répéter.

Cinnamus, dont l'histoire finit avec le règne de Manuel, avoit pris une part active dans les campagnes de ce prince.

Les écrivains des croisades qui peuvent nous fournir des lumières sur la politique des empereurs de la famille des Comnènes, sont *Robert le moine*, *l'archevêque Baldric*, *Albert d'Aix*, *Marinus Sanutus* et *Guillaume de Tyr*, dont les relations se trouvent rassemblées dans l'ouvrage *Gesta Dei per Francos*, et puis quelques autres qui se trouvent dans les collections de Mabillon et de Martene, tels que *Pierre Tudebod*, *Etienne de Carnot*, *Rodolphe Cogeshale*, *l'abbé Eckard*, *Odon de Deuil*, et deux anonymes. C'est en rapportant leurs témoignages aux en-

droits des règnes des Comnènes, que nous examinerons en même temps le degré d'authenticité qu'ils peuvent mériter.

Quant aux historiens arabes, ceux que nous avons eu occasion de consulter, comme *Aboulfeda* et *Aboulfarage*, ne nous ont fourni que peu de chose. Il étoit cependant à supposer que, dans les écrivains turcs ou arabes qui ont traité de l'histoire de la dynastie des *Ortocides* et de celle des *Selgioukides* d'Iconie, on pouvoit rencontrer quelques traits de lumière; mais nous regrettons de n'avoir rien trouvé dans ceux que nous avons consultés, et de n'avoir pas été à même de consulter ceux où nous aurions pu peut-être trouver quelque chose; en revanche, nos recherches nous ont fait connoître l'ouvrage arménien de *Mathieu Vannerez*, qui traite également de l'histoire d'Alexis.

ALEXIS COMNÈNE.

Avant d'examiner les motifs particuliers qui dirigèrent sa conduite envers les croisés, tâchons de connoître les principes généraux de sa politique et de son caractère, lesquels, pendant tout son règne, ne se démentirent jamais. C'est la prudence qui caractérise éminemment son règne; c'est la finesse qui forme un des traits les plus distinctifs de son caractère. La prudence la plus

consommée, la plus calculée, la plus dissimulée, la plus prévoyante, la plus circonspecte, la plus réfléchie, celle d'un Grec enfin, étoit le moyen par lequel il cherchoit à conserver le trône où cette même qualité l'avoit porté; car sa valeur guerrière, déployée sous Nicéphore Botoniate, portoit l'empreinte de la ruse, et ses succès militaires ne furent dus, pour la plupart, qu'à ses heureux stratagêmes.

C'est ainsi qu'il avoit remporté les premières victoires contre les deux rebelles Basilacius et Nicéphore Bryenne, victoires qui commencèrent sa renommée militaire. Il resta vainqueur de Basilacius par l'heureux choix de sa position entre les deux lits du fleuve Vardar, et par le stratagême d'abandonner son camp, rempli de lampes allumées, pour exécuter une expédition nocturne. Il triompha de Nicéphore Bryenne, en s'emparant de son cheval et en accréditant dans l'armée ennemie le bruit de la mort de son chef. Il en usa de même dans ses guerres contre Robert et Boëmond; il les battit toujours en tombant sur leurs derrières: il imagina même une nouvelle espèce de machines de guerre; savoir, des voitures légères armées de quatre piques seulement, lesquelles cependant ne lui furent pas d'un très-grand usage, parce que Boëmond avoit été averti de ce stratagême. Assiégé par les Turcs à Tzorlo, il se sauva encore par une ruse du même genre,

en faisant rouler du haut des murs des roues de voiture qui, courant dans la plaine, mirent la confusion dans l'armée ennemie. Enfin, la ruse et l'intrigue lui ouvrirent les portes de la capitale; car il n'y eût jamais pénétré, s'il n'avoit pas gagné une partie des gardes allemandes de l'empereur (*Nemétes*), qui lui livrèrent le passage d'une tour de la ville le vendredi-saint. Le souvenir de cette trahison l'alarma lui-même longtemps après; il craignoit de se voir chassé de la capitale par les mêmes moyens par lesquels il s'en étoit procuré l'entrée. Lorsque les croisés, mécontens de ses tergiversations, assaillirent les murs de la ville un vendredi-saint, il craignit que cet anniversaire de son avénement au trône ne fût l'époque des représailles de la fortune.

Affermi par la désunion même de ses ennemis, il se départit moins que jamais de sa politique rusée, tant à l'extérieur que dans l'intérieur de son empire. Il la poussa même à un point qui peut le faire taxer d'hypocrisie. Assemblant le clergé de sa capitale, il s'accusa de beaucoup de fautes, et lui demanda une pénitence proportionnée à ses péchés, sachant bien d'avance que ces moines se borneroient, comme ils le firent, à lui imposer des jeûnes et des prières. Enfin, son goût pour la ruse et la dissimulation ne se démentit pas, même au lit de mort, où il garda un silence obstiné pour faire passer la couronne plutôt sur

la tête de son fils Jean que sur celle de son gendre Bryenne, favorisé par l'impératrice, à laquelle la colère arracha ces paroles : « Vous « mourrez comme vous avez vécu, toujours plein « de déguisement (1). »

Ces traits suffisent pour faire connoître les qualités saillantes de l'esprit de ce prince, et le caractère distinctif de sa politique. Maintenant il suffira de jeter un regard sur la situation de l'empire pendant son règne, sur les intérêts des princes ses voisins et des peuples étrangers qui vinrent l'inonder, pour expliquer les motifs de la conduite qu'il tint envers les croisés; ce furent ceux de la plus grande prudence, sans qu'Alexis ait mérité les reproches de trahison, de parjure et d'empoisonnemens, dont quelques écrivains des croisades ont voulu noircir sa mémoire. Aucun des Byzantins ne l'en accuse ; et Zonara, qui ne l'épargne point, le blâme seulement d'avoir ébranlé par des innovations les anciennes institutions de l'empire, d'avoir favorisé ses parens aux dépens de la noblesse, d'avoir violé quelquefois la justice distributive ; mais il

(1) M. *Beck*, dans son *Abrégé de l'histoire universelle*, a déjà fait observer que ce reproche, dans la bouche d'une princesse assez intrigante et assez ambitieuse, est un véritable éloge d'Alexis. Les qualités que développa son fils prouvèrent combien Alexis avoit eu raison de ne pas le sacrifier à son gendre. (M. B.)

ne dit rien qui pût autoriser de loin ces accusations, dont les croisés eurent besoin pour couvrir des échecs et des désastres, fruits de leur propre ignorance et du manque de discipline qui régna parmi eux.

L'empire grec, successivement affoibli sous les prédécesseurs d'Alexis en dedans, et au-dehors par les querelles religieuses et par les invasions des Barbares, se trouvoit alors en butte à deux ennemis bien dangereux qui l'assailloient à la fois du côté de l'orient et de l'occident : c'étoient les Turcs seldjoukides, qui, sous la conduite des sultans d'Iconium, ravageoient les provinces asiatiques, et les Normands, qui, sous la conduite de Robert et de son fils Boëmond, désoloient les provinces illyriennes. Obligé de porter ses regards à la fois sur la Bithynie et sur la Dalmatie, Alexis dut chercher des alliés pour garantir ces deux boulevards de l'empire, et pour contre-balancer la valeur et l'esprit entreprenant des princes normands et des sultans seldjoukides.

Il craignit également les uns et les autres ; et toute sa politique n'eut d'autre but que d'éloigner le danger dont ils menaçoient l'empire. Pour s'étayer d'un allié contre Robert de la Pouille, dont il n'avoit que trop appris à connoître la valeur, il écrivit à Henri, empereur d'Allemagne, et lui envoya une ambassade chargée de présens

magnifiques consistant dans les produits regardés alors comme les plus rares de la nature et des arts, tels qu'une centaine d'habits de pourpre, un porte-feuille enchâssé de reliques, un gobelet de cristal, du baume; il s'adressa dans le même but au doge de Venise, dont il flatta la vanité en lui accordant le titre de *Protosebastos* (1) porté par les princes de l'empire, et une redevance annuelle pour les secours accordés contre Robert; il accorda aussi aux Vénitiens la permission de tenir des boutiques dans la capitale, et c'est de là que date leur premier établissement à Constantinople. Enfin, il s'étoit allié avec les Turcs même contre Robert; mais, après avoir fini la guerre illyrienne, il trouva, à son retour à Constantinople, toute la côte de Bithynie envahie par eux, et il fut obligé de tourner ses armes contre ses anciens alliés, qui lui devinrent bientôt plus dangereux que ses premiers ennemis, dont il chercha maintenant à se faire des amis. C'est dans ce dessein qu'il tâcha de faire revivre le projet des croisades, dont le génie ambitieux de

(1) Alexis, grand amateur du cérémonial et des titres, multiplia ceux-ci dès son avénement au trône, en établissant sept gradations de dignités dans la famille impériale jusqu'à la personne de l'empereur : ce furent le *Despote*, le *César*, le *Sebastos*, le *Protosebastos*, le *Panhypersebastos*, le *Sebastocrator* et le *Basileus* ou l'empereur.

Grégoire VII avoit déjà conçu le vaste plan, mais dont l'exécution avoit été retardée par les querelles du pape et de l'empereur.

Alexis écrivit à Urbain II, successeur de Grégoire, pour solliciter les princes chrétiens à venir à son secours contre les infidèles; l'enthousiasme de l'ermite d'Amiens servit merveilleusement à seconder ce grand projet; le zèle religieux se trouva parfaitement d'accord avec les intérêts temporels du pape, et aussi pour le moment avec la politique de l'empereur byzantin.

Placé entre l'orient et l'occident, celui-ci s'étoit flatté de devenir l'arbitre de l'un et de l'autre. Résidant au point central de toutes les communications de l'Europe et de l'Asie, au confluent de deux mers destiné, par la nature, à être le dépôt du commerce de deux parties du monde, il espéra tenir d'une main ferme la balance de leurs intérêts opposés, et de ménager les siens en mettant aux prises les chrétiens de l'Europe avec les infidèles de l'Asie. Un projet aussi vaste et aussi hardi demandoit la plus grande prudence dans son exécution; les maximes qui dirigèrent la conduite d'Alexis devoient rester, sous ses successeurs, les bases de la politique du cabinet de Byzance aussi long-temps que la situation de l'empire restoit la même. La force est la vertu dominante des conquérans, et des empires qu'ils ont fondés; la prudence est celle des anciens

empires qui désirent perpétuer leur existence précaire.

Les mêmes causes produisent les mêmes effets; et des états qui se sont trouvés dans la même situation politique, par rapport à leurs frontières et leurs voisins, ont aussi toujours été obligés de suivre à peu près les mêmes maximes dans leur conduite. Les états enclavés par de grandes puissances, ou menacés de plus d'un côté par des ennemis dangereux, ont toujours eu besoin de la plus grande prudence pour conduire la nacelle de leur politique à travers les écueils d'une mer orageuse, et rarement leurs pilotes les plus prudens ont-ils échappé aux reproches de ruse, de fausseté, de conduite double, ou même de perfidie.

L'histoire moderne nous en a fourni un exemple dans les ducs de Savoie; et la manière dont ceux-ci ont cru, pour leur conservation, devoir épouser alternativement les intérêts de la France et de l'Autriche, peut donner une juste idée des principes de la politique qu'Alexis et ses successeurs ont cru devoir observer envers les Turcs et envers les croisés (1).

(1) Il seroit facile d'indiquer dans l'histoire de l'Europe moderne, même dans celle de nos jours, des exemples encore plus frappans d'une nécessité politique qui a dicté à des puissances foibles ce même système de versatilité et de duplicité; mais nos lecteurs sauront se les rappe-

Alexis avoit attendu sans doute des secours de l'Europe contre les barbares de l'Asie, mais il n'avoit point calculé la révolution extraordinaire qui s'opéra dans les esprits, par l'éloquence inspirée de Pierre l'ermite; et les effets étonnans qu'elle produisit passèrent de beaucoup l'attente de l'empereur de Byzance. Ainsi, lorsqu'il reçut les nouvelles de l'arrivée successive des armées croisées sur tous les points des frontières de l'empire, lorsqu'il apprit, par les rapports de ses gouverneurs et commandans, les excès auxquels se portèrent ces bandes mal disciplinées sur leur passage, il conçut les plus justes alarmes; il craignit que la masse des croisés bien intentionnés ne servît d'instrument aveugle à quelques adroits ambitieux, et que la délivrance du Saint-Sépulcre ne fût qu'un vain prétexte, dont des aventuriers entreprenans, tels que Boëmond, pourroient profiter pour masquer leurs desseins dirigés sur le trône de Constantinople.

La prise de cette capitale, dont les croisés se rendirent réellement maîtres un siècle plus tard, n'a que trop justifié les craintes d'Alexis, et les précautions qu'il crut devoir prendre pour se

ler sans que nous les désignions. Peut-être l'Europe centrale n'est-elle pas encore sortie pour toujours de cette fâcheuse situation entre deux voisins également à craindre; mais elle a du moins pris la bonne route pour en sortir; c'est d'accroître sa force intérieure. (M. B.)

mettre en garde contre les projets suspects de ses nouveaux hôtes, arrivant en trop grand nombre. Les désordres que commirent les premiers croisés conduits par Pierre l'ermite, et qui ouvrirent les yeux à Alexis, sont attestés non seulement par les Byzantins, mais aussi par les écrivains des croisés eux-mêmes (1). Ainsi Pierre Tudebod, prêtre françois croisé, raconte que Pierre l'ermite n'empêcha point les désordres des siens, qui brûlèrent les palais des faubourgs de Byzance, et vendirent le plomb des toits des églises.

Alexis, indigné de cette conduite, leur ordonna de passer en Asie, où ils furent bientôt victimes de leur entêtement et de leur désunion. Il avoit raison de craindre beaucoup moins ces bandes mal disciplinées, conduites par un fanatique, comme Pierre, qu'il ne devoit redouter l'arrivée des troupes de la Calabre, conduites par un chef, tel que Boëmond, dont ils n'avoient que trop appris à connoître la valeur et l'ambition rusée dans les guerres illyriennes. Il ordonna de leur fournir partout sur leur passage les vivres nécessaires, et leur envoya des interprètes versés dans la langue latine (ou plutôt italienne), pour terminer tout de suite les différends qui pouvoient s'élever entre eux et les habitans du pays. Ces interprètes lui servirent naturellement d'espions,

(1) Duchesne, 10, 778.

par lesquels il fut informé de la force, des projets et de la conduite des croisés. C'étoient eux qui devoient établir les marchés des vivres et en faciliter l'échange ; mais ils pouvoient aussi en suspendre l'approvisionnement et le débit, toutes les fois qu'ils vouloient forcer ces étrangers à suivre la marche prescrite par l'empereur, au lieu de celle que traçoit leur fantaisie. Cette suspension des marchés, et la permission donnée aux Turcopoles (1) de harceler les derrières de l'armée croisée, furent les deux grands moyens dont Alexis se servit pour amener successivement tous les chefs croisés aux deux grands points sur lesquels il fut inexorable, parce qu'il crut que son propre salut en dépendoit d'une manière absolue. C'étoit le prompt passage du Bosphore, et l'hommage de fidélité, exigé des princes chrétiens, qui devoient s'engager de tenir, en *hommes liges* de l'empire byzantin, les conquêtes qu'ils feroient sur les infidèles.

Il n'employa cependant ces deux moyens qu'en dernière ressource, et lorsque tous les autres, les voies de persuasion, les conseils, les largesses dont il combla les croisés, avoient entièrement manqué.

(1) Les Turcopoles étoient une milice légère, formée originairement de jeunes Turcs baptisés. *Turcopoulos* veut dire *fils de Turc* en grec byzantin. (M. B.)

Dans la situation embarrassante où il se trouvoit, pouvoit-il en agir autrement ? N'étoit-il pas de son plus grand intérêt d'empêcher que des armées étrangères ne s'accumulassent sur les rives du Bosphore et aux portes de la capitale convoitée par leurs chefs ? Et quelle garantie pouvoit-il se procurer, que ces conquérans ne tourneroient pas leurs armes contre lui, à moins que ce ne fût l'engagement sacré de reconnoître la suzeraineté de l'empereur (1) ? Aussi n'épargna-t-il ni paroles, ni prières, ni manœuvres pour faire prêter ce serment aux chefs ; il ne laissa pas arrêter par quelques-uns d'entre eux, comme Godefroi, Boëmond, et surtout Tancrède, qui lui avoit échappé en passant clandestinement le Bosphore ; il ne cessa ses démarches qu'il ne les eût fait revenir et qu'il n'eût reçu d'eux, comme des autres, l'hommage de fidélité (2), en échange duquel il leur promit de fournir les vivres, habits et armes, un cours raisonnable de change, et protection contre toute vexation (3).

Cet engagement, de la part d'Alexis, étoit d'autant moins onéreux pour lui, qu'il avoit le

(1) Anonymus de Boëmundo. Gesta Tancredi à Radulpho. Eckardus Abbas.

(2) Gesta Dei per Francos. Anonymus, p. 153.

(3) Gesta Dei per Francos, p. 48. Albertus Aquitanensis, p. 203.

monopole du froment, de l'huile et de tous les vivres, et il pouvoit en conséquence d'autant plus aisément combler de largesses tous ceux qui se montroient faciles à ses désirs, comme Carnot de Saint-Etienne, ou ceux dont la cupidité ne pouvoit être rassasiée que par des trésors, comme Boëmond (1).

Ces moyens de persuasion et de force, employés par Alexis pour amener les croisés à ses vues, lui ont valu, de la part des auteurs qui ont écrit sur les croisades, des qualifications très-différentes, selon qu'ils parlent de ses largesses et de ses procédés d'ami, ou de la suspension des marchés et de la vexation des Turcopoles. C'est ainsi qu'Etienne, comte de Carnot, en parle dans la lettre à son épouse, comme d'un monarque incomparable, tandis que d'autres auteurs croisés l'accusent d'iniquité et de perfidie à leur égard (2).

Ils ne disconviennent pas cependant qu'Alexis avoit donné des conseils salutaires aux généraux des croisés, qui se seroient épargné les plus grandes pertes s'ils avoient voulu l'écouter (3). C'est ainsi qu'il avoit mis Pierre, l'ermite, sur ses

(1) Gesta Dei. Robert. monacus, p. 59. Steph. Carnotensi. Mabillon, p. 236. Anne Comnène.

(2) Anonymi hist. de viâ Hierosolymitanâ. Tudebodus Gallus sacerdos.

(3) Albert. Aquit. Anne Comnène.

gardes contre les embûches des Turcs de Nicée; qu'il avoit tenu un long discours à Boëmond sur la manière de faire la guerre aux Turcs, sur leurs stratagêmes et la manière de les éviter (1); qu'il avoit déconseillé plus tard à une autre bande de croisés, conduite par le comte de Toulouse, de prendre le chemin de la Cappadoce, où ils furent exterminés. Les croisés ne manquèrent pas d'en accuser Alexis, comme s'il les avoit fait conduire par des chemins impraticables pour les faire périr. Mais Albert d'Aix, témoin oculaire, le justifie de cette accusation, en attestant que ceux-ci, comme les premiers, conduits par Pierre, ne durent leur ruine qu'à l'obstination de ne pas suivre les conseils qu'Alexis leur avoit donnés.

Ces conseils étoient cependant donnés de bonne foi, car l'intérêt de sa politique devoit lui faire souhaiter la conservation des croisés au cœur de l'Asie, où ils étoient des alliés aussi utiles, qu'ils étoient des voisins dangereux sur les bords du Bosphore. Il tâcha de gagner leur confiance; mais, n'y réussissant pas, il ne pouvoit pas non plus leur accorder la sienne, et surtout il ne pouvoit pas les aimer après les barbaries et les cruautés de tout genre qui avoient marqué leur passage. Les Normands, qui ravagèrent les environs de Nicée, y taillèrent en pièces les en-

(1) Anne Comnène, p. 287; *ibid.*, VIII, 10.

ſans arrachés à la mamelle et les rôtirent sur des broches (1) ; d'autres, qui avoient pris le chemin du Halys, qu'on leur avoit déconseillé, assassinèrent les habitans chrétiens d'un village qui étoient venus à leur rencontre, l'évangile et la croix à la main ; enfin Tudebod parle lui-même des lèvres et des nez coupés, que les croisés d'Antioche envoyèrent à Raimond (2).

Combien ces cruautés ne durent-elles pas inspirer d'horreur aux Grecs qui, cultivant les lettres et les arts, devoient mépriser, comme des barbares, ces bandes de soldats francs qui n'en avoient pas la moindre teinture ! Alexis dissimula cependant ces sentimens avec beaucoup de politique. Il perdit, avec une patience admirable, des journées entières à entendre les querelles particulières des croisés avec les habitans de Constantinople, et à leur donner des conseils ; et, lorsqu'un jeune étourdi vint l'insulter jusque sur son trône, en s'y asseyant après l'avoir défié, il n'en conserva pas moins son sang froid et ne fit qu'en sourire. Mais ce mépris, que la politique d'Alexis sut si bien dissimuler, n'en éclate que davantage dans l'ouvrage de sa fille, qui croit même profaner la plus belle des langues, l'héritage de ses pères, en la faisant servir à arti-

(1) Anne Comnène, p. 331.

(2) Alex. Comnène, p. 435.

culer des noms francs, « aussi durs et barbares « que l'étoient les mœurs des croisés (1). »

Les horreurs qu'ils commirent d'abord en ravageant les villes de la Bulgarie, par lesquelles ils avoient passé, puis en désolant à six lieues à la ronde les environs de Constantinople, où ils mirent tout à feu et à sang (2); enfin, celles par lesquelles ils signalèrent leur marche en Asie, justifient certainement le nom de *barbares* qu'Anne leur donne, et ils ne le méritèrent malheureusement que trop encore, un siècle après, à la prise de Constantinople, où, sans le moindre respect pour la religion et les arts, ils en profanèrent les sanctuaires et les chefs-d'œuvre; où ils fondirent les statues les plus précieuses de bronze, uniquement pour le prix du métal; où ils abattirent celles de marbre, uniquement par amour du dégât; où ils convertirent les vases sacrés en chaudrons, et où ils enharnachèrent leurs chevaux avec les coiffures des femmes violées, qui se barbouilloient en vain le visage pour échapper à la brutalité du soldat.

(1) C'est un trait de vanité nationale qui se trouve, je crois, pour la première fois dans la géographie de Strabon. La docte princesse n'a fait que l'imiter. Il est curieux que ce même genre de vanité domine chez les François qui font semblant de ne pas pouvoir prononcer les noms propres allemands. (M. B.)

(2) Guill. Tyr., p. 656.

Comment Alexis eût-il pu concevoir de l'affection pour de pareils hôtes? comment eût-il pu gagner la leur? Tout ce qu'il pouvoit faire de mieux pour l'intérêt de l'empire et du sien, c'étoit de se tenir sur ses gardes et de surveiller leurs succès pour qu'ils ne devinssent pas dangereux au salut de Byzance; c'est ce qu'il fit en effet. Craignant de se mettre à la merci des croisés en se plaçant dans leurs rangs, et croyant, de l'autre côté, de compromettre sa renommée en restant oisif à Constantinople, il prit le parti de se transporter à Pelican, non loin de Nicée, pendant que les croisés en firent le siége.

Il avoit attaché à leur armée son général Boutoumites dont il se servit pour négocier avec les assiégés, afin que ceux-ci rendissent la ville à lui plutôt qu'aux croisés, se défiant de la fidélité de ceux-ci à lui tenir le serment prêté, en vertu duquel toutes les villes conquises sur l'ennemi devoient être remises à l'empereur. Il y réussit parfaitement.

Pendant que sa flottille coopéra sur le lac à l'attaque commune de la ville, il engagea secrètement le commandant à la livrer à lui seul, et envoya aux assiégés une bulle d'or, par laquelle l'empereur leur promit non seulement la liberté personnelle, mais encore de riches présens (1). Un assaut général fut livré, au milieu

(1) Anne Comnène, p. 331.

duquel Boutoumites parut sur les murs de la ville, en faisant proclamer à son de trompe qu'elle s'étoit rendue à l'empereur. Boutoumites, ayant peu de monde avec lui, se trouva dans une position fort critique ; il avoit à redouter les croisés au-dehors, et les Turcs au-dedans. Pour se garder des uns et se débarrasser des autres, il ne permit aux croisés d'entrer que dix à dix à la fois pour visiter les églises et les couvens, et il persuada aux chefs turcs, chacun en particulier, d'aller voir l'empereur, qui les attendoit pour les combler d'honneurs et de présens. Par cette conduite, digne de la prudence de son maître, Boutoumites resta en possession de Nicée, dont les croisés, à leur grand dépit, se virent exclus.

Ils se récrièrent sur la perfidie de l'empereur, d'être entré à Nicée de cette manière. Ils étoient cependant obligés par leur serment de la lui livrer eux-mêmes, et le dépit qu'ils conçurent de ce qu'il s'en étoit rendu maître fait suspecter la disposition dans laquelle ils étoient de remplir leurs engagemens. Cette manière d'agir, que les croisés blâmèrent tant, trouva cependant bientôt des imitateurs parmi eux, et l'exemple d'Alexis ne fut point perdu pour Boëmond, qui s'empara de la ville d'Antioche aux dépens de l'empereur et des autres croisés, grâce à la trahison d'un Arménien. Cette fois-ci Taticius, général

de l'empereur, fut la dupe de Boëmond, comme les croisés avoient été la dupe de Boutoumites à Nicée. Boëmond lui fit croire que les croisés étoient dans la persuasion que les forces ennemies, qui s'approchoient de la ville sous la conduite de *Kerboga*, y arrivoient d'intelligence avec Alexis, et que Taticius alloit être la victime de l'indignation des croisés. Taticius s'évada, et Boëmond eut beau jeu pour l'exécution de son projet.

Les croisés, ignorant la cause qui avoit déterminé Taticius à quitter le camp, en firent un crime à Alexis, dont ils attendoient en vain les secours à Antioche. Anne Comnène, qui nous révèle les causes secrètes du départ de Taticius, cherche à excuser son père de n'avoir point marché à la délivrance d'Antioche. La crainte de livrer de nouveau aux Turcs le pays qu'il occupoit avec son armée, la puissance redoutable de Kerboga, les courses dont le pirate Tzachas infestoit l'Archipel, sont des excuses assez froides et insuffisantes. Celle qui vaut mieux que toutes celles-ci, est la déposition des trois fuyards, Grandmesnil, Étienne de Blois, et Alife, qui s'étoient sauvés d'Antioche, et qui regardoient l'armée des croisés comme perdue sans secours (1). Robert, le moine, et l'archevêque Baldric disent

(1) Gesta Dei per Francos, p. 59-110.

qu'Etienne de Carnot conseilla à Alexis, stationné alors à Philomène, de rebrousser chemin sur Constantinople, plutôt que d'aller secourir les croisés à Antioche, qu'il disoit inévitablement perdus. Il faut avouer que, d'après la politique connue d'Alexis, il ne pouvoit mieux faire que de suivre ce conseil donné par un chef des croisés. Il auroit pu se rendre à Antioche après la prise de cette ville; cependant il n'y vint point, et les historiens des croisades se contredisent sur les motifs qui déterminèrent sa conduite, et sur l'objet de la mission de Hugues-le-Grand et de Baudouin, qui furent envoyés alors comme ambassadeurs à Constantinople (1).

L'archevêque Baldric, qui se réjouit même de ce qu'Alexis n'avoit point partagé avec les croisés la gloire de la conquête d'Antioche, dit que Hugues fut envoyé comme ambassadeur pour inviter Alexis à prendre possession d'Antioche; et Robert, le moine, ajoute que l'astucieux empereur n'osa pas s'y rendre, parce qu'il se sentoit coupable d'avoir violé ses sermens (2). Mais Albert d'Aix donne à cette ambassade un tout autre objet qu'une invitation à l'empereur de

(1) Gesta Dei per Francos, p. 119.

(2) « Imperator vulpinus non præsumpsit venire quo- « niam sciebat se sacramenta et data pignora violâsse. » Albert. Aquit., p. 260.

venir à Antioche ; d'après lui, les ambassadeurs furent chargés de lui dire que, puisqu'il avoit manqué à sa parole, les croisés se tenoient aussi quittes de leurs engagemens.

Auquel des deux faut-il ici ajouter foi : au moine Robert, ou à l'évêque d'Aix ? Nous croyons à ce dernier, quoique Guillaume de Tyr (1) dise seulement que l'objet de l'ambassade étoit de faire ressouvenir Alexis de sa parole donnée. Guillaume de Tyr, classique pour les temps des croisades dans lesquels il a vécu, mérite moins de confiance pour les premières expéditions auxquelles il n'a point assisté, et dont il raconte les événemens d'après d'autres. Pourquoi Alexis ne seroit-il pas allé prendre possession d'Antioche, comme il avoit pris possession de Nicée, s'il y avoit été réellement invité ? Le grand objet de sa politique et en faveur duquel il avoit exigé le serment de tous les princes croisés, étoit de lui remettre les villes dont ils auroient fait la conquête. Est-il probable qu'il se seroit laissé prier en vain pour rentrer en possession de la seconde capitale de l'Empire ? La vérité est que Boëmond s'en étoit rendu maître contre les conventions faites avec l'empereur, contre la volonté même des autres princes croisés, parmi lesquels surtout le comte de Toulouse ne voulut jamais

(1) Guill. de Tyr, p. 720.

consentir à ce qu'il prit les rènes du gouvernement, en insistant sur la nécessité de satisfaire aux engagemens contractés avec l'empereur (1).

Ainsi Alexis, qui n'avoit point secouru Antioche, parce que Raymond de Toulouse et Carnot de Blois l'en avoient déconseillé, n'y vint pas non plus lorsque cette place étoit sauvée, parce qu'il savoit bien d'avance que Boëmond n'avoit aucune intention de la lui remettre, et qu'il étoit contre sa politique de s'engager avec les croisés dans une contestation ouverte, dont le succès d'ailleurs eût encore été fort douteux.

Il envia le succès des croisés, mais il n'osa pas encore les attaquer en face. Il se contenta de leur exciter des ennemis et de traverser leurs projets, portant ses coups, dit Guillaume de Tyr (2), comme « le scorpion, qui ne frappe jamais de front, « mais toujours par-derrière. » L'évêque de Tyr l'appelle *virum malitiosum et nequam*; mais, tout en l'accusant d'avoir suscité des ennemis aux croisés, il ne peut dissimuler que les plus dangereux pour eux étoient le manque de discipline, l'entêtement et la désunion. Négligeant les avis et les conseils qu'Alexis leur donnoit; obstinés à suivre les routes et les plans suggérés par quelques fanatiques; se divisant en petits corps, au lieu de

(1) Baldr., p. 124-158.

(2) Guill. Tyr., p. 783.

rester réunis en grande armée, ils devinrent aisément la proie des Turcs, qui harceloient leur passage, et faisoient périr par l'épée ceux que la faim et les fatigues avoient épargnés.

C'est ainsi que les Lombards, obstinés à pénétrer dans ce qu'ils appeloient la *Corassane*, et à faire la conquête de *Baldac*, c'est-à-dire d'attaquer le cœur de la puissance du calife et la ville de Bagdad, s'enfoncèrent dans l'Asie-Mineure, au milieu d'un désert par où le chemin ne conduit ni au Corassan ni à Bagdad, et y furent victimes de leur obstination (1).

Ils s'en prirent à Alexis, qui, séduit par le comte de Toulouse et les Turcopoles, devoit les avoir livrés aux Turcs leurs ennemis (2). Mais l'auteur croisé, qui rapporte cette accusation, ajoute en même temps qu'elle étoit injuste, et qu'ils devoient s'en prendre à leur propre obstination. De pareilles accusations, tout aussi injustes, consignées dans plus d'un historien des croisades, ont donné jusqu'ici, en Europe, à Alexis, une renommée plus noire qu'il ne mérite effectivement, parce qu'en rapportant les accusations de quelques-uns, on a passé sous silence les excuses et les justifications qui se trouvent dans des auteurs contemporains plus raisonnables et plus impartiaux.

(1) Albert. Aquit., p. 355.

(2) Gesta Dei per Francos, p. 326.

C'est ainsi, par exemple, que l'abbé Guilbert (1) accuse Alexis d'avoir livré les comtes de Bourgogne et de Portrio aux Turcs, en leur annonçant d'avance leur passage, et d'avoir fait assassiner Hugues-le-Grand. Cependant les autres auteurs, qui parlent de la mort de ce dernier, n'en accusent point Alexis; et Guillaume de Tyr (2) dit expressément qu'il périt à Tarsus, victime de la désunion des croisés. C'est le même auteur qui nous a conservé une circonstance fort intéressante que d'autres passent sous silence, et qui met la mauvaise discipline des croisés et la politique d'Alexis dans leur vrai jour. C'est que Carnot de Blois et ses compagnons, qui avoient quitté l'armée croisée sous les murs d'Antioche pour aller joindre celle d'Alexis, n'y trouvèrent pas moins de quarante mille Latins qui avoient déserté les drapeaux des croisés pour aller servir sous ceux de l'empereur (3); ce qui prouve qu'il ne traita pas moins bien les soldats que les chefs : en effet, il ne cessoit de combler les uns et les autres d'honneurs et de présens (4).

Plus il avoit d'animosité contre Boëmond, qui lui avoit arraché Antioche et Laodicée, et auquel

(1) Guilbertus abbas, p. 647.

(2) Guill. Tyr., p. 783.

(3) *Idem*, p. 720.

(4) *Ibidem*, p. 798.

il finit par faire ouvertement la guerre en Syrie et en Dalmatie, plus il mit de soins à obliger le reste des croisés par des procédés généreux, toutes les fois que l'occasion s'en présenta. C'est ainsi qu'il délivra des mains du calife d'Egypte trois cents croisés prisonniers, et les renvoya en Europe pour démentir les calomnies de Boëmond. Il en écrivit à toutes les puissances, en recherchant particulièrement pour alliées les puissances maritimes de l'Italie, Pise, Gênes et Venise. Nous avons déjà vu quel cas il avoit fait du secours des Vénitiens dans les guerres contre Robert ; il n'en fit pas moins de celui des Pisans, dont les flottes avoient concouru à la conquête de la Palestine, et qui bientôt après devinrent dangereux à l'Empire, en se rendant maîtres de Chypre et des îles Ioniennes (1).

Malgré leurs pirateries et celles de Tzachas dans l'Archipel, il continua la guerre avec succès contre Boëmond, son rival le plus redouté, qu'il obligea enfin à conclure une paix humiliante.

Après la mort de Boëmond, Alexis crut avoir encore à redouter le fils de ce prince et son tûteur Tancrède. Il chercha alors à diviser les princes croisés eux-mêmes ; et, en excitant Bertrand, fils du comte de Toulouse, contre le jeune Boëmond, il tâcha de perpétuer dans les fils

(1) Comnène, p. 331.

l'inimitié des pères. Bertrand ne se trouva pas cependant bien disposé par son père Raimond à servir Alexis. Celui-ci négocia une alliance avec lui et avec Baudouin, roi de Jérusalem, se défiant de l'un et de l'autre. La mort qui enleva en peu de temps Bertrand, avec lequel il avoit voulu contracter l'alliance, et Tancrède, contre lequel elle eût été dirigée, rendit la négociation inutile ; et des victoires remportées encore à l'aide de stratagêmes contre les Turcs lui assurèrent, peu avant sa mort, pour quelques momens, le repos, que toute sa politique n'avoit jamais pu lui procurer pendant le long cours de sa vie.

Jean Comnène.

Jean, son fils, dut commencer par s'affermir sur le trône, tant au-dedans qu'au-dehors, avant de poursuivre les projets de son père en Palestine. Il étouffa dans sa naissance une conjuration fomentée par sa mère et sa sœur Anne, auteur de l'histoire d'Alexis ; elle avoit voulu porter à l'empire Bryenne, son époux, qui, malgré tous les éloges qu'elle donne à sa beauté et à sa valeur, se montra, dans cette occasion, trop foible pour mettre à exécution les projets ambitieux de son épouse. Les gens de lettres formant le parti d'Anne, qui se glorifioit de figurer elle-même dans leurs rangs, furent trop impuissans pour lutter avec succès

contre Jean, qui avoit pour lui les gardes et l'armée. C'est avec leur secours qu'il termina dans un court espace de temps quatre guerres contre les Turcs, les Perses, les Patzinaces et les Hongrois.

N'ayant plus rien à craindre de ces peuples, le moment étoit venu de faire valoir les prétentions de son père sur Antioche, dont il ne cessoit de demander la restitution, en vertu des traités faits avec Alexis. Boëmond II, prince d'Antioche, qui n'avoit jamais voulu en convenir, fut tué en combattant contre le sultan d'Halep, et ne laissa qu'une fille, nommée Constance, âgée de trois ans. Ses tuteurs désirant lui donner un puissant protecteur, envoyèrent des députés à Jean, pour lui proposer le mariage de cette princesse avec Manuel, le plus jeune de ses fils; mais comme Jean tardoit à répondre à leur invitation, soit qu'il ne voulût ou qu'il ne pût s'y rendre, les chefs des croisés changèrent tout d'un coup d'avis, et donnèrent la main de la princesse à Raimond, fils du comte de Poitiers, qui étoit alors en pélerinage à Jérusalem (1).

La faute d'avoir manqué ce mariage, qui eût rapproché l'empereur des princes chrétiens, fut bien l'erreur la plus grave que Jean ait commise en politique. Les croisés seroient devenus ses alliés, d'ennemis qu'ils étoient; et An-

(1) Cinnamus, V, p. 75.

tioche, dont il fit dans la suite inutilement la conquête, puisqu'il fut obligé de l'abandonner, lui eût été livrée sans coup férir. Il est difficile de pouvoir déterminer les véritables motifs qui le portèrent à ce refus si peu politique. Cinnamus, son historien contemporain, ne sachant lui-même qu'en penser, se borne à dire « qu'il s'aliéna les « esprits des Antiochiens, parce qu'il ne pouvoit « ou ne vouloit pas venir lui-même de suite en « Cilicie. » Peut-être se promit-il de plus grands succès de la guerre que de ce pacte de famille ; peut-être aussi ce projet de mariage échoua-t-il par les manœuvres du sultan d'Halep et de *Mossoul-Amadeddin-Zenghi*, qui ne cessa de jeter des semences de défiance entre les croisés et l'empereur pour les brouiller.

Quoi qu'il en soit, Jean, outré du refus de la princesse et de la ville d'Antioche, se mit à la tête d'une armée pour conquérir l'une et l'autre. Ce fut la fameuse expédition contre Antioche dont tous les auteurs grecs et des croisades font mention (1). Elle finit par un traité entre Jean et Raimond, par lequel il fut stipulé que l'empereur entreroit librement à Antioche, et que Jean feroit la conquête de plusieurs villes sur les infidèles pour agrandir la principauté d'Antioche.

(1) Nicet., I, p. 12; Anne Comnène, I, c. 6; Guill. Tyr., XIV, 24, 30; Marinus Sanutus Abulfarag.

L'empereur y fit effectivement son entrée, et, à ce qu'en dit Nicetas de Chones, il y fut reçu avec la plus grande joie. Mais cet historien se trompe assurément, ou cherche à tromper ses lecteurs. Tout ce qu'en disent les auteurs occidentaux, et la manière dont Jean fut obligé bientôt après de quitter la ville, montre assez combien cette joie étoit peu sincère. La demande qu'il fit de garder Antioche, comme place d'armes, alarma tous les esprits. Les seigneurs croisés, trop foibles pour opposer seuls une résistance ouverte à sa volonté, soulevèrent le peuple par des manœuvres sourdes, et firent massacrer une partie de la suite de l'empereur. Celui-ci dissimula sa colère, comme les croisés avoient dissimulé leurs alarmes ; et il prétexta des affaires pour retourner dans sa capitale, après avoir terminé cette expédition, laquelle, selon Cinnamus, avoit duré deux ans, et, selon Nicetas, trois années.

L'on voit par cet exposé que Jean, moins rusé qu'Alexis, fut au contraire la dupe des croisés, lesquels s'étoient peut-être servis du projet de mariage, comme d'un appât, sans avoir jamais eu l'intention sérieuse de lui donner la princesse. Moins adroit, mais aussi moins fourbe que son père, il prit le change que celui-ci étoit accoutumé de donner à ses ennemis. Ce ne furent pas seulement les croisés, mais aussi Amadeddin-Zenghi, sultan de Moussoul, qui l'abusa par ses

manœuvres, dans le but de le brouiller avec les croisés. Amadeddin insinua à ceux-ci que rien n'étoit plus dangereux que de laisser prendre à Jean la possession d'une seule ville, parce qu'ayant une fois le pied dans le pays, il ne manqueroit pas de s'emparer du reste. Par des insinuations du même genre faites à l'empereur, il l'engagea à partir de Chizar (1).

Une seule démarche de Jean, dont parlent les historiens arabes (2), rappelle la politique de son père, c'est le message envoyé à Ilgazi, seigneur de Miafarakein, pour l'alarmer contre les projets des Francs. Il lui fit dire de se tenir prêt, et qu'il alloit lui-même le joindre avec trente mille hommes. L'effet de ce message fut une défaite des Francs. Si Jean, par caractère et par principes, mit beaucoup moins de finesse et de ruse dans sa politique, que n'en avoit mis son père, il fut aussi, par les circonstances même de son règne, moins dans le cas d'en faire usage. Il avoit à redouter l'accroissement de la puissance des croisés en Syrie ; mais il n'eut point à trembler, comme son père, pour la sûreté de la capitale, menacée par le passage des armées de la première croisade. La seconde n'eut lieu que sous son successeur Manuel, et le règne de Jean,

(1) Guill. Tyr., V, 1-2.

(2) Aboulfarage, p. 301, anno 514.

qui se trouve dans cet intervalle, devoit offrir plus de tranquillité que ceux de son prédécesseur et de son successeur.

Au reste, les historiens byzantins, ainsi que ceux des croisades, n'ont qu'une voix sur les qualités personnelles de Jean, le meilleur des Comnènes (1). Selon leur témoignage unanime, il étoit libéral, généreux, pieux, clément, miséricordieux. Ces qualités furent secondées, comme nous venons de le voir, par la situation de l'empire, dont la sûreté, sous lui, fut seulement ménacée aux frontières, tandis qu'il l'avoit été sous son prédécesseur aux portes de la capitale.

Manuel.

Alexis s'étoit trouvé dans une situation plus embarrassante que celle de Jean, mais beaucoup moins cependant que celle de Manuel, qui eut à lutter contre la puissance des croisés en Palestine et en Bulgarie en même temps, qui dut à la fois garder contre eux les deux extrémités et le centre de l'empire, et avoir les yeux également ouverts sur les provinces les plus éloignées qu'ils inondèrent de leurs troupes.

Instruit que deux des souverains les plus puissans de l'Europe, l'empereur d'Allemagne Con-

(1) Cinnamus, Nicetas, Guill. Tyr., p. 885.

rad III, et le roi de France Louis VII, marchoient avec des armées nombreuses au secours des croisés, Manuel suivit d'abord la marche que lui avoit tracée la politique d'Alexis. Il leur écrivit des lettres fort honnêtes, pour les inviter au passage du Bosphore ; il promit de leur procurer des subsistances et de maintenir un cours d'argent raisonnable, mais il exigeoit que les barons lui prétassent hommage de fidélité, pour le rassurer sur les dangers dont ils pourroient avoir le projet de menacer l'empire. En même temps il ne négligea aucune des mesures de précaution que lui prescrivit sa situation critique; il fit réparer les murs de Constantinople, conclut la paix avec les Turcs, contre lesquels il avoit imploré d'abord l'assistance du roi de France, et laissa harceler en Europe l'armée des croisés par les Comans et les Patzinaces, pour les forcer à passer promptement le Bosphore.

Les armées de la seconde croisade ne commirent pas moins de désordres que celles de la première; les seigneurs ne furent pas moins obstinés qu'ils l'avoient été alors, à refuser l'hommage de fidélité exigé, et il n'en résulta pas moins d'animosité entre l'empereur et les chefs des croisés. Conrad ayant passé le Bosphore avant l'arrivée de Louis, Manuel fit publier de fausses nouvelles des prétendus succès de Conrad, uniquement pour exciter la jalousie de Louis, et se

débarrasser par là de ses hôtes incommodes, dont il avoit bien lieu de redouter la présence, parce que plusieurs seigneurs françois, et nommément l'évêque de Langres, ne cachèrent point leur opinion, que le seul moyen de s'assurer du succès de cette expédition étoit de s'unir à la flotte du roi de Sicile pour se rendre maître de Constantinople.

Ces faits, que nous venons d'articuler, sont indubitables, parce qu'ils sont confirmés par le témoignage unanime des historiens byzantins et de ceux des croisades; ce sont d'ailleurs les mêmes effets produits par les mêmes causes, dont nous avons déjà rendu compte sous le règne d'Alexis, et qui ne se trouvent aucunement en contradiction ni avec la conduite des croisés, ni avec le caractère de l'empereur grec, ni avec les relations postérieures qui existèrent entre eux.

Il n'en est pas de même des autres accusations beaucoup plus graves, que la haine ou l'ignorance dicta aux croisés, et lesquelles, sur l'autorité peu imposante d'une couple d'écrivains, furent depuis aveuglément répétées presque par tous les historiens des croisades; ce sont ces accusations qui doivent surtout être un objet de l'examen critique proposé, et dont nous allons en conséquence nous occuper avec plus de détail.

Ecoutons d'abord les accusations, et remon-

tons ensuite à la source d'où elles partent. Manuel, accusé de perfidie et de trahison contre Conrad et contre Louis, est encore accusé de crimes et d'attentats les plus affreux : non content d'avoir posté en embuscade les Comans en Europe et les Turcs en Asie, pour tuer ceux d'entre les croisés qui s'écarteroient de l'armée, il doit leur avoir fait fermer les portes des villes sur leur passage, en ne permettant aux habitans que de descendre les vivres par dessus les murs ; il doit leur avoir fait donner de la mauvaise monnoie, qu'on refusoit ensuite de prendre en échange des subsistances ; il doit avoir fait égarer les François comme les Allemands par de faux guides, dans des défilés impraticables, où ils furent livrés au fer des Turcs ; enfin, il doit les avoir fait empoisonner, en mêlant de la chaux dans la farine et en faisant gâter l'eau des puits.

Tenons-nous d'abord au dernier forfait, comme le plus horrible de tous, et voyons quelle foi est due à cette accusation gratuite. Nous ne citerons ni Lebeau, ni M. Royou, qui, sur la foi du premier, vient de reproduire les mêmes accusations, mais nous remonterons aux sources que nous trouvons dans les historiens des croisades et dans les Byzantins.

Les premiers, quoique contemporains, ne peuvent pas en général être reçus comme des

témoins authentiques, parce qu'aveuglés pour la plupart par l'esprit de parti et de haine, ils croient défendre les croisés en noircissant les Grecs, et excuser les désordres commis par les premiers, en mettant les suites naturelles de leurs excès sur le compte des seconds. Nous les examinerons cependant; et si parmi eux il se trouvoit des esprits plus justes et plus judicieux qui, convenant des fautes des croisés, justifieroient l'empereur grec plutôt que de l'accuser, leur autorité n'en seroit naturellement que d'un plus grand poids.

Mais commençons la revue par les historiens byzantins eux-mêmes. Un seul, et c'est Nicetas de Chones, rapporte ces accusations : il ne les donne pas pour des faits assurés, mais il les rapporte comme des bruits qui couroient et qu'il ne garantit pas ; ajoutant expressément qu'il ne croit pas que de pareilles horreurs aient été commises par ordre de l'empereur. Nicetas, répétant un bruit populaire, que les croisés avoient fait courir à leur passage par l'Asie, est donc devenu la source principale d'où sont découlées toutes ces accusations contre Manuel, et qui ont été exagérées quelquefois avec tant d'invraisemblance, qu'elles se détruisirent elles-mêmes (1).

(1) Bondelmont. Ducange in notis ad Alexiam Comnenam.

C'est ainsi que Bondelmont a eu la hardiesse de dire qu'il avoit vu, pendant son séjour à Constantinople, dans le port de Byzance nommé *Vlaugabostan*, les ossemens de cinquante mille croisés, qui y avoient été empoisonnés par de la chaux mêlée à la farine. Cinquante mille hommes empoisonnés sur une seule place de la capitale ! Les croisés, les Byzantins eux-mêmes n'auroient-ils pas parlé d'un événement aussi extraordinaire que la mort soudaine de cinquante mille hommes sur une seule place ? Cependant ni les uns ni les autres n'en disent un mot ; leurs accusations portent sur les passages des croisés par l'Asie-Mineure, mais aucun d'eux n'accuse Manuel de les avoir fait empoisonner pendant leur séjour devant Constantinople, et encore moins d'avoir encombré de leurs ossemens les places de la capitale, dont on leur fermoit les portes avec soin. Qu'on juge sur cet échantillon du degré de croyance que méritent des écrivains postérieurs, comme Sanutus (1), ou même plusieurs contemporains, qui n'ont fait souvent que répéter sans jugement d'absurdes mensonges.

Parmi ceux-ci, il faut placer l'Arménien *Matthieu Vanerez*, d'Edesse, dont l'histoire se trouve parmi les manuscrits de la bibliothèque

(1) Sanutus, p. 167.

royale de Paris. Contemporain de Manuel, il a écrit l'histoire de la première croisade, et a mis sur le compte d'Alexis toutes les horreurs dont les autres accusent Manuel, particulièrement d'avoir mêlé de la chaux avec la farine. On voit par là que c'étoit alors un bruit accrédité, par lequel le peuple cherchoit à expliquer les ravages que firent dans l'armée des croisés l'indiscipline, l'intempérance, le climat, et les mauvais alimens. Matthieu ne se fait aucun scrupule de mettre sur le compte d'Alexis ce que tous les autres ont mis sur le compte de Manuel, et ne croit pas par là compromettre davantage sa véracité, que lorsqu'il porte l'armée du seul sultan d'Iconium à soixante mille hommes, et celle de Syrie à cent dix mille; ou quand il dit que la bataille que les croisés perdirent, sous Baudouin, contre les troupes de Danichemend, fut la première défaite qu'ils éprouvèrent.

L'accusation portée contre Manuel par Nicetas de Chones, se retrouve aussi dans Aboulfarage, qui répète, probablement d'après celui-ci, que Manuel avoit donné aux croisés des guides perfides pour les égarer dans leur chemin, et qu'il avoit fait mêler de la chaux avec la farine qu'on leur vendoit. Mais ce bruit, répandu dans l'armée des Grecs, rapporté comme tel par Nicetas, et ensuite comme un fait positif par des auteurs postérieurs, loin d'être accrédité par

tous les historiens des croisades, est passé sous silence par quelques-uns d'eux, comme il l'est par tous les autres auteurs byzantins, et il est même ouvertement démenti par les historiens les plus raisonnables des croisés. Il suffit au reste de connoître la prédilection de la plupart de ceux qui écrivent l'histoire pour des événemens et des causes extraordinaires, et l'on ne trouvera pas étrange qu'on se soit jusqu'ici beaucoup plus attaché à mettre au jour l'accusation contre Manuel que sa justification.

Voyons donc quelles sont les causes naturelles que des écrivains croisés contemporains assignent aux événemens qui ont donné lieu à ces bruits absurdes. Déjà, vers la fin du règne d'Alexis, il en avoit été répandu de pareils, et la grande mortalité qui régna dans l'armée des croisés, l'an 1100, fut attribuée par ceux-ci à des puits empoisonnés, non par Alexis, mais par les Sarrasins. C'est l'époque de cette accusation qui a probablement engagé l'Arménien Matthieu Vanerez à mettre ce crime sur le compte d'Alexis, avec le bruit sur la farine mélangée de chaux.

Ecoutons ce qu'en dit l'abbé Eckard (1), l'un des contemporains et témoin de cette expédition. « L'an 1100, dit-il, il se fit à Jérusalem une « assemblée générale de tous les chrétiens orien-

(1) Martene, Collectio monumentorum, V, p. 512.

« taux, le jour de Noël. L'été suivant, l'air fut
« corrompu en Palestine par les exhalaisons fé-
« tides des cadavres. Il y en a qui disent que
« les puits avoient été empoisonnés par les bar-
« bares, et les citernes infectées par le sang des
« hommes tués et des chairs pourries. Il en ré-
« sulta une maladie pestilentielle qui fit périr
« un grand nombre des nôtres, peu accoutumés
« à faire la guerre dans ce climat étranger, et,
« parmi ceux-ci, Godefroi lui-même. »

Ainsi, on supposa des crimes pour rendre compte d'une de ces pestes naturelles qui suivent ordinairement dans ce pays le fléau de la guerre, et l'on répandit des bruits absurdes pour expliquer un fait ordinaire sous ce climat! Eckard, cependant, comme nous voyons, est trop raisonnable pour ajouter foi à ces fables.

Passons maintenant aux expéditions de Conrad III et de Louis VII, où ces soupçons d'empoisonnemens furent le plus en vogue, et voyons ce qui en a donné la première occasion. C'est encore un contemporain, un auteur croisé, Odon de Deuil, dans les sept livres adressés à l'abbé Suger, qui nous en rend le compte le plus détaillé. Il nous apprend que les habitans grecs de la Bulgarie (qui avoient conservé le souvenir du brigandage commis par les armées de la première croisade) gardoient avec soin les murs de leurs villes contre les tentatives qu'ils

craignoient de la part des Allemands. Ils fermèrent les portes et descendirent avec des cordes les vivres qu'on leur demandoit. Les croisés, qui ne supportoient pas avec patience cette disette factice au milieu d'une véritable abondance, se procurèrent par le pillage ce qu'on refusoit de leur donner de bon gré. A Philippopolis, les Allemands virent dans un cabaret un de ces *Psylles* ou jongleurs, qu'on voit encore aujourd'hui en Egypte, et qui gagnent leur vie en dressant des serpens dociles, avec lesquels ils font des tours d'adresse. Ayant rencontré un pareil jongleur, qui tiroit un serpent de son sein, ils n'y virent rien moins qu'un empoisonneur, et, comme tel, ils le mirent en pièces. « Ils attribuèrent, dit Odon (1), la faute d'un seul à « tous, et dirent que les Grecs vouloient les faire « périr par le poison. »

Le tumulte qui avoit eu lieu dans un des faubourgs de Philippopolis se communiqua à l'instant à la ville, et grand nombre d'Allemands furent tués. La crainte de pareils excès, commis par l'armée de Conrad, avoit tellement alarmé les Grecs, qu'ils crurent de leur intérêt de ne pas laisser les croisés tranquilles, mais d'entraver, autant qu'ils le pouvoient, le passage de

(1) *Scelusque unius omnibus imputant, dicentes quod eos occidere Græci veneno volebant.*

l'armée de Louis VII, qui marcha sur les traces de celle de Conrad.

Voilà les véritables sources de ces accusations et de ces bruits, qui se renouvelèrent ensuite au passage des croisés en Asie, comme à leur passage en Europe.

Mais il nous reste encore une autorité des plus respectables, parmi les historiens des croisades, c'est celle de l'archevêque Guillaume de Tyr, contemporain de Manuel, et qui, plus d'une fois, avoit été envoyé comme ambassadeur à sa cour.

En parlant du passage de Frédéric I et des pertes immenses que son armée essuya (pertes qui ne manquèrent pas, ainsi que celles de Conrad et de Louis, d'être attribuées à la perfidie de Manuel), il met au nombre des causes qui produisirent ces malheurs, la faim, la fatigue, le manque de connoissances du pays, l'encombrement des bagages qui tentoit la cupidité des musulmans, la supériorité des chevau-légers turcs sur les cuirassiers pesans des croisés, la réunion des infidèles et la désunion des chrétiens, lesquels, divisés en corps isolés, devoient succomber devant un ennemi qui tomboit sur eux en masses réunies (1).

Voilà les véritables causes de leurs pertes, sans qu'il soit nullement question d'assassinats ni de

(1) Guill. Tyr., p. 903, et XVI, p. 20.

poison. Il est vrai que Guillaume de Tyr rapporte que les croisés avoient été égarés par des guides perfides qui les avoient menés dans des endroits arides où l'on manquoit d'eau; mais il se refuse en même temps à croire que cela ait eu lieu par les ordres de l'empereur. Et comment l'auroit-il pu croire, lui qui, ayant été plusieurs fois à la cour de Manuel comme ambassadeur, avoit eu l'occasion de le connoître personnellement? Pourquoi, s'il l'avoit cru, auroit-il caché son opinion, ayant survécu assez long-temps à l'empereur byzantin pour ne plus pouvoir craindre de dire la vérité toute entière? Loin de le faire soupçonner d'un pareil forfait, il fait au contraire le plus bel éloge de ses qualités personnelles, de sa munificence, de sa générosité, et même de son zèle et de ses efforts contre les Turcs (1).

En résumant l'autorité des preuves pour et contre Manuel au sujet de cet empoisonnement, nous trouvons, d'un côté, le bruit injurieux rapporté par le Byzantin Nicetas, répété par le Syryen Aboulfarage, par le Latin Sanutus et plusieurs auteurs postérieurs; mais, de l'autre côté, nous trouvons le silence de Cinnamus, auteur contemporain de Manuel; le silence d'Aboulfeda, d'ailleurs assez circonstancié dans les expéditions des croisés; enfin, les témoignages d'Odon de

(1) Guill. Tyr., p. 990.

Deuil et de Guillaume de Tyr, tout cela ne contre-balance-t-il pas une accusation fondée sur un bruit vague? C'est donc la peste, aidée de l'indiscipline, qui fit parmi les croisés tant de ravages, que leur ignorance grossière attribua tout simplement au poison. De l'eau saumâtre, de la mauvaise farine qu'ils devoient parfois rencontrer, et le psylle égyptien qu'ils avoient trouvé à Philippopolis, voilà ce qui suffit pour accréditer le bruit que les puits étoient empoisonnés, la farine mêlée de chaux, et que les Grecs, sans en excepter l'empereur, étoient des empoisonneurs.

Manuel n'avoit point empoisonné les croisés; mais les préjugés haineux que ceux-ci apportèrent contre les Grecs en général, envenimèrent tous leurs rapports avec eux. Les Grecs taxèrent les croisés de *barbares;* et ceux-ci, à leur tour, les accusèrent de perfidie. Les uns et les autres n'avoient pas tout-à-fait tort. La pratique et tous les raffinemens d'une politique rusée étoient du côté des premiers, tandis que la bonne foi des seconds étoit accompagnée de la plus grossière ignorance. Les auteurs les plus distingués des deux partis se rendent là-dessus une justice mutuelle; et, si la princesse Anne a raison de parler avec répugnance de la barbarie des Francs et de la grossièreté de leur idiome, Odon de Deuil n'a pas moins raison de parler avec indignation de la mauvaise foi des Grecs et de la duplicité de leur

langage. Il dit qu'ils avoient établi pour maxime d'état : *Non imputari perjurium quod fit propter sacrum imperium.* Plus il montre d'animosité contre eux et contre l'empereur, plus son témoignage a de poids quand il sert à les excuser ou à les justifier ou quand il accuse ses compagnons de pélerinage. Il montre cependant une grande prévention contre les Allemands, en mettant sur le compte des désordres qu'ils commirent tous les désagrémens que les François essuyèrent, et qu'ils pouvoient bien s'être attirés eux-mêmes. C'est ainsi qu'il dit que l'empereur d'Allemagne, arrivé aux portes de Constantinople, y ravagea les palais d'été de l'empereur grec; qu'ensuite l'armée françoise fut harcelée par les Comans et les Patzinaces; mais que, quand Manuel en reçut des plaintes, il jura de ne pas en avoir eu la moindre connoissance, qu'il en fit beaucoup d'excuses, qu'il assigna aux François des quartiers dans le voisinage de son palais, et leur fit donner des vivres en abondance, mais qu'en même temps il venoit de signer une trève de douze ans avec les Turcs.

Cette trève ne fut cependant pas observée jusqu'à son terme. Avant que la moitié en fût écoulée, il battit encore les Turcs aussitôt que, l'expédition de Conrad et de Louis étant terminée et la guerre avec le roi de Sicile finie, il eut les mains libres pour tourner ses armes contre le sultan

d'Iconium et le souverain d'Arménie. Bientôt après il fut entraîné dans de nouvelles disputes avec les princes croisés. Raimond, prince d'Antioche, venant de mourir, sa veuve Constance mit sa main et la principauté à la disposition de Manuel, qui envoya le César Roger pour l'épouser. Mais ce projet de mariage ne fut pas plus réalisé que celui de son prédécesseur, qui devoit acquérir la ville d'Antioche par un mariage avec la même princesse; elle changea tout aussi subitement d'avis pour refuser sa main à Roger, que ses tuteurs en avoient changé pour la refuser à Jean.

Les croisés craignirent que, si elle épousoit Roger, ils ne devinssent tributaires des Grecs: elle fut donnée en mariage à Renaud de Châtillon (1). La suite de ce mariage manqué fut, comme sous Jean, une expédition de l'empereur en Syrie et son entrée à Antioche, où il fut mieux accueilli que Jean, contre lequel on avoit ameuté le peuple. Les huit jours qu'il y passa furent une suite non interrompue de fêtes les plus magnifiques et de tournois les plus brillans. Cependant les habitans d'Antioche n'étoient pas tout-à-fait contens des conditions du traité que Renaud venoit de conclure avec l'empereur. Conjointement avec Baudouin, roi de Jérusalem, ils

(1) Cinnamus, Liv. IV, p. 16.

prièrent Manuel d'être moins exigeant sur le nombre des troupes auxiliaires qu'ils avoient promis de fournir, et de se désister du droit qu'il s'étoit réservé de leur envoyer toujours un patriarche. Manuel leur accorda une diminution des troupes stipulées ; mais il fut inexorable sur le point de la nomination exclusive du patriarche (1).

Ce traité fut bientôt après suivi d'un autre, qu'il conclut avec Noureddin, prince d'Alep, et en vertu duquel celui-ci acheta la paix, en livrant plus de six mille prisonniers chrétiens, la plupart Allemands et François, restes malheureux de la dernière croisade de Conrad et de Louis. Ce trait d'humanité concourt à démentir les noires accusations, d'après lesquelles il devoit avoir fait empoisonner les croisés sur leur passage. S'il eût juré leur ruine, il étoit bien plus simple d'abandonner ces malheureux à leur sort dans les fers ennemis, que d'empoisonner les puits auxquels il eût apparemment fallu afficher un avis, pour que personne autre que les croisés ne bût de leurs eaux. Cette idée d'empoisonner une armée entière est vraiment trop absurde.

En retournant à Constantinople, il fut harcelé par les troupes du sultan d'Iconium, avec lequel il finit par conclure une paix avantageuse. Il étoit,

(1) Cinnamus IV, p. 21.

comme nous l'avons déjà vu, de l'intérêt et de la politique naturelle des empereurs grecs, de ménager alternativement le Franc et le Turc, et de conserver l'un ou l'autre comme ami, pour ne pas être obligés de faire la guerre en même temps à deux voisins dangereux. Aussi la politique de Manuel ne fut-elle jamais en défaut envers les Turcs toutes les fois qu'il s'agissoit de les ménager. Il la poussa au point d'inviter le sultan d'Iconium à venir à Constantinople, et de lui donner des fêtes magnifiques dont on garda long-temps le souvenir. Ce fut dans ces fêtes qu'un Turc, de la suite du sultan, qui s'étoit vanté de voler du haut de la tour de l'Hippodrome, s'étoit cassé la tête en se précipitant à terre. Manuel combla de présens le sultan d'Iconium. Il avoit d'autant plus besoin de le ménager, qu'ayant pris lui-même une part active dans les démêlés d'hérédité des princes hongrois, il alloit avoir sur les bras une nouvelle guerre de ce côté, et qu'il avoit à craindre encore davantage l'esprit entreprenant de Frédéric, empereur d'Allemagne, qu'il n'avoit eu à craindre jadis son oncle Conrad.

Frédéric, parvenu à l'empire, avoit demandé par une ambassade la princesse Marie, fille d'Isaac, pour épouse, en promettant de s'acquitter de tous les engagemens que Conrad et

lui-même avoient contractés à son retour de la Palestine, relativement à la restitution de l'Italie au pouvoir de l'empereur. Manuel, qui lui envoya aussi des ambassadeurs, savoit bien à quoi s'en tenir sur ces promesses; il ne s'agissoit pas de la restitution de l'Italie, car Frédéric eût été trop heureux s'il avoit seulement pu obtenir que les nombreux ennemis qu'il avoit dans ce pays-là le laissassent en repos.

Craignant la puissance maritime de Venise, de Gênes, de Pise et d'Ancône, l'empereur de Byzance se donna toutes les peines imaginables pour s'attacher ces états par des services rendus et par un accueil hospitalier accordé à leurs sujets dans la capitale et dans tous les ports de l'empire. Craignant aussi le pape, qui pouvoit troubler l'Orient en prêchant une nouvelle croisade, et Frédéric, qui étoit l'homme le plus dangereux à la tête d'une pareille entreprise, il usa de toute sa politique pour désunir entre eux ces ennemis dangereux, afin qu'ils ne fondissent pas sur lui avec toutes leurs forces réunies. Il tâcha en conséquence d'exciter, contre Frédéric, le pape et les républiques maritimes, et les moyens qu'il employa étoient parfaitement calculés pour atteindre ce but.

Il avoit dans toutes les villes de l'Italie des hommes affidés, par lesquels il étoit informé de tous les projets qui pouvoient se tramer contre

la sûreté de l'empire (1). Ayant envoyé dans un but à peu près semblable des ambassadeurs à Ancône, soit pour y recruter des hommes, soit pour un simple espionnage, Frédéric en conçut de l'humeur, et envoya des troupes vers Ancône pour en faire le siége ; mais les habitans signalèrent leur attachement à l'empereur grec par une défense courageuse. De cette manière, Manuel réussit, durant tout son règne, à conjurer l'orage qui pouvoit le menacer du côté de l'Occident. Il entretint dans le même temps des relations d'amitié avec les croisés et avec les républiques maritimes, avec le sultan d'Iconium et avec le pape, et tâcha de ménager à la fois tant d'intérêts opposés, sans se soucier des censures de son propre clergé.

Le mécontentement du clergé grec éclata surtout à l'occasion de la révocation d'un anathême lancé par ses prédécesseurs contre un chapitre du Coran, révocation qui paroît avoir été moins l'effet de sa tolérance et de sa manière de penser en matières religieuses, que l'effet de sa politique, qui vouloit par-là complaire à ses voisins mahométans, devenus ses amis. Il s'agit de l'anathême contre la confession de foi musulmane, relativement à l'unité indivisible de Dieu, confession contenue dans le chapitre du Coran : *Dis, Dieu est un ; il est éternel ;*

(1) Nicetas Choniatus, Glycas, etc.

il n'a point engendré, il n'a point été engendré, il n'a point d'égal (1). Manuel abolit cet anathême, quoiqu'il risquât par là de déplaire autant au pape qu'il vouloit plaire aux princes musulmans. Malgré son adresse, ses ménagemens, ses dépenses, il ne put cependant conserver long-temps la paix ni en Italie ni en Asie, et il se brouilla bientôt après avec le sultan d'Iconium et avec les Vénitiens.

Le sultan avoit promis à l'empereur, pendant son séjour à Constantinople, de lui rendre la ville de Sebaste. Il la lui rendit effectivement, mais après l'avoir ruinée.

Les Vénitiens s'étoient déjà fait chasser sous le règne de Jean, pour leurs mauvais procédés, au sein même de la capitale (2), où Alexis leur avoit accordé les premiers établissemens, comme à des alliés utiles contre le pouvoir des princes italiens. Cette fois-ci, ils se réunirent aux Allemands pour faire le siége d'Ancône, dont nous avons parlé plus haut, et ils finirent par obtenir la paix qu'ils sollicitèrent, et la restitution des priviléges dont ils jouissoient à Constantinople.

Plus tard, à peu près les mêmes priviléges, et pour les mêmes considérations, furent accordés aux habitans de Gênes et de Pise, qui eurent

(1) Nicetas VII, 6.

(2) Cinnamus X.

dorénavant leurs chefs, nommés *Baile*, *Podesta* et *Consul*. Les descendans de ces colonies italiennes, mélangées avec le sang grec, et confinées, après la reprise de Constantinople, par les empereurs grecs, dans le faubourg de Pera, en constituent encore aujourd'hui les principaux habitans.

Manuel avoit les yeux ouverts sur toute l'Italie. En favorisant les villes maritimes, il n'oublia pas non plus celles du continent : il envoya de l'argent aux Milanois, pour rebâtir leur ville rasée par Frédéric, et donna sa fille en mariage au marquis de Montferrat, en l'engageant à faire des incursions dans le cœur de l'Allemagne.

C'est ainsi qu'en excitant les puissances de l'Europe les unes contre les autres, il les empêcha de secourir les princes croisés en Asie, et qu'en troublant l'Occident, il se raffermit sur le trône de l'Orient. Penchant tantôt du côté des Latins, et tantôt du côté des Musulmans, selon que les intérêts de sa politique l'exigeoient, il en fut alternativement l'ennemi ou l'allié. Nous l'avons vu en paix avec les Turcs, porter ses armes en Syrie contre les croisés. Quelques années plus tard, lorsqu'il revint de l'expédition hongroise, il s'allia avec Amauri, roi de Jérusalem, pour entreprendre une guerre contre l'Egypte. C'est ce roi qui lui en avoit fait la proposition, pour partager avec lui les dépouilles de cette pro-

vince, qu'il avoit déjà ravagée deux fois, sous prétexte de soutenir la puissance du visir Chaver contre son ennemi Chirkouh, général de Noureddin (1). Le nouveau prétexte qui servoit à Amauri pour cette expédition, étoit le refus que faisoit le sultan d'Egypte de payer le tribut au roi de Jérusalem. Les efforts de Manuel passèrent l'attente d'Amauri, ils réussirent beaucoup plus qu'il n'eût souhaité. Le nombre des troupes grecques fut si considérable, que l'empereur parut plutôt le chef de l'entreprise que l'allié. Aussi l'alliance ne fut-elle pas de longue durée ; elle échoua au siége de Damiette, où le roi de Jérusalem mit en œuvre à peu près la même ruse qu'Alexis avoit employée pour se rendre maître de Nicée. Il n'obtint pas la possession de Damiette, mais il négocia secrètement avec les assiégés, et proclama la paix au moment où les Grecs donnèrent l'assaut à la ville.

Les Latins et les Grecs s'accusèrent réciproquement de cette perfidie, qui paroît devoir être mise sur le compte des premiers plutôt que sur celui des seconds, puisqu'elle ne pouvoit être utile qu'au plus foible des deux alliés. Les auteurs arabes, grecs et croisés se contredisent sur le véritable motif qui fit lever le siége, pendant lequel les troupes de l'empereur furent comman-

(1) Abulfeda, ann. 559-561-564.

dées par son général Contostephanos Andronicus. Guillaume de Tyr et Nicetas donnent pour raison de la levée du siége le manque de vivres, et la famine qui en fut le résultat ; le premier jette même plus particulièrement la faute sur Manuel, parce qu'il ne paya point ses troupes. Cinnamus, au contraire, qui avoit fait sous Manuel plusieurs campagnes, et probablement aussi celle-ci, accuse ouvertement les Latins de s'être laissés corrompre par les trésors des assiégés pour les engager à faire la paix.

Voilà les deux alliés qui s'accusent réciproquement des malheurs de la guerre entreprise en commun et de la paix qui la termine. Ce sont deux parties plaidant leur cause, et dont chacune n'est que trop suspecte de partialité. Cherchons la vérité dans le témoignage impartial d'un troisième, qui, ne tenant à aucun des deux partis, n'a pas de raison particulière pour dénaturer la vérité. Ce sont les historiens arabes qui nous rendront ce témoignage. Aboulfeda et Ibn-al-Ethir (1) doivent nous être moins suspects que Cinnamus ou Guillaume de Tyr. Ils donnent tout simplement pour cause l'arrivée de puissans secours de Salaheddin et de Noureddin, qui obligèrent les alliés à lever le siége. Cette raison paroît bien la plus naturelle, et cette coalition manqua

(1) V. 561, Abulf. Ibn-al-Ethir, p. 568-569.

comme tant d'autres, du moins autant par les forces supérieures de l'ennemi que par la désunion des alliés.

Après la dissolution de cette ligue, Manuel eut à lutter lui-même contre les efforts d'une autre, que deux princes, ses anciens alliés, le sultan d'Iconium et le prince d'Arménie, formèrent contre lui avec le sultan de Damas. Manuel se mit à la tête de la plus forte armée qu'il eût encore eue sous ses ordres, et marcha vers les sources du Méandre. Le sultan d'Iconium, effrayé du nombre de ces troupes, fit proposer un arrangement à Manuel, qui en rejeta les conditions avec hauteur; mais son dédain fut puni, lorsque, bientôt après, il donna dans un piége que l'ennemi lui avoit tendu dans les défilés du mont Taurus.

Près de l'ancien château de Myriokephalos (ainsi appelé, parce que des myriades de Grecs y avoient laissé leur vie) commence le défilé de Tzybriza, par lequel les Grecs durent passer au retour du château prénommé. Là, sept vallées se succèdent et ne communiquent entre elles que par des passages étroits et des défilés tortueux; les hauteurs qui dominent toutes les sept vallées se trouvèrent occupées par les Turcs. Ils firent un carnage horrible dans l'armée grecque; le sang ruissela dans le lit des torrens de la montagne, et les abîmes des vallons furent comblés par des

monceaux de cadavres d'hommes et de chevaux. Manuel fut trop heureux d'acheter une paix moins honteuse encore qu'il ne devoit s'y attendre après un revers aussi inoui.

Il lui en resta des souvenirs trop profonds dans l'ame pour se réconcilier sincèrement avec un ennemi qui l'avoit mis à deux doigts de sa perte. Il rompit bientôt la paix, et ses généraux le vengèrent de cette défaite cruelle par des victoires remportées sur les Turcs. La nécessité de se défendre contre eux le rapprocha des Latins; et, pendant les dernières années de sa vie, sa politique envers les croisés avoit pris une direction diamétralement opposée à celle qu'elle avoit eue au commencement de son règne. C'est Guillaume, archevêque de Tyr, l'historien le plus authentique des croisades, qui fut un des intermédiaires principaux de ce raccommodement, et qui, étant allé trois fois à Constantinople, y traita les plus grands intérêts des princes croisés avec l'empereur grec.

La première fois il y avoit été avec Amauri, roi de Jérusalem, qui, pressé de tous côtés par les Sarrasins, avoit envoyé des ambassadeurs à tous les princes chrétiens de l'Europe pour demander leurs secours, et s'étoit rendu lui-même à Constantinople pour chercher l'appui de Manuel (1).

(1) Guill. Tyr., p. 989-990.

Ce fut alors que le roi de Jérusalem insinua à l'empereur l'expédition contre l'Egypte dont il est question plus haut. C'est à cette occasion que Guillaume de Tyr se répand en éloges sur les qualités brillantes de Manuel, sur sa munificence, sa générosité et sa magnanimité. Il retourna près de lui, comme ambassadeur, la seconde année du règne de Baudouin IV, et il s'y trouva pour la troisième fois, en la même qualité, l'année même de la mort de Manuel (1). Il y fit alors un séjour de sept mois, et assista aux magnifiques fêtes données à l'occasion des doubles noces du fils et de la fille de l'empereur. Les efforts de ce sage archevêque ne contribuèrent pas peu sans doute au rapprochement des Latins et des Grecs, qui alla toujours en croissant vers la fin du règne de Manuel. On vit ce prince accorder de jour en jour plus de crédit et d'autorité aux Latins dans sa capitale. Ils y prirent un véritable ascendant, et étendirent leur influence au point que les seigneurs grecs (*archontes*), qui s'y étoient partagé jusqu'alors exclusivement la conduite des affaires, devenus jaloux, n'attendirent qu'une occasion pour se débarrasser de ces étrangers.

Alexis avoit le premier accordé un établissement aux Vénitiens; Jean les avoit chassés de la capitale; Manuel, en les y rappelant, avoit ac-

(1) Guill. Tyr., p. 1118-1119.

cordé les mêmes priviléges aux Pisans, aux Génois et aux habitans d'Ancône. Outre ceux-ci, nombre de croisés et d'aventuriers étoient venus s'établir à Constantinople; les Latins y affluoient de tous côtés dans les derniers temps de Manuel.

Ces détails, conservés par Guillaume de Tyr, mais passés sous silence par la plupart des historiens de Manuel, sont une dernière preuve de l'absurdité des accusations portées contre lui par l'esprit de haine et par l'ignorance de la populace des croisés. Brave et généreux, il ne dédaigna pas la prudence nécessaire dans la situation critique où il se trouvoit; mais, beaucoup moins rusé qu'Alexis, il ne doit point être rendu responsable par l'histoire des malheurs dans lesquels les croisés se précipitèrent eux-mêmes par leur désunion et leurs excès.

Alexis II.

C'est à l'avénement d'Alexis II, le troisième des Comnènes qui ont régné après Alexis I, que finit l'époque déterminée pour l'examen critique des historiens des princes de sa famille. Comme, durant son règne, il n'y a pas eu de croisade, et que la troisième n'eut lieu que vingt ans plus tard, sous Isaac l'Ange, le second de ses successeurs, il y a peu de chose à dire sur la politique observée envers les croisés par les tuteurs de ce prince enfant, qui

monta sur le trône à l'âge de douze ans, et en fut précipité à quinze. Il n'y a que la révolution arrivée à Constantinople sous son règne pour chasser tous les Latins qui entre dans le sujet de ce mémoire, et des causes de laquelle nous allons nous occuper plus particulièrement.

Alexis II étant incapable de régner, le gouvernement se trouva tout entier entre les mains du Protosebastos, lequel, par son avarice, sa dureté, sa présomption et ses liaisons avec l'impératrice-mère, s'étoit aliéné non seulement les seigneurs grecs, mais même les latins (1). Ne voulant pas écouter les conseils de ceux-ci, qui, dans les derniers temps du règne de Manuel, avoient si fort influé sur les affaires, il leur étoit devenu odieux. Il conserva cependant des égards pour eux, et ces égards même durent causer leur perte aussitôt que le parti des archontes ou seigneurs grecs fut assez puissant pour exécuter le projet qu'ils avoient formé depuis long-temps d'appeler à la tête du gouvernement le scélérat Andronic, dont la tyrannie ne confirma que trop l'idée que les vices et les crimes de sa jeunesse auroient dû en faire concevoir.

La chute du tuteur d'Alexis II fut le signal de l'expulsion des Latins. Les Grecs cherchèrent à se venger sur eux de la faveur et de l'influence

(1) Guill. Tyr., 1023.

dont ils avoient joui dans les dernières années de Manuel. Cette jalousie avoit encore été aigrie par des querelles religieuses, les deux nations se traitant tour à tour d'hérétiques.

Les Latins, avertis de la conspiration qui se tramoit contre eux, se disposèrent à quitter la capitale au moment où Andronic en approchoit. Ils s'embarquèrent sur quarante-quatre galères, et les vieillards qu'ils avoient abandonnés furent les seules victimes des factieux. Les troupes d'Andronic assaillirent les quartiers de la ville habités par les Latins, brûlèrent les maisons, profanèrent les églises, tourmentèrent les moines, assassinèrent un cardinal-légat, et immolèrent même à leur rage tous les malades qui étoient dans l'hospice Saint-Jean.

C'est ainsi que les Grecs traitèrent leurs hôtes auxquels ils avoient marié leurs filles, et auxquels, dans les derniers temps, ils avoient même confié la direction de leurs affaires. Les Latins se vengèrent à outrance de la barbarie des Grecs; et ceux qui s'étoient embarqués sur les quarante-quatre galères et les bâtimens de transport ravagerent les îles et les côtes de l'Archipel, tuèrent les prêtres et les moines, brûlèrent les églises et les couvens, et firent un butin immense de ces dépouilles sacriléges. Ils acquirent ainsi plus de richesses qu'ils n'en avoient perdu à Constantinople; et la flotte qu'ils s'étoient formée de

la marine grecque fut long-temps la terreur des mers Egée et Ionienne.

Alexis I s'étoit emparé du trône l'an 1081, et Alexis II en fut chassé l'an 1182. Les règnes des quatre princes dont nous venons de faire l'examen historique, par rapport à leur politique envers les croisés, embrassent donc précisément un siècle, pendant lequel il y eut deux croisades; la première sous le règne du premier, et la seconde sous le règne du troisième Comnène. Leur politique, qui devoit avoir pour but de conserver la sûreté et l'intégrité de l'empire entre deux ennemis aussi dangereux que l'étoient les Turcs et les Francs, varioit souvent quant à l'apparence; mais elle étoit invariable quant au but principal, qui étoit de se maintenir entre les chocs de deux puissances redoutables avec la moindre perte possible.

Balancer le pouvoir de ces deux puissances en les caressant ou en les combattant alternativement comme alliées ou comme ennemies; presser le passage des croisés au détroit du Bosphore pour les éloigner le plus tôt possible de la capitale, dont ils ravageoient les faubourgs et dont ils menaçoient de se rendre maîtres; éloigner le théâtre de la guerre de la Bithynie pour le transporter à l'extrême frontière de la Syrie, voilà quel étoit le grand but de la politique du cabinet de Byzance; et, si les moyens qu'il employa pour

l'atteindre ne furent pas toujours ceux d'une politique franche et sincère, ils ne furent pas non plus aussi atroces que l'esprit de parti et de haine chez les croisés et les écrivains occidentaux s'est efforcé de le faire croire.

Invariable dans son but, mais diversement accommodée aux différentes circonstances du temps, la politique des Comnènes dut encore recevoir d'autres modifications par le caractère personnel des princes. Profonde, secrète et rusée sous Alexis I; franche et ouverte sous Jean; inquiète, turbulente et toujours dans les extrêmes sous Manuel; enfin, nulle et livrée aux factieux sous Alexis II, elle prit l'empreinte des passions personnelles des princes. Aucun ne l'avoit portée à un plus haut degré que le premier Alexis. Le moule dans lequel la nature l'avoit formé ne s'est point perdu, et on retrouve plus d'un Alexis parmi les Grecs de la Turquie moderne. Chargés de veiller sur la politique d'un empire qui s'est souvent trouvé dans des situations aussi critiques que l'empire byzantin dont il a pris la place, les *drogmans* grecs ont eu plus d'une fois recours à toute la finesse et à toute la ruse pour laquelle Alexis est si renommé dans l'histoire; ménageant tour à tour les intérêts divers des puissances qui menaçoient d'écraser la Porte-Ottomane; dissimulant les injures et les affronts, qu'un manque de délicatesse dans ceux qui ont à traiter avec eux

rend souvent plus sensibles encore; ne négligeant pas l'occasion de se venger, si elle se présente, ils ont rétracté plus d'une fois, par leurs ruses et même par leurs vengeances, les traits les plus saillans du tableau des règnes d'Alexis I et II.

Doués, par la nature, d'une pénétration et d'une finesse peu commune aux peuples occidentaux, il n'est pas étonnant que, dans tous les temps, les Grecs aient cru avoir à se plaindre, sinon de la barbarie et de la grossièreté, du moins d'un manque de tact et de délicatesse de la part des Francs. Aujourd'hui encore, que les nations européennes surpassent en civilisation les Grecs autant que ceux-ci surpassoient les Francs du temps d'Alexis Comnène; aujourd'hui encore les Grecs se croient quelquefois en droit de renouveler les reproches que leur adressoit la princesse Anne, lorsqu'il s'agit de blâmer un manque de pénétration ou de finesse des Européens avec lesquels ils ont affaire; aujourd'hui encore ceux-ci sont souvent dupes de leurs ruses et de leur astuce, comme les croisés l'ont été de celles d'Alexis.

Si nous avons été témoins d'imputations absolument semblables dans un siècle où l'état respectif de la civilisation des Grecs et des Francs est diamétralement changé; qu'on juge combien les uns et les autres devoient se croire en droit de s'accabler de récriminations réciproques dans

un temps où, excepté la bravoure, les Francs étoient en tout inférieurs non seulement aux Grecs, mais même aux musulmans. Que la confiance aveugle énoncée dans leur cri de guerre, *Deus lo vult, Deus lo vult*, étoit loin de la confiance mesurée du musulman, qui n'entreprenoit rien que sous les auspices de son humble *Inchallah (s'il plaît à Dieu)!* Ces deux cris de guerre caractérisent éminemment l'esprit des peuples qui les avoient à la bouche, esprit aussi éloigné l'un de l'autre que l'orient l'est de l'occident, et que l'étoient l'ignorance et la barbarie des Latins de la culture et de la finesse des Grecs.

Ne soyons donc plus étonnés si les premiers ont été mal jugés des seconds, si les croisés ont souvent calomnié la politique d'Alexis et de ses trois successeurs, et s'ils leur ont attribué les suites naturelles de l'indiscipline, de l'intempérance et de la désunion qui régnoient parmi eux. *Effusa est contentio super principes et errare fecit eos Dominus in invio et non in via.*

ESQUISSE DE L'HISTOIRE
DE L'ESCLAVAGE ET DE LA SERVITUDE CHEZ LES GRECS ET LES ROMAINS;

PAR M. MALTE-BRUN.

L'esclavage n'est utile ni au maitre ni à l'esclave.
MONTESQUIEU.

En admirant chez les anciens tant de traits de dévouement au service public de la part des plus humbles citoyens, en voyant le peuple passer une grande partie de la journée à écouter des orateurs politiques et à délibérer sur les affaires de l'Etat, nous ne pouvons pas, pour peu que nous ayons l'habitude de réfléchir, nous empêcher d'élever cette question : Comment de simples artisans et d'autres particuliers très-pauvres pouvoient-ils négliger à ce point leurs intérêts domestiques? Ne devoient-ils pas déranger tout-à-fait leurs propres affaires en soignant si bien celles de l'Etat? Le désordre dans les ménages,

dans les fortunes, ne devoit-il pas mettre promptement un terme à cet essor patriotique de toutes les têtes? Car enfin les Grecs et les Romains n'étoient pas de ces héros de roman qui vivent d'air dans leurs palais de cristal; ils avoient, comme nous autres, des besoins matériels; il paroît même qu'ils aimoient plus que nous les jouissances de la vie, et qu'ils connoissoient mieux les douceurs de l'oisiveté.

Les faits que nous allons étudier vont résoudre le problême. Nous verrons, au milieu d'un immense nombre d'esclaves, au milieu des peuplades entières réduites en servitude, les citoyens libres d'Athènes, de Sparte et de Rome, vivre d'abord, comme les anciens Germains et Scandinaves, parmi leurs *trœles* ou paysans-serfs; ensuite, comme les seigneurs féodaux, au milieu de leurs vassaux; et enfin, comme les colons des Indes occidentales, au milieu de leurs nègres. De là cet affranchissement de soins ignobles, cette indépendance des esprits, cette égalité sociale entre les hommes libres, ce sentiment orgueilleux de la dignité du citoyen, qui respirent dans les lois, la littérature, la philosophie des anciens. Mais le chêne avoit ses racines dans un marais impur; ces merveilles de l'antiquité que nous admirons et que nous ne cessons d'admirer, sont le fruit d'un ordre social fondé sur l'esclavage le plus abject et sur la servitude la plus cruelle.

Nous n'entreprenons pas d'épuiser une aussi vaste matière que l'*histoire de l'esclavage* chez les anciens ; nous en discuterons seulement les points les plus intéressans sous le rapport de la civilisation.

CHAPITRE PREMIER.

Idées générales des anciens sur l'esclavage et la servitude.

Tous les philosophes célèbres, tous les grands législateurs anciens ont soutenu que l'esclavage étoit un état conforme à la nature.

Ce préjugé venoit en partie de l'antique différence entre les Grecs et les peuples de l'Asie, soumis à des despotes, désignés sous le nom de *barbares*, et d'où la Grèce tiroit ses premiers esclaves. Iphigénie, près d'être immolée, s'écrie : « Je m'immole pour la Grèce. Faites-moi « mourir, et faites périr Troie. Voilà ce qui sera « mon monument, ce qui me tiendra lieu d'époux « et d'enfans. Il est juste, ma mère, que les bar- « bares soient les serfs des Grecs, et non pas les » Grecs ceux des barbares. Ils sont à jamais es- « claves ; nous sommes à jamais libres (1). » Hélène, quoique fêtée dans le palais de Priam, exhale

(1) Eurip. Iphig. en Aulid., v. 1397.

les mêmes sentimens : « Où suis-je ? Une Grecque « parmi les barbares ! une femme libre parmi les « esclaves ! car chez les barbares tout est esclave, » hormis un seul (1). »

C'étoit aux dépens des peuples d'Asie que les Grecs, dans les siècles héroïques, exerçoient leurs pirateries, toujours accompagnées d'enlèvemens d'hommes et de femmes. Plus tard, lorsque le commerce d'esclaves eut pris une consistance régulière, c'étoit encore de l'Asie que les villes commerçantes de la Grèce, surtout Chios, Athènes et Corinthe, recevoient leurs esclaves. Le préjugé sur l'infériorité de la race asiatique se perpétua donc, comme chez nous, celui sur l'infériorité de la race nègre.

D'un autre côté, les peuples agricoles, comme l'étoient presque tous les Doriens, en faisant des conquêtes, réduisoient d'autres peuplades dans un état de vasselage ou de servitude, voisin de l'esclavage. Ce rapport devint, surtout à Sparte, un des élémens de l'ordre politique. L'intérêt de l'Etat fit taire la voix de l'humanité.

Enfin, les prisonniers de guerre qu'on avoit d'abord réduits en simple servitude, devinrent l'objet d'un commerce lucratif, et tombèrent dès-lors dans l'esclavage proprement dit.

L'opinion de la nécessité et de l'utilité de l'es-

(1) Eurip. Hélèn., v. 284.

clavage s'empara de tous les esprits; elle devint une idée nationale. Les philosophes, entraînés par la foule, ne cherchoient qu'à trouver des théories qui pussent concilier le droit avec le fait. Quelques-uns pensoient que la loi pouvoit autoriser l'esclavage comme utile au bien public, quoique n'étant fondé sur aucun droit naturel; d'autres croyoient que, puisque dominer et obéir ont des rapports qui se forment naturellement entre le fort et le foible, l'empire absolu et perpétuel d'un homme sur un autre n'avoit rien d'injuste en soi-même.

Aristote, après avoir exposé ces opinions, cherche à les fondre dans une seule théorie (1). « L'esclave ou le serviteur, dit-il (car sa langue « lui fournit cet équivoque dans le mot δουλος), est « un instrument nécessaire dans la société domestique. S'il est juste que cette société existe, « l'esclavage est donc une chose juste........ » D'une autre part, la nature, selon Aristote, a évidemment créé des individus différens pour des destinations différentes. « Les uns, forts et robustes, mais d'une intelligence bornée, les « autres, plus délicats, mais d'une stature droite « et d'un caractère élevé, portent dans leurs « personnes les marques naturelles de la domi- « nation et de la servitude. » On voit que l'idée de

(1) Polit. I, c. 4, 5, etc.

la domesticité ou de la servitude volontaire, salariée et temporaire, manque entièrement au philosophe grec ; elle auroit suffi pour résoudre ses deux thèses sans avoir recours à l'esclavage.

Il eût été d'une philosophie tout aussi conséquente et plus généreuse d'admettre l'esclavage comme un fait résultant de l'adoucissement de l'ancien droit de guerre qui permettoit de tuer les prisonniers. C'est ce que faisoit Platon, et il y ajoutoit l'exhortation de ne réduire en esclavage que les prisonniers faits sur les barbares et non pas sur les Grecs (1).

Aristote résume toutes les idées des Grecs dans cette fameuse définition d'un esclave naturel :

« C'est un instrument vivant, raisonnable,
« mais qui ne peut exister par lui-même, qui ap-
« partient tout entier à un autre homme, quoique
« ayant une existence séparée. »

Cette définition le dispense de discuter si un esclave a des droits naturels. Il n'en a aucun ; il n'est pas une *personne*, il est une chose dont son maître peut disposer, selon la doctrine d'Aristote et selon les idées dominantes de l'antiquité.

(1) Plat. de republ. V, p. 469. Démosthène vante Philippe de ne pas avoir réduit indistinctement tous ses prisonniers de guerre en esclavage. *Epist. pro Lycurg.* Alexandre, vainqueur de Thèbes, épargna ce triste sort aux prêtres et à ceux qui n'avoient pas voté en faveur des décrets contre lui.

Les stoïciens donnoient, il est vrai, une meilleure définition de l'esclave. « C'est, disoit Chry-« sippe, un serviteur mercenaire perpétuel (1). » Il fondoit ainsi les obligations réciproques du maître et de l'esclave sur un pacte tacite par lequel l'un promettoit de servir à jamais, et l'autre de se charger à jamais de l'entretien de l'esclave. Ce principe laisse à l'esclave la qualité d'homme, de personne ; mais ce principe ne devint jamais la base de la législation civile ni de la jurisprudence. Les stoïciens eurent la gloire d'avoir adouci le préjugé qui autorisoit l'esclavage ; ils eurent même, à la longue, celle d'avoir provoqué quelques lois protectrices de la vie des esclaves, mais il n'étoit réservé qu'au christianisme d'en faire condamner le principe même. Le langage même de Sénèque prouve combien étoit enracinée la doctrine de la légitimité de l'esclavage. Tout en démontrant aux maîtres qu'ils gagnent plus à se faire respecter qu'à se faire abhorrer (2), tout en accordant aux esclaves la même aptitude morale et intellectuelle qu'aux autres hommes, en les qualifiant de nos compagnons de misère dans la vie, de nos égaux devant la puissance divine; Sénèque rappelle toujours qu'aucune

(1) Sen. de benef. lib. III, c. 22. Comp. Cic. de Officiis, I, 13.

(2) Ep. 47. Benefic. VII, 4, etc., etc.

obligation légale ne renforçoit ces préceptes de sa philosophie. « Tout est permis contre ces êtres « *comme esclaves*, dit-il; mais le droit de la na- « ture ne permet pas tout envers eux *comme* « *hommes* (1). »

Nous verrons ce principe se maintenir à travers tous les siècles de l'antiquité. Nous verrons que les lois pour protéger les esclaves furent considérées comme attentatoires à la propriété; que l'institution de l'esclavage ne disparut qu'avec l'ordre social dont il faisoit partie, et que l'époque où l'on cessa d'avoir des esclaves est aussi l'époque où le pouvoir absolu, complétement organisé, avoit effacé tout souvenir de liberté politique.

Les doctrines des anciens sur la liberté, le pouvoir politique, l'égalité des citoyens, ne deviennent intelligibles que lorsqu'on se rappelle cette séparation de toute la population en une race libre et une race esclave. Les anciens les plus démocrates commençoient par réduire à l'état de serfs des nations entières; et, même dans sa romanesque République, le divin Platon recommande de bien fouetter les esclaves, et aussi de punir de mort quiconque résisteroit à un homme libre.

Suivons ce grand fait dans ses divers développemens.

(1) Sen. Ep. 47, de Clement. I, c. 18.

CHAPITRE II.

De l'esclavage parmi les Grecs avant la guerre médique.

L'état d'un esclave proprement dit, acheté ou enlevé dans l'étranger, a toujours dû différer essentiellement de celui d'un laboureur serf, natif des domaines de son maître ; mais il ne nous est pas possible, avec le peu de renseignemens qui nous restent, de déterminer si, dans les siècles héroïques, dans l'âge d'Homère, il y eut déjà des serfs, et quelle étoit leur condition, ou si cette classe ne dut son origine qu'aux guerres nées de celle de Troie. Avant de discuter cette question, occupons-nous d'abord de l'état des esclaves proprement dits, qui nous est beaucoup mieux connu par les naïves et intéressantes peintures d'Homère.

La guerre, les enlèvemens isolés et le commerce des Phéniciens, étoient les voies principales par où les Grecs des siècles homériques se procuroient des esclaves. Dès le commencement de l'Iliade, nous trouvons les rois et les guerriers occupés à enlever des personnes de l'un et de l'autre sexe pour en faire des esclaves ; c'est l'espoir d'un immense butin de ce genre qui soutient le courage chancelant de l'armée devant Troie ;

mais, même en paix, les violences partielles n'ont pas dû être rares. Nous voyons le roi des dieux enlever le beau Ganymède, image de la licence que se permettoient les héros. L'enlèvement de Bacchus par les pirates tyrrhéniens nous retrace les exploits journaliers des nations maritimes de ce temps, parfaitement semblables à ceux de nos marchands négriers. Partout où l'on se croyoit les plus forts, on enlevoit hommes, femmes et enfans ; le brigand vaincu étoit à son tour réduit en esclavage (1). Les Phéniciens sont le plus fréquemment désignés comme marchands d'esclaves. Rien n'arrêtoit leur inhumaine avarice : le passager qui s'étoit fié à leur protection, pour revenir dans ses foyers, étoit vendu sur quelque rivage lointain (2) ; la nourrice infidèle, séduite par l'éclat de quelques verroteries ou de quelques faux bijoux, emportoit à bord de leurs vaisseaux l'enfant confié à ses soins (3). On leur payoit une bonne esclave au taux de vingt têtes de bétail (4) ; le prix d'un esclave mâle, d'un berger ou d'un chasseur, par exemple, devoit monter plus

(1) Odyss. VIII, 529 ; XIV, 264 ; XVII, 441. (Comparez aussi Thucyd. I, 5, etc.)

(2) Odyss. XIV, 297.

(3) Odyss. XV, 388 et suiv.

(4) Odyss. I, 430.

haut. Le nombre des esclaves étoit par conséquent borné même chez les chefs les plus puissans. Ulysse n'avoit que cinquante esclaves femelles, et le roi des Phéaciens en possédoit le même nombre.

Les esclaves gardiens de bétail tenoient naturellement le premier rang chez des tribus dont les troupeaux formoient la principale richesse ; à côté d'eux figuroient les cultivateurs et l'échanson. Ceux qui, à la chasse, avoient tué le gibier, fonds principal de la cuisine héroïque, faisoient le service de table. Les femmes esclaves, soumises à l'impérieuse volonté de l'épouse légitime, cardoient et tissoient la laine, brodoient des étoffes ornées de dessins, ou, si elles n'en avoient pas le talent, vaquoient aux soins communs de la maison; d'autres assistoient à la toilette tant du maître que de la maîtresse, pour leur verser des parfums et pour les frotter d'huile au sortir du bain. Un de leurs travaux les plus pénibles étoit de moudre le blé entre deux meules mises en mouvement par la main. Ulysse avoit douze meunières (1).

Il paroît que plusieurs arts, tels que l'orfévrerie, l'architecture, étoient exercés par des hommes libres, sans doute ambulans comme les chantres

(1) Odyss. IV, 621 ; VI, 69, etc. ; VII, 103 ; XX, 105 ; XXII, 422, etc.

ou poëtes. Les forgerons non seulement n'étoient pas esclaves, mais formoient, comme dans l'ancienne Scandinavie, une classe honorée. Mais la fabrication des étoffes de laine étoit une branche d'industrie et de commerce, exploitée même par de très-anciens rois de Lydie, selon Hérodote, et qui a dû fournir un des premiers moyens de rendre lucratif le travail des esclaves domestiques.

Il seroit impossible de tracer exactement l'ordre et le mode de ces travaux. Rien dans ce siècle ne portoit l'empreinte d'une règle uniforme. Nous voyons les filles des rois et des princes habituellement suivies par deux filles de chambre qui couchent aux portes de leur appartement (1); nous les voyons se rendre sur un char rustique au bord de l'eau pour laver leurs tuniques, à l'aide d'une foule de jeunes servantes avec lesquelles elles

(1) Iliad. III, 143; Odyss. VI, 18. Nous avons cru un instant, d'après ces passages, qu'on pourroit distinguer αμφιπολος, servant ou servante, de δμως, esclave; mais la nuance qui, dans les temps homériques, paroît avoir existé entre ces deux mots, se trouve, après un examen sévère, n'être qu'extrêmement légère, si même elle est réelle. Ανδραποδον est le nom particulièrement usité par les esclaves pris en guerre; ce mot, fréquent chez Thucydide, Xénophon et les tragiques, est presque inconnu à Homère. Il vient peut-être de l'usage de marquer les esclaves aux pieds avec de la craie. Les autres étymologies qu'on a données de ce nom ne sont pas satisfaisantes.

folâtrent (1). La *nourrice* et la *ménagère*, le *chef des vachers*, et même le *gardien en chef de cochons*, sont des personnages importans dans la maison d'Ulysse, des confidens du maître et de la maîtresse ; ils commandent à des esclaves subordonnés. Les femmes esclaves donnent à leurs maîtres des enfans, quelquefois traités avec tendresse, plus généralement relégués dans la classe de la mère (2). Ulysse refuse, par pudeur, de se laisser servir au bain par les jeunes esclaves compagnes de Nausicaa ; mais il accepte les services de la vieille Euryclée, et son père Laërte est aussi servi au bain par des esclaves femelles (3).

Dans cet état de la société naissante, le sort des esclaves ne pouvoit offrir, avec celui des hommes libres, une disparate aussi humiliante et aussi affligeante que dans les siècles plus civilisés. Les maîtres, vivant au milieu de leurs champs, de leurs troupeaux, n'ayant pour passetemps que la chasse on la guerre, devoient souvent partager l'intempérie de l'air et la disette des alimens avec leurs esclaves. Ceux-ci recevoient un seul habit (4), et quelquefois, à titre de gratification, un manteau et une paire de sou-

(1) Odyss. VI.

(2) Odyss. XIV, 202.

(3) Odyss. VI, 218; XIX, 357, XXIV, 365.

(4) Odyss. XIV, 514.

liers (1). Les bergers, les cultivateurs couchoient sur des tas de feuilles sèches, les serviteurs domestiques dans les cendres autour du foyer (2). Ils s'enveloppoient d'une peau ou d'un gros manteau. Telle est encore aujourd'hui la couche d'un berger de la Morée; le climat y permet de dormir en plein air sous un arbre, dans une grotte ombragée de quelques ceps de vigne. Même les Grecs des villes ignorent en général l'usage des lits proprement dits; un sofa sert de couche aux maîtres, et le parvis de la maison aux domestiques (3). Il en étoit de même aux temps d'Ulysse. La nourriture des esclaves étoit inférieure à celle du maître; cependant on accordoit aux esclaves-bergers de la viande, du pain et du vin. Ils pouvoient souvent régaler les étrangers, et passer ensemble une bonne journée. Le maître et la maîtresse dînoient à la même table, distribuoient les mets et permettoient des discours libres, des salutations familières. C'est sans doute aux siècles héroïques que remonte l'usage des Arcadiens (4) de donner, en certains jours de fête, les mêmes

(1) Odyss. XV, 368.

(2) Odyss. XI, 190; XIV, 519; XIX, 600.

(3) Holland, Travels, I, 227. Castellan, Lettres sur la Morée.

(4) Odyss. XIV, 63; XXI, 214.

mets et le même vin aux maîtres et aux esclaves. L'esclave n'avoit pas à la vérité de propriété : cependant le serviteur fidèle recevoit fréquemment en récompense une métairie, une femme, et la liberté (1). Sans doute ces affranchis restèrent soumis à quelques redevances, peut-être à quelques corvées ; s'il avoit plu à Homère de nous en dire davantage, nous verrions peut-être dans cette transformation des esclaves en vassaux une époque importante pour l'histoire de la civilisation. Eumée, « le noble gardien des porcs, » étoit un affranchi d'Ulysse. Il restoit au service de son maître ; il achetoit des esclaves pour son propre argent (2), et il avoit acquis de quoi bâtir, à l'insu de Pénélope, des étables nouvelles ; pourtant il partage tout le poids de travaux avec les simples esclaves. Il est probable que des affranchis de cette espèce peuplèrent les campagnes de la Grèce.

C'est ici le lieu de combattre la singulière idée d'un savant Allemand, entraîné par deux expressions d'Hésiode à soutenir que les Grecs n'aimoient pas, comme les Romains, à voir leurs esclaves se marier entre eux et donner naissance à une nombreuse postérité, condamnée d'avance

(1) Theopomp. ap. Athen. IV, 13.

(2) Odyss. XIV, 448.

à l'esclavage (1). Mais le vieux poète de Béotie n'adresse ses conseils qu'à son frère Persas, propriétaire peu aisé qui ne possède qu'un couple de bœufs et qui lui-même dirige sa charrue (2). Comment conclure d'un simple paysan aux grands, aux chefs ? Nous voyons la maison d'Ulysse, d'Alcinoüs, de Ménélas, remplie d'esclaves mâles et femelles de tout âge, circonstance qui fait présumer que tous n'étoient pas des étrangers achetés. Homère nous dit même positivement que l'impertinente Mélantho, de qui Ulysse, déguisé en mendiant, eut tant à souffrir, étoit née et élevée dans sa maison (3). Ainsi, non seulement la Grèce avoit, comme l'Italie, ses *vernæ;* mais ces esclaves, nés au sein de la famille, se distinguoient encore par les manières pétulantes que les Romains plus tard appelèrent *vernilis procacitas*. C'étoient sans doute des filles d'esclaves indigènes qu'Ulysse promettoit en mariage à ses serviteurs fidèles. Enfin, du temps de Solon, il y avoit à Athènes beaucoup d'esclaves indigènes (4).

(1) Oper. et dies, v. 404, 600 et suiv. (II, 24, 220).

(2) *Ibid.*, v. 434, 457, etc., etc.

(3) Odyss. XVIII, 321.

(4) Plut. in Sol. Il les nomme *οικοτριϐες*. Eustathe et Pollux ont les mots *οικοτραφης* et autres pour esclaves nés dans la maison. Le nom n'existoit pas sans la chose.

Comment aussi les esclaves en Grèce auroient-ils pu multiplier par millions en quelques siècles et cependant se fondre avec les habitans au point de parler généralement la langue grecque, s'ils n'avoient pas, en partie du moins, reçu le jour et l'éducation dans le pays même?

Cette origine domestique de la plupart des esclaves devoit former des nœuds de bienveillance entre eux et leurs maîtres. Aussi voyons-nous l'ombre du superbe Agamemnon placer sur la même ligne l'attachement « de ses enfans et de ses esclaves »; attachement, dit-il, qui ne le sauva pas des piéges d'une perfide épouse (1). Eumée regrette son maître Ulysse comme un frère (2).

L'esclavage, dans les siècles héroïques, avoit ce caractère de douceur qui est propre au régime patriarcal et féodal, sous un bon maître; mais il en avoit aussi tout l'arbitraire. Les maîtres avoient droit de vie et de mort sur leurs esclaves. Ulysse condamne ses servantes infidèles à avoir la tête tranchée; mais Télémaque, ne les trouvant pas dignes d'une mort aussi noble, les fait pendre les unes à côté des autres le long d'une corde tendue (3). Le supplice de Mélanthius pré-

(1) Odyss. XI, 430.

(2) Odyss. XIV, 147.

(3) Odyss XXII, 465.

sente une scène d'horreur; et, quoique l'on puisse en mettre une partie sur le compte du droit de la guerre, il n'en prouve pas moins à quelles atrocités on étoit habitué à l'égard des esclaves. Même, dans le langage ordinaire des personnages de l'Odyssée, nous trouvons plus d'une trace du pouvoir absolu des maîtres; Pénélope, entre autres, dit à une esclave dans le style de certaines dames de nos colonies : Tu me paieras cela *de ta tête* (1).

Homère nous indique obscurément une classe de serfs mercenaires qu'il appelle *thêtes* (θητες), mot qui, plus tard, dans Athènes, désignoit la classe des citoyens qui n'avoient pas 150 *médimnes* de revenu, et qui étoient trop pauvres pour entretenir à deux un cheval. En admettant que ce mot a dû changer peu à peu de signification, il nous paroît démontré qu'il a toujours désigné un homme libre de naissance et de droit (2). Il a dû, déjà, dans le temps d'Homère, avoir un sens plus élevé que celui d'esclave, δμως. On trouve le verbe correspondant θητευειν, à toutes les époques de la langue, employé à désigner une servitude

(1) Odyss. XIX, 92.

(2) Saumaise (De Modo Usur., cap. 19, p. 871-874. De Fœnore Trapez, lib. 3, p. 638-646, etc.) a cité plusieurs passages relatifs aux θητες; mais ni lui ni ses auteurs ne distinguent les temps ou les lieux.

volontaire, temporaire, honorable même comme celle d'Apollon chez Admète. Or, c'est ce même mot qu'Homère emploie pour désigner l'état que les amans de Pénélope conseilloient à Ulysse déguisé d'embrasser plutôt que d'aller de maison en maison implorer une pitié incertaine.

Mais quelle étoit la condition précise de cette sorte de serfs volontaires? De quel degré de liberté jouissoient-ils? Homère ne nous en dit rien de bien précis; seulement on voit que les *thêtes* travailloient aux champs, recevoient la nourriture et probablement logeoient dans des cabanes particulières. En parlant des temps anciens de la Grèce, Denys d'Halicarnasse nous apprend « que les *thêtes*, les mercenaires, étoient « soumis à des patrons qui leur commandoient « avec hauteur, leur imposoient des services « indignes d'hommes libres, les battoient et les « traitoient comme des esclaves qu'ils auroient « achetés (1). »

Il y a des indices qu'on les réduisoit quelquefois par violence en esclavage véritable; le poète fait dire à Laomédon, roi de Troye, que non seulement il ne paieroit pas le travail que les dieux déguisés en ouvriers avoient fait pour lui, mais que même, s'ils l'importunoient, il en feroit des esclaves « après leur avoir fait couper les

(1) Dionys. Halic., Liv. I, 2.

oreilles avec l'airain tranchant. » Tel étoit sans doute le langage de plus d'un prince, ou, s'il nous est permis d'emprunter les termes d'un autre siècle, de plus d'un « haut et puissant baron » de la Grèce aux siècles héroïques ; car l'histoire mythologique n'est que l'image fidèle des mœurs primitives des nations.

Les *thêtes*, du temps d'Homère, étoient probablement ou des hommes indigens qui vendoient leur liberté pour avoir des alimens, ou des débiteurs insolvables qui se mettoient en gage auprès de leurs créanciers ; car ces deux modes de devenir serfs ont dû exister de bonne heure (1). On ne voit aucune trace qui nous autorise à supposer que des nations entières, à l'instar des Ilotes, aient été réduites en esclavage avant la fondation des aristocraties doriennes en Péloponnèse. Mais la multitude d'Athéniens qui, avant Solon, labouroient les champs des riches, crainte d'être vendus comme esclaves pour dettes ou de mourir de faim, étoient sans doute sur le point

(1) Chez les Scandinaves, qu'on peut presque en tout comparer aux Grecs avant Solon, il y avoit des esclaves vendus par eux-mêmes, *giestræl ;* on les regardoit comme les plus mauvais. (Loi d'Uplande, ch. 3, part. 5.) Les débiteurs insolvables devenoient aussi esclaves jusqu'à ce qu'ils eussent éteint la dette. (Loi de Guleting, ch, 15.) Les anciens Germains jouoient aux dés leur liberté personnelle. Tac. Germ.

de devenir des Ilotes lorsque ce législateur leur rendit peut-être plus de droits civils qu'ils n'en avoient perdu. Plutarque semble les distinguer en deux classes, les *thêtes* qui probablement recevoient leur nourriture pour toute paye, et les *hectemorii* qui paroissent en outre avoir reçu la sixième part du produit de la terre.

Dans ces mauvais traitemens qu'éprouvoient les serviteurs mercenaires, on aperçoit une suite naturelle de cet endurcissement du cœur qui est inséparable du spectacle journalier de l'esclavage. Dès qu'il existe au milieu d'une nation, même la plus généreuse, la plus sensible, une seule classe d'hommes, privés des droits de l'humanité, une tendance irrésistible entraîne les hommes puissans à blesser encore à l'égard de leurs concitoyens inférieurs les droits de la justice.

L'esclavage domestique, dans plusieurs degrés, est donc un trait dominant dans les mœurs primitives de la Grèce ; sans esclaves, point de vie héroïque, point de nobles loisirs, point d'aventures glorieuses ; l'esclavage d'une partie de la population rendoit seule possible pour l'autre cette liberté physique et intellectuelle, cette absence de travaux et de soucis qui fut l'attribut essentiel d'un héros, et plus tard d'un philosophe, d'un citoyen.

Personne, pour peu qu'il ait étudié l'histoire, ne niera cette liaison entre les mœurs primitives

de la Grèce et celles de toutes les époques suivantes jusqu'à la fusion des nations dans la masse de l'empire romain. Mais, depuis Homère jusqu'aux temps après la guerre médique, les matériaux nous manquent pour suivre les changemens, ou, pour mieux dire, les développemens successifs de l'institution de l'esclavage.

Le seul fait constant, c'est que, dans les quatre siècles qui séparent Homère de Solon, le nombre des esclaves a dû rapidement s'accroître. Les enfans des esclaves restoient dans la condition de leurs pères; le droit usuel de la guerre permettoit de priver de la liberté tous les habitans d'une ville prise d'assaut, ou qui s'étoit rendue à discrétion (1). Le commerce des esclaves s'étendoit avec les colonies grecques; les parens avoient le droit de vendre leurs enfans, et le débiteur insolvable devenoit, avec ses enfans, le serf forcé de son créancier. Solon abolit ces deux coutumes, en réservant seulement aux pères le droit de vendre comme esclaves les filles qui seroient devenues enceintes hors du mariage (2). Il ne paroît pas qu'il ait défendu ni pu défendre aux indi-

(1) Thuc. I, 101, Xen., hist. græc., I, 6, 2, etc., etc.

(2) Plut. in Solon., p. 86, 91. Parmi les Scandinaves, la femme libre qui devenoit enceinte d'un esclave perdoit la liberté et appartenoit, ainsi que son enfant, au maître de l'esclave.

vidus libres de se vendre eux-mêmes. Une foule d'exemples prouve que cette manière de disposer de sa personne fut toujours admise, et même assez fréquente (1). Des lois, probablement anciennes de Thèbes, permettoient aux magistrats de vendre les enfans que les parens ne pouvoient nourrir, et l'esclavage attendoit également ceux qui, exposés par les auteurs de leurs jours, étoient recueillis par d'autres particuliers (1). Enfin, la classe de serfs temporaires et mercenaires dut disparoître à mesure que les nations se concentrèrent de plus en plus dans les villes où les individus de cette classe devenoient les agens oisifs et soldés de l'esprit de faction dans les assemblées publiques, tandis que les travaux mécaniques auxquels ils se livroient autrefois exigèrent un plus grand nombre d'esclaves proprement dits. La distance devenoit plus grande entre le maître plus policé et l'esclave toujours condamné aux mêmes peines. Les progrès même de la civilisation durent donc rendre en même temps le nombre des esclaves plus considérable et leur condition plus dure.

Mais ici nous devons séparer le tableau des esclaves proprement dits, plus nombreux chez les nations commerçantes, et particulièrement

(1) Athen. VI, 12 et 18, et Stob., serm. 62, citent des auteurs des temps les plus florissans d'Athènes.

(2) Ælian. Var. Hist. II, 7.

chez les *Athéniens*, de celui des serfs presque exclusivement connus chez les nations agricoles, et spécialement chez les Spartiates.

CHAPITRE III.

État des esclaves proprement dits dans l'époque florissante des Grecs, et particulièrement à Athènes.

Une partie considérable des esclaves grecs fut toujours d'origine étrangère, et provenoit surtout des pays sur le Danube, de l'Asie-Mineure et de la Syrie, comme le prouvent leurs noms usuels, tels que *Lydus*, *Phryx*, *Thrax*, *Geta*, *Davus* (pour *Dacus*), *Mysus*, *Syrus*, ou bien *Midas* et *Tibias*, noms phrygiens et paphlagoniens. Démosthène parle d'esclaves macédoniens, dont peut-être, par haine nationale, il trace un portrait désavantageux (1). L'intérieur de l'Asie fournissoit les eunuques dont Chios et Samos faisoient le commerce; on tiroit à grand prix quelques nègres de l'Egypte, et probablement aussi de Cyrène et de Carthage (2).

Cette variété d'origine entre les esclaves grecs

(1) Dem. in Midiam, p. 221, Ald. Isocrat., Panégyrique. Strab., p. 304 Casaub.

(2) Théophraste, Char. 21, et les notes de Casaubon. Athen., IV, 11. Terent., Eunuch., A. III, scène 2.

servoit de garantie contre les révoltes auxquelles ils auroient pu se livrer (1). Mais, comme il a dû être impossible d'empêcher que le sang des esclaves ne se mêlât à celui de la classe libre, même abstraction faite des affranchissemens, on voit que cette variété de peuples, introduits au sein de la Grèce dès les siècles les plus florissans, devoit peu à peu altérer la physionomie nationale et faire disparoître la taille élevée, les formes régulières, les traits fiers et nobles de la race où Phidias pouvoit encore prendre ses modèles. Comment nier ce mélange, lorsque nos voyageurs modernes remarquent l'influence que les liaisons avec les esclaves nègres ont eues sur la physionomie et le sang des Lisbonois (2)? Les vrais Grecs avoient peut-être disparu d'Athènes et de Sparte au deuxième siècle après J. C., à l'instar de cette noblesse visigothe, dont les cheveux blonds et la taille gigantesque sont aujourd'hui si rares en Espagne. Même la langue grecque a dû successivement recevoir des atteintes dans la bouche de tant de barbares forcés de la parler, et à qui très-souvent on confioit la garde des enfans.

On trouvera extrêmement naturelles ces conclusions, lorsqu'on réfléchit sur le nombre pro-

(1) Arist. Polit. VII, 10.

(2) *Voy.* Link, Murphy, etc., etc

digieux des esclaves dans la Grèce. Athénée le fait monter, dans l'île d'Egine, à 470,000; à Corinthe, à 460,000; et, dans l'Attique, à 400,000. Ces nombres peuvent être un peu exagérés; mais de graves auteurs rapportent que, d'une seule fois, 20,000 esclaves ouvriers désertèrent à l'ennemi dans la guerre de Décélie (1), et qu'après la ruine des mines, causée par cette guerre, on proposa d'acheter des deniers publics 10,000 esclaves-mineurs (2). On nomme des Athéniens qui possédoient 2 à 300 esclaves, et Nicias en avoit jusqu'à 1000 pour travailler aux mines (3).

Le commerce des esclaves avoit son siége principal dans les îles de Samos, de Chios et de Chypre. Dans cette dernière, Paphos s'enrichissoit particulièrement par le commerce de filles de joie. Il y avoit peu de colonies grecques en Asie ou sur le Pont-Euxin qui ne se mêloient pas du commerce d'esclaves. La Thessalie fournissoit vraisemblablement des esclaves achetés parmi les barbares du nord de la Grèce; mais, comme l'enlèvement des hommes dura long-temps en Italie, en Epire, en Illyrie, la Thessalie vendoit aussi des

(1) Thucyd. VII, 2, 7.

(2) Xenoph. de redit.

(3) Lys. advers. Eratosth. pro bonis.

Grecs natifs (1). A Athenes même, on tenoit tous les mois un marché d'esclaves, et la place où on les vendoit étoit appelée *Cyclus*. On les faisoit monter sur un étalage de pierre (πρχδηρ λιθος); un écriteau annonçoit leurs qualités, et le marchand d'esclaves les faisoit danser pour montrer qu'ils étoient forts et sains.

Nous connoissons même les divers prix des esclaves dans le siècle de Périclès et de Démosthène. Les pasteurs et les mineurs, jadis les plus recherchés, étoient alors du prix le plus bas. On en achetoit un pour une grande *mine* attique, ou même pour la moitié (60 à 120 fr.) Au contraire, les artisans étoient d'un prix beaucoup plus élevé; ils alloient de 3 à 6 mines (360 à 720 fr.). On payoit encore plus cher ceux qu'on pouvoit employer comme inspecteurs des terres, des fabriques et des mines. Le riche Nicias en acheta un de cette dernière classe pour un talent (5400 ou 7200 fr.). Les filles de joie étoient vendues selon le caprice des amateurs et des spéculateurs qui, plus d'une fois, regrettoient leur marché. Il en étoit de même des eunuques et des nègres. Les valets de louage et les esclaves domestiques étoient d'un prix moyen entre les artisans et les esclaves des mines (2).

(1) Aristoph. Plut. act. II, sc. 5, v. 521.

(2) Demosth. adv. Aphob. Xenoph. Mém. Socrat. II, 5. Theoph, charact. 21. Terent. Eun. I, 2, v. 85.

Les marchés d'Athènes, de Chios, de Samos présentoient donc ces mêmes scènes d'horreur que nos philosophes modernes ont décrites avec une si éloquente indignation, en parlant de nos colonies des Indes occidentales. Les familles séparées sans pitié, les enfans arrachés aux bras de leurs mères, les jeunes filles exposées aux yeux indiscrets, tel homme qui, dans son pays natal, avoit joui d'un rang élevé, d'un état heureux, plongé dans des fers ignominieux, tout cela y frappoit journellement, sans trop les émouvoir, les regards des Athéniens et des autres Grecs les plus civilisés. Ces malheureux esclaves n'étoient pas, en général, des hommes d'une autre couleur, d'un autre extérieur que les Grecs ; ce n'étoient pas des barbares doués de peu de sentiment et de peu d'intelligence, comme nos nègres; non, c'étoient des individus de nations très-policées, souvent des hommes d'une naissance distinguée et des femmes à qui leur habileté dans les arts d'agrément ne servoit qu'à être vendues à un prix plus élevé. Platon, Diogène, Esope, Epictète, Aspasie et Laïs ont été vendus comme esclaves.

Les occupations des esclaves devoient se multiplier avec les progrès de la civilisation. Les femmes, outre les travaux domestiques, servoient leur maîtresse au bain, la parfumoient, l'habilloient et lui formoient un nombreux cortége

lorsqu'elle alloit en ville (1). Ce dernier usage s'est encore conservé parmi les Grecques modernes. Les nourrices veilloient exclusivement sur l'éducation des filles de la maison et devenoient ensuite leurs confidentes dans un âge plus avancé. On employoit à ce service les esclaves grecques et étrangères ; les mœurs des nourrices, leur insolence, leur goût pour l'ivresse et la bonne chère, leurs complaisances coupables étoient un sujet des plaintes générales. Quelles ne devoient pas en être les conséquences pour l'éducation ! Les anciens en ont tracé eux-mêmes l'affligeant tableau (2).

Le premier rang parmi les hommes esclaves mâles appartenoit aux précepteurs des enfans, aux secrétaires, aux bibliothécaires, au lecteur, au maître d'hôtel et à l'inspecteur de la maison. Les autres esclaves étoient : le cuisinier, le valet, le jardinier. Lorsqu'on commença à tenir des équipages et des chevaux de selle, on eut encore plusieurs autres classes d'esclaves, comme des cochers, des postillons, des palefreniers. La mode grossit encore cette dépense, afin de briller dans les courses à char. Pour le service de la table,

(1) Aristoph. Ecclesias., v. 735. Theophr. caract., 9.

(2) Phavorin. ap. Gell. XII, 1. Plut. instit. puer. Comp. Hochheimer, Essai sur l'éducation des anciens, I, p. 87 (en all.).

on entretenoit encore de nombreux esclaves, et on avoit soin qu'ils fussent beaux et bien habillés; il en étoit de même pour ceux qui suivoient le maître lorsqu'il sortoit.

Ainsi les esclaves occupoient, dans l'ordre social, non seulement toutes les places de nos domestiques, mais ils remplissoient des fonctions pour lesquelles nous choisissons des hommes libres d'une condition élevée. Qu'on se figure un esclave chargé d'instruire et d'élever un enfant qui n'ignore pas l'humiliante condition de celui qu'on lui dit de respecter et qu'il a peut-être vu traîner la chaîne! Aussi le jeune homme, dès qu'il s'en sentoit la force, accabloit son ancien *pédagogue* de ses orgueilleux dédains. « Est-ce « moi qui suis ton esclave ou bien toi qui es le « mien? » dit le jeune Pistoclerus à son pédagague qui veut l'empêcher d'aller chez une courtisane. « Suis-je encore d'âge à écouter tes sermons? « Tais-toi, et suis mes pas; tu n'es plus mon ins- « tituteur, tu es l'esclave Lydus (1). » Il ne faut pas s'étonner que les esclaves devenoient d'ordinaire les fauteurs de tous les désordres de la jeunesse, les confidens et les proxénètes de leurs anciens élèves (2). Les philosophes s'indignoient en vain de ce système de corruptions. « Quand tu

(1) Plaut. Bacchid. act, I, in fine.

(2) Plaut. Mortellaria, etc., etc. Theophr., c. 10, 27.

« auras fait élever ton fils par un esclave, disoit « un sage à un Athénien, tu finiras par ne plus « avoir de fils, mais tu auras deux esclaves. » Vaines remontrances! La cupidité, l'avarice et la commodité l'emportoient.

L'usage d'employer des esclaves à copier et à extraire des livres a dû, de bonne heure, faire naître les éditions inexactes et tronquées; c'est une observation dont nous laissons le développement aux philologues.

Les Grecs avoient des eunuques et des esclaves du sexe féminin qui avoient subi une opération semblable à la castration, mais dont les détails sont peu connus; on tiroit ces esclaves de la Lydie (1). Plus tard, on apprit en Grèce l'art de mutiler les enfans des deux sexes. Ils furent employés à veiller sur la chasteté des femmes. Mais, à l'honneur des Grecs, nous devons observer qu'ils ne commencèrent que fort tard à se familiariser avec l'emploi des eunuques.

Quelques-uns, poussant l'ambition plus loin que leurs moyens, louèrent, au défaut d'esclaves domestiques, des étrangers. Il y eut des gens riches qui tenoient des troupes d'esclaves de louage. Dans les grands repas, on louoit de pareils domestiques pour le service de la table.

(1) Athen. IV, 12.

Les cuisiniers de louage rendoient presque les mêmes services aux Athéniens que nos restaurateurs ; un bourgeois vouloit-il donner *in-promptu* un dîner à quelques amis, des cuisiniers de louage venoient le préparer dans sa maison, ou bien chez quelque beauté facile. Mais ces cuisiniers avoient une telle habitude de voler, qu'on étoit trop heureux quand ils n'emportoient que des vases de peu de prix. Les esclaves de la maison suivoient de l'œil chaque mouvement de leurs mains rapaces. Armés du couteau, signe de leur dignité, ils bouleversoient la maison, demandoient mille objets pour composer leurs sauces, et faisoient retentir jusque dans la rue leurs bruyans commandemens. Le prix de leurs services différoit beaucoup (1).

Il y eut des dames assez vaines pour se faire suivre par des femmes esclaves de louage (2). On trouvoit de ces esclaves à Athènes sur la place *Kolonus* du matin jusqu'au soir. Ils étoient appelés μισθοφορουντες ou κολωνιται.

D'autres esclaves étoient employés comme des ouvriers. Ce furent sans doute les artisans libres qui les premiers commencèrent en petit à employer leurs esclaves de cette manière après leur

(1) Plaut. Aulul. act. 2, scen. 14; Pseudol. act. 3, sc. 2, etc., etc.

(2) Theophrast. car. 22.

avoir appris leur métier ; ils s'en formoient des compagnons. Mais bientôt les riches propriétaires les imitèrent en grand ; ils levèrent, au moyen de leurs esclaves, des ateliers, des fabriques et des manufactures. Ces établissemens furent en partie surveillés par des esclaves expérimentés et sûrs, en partie donnés en ferme à des esclaves contre une redevance annuelle (1). Ce sont ces deux classes d'esclaves que les anciens appellent indifféremment οἰκεται et δεμιουργοί. Démosthène nous donne un exemple particulier de cette manière de tirer un revenu des esclaves. Il nous apprend que son père lui transmit deux fabriques, l'une avec vingt esclaves où l'on faisoit des épées, et l'autre avec vingt où l'on confectionnoit des lits et des coussins (2). Eschine fait mention d'un autre Athénien qui avoit une fabrique de draps et un atelier pour faire des souliers (3). La république d'Athènes elle-même entretenoit des fabriques publiques remplies d'ouvriers esclaves (4).

(1) Petit. Leg. Att. II, 6.

(2) Demost. in Aphob., p. 896.

(3) Æsch. in Tim., p. 275.

(4) Arist. Petit. II, 7. Il dit que Diophante introduisit cet établissement qui existoit aussi à Epidammus. Le savant traducteur allemand d'Aristote essaie de révoquer en doute ce fait, qui a pour lui non seulement le témoignage positif

Une autre branche de l'emploi des esclaves étoit le commerce. Non seulement le propriétaire foncier vendoit par le moyen des esclaves la farine, le vin, le pain, le miel de son cru dans les places publiques, mais le citadin s'en servoit pour le grand et le petit commerce; les facteurs, les teneurs de livres, les garçons de boutique, étoient tous esclaves. De même les esclaves étoient chargés du transport des marchandises par mer et par terre, même du change des monnoies et du placement des capitaux à intérêt (1). Ce trait important rapproche l'ordre social des Grecs de celui qui existe encore parmi les Orientaux et en partie parmi les Russes. Il y a encore de riches négocians à Pétersbourg et à Moscou qui restent serfs, et beaucoup de seigneurs russes ont essayé d'établir des fabriques où leurs paysans sont employés à toute sorte d'ouvrages qu'ils apprennent avec une facilité surprenante.

La débauche offrit enfin une nouvelle source des revenus à tirer des esclaves. On trouve déjà dans Homère les femmes esclaves forcées à être les concubines de leurs maîtres; mais les progrès

d'un homme comme Aristote, mais encore la vraisemblance.

(1) Harpocrat. in voce Σιτοφύλακες. Athen. XII, p. 532.

du luxe et de la corruption purent seuls faire naître le commerce régulier des esclaves-courtisanes. Corinthe étoit le siége principal de ce commerce dont toutes les comédies anciennes retracent l'infamie. Mais, dans toutes les villes grecques, des êtres avilis et abrutis, de vieilles femmes et des hommes du peuple entretinrent des troupes de femmes esclaves pour mettre à usure leurs charmes (1). Souvent de jeunes personnes, d'une bonne naissance, ornées de talens brillans et douées de sentimens délicats, avoient le malheur d'être enlevées par cette classe de marchands d'esclaves. Leur affreuse situation est une des sources d'intérêt les plus ordinaires dans le théâtre des Grecs, traduit par Plaute et Térence.

Il y avoit pareillement des maisons à Athènes où on offroit des enfans pour instrumens de la volupté; ces enfans étoient aussi des esclaves.

La république d'Athènes elle-même entretenoit, aux temps de Solon, des maisons publiques dans le *Ceramicus*.

Les travaux champêtres continuèrent, comme dans les temps d'Homère, d'être une occupation ordinaire des esclaves; mais ce n'étoit plus sous les yeux d'un maître, souvent porté à l'indulgence, que ces travaux s'exécutoient; c'étoit

(1) Demosth. adv. Neær., p. 569. Athen. I, 13.

un esclave-inspecteur qui surveilloit les esclaves communs avec toute la hauteur et la dureté qu'on pouvoit attendre d'un homme personnellement intéressé à pousser le plus loin que possible les revenus de son maître. Dans la classe des esclaves ruraux, on devoit surtout plaindre ceux qui étoient chargés de la taille des pierres à bâtisse et ceux qui travailloient aux mines. Ces derniers étoient nombreux dans l'Attique. Les fers aux pieds, ils passoient la journée à creuser les entrailles de la terre; ils ne sortoient la nuit de ces tristes lieux que pour être enfermés dans une prison où ils reposoient, attachés par un lien solide (1). Envoyer un esclave aux carrières, aux mines, c'étoit le condamner aux tourmens d'une mort lente (2). Les travaux du moulin n'étoient pas moins humilians et moins cruels; c'étoit la punition ordinaire des esclaves qui avoient commis de crimes; ils y périssoient de fatigue ou sous les coups de fouet (3). La chasse et la pêche, ainsi que la fabrication de grosses étoffes, étoient des occupations moins désagréables et auxquelles on employoit ceux d'une soumission et d'une

(1) Xenoph. Occou., cap. 3.

(2) « Diu ego hunc cruciabo, non uno absolvam die..... » Plaut. Captiv.

(3) Terent. Andr. I, 2; Pollux, III, 8.

fidélité éprouvée (1). Mais quel sort que celui d'un homme qui, au moindre caprice d'un maître, devoit craindre cet ordre terrible : Aux carrières ! aux mines ! au moulin ! Et cet ordre étoit exécuté sans qu'aucune réclamation ne fût seulement tolérée.

Une terre d'Alcibiade ou de Cimon présentoit donc un spectacle bien plus affligeant qu'une habitation à Saint-Domingue ; c'étoit un esclavage aussi rude, des punitions aussi barbares ; mais l'insouciante gaieté du nègre n'adoucissoit pas le malheur de l'esclave rural de l'Attique.

Le motif qui modéroit la dureté des maîtres en Grèce, étoit le même qui modère celle de nos colons : l'intérêt qu'on avoit à la conservation d'un esclave, acheté pour une somme d'argent, et qui en rapportoit tous les jours à son possesseur.

Un esclave, dans une fabrique, rapportoit tous les jours un et demi jusqu'à deux oboles (5 à 6 sous) en bénéfice net ; l'inspecteur des esclaves, trois oboles ; les valets de louage et les mineurs, un obole. Le rapport des esclaves champêtres ne peut pas si aisément se calculer ; mais on doit croire qu'il n'étoit pas moins que celui des valets de louage. Il ne reste que les valets domestiques qui ne rapportoient aucun bénéfice en argent à leurs maîtres. Les maîtres des fabriques mar-

(1) Xenoph. mem. III, 11 ; Plat. de rep. II.

choient à pas sûr dans leurs entreprises; ils donnoient la fabrique entière, avec tous les esclaves, à bail à un inspecteur, esclave lui-même, et qui devoit payer une rente fixe par tête. Il en étoit de même pour les mines. L'inspecteur devoit réparer la perte d'un esclave, tant à cause d'évasion qu'à cause de mort. Le maître vouloit-il tenir en haleine l'inspecteur? il lui cédoit le surplus qui restoit après la déduction des frais et de la ferme. Un semblable arrangement avoit encore lieu à l'égard des esclaves de louage qui servoient les autres pour une certaine paye. Ils tiroient de ceux qui les louoient les alimens avec un salaire, et ils en payoient une partie à leurs maîtres. Quelquefois ce salaire s'élevoit à la moitié de celui qu'un homme libre recevoit; savoir, à une drachme ou à six oboles : un tel esclave avoit toujours du reste, et, par son application et sa sobriété, il acquéroit souvent de quoi racheter sa liberté.

Les esclaves des fabriques eurent le meilleur sort. Leur inspecteur avoit trop d'avantage à attendre d'eux pour qu'il osât les maltraiter. Il leur donnoit, comme nous avons dit, un salaire, et ils obtenoient probablement une espèce de propriété personnelle. C'étoit aussi le cas des esclaves de louage et des esclaves de ville lorsqu'ils avoient un bon maître. On les vit donc se livrer aux plaisirs et au luxe; on les vit affecter,

en dépit des lois, le costume des hommes libres. D'après les lois, les esclaves devoient porter leurs cheveux coupés d'une manière particulière, se passer de souliers, du moins de souliers couverts ou ornés et se vêtir d'un habillement de gros drap, qu'on appeloit *κατωνακη*, et qui se trouvoit toujours prêt au marché pour huit drachmes (1); mais, à Athènes, il étoit difficile de distinguer par l'habillement un esclave d'un homme libre. D'autres lois leur défendoient de fréquenter les places consacrées aux exercices gymnastiques et d'avoir des communications avec les jeunes gens libres (2). Ces défenses prouvent qu'ils ne se refusoient rien. Les auteurs comiques attestent qu'on les laissoit fréquenter les maisons de débauche, se donner des banquets, boire ensemble jusqu'à l'ivresse. Aristophane nous montre des servantes qui se parfument de mille odeurs (3).

(1) Aristoph. Pax, v. 999. Suid. Hesych. in voce. Leur habit n'avoit qu'une manche, *ετερομασχαλοι*.

(2) Æschin. in Timarch., p. 19; Plut. in Sol., 79; Conviv. Sap., 152. Le terme ξηραλοιφειν, s'oindre à sec, n'est pas suffisamment éclairci par les savantes notes de Wesseling et de Taylor. Ne signifieroit-il pas *se faire masser*? Ce sens conviendroit avec le but de ces lois, qui étoit principalement de prévenir l'amour grec, de la part des esclaves, envers les jeunes gens libres. On voit à quel degré de corruption les mœurs étoient parvenues.

(3) Ecclesias., v. 1109.

Démosthène dit qu'en plusieurs villes les bourgeois ne jouissoient pas d'autant de liberté qu'en avoient à Athènes les esclaves (1). Un vieux citoyen accordoit souvent toute sa confiance à un esclave rusé qui, en flattant les goûts du maître, en lui prodiguant de petits soins, se rendoit le dominateur de la maison, et, servi à son tour par les autres domestiques, passoit une bonne partie de la journée à dormir ou à s'amuser. C'est sous une allégorie semblable que le grand comique a tracé le portrait du peuple athénien et de son indigne favori, Cléon (2). Quelquefois les esclaves n'étoient pas estimés indignes par leurs maîtres d'être tuteurs de leurs enfans, et de devenir les époux de leurs femmes après leur mort (3).

Quoique ce tableau retrace particulièrement la conduite des Athéniens envers leurs esclaves, on doit pourtant présumer qu'il convient également aux autres villes où le commerce et le luxe avoient adouci les mœurs.

Malgré tous ces traits de licence de la part des esclaves et d'indulgence de la part des maîtres, l'*état légal* des esclaves ne reçut presque aucun adoucissement pendant la liberté de la Grèce. Le

(1) Demost. Philipp. 3.

(2) Aristoph. Equites.

(3) Demosth. pro Phorm.

temple de Thésée servoit d'asile légal aux esclaves mécontens; au fond toute enceinte sacrée étoit un asile; mais nous ignorons quelle mesure on prenoit lorsque le nombre des réfugiés devenoit trop grand ou lorsqu'ils y restoient long-temps (1). Peut-on appliquer aux mœurs grecques le passage où Plaute nous apprend que les maîtres à la vérité n'osoient pas arracher un esclave de l'autel où il s'étoit réfugié, mais qu'ils l'environnoient de broussailles et de paille enflammée pour l'obliger à se rendre à discrétion? La pièce où figure cette scène (2), paroît être tout-à-fait d'origine grecque; et nous savons que, dans d'autres cas, les Grecs trouvoient moyen d'éluder le droit d'asile (3). D'autres lois plus positives accordoient aux esclaves le droit de plaider contre un maître qui les traiteroit d'une manière inhumaine (4) ou qui attenteroit à leur pudeur (5). Mais ils n'obtenoient, en gagnant, que le droit d'être vendu à un autre maître. La loi leur assu-

(1) Plut. Thes. et de superst.

(2) Mostellaria. — L'esclave fait observer au maître « que sa chair serait plus douce étant cuite qu'étant rôtie. »

(3) Eurip. Androm., v. 256. Herc. Fur., v. 240.

(4) Plut. de superstit., p. 166; Pollux, VII, 2.

(5) Æschin. adv. Tim.

roit aussi la faculté de se racheter eux-mêmes (1). Enfin, un citoyen d'Athènes pouvoit faire mettre en liberté un esclave amené au marché, en se rendant garant de sa qualité d'homme libre et en s'exposant à payer une amende s'il se trompoit.

Un usage, probablement religieux, prescrivoit de donner aux esclaves nouvellement achetés un dîner de bienvenue et de leur verser sur la têt en cette occasion une certaine quantité de fruits (παραχυσματα.).

D'autres lois qui semblent protéger l'esclave, ne protègent au fond que le droit du maître; ainsi personne ne pouvoit acheter un esclave à l'insu de son premier maître. Il étoit aussi défendu de frapper l'esclave d'autrui ou d'attenter à sa pudeur.

Les lois d'Athènes n'étoient pas même aussi humaines envers l'esclave que celles des Turcs; car les musulmans non seulement permettent aux esclaves maltraités de demander à être vendus à un autre maître, mais encore elles assurent à ceux qui embrassent le mahométisme tous les avantages d'une domesticité libre.

Le pouvoir du maître, à l'égard des travaux,

(1) Dio Chrysost. orat. XV, p. 241; Plaut. Cas., act. 2, sc. 5. (Toutefois ces passages sont d'une autorité équivoque, vu les époques.)

étoit sans d'autres limites fixes que celles qu'indiquoit la pitié ou l'intérêt. Même latitude à l'égard des punitions. Le maître pouvoit tuer son esclave sans craindre aucune vindicte publique. Rien de plus commun que de voir condamner un malheureux esclave à des travaux excessifs, mortels même, dans les carrières, dans le moulin, dans les champs, soit enchaîné, soit nu : mais naturellement un maître cherchoit à ménager des êtres qui constituoient une partie de sa propriété. Les punitions ordinaires étoient donc calculées de manière à conserver la vie et les forces de l'esclave. La *flétrissure* étoit une des peines les plus usitées. On marquoit avec un fer chaud, en frottant ensuite la plaie d'une couleur noire. Les gens marqués s'appeloient στιγωνες ou στιγματιαι; Aristophane les appelle, par dérision, *pintades*, parce qu'ils avoient, comme ces oiseaux, la peau bigarrée. On marquoit les fugitifs et les déserteurs au front d'un Φ, lettre initiale de φευκτος, fuyard. Cette lettre pouvoit également signifier φωρ, voleur. On raconte qu'un jour les Samiens, affoiblis par la guerre, se virent obligés d'admettre au droit de cité un grand nombre d'esclaves, même ceux qui avoient été marqués. En voyant une assemblée du peuple où assistoient ces nouveaux citoyens, un Athénien s'écria : Oh! que le peuple de Samos est *lettré!* Le vol et l'évasion étoient les crimes les plus ordinaires des

esclaves grecs. Nous nous rappelons peu d'exemples de maîtres assassinés par leurs esclaves; mais l'enlèvement des enfans pour les vendre étoit une des suites affreuses et fréquentes de cet ordre contre nature. Si quelqu'un tentoit de passer à l'ennemi, désertion qu'on appeloit particulièrement *αυτομολειν*, il étoit attaché à une roue et fouetté à mort. Une punition encore plus atroce consistoit à faire casser les jambes sur une enclume, au moyen d'un instrument de fer; nous voyons à chaque instant les maîtres en menacer les esclaves dans les comédies des successeurs de Ménandre (1). Le crucifiement à la manière des Asiatiques sur une véritable croix et le *skolopisme* des Scythes, qui n'est ni plus ni moins que l'horrible supplice du pal, ne devinrent sans doute d'un usage commun en Grèce, à l'égard des esclaves, qu'après le siècle d'Alexandre (2). Le fouet étoit la peine journalière pour les esclaves; on les lioit à une colonne, ou on les suspendoit par les pieds et les mains à une poutre (3).

(1) Plaut. (d'après Demophilus), Asin. II, 4, 68. Ce supplice ne fut aboli que par Constantin-le-Grand. Aur. Vict. Cæsar., 41.

(2) Lipsius de Cruce, lib. II.

(3) C'est le sujet habituel des plaisanteries des esclaves dans les comédies. « Combien pèses-tu lorsqu'on te pend « nu par les pieds et les mains? » — « Ton dos est la

Les esclaves ne pouvoient déposer, comme témoins, autrement que par la question. Ce n'est pas l'humanité qui prescrivoit des limites aux tortures, mais l'intérêt du possesseur. Aussitôt que celui-ci étoit content du prix qu'on offroit de l'esclave, on en pouvoit faire ce qu'on vouloit; on ne les frappoit pas seulement avec des verges, mais on leur infligeoit des tourmens recherchés; on les suspendoit la tête en bas; on étendoit leurs membres par le moyen d'une roue ou d'une échelle; on les chargeoit d'un tas de briques; on leur versoit du vinaigre dans les narines.

Telle étoit l'humanité de ces Grecs si vantés; et pourtant les rebellions d'esclaves, quoique fréquentes, ne prirent jamais en Grèce le caractère dangereux qu'elles eurent en Italie et en Sicile. Celle même des mineurs de l'Attique se termina sans grandes opérations militaires. Les Athéniens avoient d'abord la précaution de mêler les esclaves de plusieurs nations, pour les empêcher de s'entendre; on entretenoit, pour les comprimer, une troupe de quinze cents archers scythiques, campés sur le grand marché d'Athènes; et divers châteaux-forts, munis de

« place d'exercice des verges. » — « Désormais on t'ap-« pellera *sexcentoplagus*, l'homme à six cents coups de « verges. » — Les *lonarii* ou fouetteurs jouent un grand rôle dans la plupart des pièces du théâtre comique ancien.

garnison, veilloient à la sûreté des campagnes (1). Les mêmes institutions demandent les mêmes appuis; nous avons vu quelles étoient les horreurs de l'esclavage parmi les Grecs ; ne soyons donc pas étonnés de voir Athènes gardée à l'instar d'une de nos colonies aux Antilles, comme si elle avoit constamment un ennemi dans son propre sein.

Devenue province romaine, la Grèce ne vit changer les lois sur les esclaves qu'à mesure qu'elles changeoient pour tout l'empire. Leur état a dû continuer à être, sous la plupart des rapports, semblable à ce qu'il étoit dans les siècles d'Aristophane et de Démosthène. L'humeur des maîtres étoit, du temps de Plutarque, leur seule loi ; « La maison d'un maître voluptueux se fai- « soit reconnoître à l'aube du jour par le bruit « de la musique, les amphores de vin cassées, « les guirlandes éparpillées et les esclaves ivres, « tandis que, dans celle d'un maître dur et mo- « rose, on voyoit les esclaves tristes, marqués de « flétrissures, chargés de chaînes ; la seule mu- « sique qu'on y entendoit, étoit les lamentables « cris des domestiques fouettés et des servantes « mises à la torture (2). » Il étoit de très-bon ton

(1) Arist. polit. VII, 11; Andocides, de pace; Xen. de reditu.

(2) Plut. de ira cohibenda, t. II, p. 461.

de faire courir les esclaves qui servoient à table avec une rapidité telle, qu'on auroit plutôt cru qu'il s'agissoit d'apporter des remèdes urgens à un malade, que des friandises à un gourmand; au moindre retard, à la moindre faute, le maître faisoit distribuer largement les coups de bâton et les coups de verge (1). « Le pain n'est pas tendre; « fouettez l'esclave, garçon du four. On a oublié « le sel; fouettez l'esclave qui a mis la table. Les « plats sont enfumés; fouettez tous mes cuisi-« niers. » Telles étoient les bonnes manières d'un *gastronome* du temps de Plutarque. Le même écrivain conseille aux femmes de ne pas se fâcher si leurs maris ont un caprice momentané pour une servante (2). Il se plaint de l'usage général de ses contemporains, de livrer à de mauvais esclaves l'éducation de leurs enfans; « s'ils ont « un serviteur habile et honnête, ils l'emploient « à l'agriculture, au commerce, à la navigation, « aux opérations d'usure; mais ont-ils un esclave « ivrogne et gourmand, ils en font un *péda-« gogue* (3). »

Il seroit hors de propos de recueillir ici encore d'autres témoignages des écrivains grecs des premier et deuxième siècles, pour prouver la conti-

(1) Plut., p. 460.
(2) *Id.*, Conjug. præcep., p. 140.
(3) *Id.*, de pueror. instit.

nuation des mêmes mœurs et des mêmes lois à l'égard des esclaves, jusqu'à l'époque du triomphe de la religion chrétienne. La Grèce, sous ce rapport, ne présente rien qui ne fut commun aux autres provinces de l'empire romain.

Il faut encore dire deux mots sur l'affranchissement des esclaves, particulièrement à Athènes. La manière la plus honorable d'acquérir la liberté étoit par des services militaires rendus à la république (précisément, comme sous le régime féodal, le *vilain* s'anoblissoit par des faits d'armes). Athènes n'eut recours aux bras des esclaves que dans des momens très-critiques; par exemple, à la bataille de Marathon, dans la guerre de Sicile, dans la lutte fatale de Chéronée (1); elle les employoit habituellement sur sa flotte, mais probablement comme rameurs et sans récompense (2). Ces affranchis n'obtinrent que des droits civils restreints; ils étoient obligés de se choisir un patron (προστάτης) sans lequel ils ne pouvoient tester en jugement; et ce patron, qui étoit d'ordinaire leur ancien maître, exigeoit d'eux quelques petits services. L'affranchi payoit, comme l'étranger domicilié, une légère capitation. Il existe des exemples, mais bien rares, de l'élévation des esclaves au droit com-

(1) Paus. lib. II; Thucyd., VII, 11; Lycurg. in Leocr.

(2) Xenoph. Hist. græc. I, 6.

plet de cité. Ceux qui avoient pris part à la bataille d'Æginuses obtinrent cette distinction; mais, le danger étant passé, les Athéniens murmurèrent contre cette récompense trop libérale (1). Les particuliers avoient la faculté de vendre ou de mettre en liberté un esclave; mais il étoit défendu de faire proclamer ces affranchissemens sur le théâtre. L'esclave affranchi visitoit les temples, une couronne de fleur sur la tête; il changeoit son nom en l'alongeant, précisément comme nous voyons certains bourgeois anoblis ajouter quelques syllabes au nom de leurs pères. Démosthène raille son adversaire Eschine à ce sujet et lui demande si son père étoit un esclave, puisqu'il a cru devoir alonger son nom; mais, comme le nom du père étoit *Tromès,* il auroit dû prendre celui d'*Atrometos,* comme qui diroit : Puisque votre père se nommoit *la Peur*, vous devriez vous appeler M. *de Sans-Peur* (2).

On ne sauroit dire, vu le silence des anciens, jusqu'à quelle génération s'étendoit la flétrissure de l'esclavage, et si les Grecs refusoient, comme les Romains, au fils d'affranchi l'égalité civile complète.

(1) Arist. Ranæ. II, sc. 6.
(2) Demosth. pro Corona.

(La suite de cet article dans une autre livraison.)

DESCRIPTION

DU

BOCAGE PERCHERON,

DES MŒURS ET COUTUMES DES HABITANS.

PAR M. DUREAU DE LA MALLE,

MEMBRE DE L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS.

Situation physique et géographique.

Le pays dont je vais tracer rapidement l'histoire ancienne et l'état actuel forme un des points les plus élevés de l'intérieur de la France. Le sol est généralement montueux, coupé, inégal. Les coteaux, les montagnes y ont depuis 100 jusqu'à 200 toises (200 à 400 mètres) au-dessus du niveau de la mer. Les hauteurs du Perche et les cimes qui séparent le département de l'Orne de celui de la Sarte et de la Manche, forment

le point de partage des eaux qui se versent au nord dans la Manche, d'elles-mêmes ou par la Seine, et au sud par la Loire seulement dans l'Océan.

L'Huine, l'Iton, l'Eure, la Rille et l'Orne d'un côté; de l'autre, la Sarte, la Mayenne et leurs affluens, prennent toutes leur source dans le Perche ou le département de l'Orne, et se jettent dans la Manche ou dans l'Océan. C'est le point culminant de cette portion de l'intérieur de la France. C'est là qu'aboutit l'extrémité de la chaîne primitive qui coupe en deux la Bretagne, part de Brest, et vient finir auprès d'Alençon (Alercum). Le vent d'ouest est le vent dominant. Tous les arbres sont inclinés de l'ouest à l'est. Les hivers sont plus rudes qu'à Paris; les printemps plus froids; les automnes très-beaux; la neige y dure peu; les pluies sont assez fréquentes; les brouillards assez rares.

Constitution géologique et minéralogique.

La constitution géologique et minéralogique du sol de ce pays est très-variée et présente aux savans une étude intéressante et facile. Les montagnes sont accessibles et peu élevées. Elles offrent cependant en miniature l'abrégé complet des Alpes et des Pyrénées. En deux ou trois lieues de marche, vous pouvez parcourir, observer tous

les divers systèmes de stratification, depuis le granit, le porphyre, le gneiss, le calcaire primitif, jusqu'aux trapp, à l'amphibole, aux couches de schiste, d'argile, de calcaire secondaire, coquillier, magnésien, et enfin jusqu'aux grès modernes, et aux terrains de transport de la dernière révolution.

Selon que le sol s'élève ou s'abaisse, vous trouvez dans le terrain primitif les métaux, le béril, le quartz enfumé (émeraude de Limoges, et diamant d'Alençon); dans les terrains de formation postérieure, les marbres, les pétrifications, les impressions de végétaux ou d'animaux sur l'argile, le calcaire, la magnésie ou la silice. Un géologue, en vingt-quatre heures, peut se rendre sur le terrain par la grande route de Brest, et y faire, avec toutes les facilités possibles, des recherches utiles que je n'ai fait qu'indiquer, mais que j'indique avec confiance.

Les autres métaux sont plus rares. Le fer se trouve partout et sous des formes très-variées, même dans les terrains les plus modernes. Les marnes ou carbonates de magnésie y sont très-fréquentes, et sont exploitées pour l'agriculture. Cette partie du règne minéral ayant été peu travaillée, je la désigne à l'attention des savans. On a trouvé dans ce pays des mines d'or, près de la Trappe, des pyrites sulfureuses : le gypse ou sulfate de chaux n'y a pas encore été observé.

La houille, la tourbe, ont été reconnues, mais n'y sont pas exploitées.

La zoologie, l'entomologie et la botanique peuvent espérer quelques succès de recherches bien faites dans un sol aussi varié par sa température, sa constitution, ses forêts, ses eaux, ses plaines, ses collines, ses montagnes et ses vallées.

Son agriculture est aussi variée que le pays. Arthur-Young (et c'est une grande autorité) en a fait un pompeux éloge.

Vie, mœurs, usages, nourriture des paysans.

Les habitans vivent, en général, comme tous ceux des *pays de Bocage*, dans des maisons isolées, au milieu de leurs champs, de leurs prés, de leurs bois, et toujours à côté de leurs cultures. Les villes sont assez éloignées, peu considérables (1); les bourgs plus nombreux, quoique généralement médiocres. Dans ces bourgs, les maisons sont souvent isolées; et cependant la population de ces trois départemens est de plus de 1,250,000 ames. Aussi les mœurs, les usages, la langue des campagnards restent, depuis huit cents ans, presque immuables. La fréquentation des habitans des villes ne polit ni n'use leur lan-

(1) Les trois chefs-lieux n'ont, le Mans, que 18,533; Alençon, que 13,234; et Evreux, que 9,238 habitans.

gage, leurs manières, leurs habitudes. Une fois par semaine, ils vont porter leurs denrées à la ville voisine, où leur voix haute et brusque, leur patois rude, leur immobilité dans la foule, leurs vêtemens gris, leurs longs cheveux sans poudre leur ont valu le sobriquet de *sangliers*. Un cultivateur, comme au premier temps de la société, comme aujourd'hui dans les forêts de l'Amérique septentrionale, sait ordinairement faire un peu de tout. Il est souvent maréchal, charron, charpentier, tonnelier, tisserand, laboureur et marchand de bestiaux tout ensemble.

Le blé, le seigle, l'orge, l'avoine, le sainfoin, le trèfle, les pois, les vesces, les racines, le chanvre et le lin, les pommes, les poires, les taillis, l'éducation des bœufs, des moutons, des cochons, des chevaux, leur amélioration, celles des oies, des volailles, occupent toute l'année le ménage champêtre, et se trouvent souvent réunis dans une ferme de vingt-cinq hectares ou cinquante arpens d'étendue.

Les vieilles mœurs s'y conservent. Dans ce pays, le dicton :

> Du côté de la barbe est la toute-puissance,

garde encore toute sa vertu. La fermière, qu'on appelle *la maîtresse*, et qui nomme son mari *son maître*, quelque lasse qu'elle soit, ne s'assied jamais à table avec ses domestiques

mâles. Elle leur fait la cuisine, les sert, et mange debout, ainsi que toutes les femmes ou filles sans exception. Le maître est à table avec eux, et mange à la gamelle, comme Abraham avec ses serviteurs et ses esclaves.

Si la maîtresse (la fermière) accouche, on demande : Est-ce un gars? On dit : *Ouen, ce n'est qu'une créiature* (une fille); et en effet, un homme a ici quatre et cinq fois autant de valeur qu'une femme. Telle forte et robuste servante, propre à tous les gros ouvrages, ne gagne que 36 francs et sa nourriture par an, tandis qu'un laboureur est payé de 150 à 200 francs pour l'année. Les domestiques s'habillent.

Voici qui nous ramène un peu aux mœurs des Hurons et des Iroquois. Il y a trente ans (les mœurs ont gagné), on soignoit mieux la vache ou la jument que la femme ou la fille. Si l'une des deux bêtes étoit malade, on alloit vîte chercher le vétérinaire et les remèdes. Si la femme ou la fille étoit alitée, on disoit : « *J'espère* (pour *je crois*) *qu'elle en mourra*, et on laissoit la pauvre *créiature* se débattre avec son pot de cidre et sa fièvre ou sa pleurésie. »

Cependant, contraste bizarre, et nouveau rapport avec les mœurs primitives, l'hospitalité, la charité sont exercées par les campagnards dans toute leur étendue. Un inconnu, un mendiant déguenillé arrive le soir. On lui donne la place

d'honneur au coin du feu. Il s'assied près du maître, mange les mêmes mets, est servi par la maîtresse de la maison qui reste debout tout le repas, et repart le lendemain après avoir déjeûné de même, pour chercher ailleurs la même hospitalité. Cette confiance, dont il y a peu d'exemple qu'on ait abusés, fait honneur aux uns et aux autres.

Il y a vingt ans qu'un Percheron, habitant les campagnes, n'employoit, pour son habillement, presque aucun produit de l'industrie, presque aucun objet manufacturé.

Ses bouleaux, ses aulnes, ses noyers, et surtout ses hêtres, lui fournissoient et lui fournissent encore les sabots forts et légers qui sont la meilleure chaussure dans un terrain frais et argileux, sujet, par son élévation, par l'abondance des arbres dont il est couvert, à des pluies fréquentes; et les pluies produisent beaucoup de boue que l'ombrage des arbres conserve.

La paire de gros souliers ferrés qui dure souvent cinq à six ans, est faite, pour la semelle, avec deux cuirs des bœufs les plus forts; pour l'empeigne, avec du cuir de vache, et est presque imperméable à l'eau, et *même à la rosée*. Il seroit bon que les chimistes cherchassent la cause de cette différence de perméabilité pour le cuir entre l'eau et la rosée. Le fait est constaté. L'explication, je crois, n'en a pas été donnée. Cette

chaussure sert pour les charrois éloignés, pour la chasse, pour les voyages.

A cheval, le Percheron porte des gallicelles ou guêtres de cuir et des houseaux, espèce de botte forte en cuir, sans pied, et qui s'attache avec deux courroies et deux boucles. Ses bas, ses chaussons sont fabriqués avec de l'*étain*, sorte de laine grasse formée de la dépouille mêlée de ses moutons, dont un tiers est noir et deux tiers blancs. Ce mélange produit une couleur gris de boue, extrêmement solide, ce qui lui a valu le nom d'*étain*. La nature elle-même a fait les frais de la teinture. La laine blanche fine a pris par extension le même nom. Ses culottes, son gilet, sa veste ou son habit sont faits de cette même laine, filée, pendant les longues soirées d'hiver, par sa femme ou ses filles, tissue chez lui, et foulée au moulin à eau et à foulon qui moud sa *monnoie*, c'est-à-dire la somme de grain que la famille consomme en huit jours. Ce mot de patois rappelle le passage de l'état où le commerce se faisoit par échange, à celui où les métaux monnoyés ont été introduits.

L'homme ne portoit point de cravate; sa tête étoit couverte d'un bonnet de laine grise ou rouge. La femme étoit habillée de la même étoffe; leurs chemises sont faites avec le chanvre, cultivé, filé, tissé par eux. Ils n'étoient donc tributaires du commerce et de l'industrie, les hommes que pour

leur *mouchoir de nez* (encore leurs doigts en faisoient souvent l'office); les femmes que pour leurs mouchoirs de cou et de *nez*, et pour leurs *corps* de baleine qu'elles portoient, il y a trente ans, comme du temps de François Ier.

Le mari avoit, pour les beaux jours, un grand chapeau à la Basile, qui se transmettoit de génération en génération.

La mode a vaincu les vieilles habitudes. Le luxe a gagné les chaumières. Les filatures de coton, établies dans ce pays, y ont introduit le goût et l'usage des cotonnades teintes. Le respectable corps a été abandonné pour un simple corset sans baleine. Les escarpins à cordons, les croix d'or, les déshabillés de toiles peintes, les tabliers de mousseline, les grands bonnets de mousseline brodée, les bas de coton blancs ou bleus remplacent, aux jours de foire, d'assemblées ou de noces, l'antique et simple parure. Les hommes portent aussi des gilets de coton, des habits de drap manufacturé, de la poudre, les jours de cérémonie. On commence à danser en mesure, à jouer assez juste sur le violon des contre-danses. Le langage s'altère avec les vieilles coutumes. Les mœurs résistent encore. Fasse le ciel qu'elles ne suivent pas le torrent du siècle!

Jusqu'ici, elles sont assez pures dans les campagnes, et surtout dans l'aristocratie du Bocage;

car il y a des rangs marqués, une vraie noblesse parmi ces paysans.

La noblesse est le corps des fermiers, des propriétaires demeurant aux champs, cultivant les propriétés d'autrui ou leurs propres héritages.

Cette classe se distingue généralement par des mœurs plus pures et plus sévères, plus d'intelligence, d'assurance et de fierté, plus de droiture, d'obligeance et d'hospitalité. Elle regarde comme au-dessous d'elle les marchands, les ouvriers, ou manufacturiers des villes ou des bourgs, s'ils ne sont pas propriétaires fonciers.

Dans cette classe, peu de procès, presque point de crimes ou de délits. C'est un phénomène qu'une fille de fermier ait eu un amant déclaré, ait fait un enfant avant le mariage. Leur exemple influe sur la classe des servantes. La chasteté est, pour les filles ou femmes de fermiers, ce qu'étoit le point d'honneur pour les gentilshommes : vous trouvez ce point d'honneur établi chez les Germains, leurs ancêtres, et chez les Gaulois du temps de César et de Tacite (1). L'usage a établi des lois sévères qui contribuent à la maintenir; car, si une servante de ferme a un amant, et est surprise ou devient grosse, elle est tout de suite chassée sans pitié, ne peut se placer nulle part,

(1) Mor. Germ. XVIII-XIX.

ne peut plus se marier à personne ; si le séducteur, qui n'est pas soumis aux mêmes peines, ne veut pas l'épouser, elle est obligée de nourrir son enfant, et d'aller mendier hors du canton pour soutenir son existence. Lorsque l'accident arrive à une fille de fermier, toute la famille se regarde déshonorée et porte le deuil pendant deux ans. J'en ai vu, il y a trente ans, plus d'un exemple (1). On sent qu'avec un pareil frein, les écarts doivent être assez rares. Les habitans des bourgs, des villes surtout, n'ont pas des mœurs tout-à-fait aussi pures ; et c'est peut-être un des motifs qui, joint à l'espèce d'oisiveté où nos paysans les voient livrés, leur inspire, pour les bourgeois, pour les citadins, une sorte de mépris.

Cependant, avec cette pureté de mœurs et cette régularité dans la conduite, il y a une très-grande liberté dans les discours, une très-grande crudité dans l'expression. Toutes les choses s'y nomment par leur nom propre. On y *appelle un chat un chat*.

(1) En 1789, l'arrondissement de Mortagne, sur 113,391 habitans, 3,491 naissances, ne présente que 66 enfans naturels ;

En 1801, sur 112,502 habitans et 3,338 naissances, que 110 bâtards ;

Premier semestre de 1803, 1,792 naissances, 23 enfans naturels seulement ; et les villes, les bourgs y sont pour les six septièmes.

Les femmes et les filles sont chargées de l'accouplement des bestiaux, de la castration des volailles; elles rient, à gorge déployée, des plaisanteries des hommes et des gars, en font elles-mêmes de fort vives, et n'en sont pas, n'en restent pas moins sages.

Les chansons licencieuses, grossières, obscènes même, se chantent à la veillée, et sont accueillies d'un gros rire franc par les plus honnêtes filles.

Les anecdotes scandaleuses, les accidens de cocnage sont contés en patois, sont reçus avec délices par l'auditoire. C'est un homme qui raconte, et ordinairement le héros de l'aventure est un bourgeois, un citadin, un marchand de ville, et surtout un huissier qu'ils appellent un sergent, ou un grenier à coups de bâton.

Sous ce point de vue, les filles et les femmes de notre bocage nous retracent trait pour trait la fameuse Marguerite, duchesse d'Alençon et reine de Navarre, contant, écrivant les nouvelles les plus graveleuses, et menant, avec les propos les plus libres, la conduite la plus chaste, la plus religieuse, la plus régulière.

Les chansons de la moisson ou du mois d'août roulent, ou sur le repas que la maîtresse prépare aux *aouterons* (les moissonneurs), ou sur l'accident d'une fille qui a suivi un homme de guerre, qui a quitté le pays, et qui a *cassé son*

sabot (perdu sa virginité), ou sur l'histoire d'une pauvrette qui est tombée dans une rivière ou dans un fossé : des gars passent; elle leur offre cent écus pour la retirer : les gars lui demandent son *pucelage ;* elle aime mieux rester dans la rivière. Ce trait de vertu est aussi unanimement applaudi qu'on a ri de bon cœur des expressions graveleuses dont la chanson est ornée. Ces chansons se chantent en chœur, tous les ans, dans la moisson seulement, et se conservent depuis un temps immémorial.

Nos campagnards aiment les calembourgs, les allusions, les métaphores ; on demande à une femme si son mari *n'est pas du vice* (n'est pas libertin) ? Elle répond, ou *sa* camarade répond pour elle. « Je savons *ben* que changement d'*herbaige* réjouit le *viau* (le veau) ; mais il y a *eune* (une) *trouée* (truie) qui mange *ben* tout son *glond* (gland), et de rire aux éclats ; et la femme seroit une Lucrèce. » Voici un de leurs calembourgs qui est digne de Brunet. — Quel est le lieu où il y a le plus de chats sans poils ? —L'église, parce que toutes les bonnes femmes ont des *chapelets* (*chats-pelés*). Ils appelèrent l'empereur (Napoléon) l'*empireur*. Voilà la tournure de leur esprit. Pour avoir des souliers parfaits qui ne prennent pas l'eau, ils disent qu'il faut que l'*empeigne* soit *de gosier de musicien*, parce que ça ne boit jamais l'eau ; *la semelle de langue*

de femme, parce que ça ne s'use jamais, et qu'enfin ils soient *cousus avec du fil de rancune de prêtre* : ça dure toujours.

Cette pureté de mœurs et cette grossièreté dans l'expression se retrouvent dans les caractères et le langage des bourgeois peints par Molière. Les mœurs de cette classe étoient meilleures alors, les mots plus crus; les mots sont plus décens, les mœurs plus mauvaises aujourd'hui dans la même classe de la société.

Les superstitions populaires, les croyances aux revenans, aux esprits, aux follets, aux loups-garous, étoient plus communes, plus fortes chez les habitans il y a trente ans qu'à présent. La raison évidente est qu'ils faisoient moins de commerce, marchoient moins la nuit, se familiarisoient moins avec les objets de leurs terreurs qu'ils ne le font aujourd'hui.

J'ai vu, en 1785, un jeune homme mourir chez mon père, à Landres, de cette crainte. On disoit que madame d'Hauteville, l'ancienne propriétaire, revenoit dans le pavillon sous la forme d'une *laitice* ou hermine. Le gars fait le bravache; il se moque de la croyance générale : on parie qu'il n'y couchera pas seul; le pari s'engage : il soupe, rit, va coucher au pavillon dans un bon lit. Le matin, on le trouva mort et noir : une apoplexie, causée par la peur, l'avoit tué... On assura qu'il avoit été *foulé par la bête ou la laitice;*

et les femmes encore aujourd'hui ont une grande terreur de ce joli petit animal, redoutable seulement pour leurs volailles. L'hermine est d'un blanc éclatant, marche surtout la nuit, est très-vive dans ses mouvemens, paroît et disparoît en un clin d'œil. Les châtelaines portoient, l'hiver, des fourrures d'hermine ou *laitice*. De là l'opinion que la châtelaine revient en *laitice*. Cinq à six femmes m'assurent l'avoir vue revenir encore en *laitice*, le 22 décembre 1819, à la ferme de Landres. Les femmes ne vont jamais la nuit, surtout seules. Les feux des marais, les bois phosphoriques, les souches bizarres, les charognes, éclairées par ces lueurs, ont fait naître et perpétuent parmi elles les croyances de *fallots*, *de bête*, *de loups-garous*. Les meuniers, les marchands de bestiaux qui vont la nuit, en sont exempts; les autres doivent encore y être soumis long-temps.

Les baux sont très-longs, de seize ou de douze ans; les bons fermiers se changent peu. J'ai, dans ma terre, deux exemples de fermes occupées depuis deux cents ans par la même famille, et, pendant ce temps, la propriété a passé dans cinq à six mains différentes. Aussi se regardent-ils comme propriétaires usufruitiers. On les désigne par le nom de leur ferme, l'homme de Pinceloup, l'homme du Breuil, l'homme

d'Arcisse, etc. L'origine des noms de terre, au onzième siècle, vient d'une cause semblable.

Dans cette classe, les crimes, comme je l'ai dit, sont presque inconnus, les délits rares, et même les procès peu communs. Il n'y a guère de contestations que pour des empiétemens, des droits de passage, d'irrigation; encore sont-elles plus rares que dans les autres provinces de France. Tous les champs sont enclos de haies; des bornes divisent les héritages limitrophes. Les partages dans les successions, comme ils n'entendent rien aux lois, amènent quelquefois des procès. Cependant j'ai vu des enfans de plusieurs lits, partager une succession mobilière et immobilière, de valeurs très-variables, et très-difficiles à apprécier, sans notaire, sans écrit et sans le moindre différend. Les *Aulerques*, Normands, Manceaux, Percherons savent très-bien ce que coûte la justice, et ils aiment mieux mettre les frais en engrais sur leurs champs que dans la poche des gens de loi.

J'ai dit que nos habitans du Bocage, nos campagnards communiquoient très-peu avec les citadins, et que leurs mœurs, leur langage, leurs habitudes ne pouvoient s'altérer facilement. En effet, un fermier va, les jours du marché, porter ses denrées à la ville. Il mange, et fait manger, avant de partir, sa bête de somme qui porte sur

le sac la botte de foin pour son dîner. La fermière vend les œufs, le beurre, les volailles; c'est de son *guermant* (de son ressort). Ils débitent leurs denrées, ne parlent aux bourgeois que pour convenir du prix. Le cheval est mis à l'auberge ou on pàye deux sous pour son *plaçage;* à deux heures, le mari prend sa femme en croupe, et ils reviennent souvent dîner chez eux, sans avoir bu ni mangé à l'auberge, et sans avoir entamé le profit de leur travail.

L'ordre et l'économie, base principale de toute bonne agriculture, et vertus essentielles à un cultivateur, sont portés à un haut degré dans cette contrée.

Les communications avec les citadins sont donc presque nulles : aussi les mœurs des campagnards ont-elles peu changé; la révolution a passé sur eux comme un torrent. Ils n'ont vu que des changemens de propriété, des enlèvemens de leurs enfans (1), des persécutions de leurs prêtres. La suppression de la dîme les a flattés; cependant les propriétaires en ont joui seuls; les fermiers payent toutes les contributions venues ou à venir en remplacement de la dîme et de la taille. Les droits féodaux étoient peu onéreux; ils savent à peine ce que c'est. Quelques fermiers

(1) Ils appeloient l'empereur l'*empireur*, parce qu'il prenoit tous les garçons et faisoit empirer l'agriculture.

ont profité du discrédit des assignats pour acheter des biens d'église ou des biens d'émigrés. La masse ne connoît les propriétés que sous le nom de *bon* et de *mauvais bien* (le bien national et le bien patrimonial) ; et ces derniers ont encore une valeur double des autres, qui trouvent très-peu d'acquéreurs. Du reste, presque tous les biens nationaux sont dans les mains des habitans des villes et des bourgs ; une foible portion est disséminée parmi les habitans des campagnes.

Il y a vingt ans, très-peu de paysans, de fermiers savoient lire, bien moins savoient écrire ; aujourd'hui les écoles sont pleines. Les pères et mères, qui n'ont jamais lu, veulent que leurs enfans soient *savans*, non de l'académie des sciences (ils ne portent pas encore leurs désirs si haut), mais qu'ils sachent lire, écrire, faire une quittance, toiser un tas de marne, rédiger un marché. Ils les mettent, dans la ville voisine, en demi-pension, s'en privent pendant six à sept ans, consacrent tout leur superflu à cette grande œuvre, et obtiennent pourtant très-peu de succès. La cause en est évidente ; l'enseignement mutuel lui-même y échoueroit. Les enfans, jusqu'à sept ans, apprennent la langue percheronne, mancelle ou normande de leurs mères, leurs nourrices, leurs parens ou domestiques ; on leur apprend, dans l'école, à lire, à parler françois ; ils ont de la peine. Sortis de l'école,

ils parlent, on leur parle en patois; il faut nécessairement qu'ils apprennent et qu'ils oublient sans cesse : ce sont deux langues à retenir; ils ont la difficulté que nous éprouvons à apprendre le latin; le françois est pour eux une langue morte; le patois est la langue vivante. A treize ou quatorze ans enfin, ils savent lire, écrire, compter médiocrement; ils font leur première communion, reviennent à la ferme, et apprennent le métier de laboureurs ou de marchands de bestiaux. Ils ne lisent plus, écrivent encore moins, font peu ou point d'affaires par écrit, manient la faux ou la charrue, la pioche ou la hache; le savoir de l'école s'en va, et, à peine quand ils se marient, ou qu'ils passent un bail, peuvent-ils signer leur nom.

Les parens qui n'ont peut-être pas fait le même raisonnement que je viens de faire, mais qui sont doués d'un instinct de bon sens et d'intelligence remarquable, cherchent à se rapprocher de la prononciation actuelle. Ils ne prononcent plus œil *uèt*, fou *fao*, foi *fa;* ils disent un *eu*, un *fou*, ma *foé;* et, peut-être dans vingt ans, la langue parlée sera éteinte.

Le même effet doit se faire sentir dans toute la France; et il seroit, je crois, très-utile que, dans les statistiques d'antiquités, de monumens que le gouvernement fait faire, et que l'académie des inscriptions doit rédiger, on recueillît

un *Vocabulaire avec les définitions* des différens patois, qui serviroit à former un Glossaire françois, et offriroit beaucoup d'étymologies, de coutumes, de traditions curieuses. J'en ai donné, dans un Mémoire lu à mon académie, des exemples pour le pays qui m'occupe et que j'ai habité depuis trente ans.

Agriculture, Assolemens, Clôtures, Pâturages, Arbres à fruits.

Il me reste maintenant à parler de l'agriculture de ce pays de Bocage, surtout du Perche, la partie la plus montueuse et la plus rebelle à la culture; mais *labor improbus omnia vincit :*

Tout cède au long travail, et surtout aux besoins.

Par une bizarrerie singulière, les campagnards percherons ne sachant ni lire ni écrire, isolés des connoissances, de l'instruction, des sociétés d'agriculture, des nouveaux procédés de cultivation ou d'assolement, ont devancé ou ont suivi de très-près les progrès de l'amélioration de la culture en France. C'est un fait positif; il s'agit de l'expliquer.

Nul doute que cette vie solitaire, méditative de la campagne, cette attention continuelle toujours dirigée vers un même but, et non dis-

traite par le libertinage, les causeries ou l'ivrognerie des bourgs et des auberges, n'en soit la principale cause.

Arthur-Young, comme je l'ai dit, a fait un pompeux éloge de la culture du Perche, il y a quarante ans; cependant il s'est fait, depuis cette époque, une amélioration extraördinaire. Je vais tracer l'exposé de la culture dans ce temps et dans le temps actuel.

Culture des champs, il y a quarante ans.

Il y a trente-cinq à quarante ans, les terres étoient divisées en trois soles, et se louoient pour trois, six ou neuf ans, au choix des bailleurs. Quelques-unes étoient affermées à moitié; le maître fournissoit le mobilier, le métayer son travail, et on partageoit chaque année la moitié des produits de tout genre. Les champs étoient plus coupés de haies; les haies plus épineuses, plus larges et plus fortes; les plus grandes pièces de terre étoient de neuf ou dix arpens (cinq hectares); il y en avoit d'un quart, d'un cinquième d'arpent (douze ares ou dix ares). L'espèce des pommiers, des poiriers à cidre, plantés dans les champs, étoit mal choisie : le plus souvent des sauvageons arrachés dans les bois, et plantés sans ordre et sans soin.

Il y avoit baucoup de friches, de pâtis couverts

d'épines, de taupinières, de bruyères, de chemins inutiles, de terrains vagues; les cintres des champs étoient très-larges et fort élevés, souvent au-dessus du terrain en labour.

La première année, on fumoit médiocrement, et on semoit du méteil, ou du seigle, ou du blé et de l'orge, peu de blé pur; la seconde, on semoit, sans fumer, de l'orge, surtout de l'avoine, des *mars* enfin avec un seul labour; et, la troisième année, la terre se reposoit, ou plutôt se couvroit de millet, d'ivraie, de chardons, de mauvaises herbes.

Ces vices tenoient essentiellement, 1° au peu de durée des baux conditionnels qui, de plus, se trouvoient résiliés par la mort de l'un des preneurs; 2° au peu de profit que pouvoient espérer les fermiers, soit dans les baux à moitié, soit dans les locations de trois, six ou neuf années.

Les haies se tondoient tous les neuf ans; les fermiers étoient chargés de planter les arbres à fruit, dont ils avoient en échange les branches cassées.

On ne connoissoit pas les irrigations, soit des eaux pluviales, soit des rivières naturelles retenues par des barrages pour un temps limité. Les maisons, les étables n'avoient point de plafond ou de plancher supérieur, un trou pour fenêtre; les premières n'étoient point carrelées; une aire en terre tenoit lieu de plancher ou de

carreau ; il n'y avoit point de chambres distinctes. On sent facilement tout ce qu'un pareil état de culture et d'habitation offre de vicieux.

Trois choses ont dû frapper Arthur-Young dans son voyage agronomique :

1° La beauté des forêts du Perche, les plus belles peut-être de l'Europe pour la venue et la qualité des bois ;

2° L'avantage des clôtures qui épargne les frais de garde pour les bestiaux, et assure, contre leurs ravages, les moissons ou les prairies ;

3° L'usage de marner les terres qui remonte, en France, au-delà de l'époque où les Romains connurent la Gaule.

Les plantations d'arbres fruitiers dans les champs ont dû être appréciées aussi par l'habile agriculteur anglois.

Aujourd'hui, les terres roulent en quatre soles ; les baux sont fixés en argent, et de seize ou au moins douze ans ; la mort des preneurs ne les résilie plus ; on a supprimé les jachères, augmenté l'étendue des prairies naturelles ou artificielles, par conséquent le nombre des bestiaux et la quantité des engrais.

Assolement, Culture actuelle, Prairies artificielles.

La première année, on sème du blé (1), après trois labours, chacun de quatre raies de sillon; on fume assez bien. La seconde année, on ouvre la terre avant l'hiver, de la Toussaint à Noël; on donne deux autres labours avant le mois d'avril ou de mai, et on sème de l'orge et du trèfle, quatre livres par demi-hectare, et un peu d'avoine avec du trèfle, sur un ou deux labours seulement, ce qui est blâmable. Le trèfle pousse avec l'orge, donne quelques produits la première année; dans la seconde année du trèfle; la troisième de l'assolement, on en fait deux coupes, l'une en juin, qui, plâtrée, fournit de six à huit milliers par arpent, six à huit mille kilogrammes l'hectare; la seconde coupe est à peu près aussi bonne, se récolte en octobre, et donne en outre de la graine qui s'exporte ou se vend pour la teinture; la quatrième année, le trèfle nourrit les bestiaux jusqu'en juin et juillet, qu'on ouvre la terre pour les labours du blé, et pour recommencer la rotation de l'assolement. On

(1) Vers Bonnétable et le Mans, le sol s'abaisse, est plus chaud. On cultive le maïs; les melons viennent en pleine terre.

marne les terres tous les vingt-cinq ans; cet engrais se tire par des puits dont la profondeur varie de vingt à soixante-dix pieds ; on met par arpent cent banneaux de seize pieds cubes. Le prix de l'extraction est de 25 à 40 francs le cent. La marne se trouve sur tout le sol calcaire, dont elle est recouverte.

Nos campagnards envoient à Paris, par terre, leur beurre et leurs œufs, et en rapportent du plâtre qui coûte de 15 à 20 francs les cinq cents kilogrammes ou mille livres. On le moud cru, sans frais, soit dans les moulins, soit dans les moulages de granit où on écrase les pommes avec lesquelles on fait le cidre, la seule boisson du pays.

Cette industrie, vu l'éloignement, la pesanteur de l'engrais, et la difficulté du transport par terre (il n'y a point de rivières ni de canaux de navigation), est très-remarquable et très-digne de louange. Les prairies artificielles, *perennes* ou de longue durée, sont le sainfoin; la luzerne meurt après quatre ou cinq ans, le banc calcaire est trop près du sol; dans les fonds, dans les terres plus profondes, on commence à l'essayer avec succès. Le sainfoin dure de six à dix ans. Les pièces de terre, partagées en quatre saisons, ont chacune, selon l'étendue de la ferme, de dix, quinze à trente arpens : le terme moyen est plus commun ; les deux autres sont des exceptions.

Clôtures.

Les pièces ou saisons sont toutes entourées de haies vives, plantées en marseaux, coudriers, ormes, frênes, charmes, bouleaux ou chênes dont la tonte se fait tous les huit ans, qui sont *pessées*, c'est-à-dire entrelacées ou couchées d'une manière fort ingénieuse, et forment un rempart impénétrable aux animaux.

C'est un de leurs moindres avantages : dans un pays coupé de pentes brusques et rapides, comme celui que j'ai décrit, ces haies arrêtent les engrais, les terres entraînées par les eaux des hauteurs dans les fonds; elles deviennent une espèce de motte à fumier où pourrissent les feuilles de leurs souches, de leurs arbres, de leurs jets, où croît une herbe excellente pour les bestiaux. Tous les six ou huit ans, on les *terrasse*, ou on enlève un pied de bonne terre qu'on reporte sur les côtes ou les parties de la pièce amaigries par le ravage des pluies.

Tout le cintre de la pièce sur lequel on a semé tout de suite de la graine de foin pour contenir la terre, est plus bas que le terrain labouré, facilite l'écoulement des eaux, et contribue par là à la fertilité du sol, renouvelé aussi sans cesse par cette terre rapportée.

Ces haies, dont les souches et les baliveaux

appartiennent au maître et la tonte au fermier, fournissent à l'un du bois de chauffage ou de construction, à l'autre des fagots pour son feu, des cercles pour ses pipes à cidre, ou pour importer dans les pays de vignobles ; elles lui donnent, de plus, le moyen d'introduire, d'essayer toute espèce de culture, sans déranger ses voisins, sans être inquiété par eux.

Les pièces sont donc de dix, quinze à trente arpens de roi, le demi-hectare à peu près ; on réserve près de l'habitation quelques champs enclos plus petits, pour la culture du chanvre, des turneps, des pommes de terre, qui rentrent dans la rotation de l'assolement.

Arbres fruitiers.

Les maîtres se sont réservé les pommiers ou poiriers morts et les branches cassées ; ils fournissent en échange tous les arbres fruitiers, que le fermier se charge de planter, épiner, bêcher, tailler et greffer. On a des pépinières qui, de six à neuf ans, donnent des arbres sains et vigoureux qu'on plante en ceinture tout le long des pièces. Le produit d'un pommier en fruits s'évalue à 10 sous par an pour le fermier, à 5 sous par son bois, pour le propriétaire : le tort qu'ils font à la culture ne monte certes pas à cette

valeur. Les cours des fermes, qui souvent sont herbées, réunissent les fruits à couteaux, à noyaux, les noyers, les châtaigniers dont l'ombrage abrite les charrettes, les instrumens aratoires, et dont les branches servent de refuge aux volailles, infestées, dans les poulaillers par les renards, les fouines, et les quatre espèces de *viverra* très-communes dans ce pays couvert.

Prés.

Les prairies naturelles ont été beaucoup améliorées; on a même obtenu artificiellement de nouvelles prairies naturelles.

Nos campagnards, étudiant leur sol, vivant au milieu de leurs champs, et comparant leurs produits, ont bien vîte deviné la grande théorie de l'agriculture; ils se sont convaincus, 1° que la terre ne se lasse pas, et n'a pas besoin de se reposer, si on alterne les cultures;

2° Que d'un sixième de leur terre, bien fumé, bien cultivé, ils obtenoient plus de paille, plus de grain que du tiers avec l'année de jachère;

3° Que ce sixième qu'ils retiroient au labour leur donnoit, en viande, en élèves, en engrais, sans bourse délier, presque autant que le sixième cultivé en grains. Ils se sont donc appliqués à former des prairies; et le haut prix des céréales,

ces années dernières, n'a pas, ce que je craignois, fait dévier leur bon esprit de la route qu'un calcul juste et sûr leur avoit tracée.

Ils ont vu que les orages, les grandes pluies qu'ils nomment *avalaisons,* entraînoient, des côtes dans les fonds, de la terre, que leurs haies arrêtaient à la vérité, mais de plus une eau chargée de jus de fumier, de plâtre, de marne, qui tomboit dans les fonds, y formoit des ravins et alloit sans fruit se jeter dans les rivières qu'elle faisoit déborder, et qui vasoit quelquefois leurs prés au moment de la récolte : le Normand, le Manceau, le Percheron surtout n'aiment à rien perdre. Ils se sont aperçu que, dans leur sol, partout où il coule un peu d'eau, il vient de l'herbe.

Ils ont conduit à mi-côte des fossés garnis de haies qui reçoivent les eaux pluviales des parties supérieures, et, par des barrages, des rigoles successives, les ont distribuées toujours sur les parties les plus hautes de leur herbage, qu'ils avoient d'abord labouré, bien ameubli, semé abondamment en graines de foin, pour étouffer les herbes parasites; et j'ai vu faucher à pleine faux dans un herbage semblable, fait de cette manière, l'hiver précédent, sur un très-mauvais sol qui ne produisoit presque rien.

Ailleurs, ils ont construit des digues, des chaussées, en gros quartiers de pierre, pour dé-

vier des sources perdues, les conduire dans leurs fossés d'irrigation, et abreuver leurs prés dans la saison sèche.

Sur les grandes rivières du pays, l'Huine, la Sarte, ils ont, avec l'agrément de l'autorité et du consentement des usines, construit des pales, des barrages solides qui, pour un temps limité (quarante-huit à trente-six heures, deux fois par an), répandent les eaux sur toute la vallée de prairies arrosée par ces rivières.

Les frais de ces prises d'eaux ont été répartis au marc la livre sur tous les propriétaires dont les prairies sont arrosées par l'inondation artificielle. Les moulins sont prévenus quinze jours d'avance. D'ailleurs, ils ont tous des prés, des herbages, et gagnent plus par l'irrigation qu'ils ne perdent par l'interruption momentanée de leur travail.

Taillis.

Les taillis sont disséminés au milieu des champs, dans les parties les plus stériles; ils donnent les mêmes produits que les haies; on en a beaucoup défriché; le peu de valeur du bois en est la cause; le cent de fagots, pesant quatre à cinq milliers, ne vaut que 56 à 64 francs, rendu à la ville; la corde de bois de trois pieds et demi de longueur sur huit de couche, et quatre de haut (près de trois stères), ne vaut, en orme et charme, ren-

due à la ville, que 20 à 24 francs ; en pommier, poirier, frêne ou hêtre, que 18 à 20 fr. ; en chêne, que 15 fr. Ce n'est pas le cinquième du prix du même bois de chauffage à Paris ; et la vente brusque et considérable des bois cédés à la caisse d'amortissement, en a fait baisser momentanément le prix d'un tiers ou au moins d'un quart.

Les grands taillis, les futaies occupent les sommités des collines ou des montagnes granitiques, siliceuses ou calcaires ; elles couvrent le terrrain le plus stérile, et ne sont pas un des moindres produits de cette contrée.

Ces biens sont tous dans les mains de l'état ou des grands propriétaires. Les taillis se convertissent en charbon et en bourrées, et entretiennent les forges, les fours à chaux, les tuileries, les fabrications de poteries, de faïence ou autres usines. Leur assolement varie depuis dix jusqu'à trente ans ; on en tire de l'écorce pour les tanneries, du cercle à pipes qui sert dans le pays, ou à tonneaux qui s'importe dans l'Orléanois d'où on rapporte du vin. Les bouleaux, les hêtres, les aulnes fournissent des sabots, des pelles, des colliers de chevaux ; la bruyère même qu'on détruit et qui revient sans cesse, n'est pas négligée ; elle sert d'engrais pour les champs, de paille pour les bestiaux, augmente le fumier, et permet de nourrir plus d'animaux, en rem-

plaçant pour leur litière la paille qu'on leur fait manger par ce moyen.

Les taillis sont bien gardés, bien enclos de haies vives, de fossés; le pacage y est défendu. Les propriétaires, qui sacrifient beaucoup de haies inutiles pour l'amélioration de leurs champs ou de leurs prés, plantent les terrains vagues, les places vides, et regagnent sur les hauteurs le bois qu'ils ont perdu dans la plaine ou plutôt dans les coteaux inferieurs, dans le bassin, en un mot, enfermé entre les chaînes principales.

Les arbres verts, larizios, pins maritimes, pins d'Ecosse m'ont réussi à merveille dans un sol ingrat où le chêne, le bouleau échouoient, et, quand ils réchappoient, atteignoient à peine quatre pieds de haut en douze ans. Les pins du même âge ont trente pieds; le sapin, le mélèze n'y ont pas si bien réussi.

La ténacité et l'épaisseur d'une plante sociale comme la bruyère lutte contre les efforts de l'homme et des grands arbres qui cherchent à la détruire, et elle fait une belle défense.

Forêts.

Les forêts, du Perche surtout, sont un phénomène de végétation, une des merveilles de la France.

Les futaies, composées de chênes et de hêtres, (il y a peu d'ormes, d'aulnes, un peu plus de frênes et de châtaigniers), se coupent de quatre-vingt-dix à cent ans ; les arbres droits, polis ont souvent cent à cent vingt pieds (trente-trois mètres) de hauteur sans branches. Ce sont les plus belles forêts de l'Europe ; du moins Napoléon, qui avoit assez couru le monde, dit, en parcourant la forêt de Bellesme, en 1811, avant la campagne de Russie, qu'il n'avoit jamais vu nulle part d'aussi belles futaies. L'hectare de haute futaie, dans un pays qui n'a pas de débouchés par eau, et où le bois de chauffage est à aussi bas prix, s'est vendu de 12 à 15,000 francs. Les plus belles parties sont dans la forêt de Bellesme et dans celle de Resno, du Perche, de Mesnil-Brout.

Ces futaies fournissent les bois pour la marine, le génie, l'artillerie, pour toutes les constructions et les usages civils et militaires.

Il seroit à désirer qu'un aussi bon sol pour le bois fût soigné, amélioré par le gouvernement ; qu'on replantât les terrains vagues, les endroits vides ; mais la chose publique est toujours plus ou moins négligée, et l'on n'a pas toujours des Sully pour ministres.

Un phénomène curieux de la longue faculté germinative des graines se reproduit dans ces futaies à chaque exploitation. La futaie en coupe n'est composée que de chênes, de hêtres, de

châtaigniers, d'ormes ou de frênes; on ne laisse que ces arbres en baliveaux pour semer et reproduire; cependant, à peine est-elle abattue, le sol se couvre uniquement de genets, de bois blanc, bouleaux ou trembles. On les abat au bout de trente ans; à peine quelques arbres à bois dur; toujours des bouleaux et des trembles. Trente ans après, même destruction, même reproduction. Ce n'est qu'à la troisième coupe des taillis, après quatre-vingt-dix ans, que les chênes et les hêtres, les bois durs enfin, ont reconquis leur patrie; ils restent maîtres du terrain sans partage, et ils étouffent tous les bois blancs qui voudroient l'usurper. Il faut donc deux cent soixante-dix ans pour avoir, sur le même terrain, deux coupes de futaies; les bois blancs ont occupé le sol quatre-vingt-dix ans; cependant i n'y a pas de bois blanc aux environs; leurs semences ne peuvent y être portées par les vents. Ce fait, constaté tous les ans, prouve donc que, dans certaines circonstances, la faculté germinative des graines de bouleau et de tremble peut se conserver dans la terre au moins pendant un siècle.

Habitations rurales.

Je quitte nos majestueuses forêts pour rentrer dans nos riantes campagnes. Il me reste à décrire

l'état actuel des constructions rurales, et de l'emploi du temps des hommes, des femmes et des animaux. L'habitation d'un fermier qui fait, depuis 1000 jusqu'à 5000 francs de ferme, franc d'impôt par an, se compose, 1° de la *maison*, c'est-à-dire, la cuisine où sont deux lits, et dans laquelle on mange, on se chauffe; d'un côté sont deux pièces, la laverie et la laiterie qui sert d'office; de l'autre côté est la chambre où couchent et filent les filles; l'entrée est toujours par la maison, pour plusieurs bonnes raisons. Ces quatre pièces sont carrelées; elles ont une ou plusieurs fenêtres larges avec des contrevents. La porte de la maison est double, et garnie d'un *haiseau*, contre-huis ou porte à claire-voie, qu'on ferme seule l'été pendant le jour.

2° Cette habitation se compose encore d'une écurie proportionnée à l'étendue de la ferme;

3° De deux ou trois étables, l'une pour les bœufs, l'autre pour les vaches à lait, l'autre pour les élèves et la fidèle bourique;

4° De toits-à-porc, poulailler, *musses* pour les oies, canards;

5° D'une ou deux granges à blé et à *mars* qui contiennent toute la récolte;

6° D'un vaste pressoir avec un grugeoir, un manége ou auge circulaire en granit ou en courbes de chêne, dans laquelle une roue mue par un cheval pile les fruits à cidre qu'on porte

sur le tablet voisin et sous d'énormes arbres de pressoir haussés et baissés par une vis ;

7° D'une bergerie pour quarante à cent moutons ;

8° D'un ou deux celliers ou caves pour mettre les pipes de cidre, soit pour la consommation, soit pour la vente ;

9° D'un bâtiment isolé, nommé *le Fourni*, où l'on pétrit, l'on cuit le pain de mouture, un tiers de blé, deux tiers d'orge, qui nourrit les cultivateurs.

Tous les bâtimens sont plafonnés, et le plancher supérieur est recouvert de terre battue comme l'aire des granges. L'aire des greniers est enduit d'une couche de chaux de Senonches qui durcit comme le ciment, ou carrelé, ou plancheyé en bois blancs.

On sent facilement tout l'avantage de ces constructions rurales : tout y est calculé pour l'utilité, rien pour le luxe ; toutes les récoltes, tous les animaux y sont à l'abri ; les foins, trèfles, pailles s'entassent sur les *planchers* ou plafonds jusqu'au haut du toit ; les menues graines de foin, trèfles, sain-foin, etc., ne sont pas perdues, et servent aux semis. Il y a vingt à quarante ans, l'habitation seule des hommes avoit un plancher ; les autres bâtimens n'avoient qu'un *sinard*, ou des perches, des branchages posés sur les poutres, qui ne conservoit pas les graines, et qui exposoit les bâtimens à être brûlés.

Les domestiques mâles couchent avec les animaux dans les lits des étables, des écuries. C'est là aussi qu'on abrite les pauvres, les mendians qui demandent un gîte.

Les lits se composent d'une bonne paillasse et d'un matelas ou d'une ou deux *couettes*, ou lits de plumes, traversin, oreillers faits avec la plume de leurs oies. Le lit du maître, placé dans la maison ou la chambre, a des rideaux de serge; les autres s'en passent.

Les garçons, les filles couchent deux à deux dans le même lit. Les sexes sont séparés, moins les ménages, et il y en a très-peu parmi les domestiques.

Emploi du temps.

Il est facile de pressentir tout ce que ces habitations offrent d'utile et d'avantageux pour la distribution et l'emploi du temps et du travail.

Pendant les jours de pluie, de neige, de grandes gelées, les hommes sont occupés à battre les grains dans les granges, à faire le cidre, à fabriquer des cercles ou à relier les pipes, à remuer les grains battus, à préparer des paniers, soigner les animaux.

Les femmes, moins la maîtresse qui est assez occupée du soin de sa cuisine, de ses volailles, de ses vaches à lait, de sa laiterie, de la fabri-

cation du beurre, du fromage, de la nourriture de ses cochons, veaux, agneaux, etc.; les femmes veuves, ou plutôt les filles, car il y a très-peu de ménages en service, filent au rouet; le chanvre cultivé dans le clos qui est ordinairement d'un arpent, recueilli dans l'été, roui, séché, broyé, préparé par elles, leur donne de l'occupation depuis le 1er novembre jusqu'au 24 juillet. Les filles fabriquent le pain, aident la maîtresse aux soins du ménage et des bestiaux, et sont obligées de filer chaque jour deux cent cinquante grammes ou une demi-livre de fil de brin, ou une livre de gros. La préparation actuelle du chanvre et du lin emploie beaucoup de temps, offre beaucoup d'inconvéniens. La machine de M. Christian est attendue avec impatience; on désire un perfectionnement. Deux de ses machines, exécutées à Paris, et employées, l'une à Alençon, l'autre près de chez moi, n'ont pas rempli tout-à-fait les promesses du programme.

L'exploitation de la marne qui se tire par des puits, et dans des chambres ou voûtes ouvertes à l'extrémité de l'*œil* ou puits, se fait dans l'hiver, et occupe les jours de pluie, de neige, de gelée.

Les beaux jours de l'hiver sont employés aux *versailles*, aux *remuettes* ou aux premiers labours qui préparent la terre pour recevoir les mars. Alors on tond les haies ou les taillis, on fabrique les bourrées, les fagots, les barrières ou écha-

liers qui donnent le passage dans les pièces ; on creuse ou on répare les fossés d'irrigation ou de clôture, les chemins, les cours des fermes ; on soigne les formes à fumier ; on fait pourrir dans les cours, les chenevottes, la bruyère, les mauvaises pailles. Si l'année a été abondante, on rentre les meules de foin, de trèfles ou de grains que les bâtimens n'ont pu contenir au moment de la récolte ; on approche les matériaux nécessaires pour la réparation ou reconstruction des bâtimens de la ferme ; enfin, le dicton de nos colons est : Qu'on ne chomme jamais de quoi faire, et on fait toujours quelque chose d'utile.

Il n'y a pas cependant, dans nos Percherons, nos Normands, ouvriers ou journaliers, l'activité, la promptitude de mouvemens des ouvriers de Paris, ou des habitans des pays à vin. Je ne crois pas que le cidre, mêlé d'eau, boisson froide et acidule, en soit la cause ; car, lorsque leur intérêt est éveillé, dans un ouvrage marchandé, ils se déploient, et font le double de travail qu'ils n'en eussent fait à journées. Aussi tous, fermiers, propriétaires, emploient maintenant cette méthode qui double l'emploi du temps.

Animaux.

Les chevaux de labour ne s'élèvent pas dans le pays, moins quelques exceptions. On les tire

du Vendomois ou du Maine; on les achète poulains, à l'âge de cinq à sept mois. Ils travaillent a un an et demi, et se vendent à cinq ans, pour le roulage, la poste, la cavalerie. On gagne moitié sur ces chevaux, et ils ont fait l'ouvrage durant trois ans et demi. On a aussi une race de *bidets* propres aux voyages, au commerce, qui vont *le pas relevé,* sorte d'allure aussi douce que l'amble, aussi vîte que le trot. Ces bidets ne lèvent pas les pieds, et ont pourtant le pas très-sûr; ils font un service étonnant. J'en ai vu un faire, quinze ans, toutes les semaines, le voyage de Mauves à Versailles, trente-sept lieues de poste, en un jour, et revenir de même le surlendemain : il portoit pourtant son maître et sa toile, deux cent cinquante à deux cent quatre-vingts livres pesant. Les vallées de l'Orne et de la Sarte, au contraire, élèvent la belle race de chevaux de selle, soit de race normande pure, soit de race normande croisée avec l'arabe ou l'angloise. Aujourd'hui, le luxe a quitté les seigneurs et a gagné les rouliers qui recherchent surtout les chevaux gris. Les chevaux de trait sont plus chers à proportion que les chevaux de selle ou de carrosse. Un limonier gris, fort et grand, est payé de 8 à 1200 francs à cinq ans, et a travaillé depuis l'âge d'un an et demi. Le cheval de selle ou de carrosse a été nourri sans rien faire jusqu'à cet âge, et ne se vend souvent pas plus cher : je ne parle pas

des exceptions. La race des ânes, des mulets n'est pas belle ; on ne s'en sert que dans les moulins ; il y a une bourique par ferme ; c'est la monture de la maîtresse ; elle fait aussi les mêmes charrois, et porte la somme.

Bêtes à cornes.

Ces bestiaux varient comme les chevaux dans le pays que je décris. L'espèce générale des bœufs et vaches du sol montueux, siliceux, granitique, est moyenne ou petite ; elle est préférée pour le travail et pour la sobriété.

Les bœufs ne se ferrent point, s'attèlent à un joug par les cornes, couchent souvent l'été, l'hiver, dans les prés naturels ou artificiels. A cinq ans, on les engraisse, et alors ils peuvent donner de quatre à six cents livres de viande. Les vallées riches en prairies de la Sarte, de l'Orne, de la Touque, de l'Huine et de leurs affluens, nourrissent une race de bœufs superbes, soit de race normande pure, soit de la race suisse et normande croisée. Ces animaux travaillent jusqu'à trois ans au plus ; ensuite ils deviennent trop lourds ; on les engraisse dans les prés et les regains ; six à huit mois suffisent ordinairement dans les bons herbages. Le foin, la farine d'orge, de pois, de fèves, de *jarosses*, achèvent leur embonpoint ; on les conduit

à Sceaux ou à Poissy, où ils se vendent de 9 à 12 sous la livre (90 centimes à 120 centimes le kilogramme).

Le mélange de la race suisse et normande produit les plus beaux animaux que j'aie vus, pour la forme, la couleur, la disposition des cornes, la grosseur, la grandeur et la proportion des membres. Gérard ou Girodet, s'ils vouloient peindre Jupiter enlevant Europe, seroient obligés de prendre dans nos prairies le modèle de leur dieu du tonnerre. C'est une coquetterie singulière de nos herbagers; mais, quoique ces animaux soient destinés à la boucherie, ils n'élèvent point les individus mal encornés, de couleur peu agréable; enfin, ils soignent autant la couleur et les formes de *leurs bœufs à graisse*, que leurs voisins du Melleraut, le poil, la taille et les qualités de leurs chevaux de luxe et de parade.

J'ai vu plusieurs fois, chez un de mes fermiers, des bœufs qui, à cinq ans, avoient six pieds (deux mètres) de haut, neuf à dix pieds de long jusqu'à la naissance de la queue, et qui, pesés vivans, alloient à deux mille quatre cents, deux mille six cents livres (douze à treize cents kilogrammes).

Bêtes à laine.

Les moutons sont une des parties défectueuses de notre agriculture. Il y a peu de mérinos, de métis, excepté du côté de Nogent-le-Rotrou, de Raymalart. L'humidité, la ténacité du sol, la quantité de boue, la qualité argileuse du sol et le mauvais état des chemins d'exploitation pendant l'hiver, s'opposent peut-être à une amélioration prompte de leur race. Quelques communes pourtant, telles que Corbon, Mauves, le Pin, commencent à parquer et à se procurer des béliers espagnols.

L'espèce du pays est grande, haute sur jambes, sans cornes, blanche ou noire; sa toison est longue, rude, peu frisée ; plusieurs sont de la variété nommée dans le pays laine de chien. Un bon mouton donne de trois à quatre livres de cette laine qui, lavée, vaut de 35 à 40 sous la livre.

On ne parque pas encore : généralement la division des propriétés s'y oppose ; et l'esprit d'association n'a pas encore fait assez de progrès.

Les bergeries sont construites d'une manière barbare; à peine un trou ou deux dans les murs pour donner de l'air. On garantissoit du froid le mouton, animal si bien vêtu, avec autant de soin que si c'eût été un chien turc.

Cependant, au défaut de la laine, nos fermiers

ont un produit réel sur leurs moutons. Ils tirent des animaux maigres du Berry, surtout de la Sologne, de la Picardie, les mettent au mois de mars dans leurs champs, et en font ce qu'ils appellent deux et même quelquefois trois *levées*, c'est-à-dire qu'ils engraissent dans une année deux ou trois troupeaux de moutons. (C'est ce qu'ils nomment des moutons de change.) Ils gagnent moitié, au moins un tiers sur chaque tête, profitent de la toison, et font encore un profit assez considérable.

Cochons.

Les porcs sont de taille moyenne, mais croissent et engraissent très-promptement; à huit mois ils pèsent deux cents livres (cent kilogrammes); on les vend de 7 à 9 sous la livre : en deux ans, on fait trois levées de cochons gras; cela vaut peut-être mieux que la grande race qui est plus vorace, et demande d'être attendue deux ou trois ans pour qu'elle obtienne tout son développement.

On appeloit jadis les cochons *des nobles*, soit par allusion à l'oisiveté des gentilshommes, soit plutôt à cause de ce calembourg usité alors dans le pays, *que les uns et les autres étoient vêtus de soie.*

Les cochons sont *ferrés*, c'est-à-dire ont les

narines percées d'un fil d'archal pour les empêcher de fouiller.

Volailles, Oies.

Les oies sont *mises au carcan*, ou *bridées*; c'est-à-dire, on leur attache, on leur coud sur l'estomac une petite barre transversale de bois léger, pour qu'elles ne puissent traverser les haies, et fourrager les prés ou les récoltes. On les plume vivantes trois fois par an. Grasses, elles valent de 50 sous à 4 francs. On les mène à pied, de même que les dindes, à Paris.

Dindons.

Les dindons forment de grands troupeaux dans les plaines du Thimerais et du Perche-Gouet. Ils ont été introduits dans le pays par la fameuse Marguerite, duchesse d'Alençon, puis reine de Navarre. Le bail de son château d'Alençon, en 1534, charge le fermier d'avoir soin de ses dindes. Elle assigne, en 1539, à Pierre Beauchênes, parquier du château, 31 livres 8 sous 6 deniers par chacun an pour l'entretien de six coqs et six poules dindes. Ce fait réfute l'opinion vulgaire qu'on doit les dindes aux jésuites, et marque une époque plus reculée que celle de 1560 et

de l'amiral Chabot, que Buffon signale (1), d'après une tradition vulgaire, comme ayant importé les dindons en France.

Poules, Chapons.

Les volailles du pays sont moyennes, et assez bonnes. On connoît partout la haute réputation des chapons du Mans, des coqs vierges de Falaise. Les canards, les oies d'Alençon sont aussi très-estimés, presque à l'égal des cannetons de Rouen. Le prix des volailles varie de 8 sous à 5 francs.

Les abeilles sont élevées pour leur cire et leur miel. Il y a quinze à vingt ruches par ferme; elles sont généralement mal soignées. Il n'y a presque plus de pigeons fuyards; les colombiers servent de hangard, de bûcher, de magasin; les fermiers élèvent quelques pigeons romains, tourterelles et lapins.

Les fuies sont le seul droit féodal dont l'abolition les ait touchés.

Chiens.

Les chiens, que j'aurois dû compter parmi les domestiques de troisième classe, sont très-sobres, très-intelligens, gardent les chevaux, les bêtes

(1) III, 224, éd. in-12.

à corne, à laine, les volailles, conduisent à Paris les troupeaux et dans la route font souvent au marchand assis sur sa *bidette*, et au valet qui le suit, l'office de deux hommes. Les haies, les fruits, les jeunes pommiers à défendre dans les champs contre les insultes, ou la dent des bestiaux, rendent de nécessité première ce bon animal qui, de plus, dans les guérets, détruit beaucoup de taupes et de mulots.

Chats.

Les chats sont nombreux et ont beaucoup à faire pour combattre les rongeurs (on les appelle le verminier), qui pullulent dans les bâtimens remplis de grains ou de fourrages.

Revenu des terres labourables, Bois, Herbages.

Par une circonstance singulière, les terres composées, les bois ont doublé de valeur depuis trente-cinq à quarante ans. Les herbages purs, les prés isolés des vallées de la Sarte et de la Touque, sont restés stationnaires depuis cent ans. Les impôts ont fort augmenté. Les propriétaires de ces fonds, vu l'accroissement du prix des denrées, n'ont donc réellement pas le quart du produit de 1720, quoique le revenu soit le même.

Les terres formées de labour, de prés, de

taillis, et closes de haies, ont suivi et presque devancé la progression.

La suppression de la caisse de Poissy, la modération des contributions, des droits d'octroi, deviennent une mesure indispensable pour rendre à cette nature de propriété sa valeur naturelle.

Prix des biens.

Le prix des terres est très-variable. En vingt ans, il a passé du denier 10 au denier 40, et il commence à descendre. Les herbages ne se vendent aujourd'hui que le denier 20, 22 ou 25, en biens patrimoniaux. Les terres composées se vendent, en biens d'émigrés, le denier 15 à 20; en biens d'église, 20 à 25. Le bien patrimonial, le denier 35 à 40, et même plus; la base est tirée du prix de la location. Il n'y a presque de mutations que parmi cette dernière nature de biens.

Nourriture.

Les alimens sont beaucoup plus sains, meilleurs en tout genre dans nos fermes, qu'il y a quarante ans. Les laboureurs mangent trois fois par semaine de la viande de boucherie ou du lard, du cochon salé.

Le pain d'orge et de blé, le petit cidre sont

la base des repas : d'octobre en mars, on fait trois repas; de mars à octobre, on en fait quatre : le matin, de la soupe et de la viande ou du fromage, des légumes, selon les jours gras ou maigres; à midi, du fromage, du beurre; à quatre heures, de même; le soir, de la soupe et de la viande ou des légumes.

Santé.

Le sommeil est de six à sept heures dans les jours courts, de quatre à cinq dans l'été et le temps des récoltes; cependant, avec cette nourriture et cette vie active, la race s'améliore, se fortifie sensiblement; celle des jeunes gens est plus grande, plus robuste que celle de leurs pères. Les épidémies, les maladies deviennent plus rares. Les parens commencent à faire *écussonner*, c'est-à-dire vacciner leurs enfans. L'habitude de greffer ou d'écussonner les arbres à fruit a rendu cette découverte plus facile à introduire dans nos campagnes. La population augmente notablement avec les produits du sol; ce qui doit diminuer l'inquiétude que pourroit causer cet accroissement.

Les richesses se sont accrues avec la santé et le travail. Il y a, sinon beaucoup plus d'instruction, du moins plus de disposition à la recevoir. Les croyances de falots, de revenans, de loups-

garous s'éteignent, chez les hommes surtout; mais la croyance religieuse a été un peu ébranlée par la révolution. Les hommes ne vont pas souvent à confesse, les femmes sont plus dévotes. Le manque de pasteurs éclairés et en état d'imposer à leurs ouailles par leur aisance et leurs lumières se fait sentir de plus en plus chaque jour ; c'est la seule trace marquante que la révolution ait laissée dans notre *bocage*. Les modes nouvelles ont amené des idées nouvelles, des habitudes ignorées; l'usage du café à l'eau devient plus commun chez les fermiers, et, ce qui en est la suite ordinaire, l'ivrognerie plus rare. Je parle toujours de la généralité, et j'exclus toujours les habitans des villes et des bourgs. Ces populations se ressemblent partout, à quelques nuances près, dans presque toutes les parties de l'Europe.

L'agriculture a donc fait des progrès sensibles chez un peuple qui, par ses habitudes, sa manière de vivre, son isolement dans les champs, sembloit très-peu propre à recevoir les idées, les pratiques nouvelles, à profiter du bienfait des sciences, des méthodes, des inventions heureuses dont elles enrichissent chaque jour l'art de cultiver la terre. J'ai promis d'expliquer ce fait extraordinaire, mais néanmoins très-constaté, très-réel.

Deux causes principales, outre celles dont j'ai parlé plus haut, me semblent y avoir contribué.

Influence des grands propriétaires.

La première est la présence de leurs anciens seigneurs, des grands propriétaires qui passent ordinairement huit mois de l'année sur leurs terres, et quatre mois dans les villes voisines ou à Paris, et qui, ayant perdu peu de leurs biens (car les familles en général ont racheté les biens de leurs émigrés), ont remplacé par un patronage de bienfaisance, ont reconquis par une supériorité de lumières, d'instruction, l'influence que leur donnoient, sur leurs paysans, leurs droits et leur rang dans la société. Presque toutes les places gratuites de maires, administrateurs des hospices, commissaires des chemins vicinaux, etc., sont remplies par la noblesse du Perche, du Maine ou de la Normandie.

Ces hommes, élevés à Paris, jetés hors des affaires, hors du service, par la révolution ou par leur opinion, ont vécu dans leurs propriétés, s'y sont attachés, les ont améliorées, embellies, ont répandu dans les campagnes l'argent qu'ils dépensoient avant la révolution dans la capitale, ou dans leurs garnisons. Ils ont pris, par la force des choses, l'habitude de vie des seigneurs anglois, et commencent à exercer une influence proportionnée à leurs lumières, à leurs richesses,

au temps duquel date, si je puis m'exprimer ainsi, cette nouvelle institution.

Il n'y a pas encore de sociétés d'agriculture : mais les anciens seigneurs font valoir leurs bois, ont presque tous une retenue autour de leur habitation en terres labourables, en prés, pâtures, etc. Ils ont mis en pratique ce qu'ils avoient lu dans les livres ; ils ont multiplié et varié les essais; ils sont devenus, pour leurs fermiers, pour leurs campagnards, car les châteaux sont presque tous isolés au milieu des champs, une école expérimentale de perfectionnement, une théorie vivante d'agriculture. Les potagers se sont peuplés des meilleures espèces de graines ou de légumes, et des meilleures variétés ou espèces d'arbres à fruit. Les jardins du fermier ont gagné de même, sous ce rapport, et le goût généralement répandu des jardins pittoresques a aussi contribué aux progrès de l'agriculture. On a formé des pépinières; on a multiplié les arbres étrangers qui peuvent résister en pleine terre à notre climat. La nécessité des gazons, des prairies naturelles ou artificielles, dans ces jardins d'ornement, le besoin de les réunir avec les accidens pittoresques du terrain, d'en couvrir des hauteurs stériles, de les tondre et de les unir à moins de frais possible, a forcé de vaincre la nature, et de recourir à la science pour obtenir ce

résultat. De là, l'introduction de meilleurs instrumens aratoires, l'introduction du plâtre, des mérinos, des diverses espèces de fourrages propres aux différentes variétés de sols. Les campagnards ont ri d'abord, et se sont moqués de leurs maîtres; ensuite ils ont regardé, observé, comparé; et, selon que l'essai leur a semblé avantageux ou infructueux, ils ont conservé leur ancienne culture, ou adopté les nouvelles méthodes. Ils ont tenté et réussi; ils sont prêts à tenter et à réussir encore. L'usage de la tenue des livres en parties doubles pour se rendre compte de la recette et de la dépense, chose si nécessaire en agriculture, les a surtout frappés; et c'est pour cela surtout qu'ils envoient leurs enfans à l'école, et qu'ils veulent les voir devenir *savans*.

La seconde cause des progrès rapides de l'agriculture, dans le pays que je décris, tient à cet état mixte de cultivateurs et de marchands qu'embrasse une partie de nos campagnards. Ils vont, comme je l'ai dit, ou conduire leurs bœufs à Poissy, ou porter leurs cercles dans l'Orléanois, leurs planches dans la Beausse, ou vendre leurs toiles de lin, les cretonnes, à Paris, à Rouen, à Caen, à Orléans. Le mari n'est pas seulement marchand, il est encore propriétaire ou fermier; sa femme, sa famille cultive, soigne les champs, les bestiaux, pendant son absence : il revient chez

lui chaque semaine. On a même observé que c'étoient les ménages les plus féconds ; et le dicton : *La journée d'un marchand vaut mieux que la semaine d'un sergent*, est passé en proverbe dans le pays.

Ces cultivateurs marchands vont toujours à cheval. Ils observent, dans leurs voyages, les différentes cultures des contrées qu'ils parcourent ; ils interrogent, examinent, calculent, comparent les procédés et les produits ; ils acquièrent des idées nouvelles, font des essais à leur retour, et finissent par s'approprier les fruits de l'industrie ou de l'expérience des pays qu'ils ont visités : leur instruction, en un mot, s'acquiert par la vue des choses et des lieux ; ce qui, pour tous les hommes, vaut mieux que l'instruction puisée dans les livres ou dans les conversations. Je me bornerai à quelques exemples. Nos champs de trèfle produisent spontanément, mais en grande abondance, la *gaude* et l'ombellifère, le *dipsacum*, improprement nommé *chardon à foulons*. Ils se bornoient à faire du fumier de ces grandes plantes, et en ignoroient la valeur. En allant à Rouen, ils ont vu des arpens cultivés en *dipsacum*, pour peigner les laines, rendre jusqu'à 8,000 francs de produit par an ; et d'autres arpens, cultivés en *gaude* pour la teinture, produire jusqu'à 6,000 francs.

Leurs maîtres leur avoient exposé l'usage et la valeur de ces plantes ; ils les avoient engagés à les recueillir, et n'avoient pas été écoutés. C'est tout simple. Convaincus aujourd'hui, *de visu* et par leur propre observation, ils ne négligeront pas ce produit, et ce sera une nouvelle source de richesses pour ce pays.

Leurs maîtres les engagent depuis long-temps à cultiver des racines, et surtout à alterner la culture des céréales avec les plantes pivotantes. J'ai introduit dans mon canton l'usage des turneps : les carottes sauvages croissent dans leurs champs en abondance : nul doute que la carotte cultivée n'y réussît très-bien ; cependant ils se refusent encore à cet essai. Lorsque, dans leurs voyages, ils auront vu des champs de carottes, de betteraves, etc., cultivés à la charrue ; qu'ils auront observé, interrogé, calculé les frais et les bénéfices de cette culture, ils cultiveront en grand toute sorte de racines, ils auront plus de vaches, plus de lait ; l'hiver, ils élèveront des mérinos, obtiendront des récoltes plus sûres, plus abondantes ; le grand pas aura été franchi, l'exemple se propagera, et, dans cinquante ans peut-être, la France n'aura rien à envier sous ce rapport, aux contrées les plus industrieuses et les mieux cultivées.

Résumé.

On voit donc que, dans ce pays, l'agriculture est loin encore d'avoir atteint toute la perfection dont elle est susceptible ; mais qu'en général cette contrée, sous le rapport des assolemens, des engrais, des clôtures, des irrigations, des races d'animaux, des taillis ou forêts, de la forme des baux, de l'emploi du temps, de la distribution du travail, de l'instruction acquise, ou de l'aptitude à l'acquérir, de l'emplacement et de la destination des habitations rurales, est très-supérieure à la même étendue de terrain prise en France, en Italie, en Allemagne, et même en Angleterre, moins quelques pays privilégiés et favorisés par des circonstances étrangères à celui-ci.

Cependant cette contrée, le pays des anciens *Aulerques*, a eu à lutter contre deux grands obstacles. Outre les ravages causés par la guerre de la Vendée et des Chouans, les enlèvemens d'hommes pendant vingt-trois années consécutives, l'accroissement des impôts (1), ont nécessairement retardé les progrès de la culture. Ce peuple est généralement obéissant, facile à ad-

(1) On paye avec les centimes additionnels du quart au sixième du revenu brut.

ministrer ; il est attaché à l'argent ; il craint la guerre. On lui a demandé de l'argent et *de la chair à canon ;* il s'est habitué à payer et à mourir, excepté en 1815 où il n'a voulu ni de l'un ni de l'autre.

Mais les impôts se sont élevés : les églises, presbytères, chemins vicinaux se sont dégradés. Dans ce sol montueux et humide, des soins continuels sont nécessaires ; dans un pays aussi productif, il faut des débouchés pour exporter les denrées. Depuis la restauration, on s'occupe de restaurer les temples, de réparer les chemins. On doit souvent reconstruire. Ces dépenses pèsent sur le sol. Telle commune, Mauves, par exemple, qui paye 10,000 francs de contributions de toute espèce, s'est imposée volontairement, depuis cinq ans, à 10,000 francs de dépense, soit en argent, soit en corvées, pour ces réparations de première nécessité.

Quelques secours du gouvernement, un meilleur mode pour la réparation des chemins vicinaux, une diminution sur la contribution foncière, paroissent indispensables à tous les bons esprits, et pourroient s'opérer d'autant plus facilement que l'état regagneroit et au-delà, par les contributions indirectes, en raison de l'accroissement des produits, ce qu'il perdroit par le dégrèvement.

Il suffit peut-être d'indiquer ces besoins et ces

remèdes à une administration éclairée, à un prince qui protége si éminemment l'agriculture, pour que les mesures nécessaires soient appliquées le plus tôt possible.

Je m'arrête sur ces douces espérances.

Dans un second mémoire, je passerai du connu au moins connu, et je tracerai rapidement, mais avec exactitude, l'histoire des *Aulerques*, depuis qu'ils ont existé sous ce nom, jusqu'à l'époque actuelle.

BULLETIN.

I.

ANALYSES CRITIQUES.

Mémoire sur le voyage d'Entrecasteaux à la recherche de La Pérouse, par M. le capitaine Burney, de la marine royale d'Angleterre, membre de la Société royale. — Londres, novembre 1820.

Trente ans se sont écoulés depuis que La Pérouse et les deux frégates qu'il commandoit ont dû périr d'une manière encore inconnue, et, à certains égards, inconcevable. Un célèbre navigateur, l'infortuné Flinders, dans un mémoire qui fait partie des anciennes *Annales des Voyages* (1), a donné l'explication la plus plausible de ce désastre. Les deux frégates, naviguant d'ordinaire bien plus près l'une de l'autre que la prudence n'auroit dû le conseiller, ont pu rencontrer au même instant, et probablement pendant la nuit, un de ces immenses bancs de corail, qui, s'élevant des abîmes les plus profonds de la mer jusqu'au niveau de sa surface, ne frappent l'œil du navigateur que lorsqu'il y est près de toucher. Jetés sur un banc semblable, les François, après avoir vu leurs vaisseaux brisés contre les bords escarpés, se seront trouvés sans moyens de reconstruire même une barque, et auront fini par être eux-mêmes engloutis lors de la première forte

(1) Vol. X, pag. 88.

marée qui aura roulé par dessus ces rochers à fleur d'eau. M. Flinders, ayant lui-même vu toutes les horribles circonstances d'un semblable naufrage, rend encore son explication plus imposante par la découverte qu'il a faite de plusieurs bancs de corail trés-étendus et situés au milieu de la grande mer qui sépare la Nouvelle-Hollande de la Nouvelle-Calédonie, et précisément sur la route que La Pérouse se proposoit de prendre.

Cependant, comme on ne sauroit indiquer avec certitude la route de La Pérouse, depuis son départ de Botany-Bay, vu les circonstances qui ont pu altérer son plan, on doit toujours regarder le problême comme étant encore à résoudre, jusqu'à ce que l'on retrouve quelques débris des frégates françoises ou quelque tradition parmi les peuplades polynésiennes sur le lieu de leur naufrage.

On doit donc accueillir avec intérêt toute recherche sur cet événement, et cet intérêt doit être accompagné de respect, lorsque ces recherches ont pour auteur un des Nestors de la marine, un des vieux compagnons du capitaine Cook.

Nous allons donner presque littéralement le mémoire que M. Burney a eu la bonté de nous transmettre.

« Il paroît sans doute étrange, dit-il, qu'on renouvelle à présent les recherches sur le sort de M. de La Pérouse; mais il est plus étrange encore qu'une circonstance, telle que celle dont il sera question, n'ait excité depuis bien des années ni l'attention ni les recherches que son importance demandoit. Le temps qui s'est écoulé depuis le voyage à la recherche de La Pérouse m'oblige, pour faire comprendre parfaitement le sujet, à remonter sommairement jusqu'au plan de ce voyage.

« M. de La Pérouse fit voile, de France, le 1er août 1785. Les dernières nouvelles qu'on a reçues de lui apprenoient

qu'il étoit parti de Botany-Bay le 10 mai 1788. Dans une lettre datée du 7 du mois précédent, et adressée au ministre de la marine de France, il annonçoit ses intentions dans les termes suivans :

« Je reverrai les îles des Amis, et je me conformerai strictement à tout ce qui m'est ordonné par mes instructions pour la partie méridionale de la Nouvelle-Calédonie, l'île de Sainte-Croix de Mendana, la côte méridionale des Arsacides de Surville, et la Lousiade de Bougainville, en tâchant de découvrir si cette dernière est une partie de la Nouvelle-Guinée, ou si elle en est séparée. Vers la fin de juillet 1788, je passerai entre la Nouvelle-Guinée et la Nouvelle-Hollande, par un autre canal que celui de Cook (*Endeavour*), si toutefois il en existe un autre. Dans le mois de septembre et partie de celui d'octobre, je visiterai le golfe de Carpenter, et toute la côte occidentale de la Nouvelle-Hollande, jusqu'à la terre de Vandiemen, mais de façon à me mettre en état d'arriver à l'île de France dans le commencement de décembre. »

D'après ce plan, on devoit s'attendre à revoir M. de La Pérouse en France au printemps de 1789. Mais on ne reçut aucune nouvelle ni de lui, ni de ses compagnons, ni de personne de ses vaisseaux. En février 1791, l'assemblée nationale demande au roi de faire équiper un ou plusieurs vaisseaux pour le double objet de chercher M. de La Pérouse, et de faire un voyage de découvertes.

« Deux vaisseaux furent équipés à Brest pour le voyage proposé : savoir, *la Recherche* de 500 tonneaux ayant à bord une compagnie de 92 hommes, y compris les officiers, des canons en proportion, commandée par le contre-amiral Bruny d'Entrecasteaux, et l'*Espérance*, de même grandeur et même force en tout, commandée par le sieur Huon de Kermadec : le commandement en chef et toute la

responsabilité de l'expédition étoient confiés au contre-amiral à qui il étoit prescrit par ses instructions d'aller aux îles des Amis par le cap de Bonne-Espérance, de longer toute la côte méridionale de la terre de Vandiemen, et d'aller ensuite à la Nouvelle-Calédonie, à l'île de Santa-Crux; enfin, de suivre le plus possible la route indiquée dans la dernière lettre de La Pérouse.

« La circonstance suivante, dans leur passage au cap de Bonne-Espérance, est digne de remarque. On prit dans les eaux du tropique, en un jour, à bord de *l'Espérance*, plus de cent bonites (poissons de l'espèce du thon), tandis qu'à bord de *la Recherche* on n'en prit pas plus de deux en un jour, et quelquefois moins. L'équipage de *la Recherche* disoit que les poissons sembloient éviter ses lignes. Cette différence, dont j'ai vu plus d'un exemple, ne devoit être attribuée ni à leur finesse, ni à aucune différence dans la manière de pêcher; elle tenoit uniquement à ce que la carène d'un des vaisseaux brilloit plus dans l'eau que celle de l'autre. Un vaisseau dont la carène est revêtue de lames de cuivre, ou ce que les matelots appellent carène blanche, sera mieux aperçu du poisson qu'un vaisseau à carène noire, ou de couleur sombre, et par conséquent il l'attirera davantage. »

« On verra plus loin l'induction que M. Burney tire de cette circonstance. Mais d'abord il examine le plan du voyage de M. de La Pérouse, et les instructions d'après lesquelles il voyageoit.

« Ces instructions, dit-il, avoient été données par M. de Fleurieu, marin et géographe expérimenté, ayant fait lui-même des découvertes, et il est malheureux de les trouver, à plusieurs égards, dirigées sur des objets de peu d'utilité, marqués en détail, distribués en portions de temps spécifiées, qui entraînoient les pénibles inconvéniens

de harasser et d'inquiéter le commandant par une continuelle appréhension de ne pas remplir l'attente de ses supérieurs. L'objet principal de ce voyage étoit de vérifier les découvertes précédentes, et de rectifier celles des premiers navigateurs, dont les longitudes s'écartent quelquefois de 15 ou 20 degrés des véritables positions, et dont les descriptions sont souvent inintelligibles. C'est là ce qui étoit regardé comme réellement intéressant. Les vérifications de la *Sagittaria* de Quiros par le capitaine Wallis, de la terre de Davis par Roggewein, des découvertes du Kastrikom et de Breskes par La Pérouse et Broughton, ne doivent pas être regardées comme d'une moindre importance que les découvertes premières. Mais, dans cette vue, visiter la terre de Sandwich, le Port-de-Noël dans la terre de feu, et autres endroits aussi connus, n'étoit sûrement pas nécessaire. Dans les instructions, on calculoit, ou plutôt on conjecturoit le temps où les vaisseaux arriveroient aux différens lieux qu'on devoit visiter, et on laissoit si peu de latitude pour les circonstances imprévues, que souvent M. de La Pérouse ne s'est trouvé rendu dans un lieu qu'au temps où il étoit supposé devoir l'être au suivant. Dans les instructions, il étoit présumé devoir arriver à Otaheite (Tahïti) à la fin d'avril; il devoit mouiller d'abord dans la baie d'Oaitipeha, et ensuite dans celle de Matavai, et quitter l'île après un mois de séjour. Pour ne pas exagérer la critique de ces instructions, nous devons convenir qu'elles portoient ces mots : « Il est entendu que le com- » mandant ne sera pas soumis invariablement à ce plan; » les calculs n'étant faits que par estimation, etc., ils doivent » être subordonnés aux circonstances de la navigation. » Mais cette addition n'étoit pour La Pérouse qu'un foible soulagement. Il préféroit toute sorte de fatigues à la nécessité de présenter une excuse; et rien ne le satisfaisoit

hors de la stricte observation de chaque point de ses instructions.

Cette critique des instructions nautiques, données à M. de La Pérouse, retombe sur un homme dont la mémoire a droit à notre vénération personnelle ; nous ne pouvons néanmoins qu'y souscrire. M. de Fleurieu étoit un hydrographe savant, mais porté par sa conscience délicate à cette pédanterie minutieuse qui ne garantit pas de l'erreur, et qui souvent fait perdre au jugement son énergie. Il faut aussi avouer que c'est une fausse idée des gouvernemens de vouloir tracer dans le cabinet le plan positif et détaillé d'un travail qui devroit toujours être abandonné au génie et au courage de celui qui l'exécute. Cela rappelle le *conseil aulique* traçant des plans de campagne.

« Pour revenir à la recherche de La Pérouse, dit l'auteur; le 17 juin 1792, M. d'Entrecasteaux jeta l'ancre dans la baie de la Table, c'étoit après midi, et on lui remit aussitôt un paquet envoyé de l'Ile-de-France par le commandant de marine françois qui y étoit. Il lui faisoit savoir que les capitaines de deux vaisseaux françois de Batavia y avoient rencontré le commodore anglois Hunter, à son passage de la Nouvelle-Galle méridionale pour l'Angleterre, à bord d'un vaisseau hollandois; qu'il avoit passé à la vue des îles de l'Amirauté, qui sont près de la partie nord de la Nouvelle-Irlande, et que, de la plus orientale de ces îles, il étoit venu à son vaisseau des canôts dans lesquels étoient les naturels du pays; qu'ils étoient vêtus d'habits européens qu'on avoit jugé être des uniformes françois : enfin, que parmi ces naturels plusieurs avoient fait des signes comme s'ils désiroient d'être rasés. Il arriva que ce même vaisseau hollandois se trouvoit dans la baie de la Table quand M. d'Entrecasteaux y aborda; mais il étoit sur le point de lever l'ancre, et en effet il

partit deux heures après ; de sorte que M. d'Entrecasteaux ne put obtenir d'explications directement de M. Hunter lui-même. Cependant, par des informations prises au cap, il apprit que le commodore Hunter assuroit ne pas savoir que des sauvages eussent été vus vêtus d'uniformes françois. Si M. Hunter eût été sur un vaisseau dont il eût eu le commandement, il est probable qu'il auroit eu des communications personnelles avec M. d'Entrecasteaux, comme il en avait eu avec M. de La Pérouse à Botany-Bay ; mais il n'étoit que passager dans un bâtiment étranger, dont le maître étoit d'un caractère extrêmement difficile et brutal. Ainsi, il n'a pas été au pouvoir du commodore Hunter de retarder le départ du vaisseau autant qu'une telle communication l'auroit demandé. Le commodore lui-même, dans *son Journal historique des transactions à la Nouvelle-Galle méridionale*, a donné la narration de ce qu'il avoit vu aux îles de l'Amirauté dans les termes suivans :

« Le 31 mai 1791, comme nous étions tout près des îles de l'Amirauté, cinq grands canots sortirent de l'île la plus voisine de nous. Dans chacun étoient onze hommes dont six ramoient et cinq se tenoient debout. Ils nous parurent des chefs, étant peints et ornés comme s'ils étoient disposés pour la guerre. Mais, quand ils se furent approchés, ils ne firent aucune démonstration hostile. Ils exposèrent différentes marchandises qu'ils paroissoient vouloir échanger, comme des lignes, des coquilles, des paquets de flèches et de dards. C'étoient des hommes vigoureux, de bonne mine, à peu près noirs : leurs cheveux nous parurent laineux. Un d'eux fit quelques mouvemens comme pour se raser, tenant à la main quelque chose qu'il levoit et qu'il se passoit à plusieurs reprises sur les joues et le menton. Cela me fit conjecturer que quelque vais-

seau européen s'étoit trouvé depuis peu avec eux, et il ne me parut pas probable que c'eût été celui de M. de La Pérouse. Une forte rafale s'étant élevée, ils repassèrent tous à terre; autrement, je crois que nous les aurions aisément engagés à venir avec nous. »

On voit que les observations du commodore Hunter, aux îles de l'Amirauté, avoient été surchargées d'additions. D'ailleurs, elles ne nécessitoient aucun changement dans le plan ni dans la conduite de M. d'Entrecasteaux, si ce n'est qu'en revenant de la Nouvelle-Calédonie, il avoit à faire une recherche et à prendre des informations particulières aux îles de l'Amirauté. »

« En quittant le cap de Bonne-Espérance, M. d'Entrecasteaux fit voile pour la terre de Vandiemen, où il découvrit le remarquable détroit appelé de son nom *canal d'Entrecasteaux*, rempli d'un grand nombre des plus beaux havres qu'on puisse imaginer. De la terre de Vandiemen, il se dirigea directement au sud de la Nouvelle-Calédonie qu'il découvrit par l'extrémité occidentale. Cette partie de la Nouvelle-Calédonie est tellement environnée de récifs dangereux, et le temps étoit si peu favorable, qu'après quatre ou cinq jours de recherches dangereuses et infructueuses pour jeter l'ancre, les vaisseaux quittèrent l'île, n'ayant vu dans le lointain que quelques habitans qui allumèrent des feux à terre comme signes d'invitation, à ce qu'on crut. Aux îles de l'Amirauté, M. d'Entrecasteaux n'aborda pas; mais il eut quelques relations avec les naturels; il ne vit nul indice qu'ils eussent eu des Européens parmi eux. Il n'eut aucun moyen de prendre des informations étendues; et, le 6 septembre 1772, les deux vaisseaux jetèrent l'ancre à Amboyne. Dans ce voyage à la mer du Sud, M. d'Entrecasteaux n'avoit pas mouillé aux îles des Amis, ni ob-

tenu aucune communication avec les naturels de la Nouvelle-Calédonie. Il crut donc nécessaire de retourner dans le Grand-Océan et de renouveler ses recherches. Dans ce dessein, il partit d'Amboyne le 14 d'octobre; et, longeant la terre de Vandiemen, il jeta l'ancre à Tongatabou le 24 mars 1793. Mais là encore, il n'apprit rien concernant La Pérouse. Labillardière dit : « Les informations que nous reçûmes des habitans les plus intelligens nous convainquirent que La Pérouse n'avoit point abordé dans ces îles. Nous fûmes aussi assurés par eux que nul fatal accident n'étoit arrivé à aucun bâtiment qui y eût mouillé depuis celui de Bligh. »

« Le 19 d'avril, ils jetèrent l'ancre dans le havre de Balade, sur la côte nord de la Nouvelle-Calédonie, où le capitaine Cook avoit aussi mouillé. Rien de relatif à l'objet de leur recherche ne se rencontra jusqu'au 4 mai. Labillardière, qui avoit fait avec d'autres une excursion dans l'intérieur de l'île, la raconte ainsi : « Le 26 floréal de la première année de la république, nous arrivâmes aux vaisseaux vers le milieu du jour. J'observai, le long du bord, une double pirogue qui portoit des voiles. Les naturels qui la montoient parloient entre eux la langue des îles des Amis. Ils étoient au nombre de huit, sept hommes et une femme. Ils nous dirent que l'île d'où ils venoient étoit située à l'est, à une journée de distance de notre mouillage; qu'elle se nommoit *Aouvea*. Ces insulaires connoissoient l'usage du fer, et ils nous parurent beaucoup plus intelligens que les habitans de la Nouvelle-Calédonie. Je fus assez surpris de voir une des planches de leur pirogue enduite d'une couche de vernis. Elle sembloit avoir appartenu à quelque vaisseau européen, et je ne pus en douter quand j'eus reconnu que la chaux de

plomb entroit en très-grande quantité dans la composition de ce vernis. Cette planche provenoit sans doute d'un vaisseau d'une nation civilisée, qui s'étoit perdu sur leurs côtes; j'engageai ces sauvages à nous raconter ce qu'ils savoient à ce sujet : ils firent voile aussitôt à l'ouest, en nous promettant de revenir le lendemain pour apporter les renseignemens; mais ils ne furent pas fidèles à leur parole, et nous n'eûmes plus occasion de les revoir. »

On voit que la circonstance du vernis éclatant d'une des frégates, rendue probable plus haut par M. Burney, n'est rien moins qu'indifférente. Ne seroit-il pas possible que M. Labillardière pût encore se rappeler la couleur de cette planche? Ne pourroit-on pas trouver quelque moyen de savoir comment étoient peintes les deux frégates?

« La seule information, reprend l'auteur, qu'ils aient encore obtenue à la Nouvelle-Calédonie, c'est que deux vaisseaux avoient été vus près des côtes occidentales; mais qu'alors les François n'entendirent pas la langue des naturels assez pour les bien comprendre. Il leur a paru probable que c'étoient leurs propres vaisseaux dont les naturels parloient, et qu'ils avoient aperçus dans leur course de l'année précédente. »

« Au 10 de mai, ils partirent de la Nouvelle-Calédonie. Le reste du voyage n'offre plus rien de relatif à la recherche de La Pérouse. Le commandant d'Entrecasteaux mourut avant que les vaisseaux eussent atteint les Indes orientales. »

« La description de Labillardière, et ce qu'il dit du canot d'*Aouvea* et des circonstances qui s'y rapportent, ne peuvent que faire penser qu'on avoit trouvé un fil qui auroit conduit peut-être à quelque découverte concernant le sort de La Pérouse, et qu'on a laissé ce fil

échapper de la main, sans avoir rien fait depuis pour le reprendre et sans même y avoir songé. »

M. le capitaine Burney, en sa qualité de marin, nous permettra-t-il de voir dans cette circonstance une nouvelle preuve du tort que les navigateurs ont de négliger l'avis des naturalistes et d'autres savans, qui, pour ne savoir calculer une longitude, n'en peuvent pas moins faire des remarques utiles?

« Bien des années après que Labillardière eut donné au public son *Histoire du voyage à la recherche de la Pérouse*, M. de Rossel, qui avoit servi comme lieutenant dans ce voyage, devint l'éditeur du Journal du commandant d'Entrecasteaux, qui avoit été tenu très-régulièrement jusqu'aux cinq derniers jours avant sa mort. Voici ce qu'on y trouve par rapport au canot d'*Aouvea* ou d'*Hohoua*, comme le nom est écrit dans le journal.

« Le 4 de mai, dans le havre de Balade en Nouvelle-Calédonie, dans l'après midi, un canot à deux voiles, que nous vîmes venir de la mer, vogua bord à bord de *la Recherche*. Il portoit sept hommes qui ne ressembloient pas à ceux de la Nouvelle-Calédonie. Cependant ils étoient complétement nus comme eux : leur peau étoit plus noire que celle des habitans de Balade : ils étoient plus robustes et de plus haute taille. Ils nous firent entendre qu'ils venoient d'une île qu'ils appeloient *Hohoua*, et ils indiquoient du doigt sa situation à l'est-nord-est. Nous retrouvâmes dans leur langage beaucoup de mots de la langue des îles des Amis. Quelques habitans de Balade vinrent à notre bord pendant qu'ils étoient avec nous, et ils n'eurent aucune communication avec ces étrangers. J'ai appris que ces nouveaux venus, qui étoient arrivés tard, avoient témoigné le désir de passer la nuit à notre bord; mais ils avoient été renvoyés avant que

nous eussions compris leur demande : nous nous flattions qu'ils reviendroient le lendemain ; mais nous ne les avons pas revus (1).

« Dans ce récit il n'est pas mention de la planche vernie dont M. de Labillardière a parlé. Peut-être qu'à cet égard M. d'Entrecasteaux n'étoit pas de la même opinion que M. de Labillardière. Cependant il ajoute : « Leur départ me causa beaucoup de regret; car j'avois espéré tirer d'eux quelques lumières que nous n'avions pas pu obtenir des habitans de la Nouvelle-Calédonie.

« Le regret et l'inquiétude marqués par le commandant, de n'avoir pas tiré plus de renseignemens de ces hommes, semblent supposer qu'on avoit espéré d'eux des communications de plus d'importance que ce qui pouvoit avoir rapport aux naturels eux-mêmes, leurs mœurs et leur langage. Il y a aussi une différence très-remarquable entre les deux narrations. Celle de Labillardière dit expressément que les gens d'*Aouvea* étoient partis tout d'un coup, quand on les interrogeoit sur la planche peinte ; et M. d'Entrecasteaux les représente comme ayant désiré de rester toute la nuit à bord du vaisseau, et ayant été renvoyés. Sur ces points, la relation publiée la dernière sembleroit avoir pu apporter quelques explications.

« Comme l'intention de M. de La Pérouse, en quittant Botany-Bay, étoit d'aller d'abord aux îles des Amis, et qu'il paroît qu'il n'y a pas été, la conjecture la plus probable, sans la circonstance du canot d'*Aouvea*, seroit que quelque événement désastreux l'a empêché d'exécuter son projet. Mais des vents contraires et inattendus

(1) Voyage de d'Entrecasteaux, vol. I, p. 341.

peuvent ne lui avoir pas permis d'arriver aux îles des Amis, et l'avoir obligé de passer sans y mouiller.

« Dans l'état présent des îles de la mer du Sud et de la navigation des Européens dans cette mer, une recherche peut être faite avec plus de succès et beaucoup plus de facilité, que cela n'étoit possible au temps de M. d'Entrecasteaux. Un grand nombre de marins européens et américains ont abordé dans différentes îles de la mer du Sud, et résidé parmi les habitans assez de temps pour qu'on puisse dire qu'ils y sont naturalisés. Beaucoup d'entre eux se sont probablement assez familiarisés avec les langues des îles où ils ont vécu pour les parler comme les naturels. Les insulaires eux-mêmes s'engagent comme matelots et font des voyages sur des vaisseaux européens. Il n'est pas douteux qu'on puisse se procurer des interprètes de toutes sortes. Il part fréquemment des vaisseaux de la Nouvelle-Galle méridionale, chargés pour les mers de la Chine, ce qui fournit des occasions d'envoyer sans beaucoup de difficultés à la Nouvelle-Calédonie.

« Si un vaisseau alloit expressément pour cette information, il seroit à désirer qu'il eût à bord un homme de la Nouvelle-Zélande, un des îles des Amis, un des îles de la Société, et deux ou trois Européens établis dans ces îles. On peut savoir des nouveaux Calédoniens la situation de l'île Aouvea, et par les recherches, tant parmi les nouveaux Calédoniens que parmi les gens d'Aouvea, on apprendroit probablement si les vaisseaux de La Pérouse ont été vus à leurs îles, ou à quelques îles de leur voisinage, et on obtiendroit chez eux toutes les autres informations qu'ils seroient en état de communiquer.

« Sans trop présumer du résultat, dit M. Burney en terminant, il seroit satisfaisant de voir cette matière éclaircie; et cet examen est dû à La Pérouse et à ses

compagnons ou à leur mémoire. Je ne m'adresse à aucune nation particulièrement, mais en général à toutes les puissances maritimes. De plus, quant à la France, si, par nos moyens, nous pouvions obtenir quelque information positive sur La Pérouse, cela siéroit mieux à notre nation qu'à toute autre, et ce seroit une sorte de retour de la conduite libérale de la France envers nos voyageurs envoyés pour faire des découvertes. »

Tel est le contenu à peu près littéral du Mémoire de M. Burney. Les sensations qu'excite le souvenir de La Pérouse feront lire avec intérêt ces pages dictées par le zèle le plus estimable. Les recherches qu'il conseille seroient toujours utiles, puisqu'elles nous feroient connoître l'archipel presque inconnu qui est à l'est et au nord-est de la Nouvelle-Calédonie. Mais nous doutons qu'on y retrouve des traces de La Pérouse; car, si ce navigateur eût péri dans un archipel habité et si rapproché d'autres terres connues, il semble qu'une partie de son nombreux équipage eût pu se sauver, et même parvenir à donner de ses nouvelles. Les bancs de corail, indiqués par Flinders ou ceux qui bordent la Nouvelle-Calédonie au nord-ouest, nous paroissent encore les lieux qui le plus vraisemblablement auront été le théâtre des derniers malheurs de La Pérouse.

M. B.

Essai critique sur l'Histoire de la Livonie, suivi d'un Tableau de l'état actuel de cette province; par M. le comte DE BRAY, ministre de Bavière en Russie. Trois volumes in-8°.—Dorpat, en Russie.

(DEUXIÈME ET DERNIER EXTRAIT.)

Nous avons donné d'amples extraits de la partie statistique de cet important ouvrage, parce que nous avons cru que l'état moral, civil et naturel d'une grande province intéresseroit nos lecteurs. Nous parlerons plus brièvement de la partie historique, non pas qu'elle offre moins d'intéret ni moins d'importance; au contraire, la revue savante et judicieuse que M. de Bray a faite de tant de chartes, des journaux manuscrits et d'autres documens importans, est de la plus grande importance pour l'histoire du Nord en général et de la Russie en particulier; mais ceux qui savent apprécier ces sortes de recherches, doivent se procurer l'ouvrage même. Quant aux faits historiques en eux-mêmes, nous aurions pu en présenter à la masse de nos lecteurs un résumé intéressant; mais nous n'avons pas renoncé à l'espoir de tracer dans ces Annales un tableau historique général des *Croisades de la Baltique*, et nous devons par conséquent ne pas trop anticiper sur ce sujet. Nous nous bornerons donc à faire connoître en général le plan, le contenu et l'esprit de la partie historique de cet Essai.

L'état de la Livonie, avant l'arrivée des Allemands, fait le sujet du premier chapitre. M. de Bray est peu admirateur du paganisme, de la mythologie et des mœurs sauvages; il me semble même un peu trop prévenu contre les siècles barbares; et, je l'avoue, le tableau que

Merkel et Kotzebue en tracent, me satisfait davantage. Les croyances, ou, si l'on veut, les superstitions anciennes ont un charme pour celui qui, dans l'histoire, cherche, avant tout, l'esprit humain. M. de Bray en parle avec un peu de sécheresse.

« Les anciens peuples de la Livonie, dit-il, avoient l'idée de la divinité; mais ils s'en faisoient une image indistincte et grossière, et chacun honoroit à sa fantaisie le dieu ou l'espèce de puissance inconnue dont il croyoit avoir le plus à espérer ou à craindre. « C'est une assertion que nous nous permettrons de ne pas adopter, si un jour nous retraçons l'histoire de ces peuples. Leur mythologie présente quelques grands traits. M. de Bray rapporte cependant quelques détails curieux sur le culte de ces idolâtres. Le dieu *Jumal*, dont le nom, encore aujourd'hui chez les Esthoniens, signifie le vrai dieu, a été adoré anciennement chez les nations livoniennes. Ce dieu, non plus qu'aucune autre de leurs divinités, n'avoit point de temples; mais de simples places, sans enceintes et sans toit, lui étoient consacrées au milieu de bois. Effectivement, les langues esthoniennes et lettoniennes n'avoient anciennement aucun mot qui signifiât temple ou église, mais seulement bois sacrés; comme chez les Gaulois, ce sont les *luci* des anciens Latins. Ordinairement dans un endroit écarté, au milieu des forêts ou sur un lieu élevé, ils ciseloient et sculptoient un arbre qu'ils décoroient de bandelettes et de couronnes. C'est là qu'ils immoloient leurs victimes et faisoient leurs offrandes. *Ziegenhorn* et plusieurs autres écrivains assurent que souvent ils y ont immolé des victimes humaines. J. Lasicius rapporte que les Lettoniens ont, comme les Prussiens, honoré le dieu du tonnerre, *Perkun*, qui étoit aussi adoré chez les anciens Slaves, sous les mêmes attri-

butions ; quand il tonnoit, ils portoient une tranche de lard sur leurs épaules, et faisoient le tour de leurs habitations en chantant : « Perkun, ne fais point de mal « à nos champs, et je te donnerai cette tranche de lard ; « mais que, lorsque le danger étoit passé, ils mangeoient « le lard qu'ils avoient promis au dieu. »

M. de Bray peint encore de couleurs défavorables la civilisation des anciens Livoniens.

« Leurs *châteaux* ou leurs *places fortes* étoient de simples enceintes ou retranchemens presque toujours placés sur des lieux élevés qu'ils isoloient de tous côtés en creusant des fossés profonds. On remarque surtout des traces très-évidentes de ces anciennes constructions à *Toreyda*, aujourd'hui Treyden, et à Segewold situé en face sur la rive opposée de l'Aa, deux places où les chrétiens élevèrent, peu après leur arrivée, des châteaux considérables, et dont les ruines sont aujourd'hui encore imposantes et pittoresques. En parcourant la Livonie dans les différens sens, nous avons visité et reconnu plusieurs autres de ces places. Celles de Pebaly et de Serben sont les plus remarquables ; ce sont des retranchemens très-élevés, de figure ronde, irrégulière, entourés de fossés profonds ou de lacs et de ruisseaux... Il n'y a nulle trace de maçonnerie ; et les Livoniens, accoutumés à ne bâtir qu'en bois et en terre, s'imaginèrent pouvoir entraîner par des cordes les premiers châteaux que les chevaliers Porte-glaives élevèrent contre eux. »

L'auteur voit dans ces forts une preuve de l'ignorance et de la barbarie de ces peuples; mais la nature de leur sol marécageux, riche en bois mais peu pourvu de pierres, leur indiquoit ce genre de construction et de fortification.

Leurs voisins, les Esthoniens, de l'aveu même de l'auteur, bâtissoient dans le genre cyclopéen. « On trouve, dit-il, dans la paroisse de Ness, non loin de la mer Baltique, les ruines de l'ancienne forteresse esthonienne de *Warbola*. Elle consiste en un rempart énorme de pierres ou masses granitiques, entassées avec un grand travail les unes sur les autres, sans aucun mélange de chaux ni aucune trace de maçonnerie. L'enceinte est un ovale irrégulier de huit cents pas de circonférence et de deux cents à deux cent cinquante de diamètre. Le rempart a vers sa base cinq à six *toises* de largeur ; il en a de trois à cinq d'élévation. »

Voilà des murs cyclopéens, dignes de figurer à côté de ceux d'Argos ! Les Esthoniens n'ont pas été un peuple tout-à-fait sauvage s'ils ont élevé de tels monumens. Je pourrois toutefois fournir à M. le comte de Bray une conjecture qui viendroit bien au secours de ses opinions : puisque ces forteresses cyclopéennes ne se trouvent que sur les bords de la mer et dans l'île d'Œsel, puisqu'elles portent des noms scandinaves (1), ne seroient-elles pas l'ouvrage des guerriers de Scandinavie, et particulièrement des fameux Varègues ?

Le véritable terrain de l'auteur est celui de l'histoire positive, prouvée par des documens ; il y entre dès le deuxième chapitre, où il traite des premiers établissemens des Allemands et de leurs guerres avec les naturels du pays jusqu'à l'entière soumission de ceux-ci au christianisme, c'est-à-dire depuis 1148 jusqu'en 1228.

Il prouve, entre autres, ce fait intéressant que les guerriers et les ecclésiastiques, dont la conquête de la Livonie fut l'ouvrage, n'étoient pas mus par l'espoir de gagner

(1) *Ness*, promontoire. *Warbola*, demeure de guerre.

des richesses et d'obtenir une existence agréable, puisqu'il est démontré qu'ils y menoient une vie dure et laborieuse au milieu de périls et de dangers. La pauvreté, le martyre, voilà ce que trouvèrent les premiers Allemands pour récompense de l'ardeur avec laquelle ils travaillèrent à introduire le christianisme parmi des peuples sauvages. Un principe moral très-élevé pouvoit seul soutenir leur courage ; aussi, lorsqu'un jour les croisés étoient sur le point de retourner en Allemagne, l'évêque Albert, l'un des plus grands hommes de l'histoire moderne, imagina l'institution d'un ordre à la fois chevaleresque et religieux. Les *frères de la croix du Seigneur* ou *les chevaliers Porte-glaives*, d'abord soumis à l'évêché, devinrent peu à peu indépendans et finirent par être les maîtres ; la mître dut succomber à l'épée, et, au lieu d'une monarchie ecclésiastique ou théocratique, la Livonie vit s'élever une oligarchie militaire qui, après trois ou quatre générations, ayant acquis de grandes possessions territoriales, abjura le zèle et l'humilité chrétienne pour adopter l'ambition, l'avidité et toutes les passions mondaines.

Voici un trait que M. de Bray cite pour peindre la manière de vivre des premiers moines de Livonie :

Hermann, premier évêque de Dorpat, avoit fondé une abbaye à Falkenau, non loin des rives de l'Embach. Mais, comme ce monastère avoit peu de revenus et beaucoup de monde à nourrir, les religieux envoyèrent une députation au pape pour le prier de déterminer l'évêque à le mieux doter. Un prélat italien est envoyé pour examiner l'état des choses et pour faire au pape un rapport sur le genre de vie de ces religieux. Arrivé à Falkenau, les moines servirent à *monsignore* quantité d'un poisson blanc qu'on prend dans l'Embach ; le surplus du repas consistoit en

un pain grossier et en bière faite avec du *ledum palustre* au lieu de houblon. Le samedi, ils le conduisirent à la salle de bain ; et, doublant la quantité d'eau qu'on verse ordinairement sur des cailloux brûlans pour la faire évaporer, ils augmentèrent à un tel degré la chaleur de l'étuve, qu'on pouvoit à peine y respirer. Ensuite, versant de l'eau froide sur leurs corps gonflés par la chaleur, ils se frappoient l'un l'autre impitoyablement à coups de discipline. Quand le visiteur italien vit que son tour alloit venir, il se sauva précipitamment en s'écriant : Pardieu! votre règle est trop austère! Bientôt après, il repartit pour Rome, et obtint du pape l'augmentation de revenus que le couvent avoit demandée.

M. de Bray éclaircit, d'après des manuscrits inédits, plusieurs détails difficiles de l'histoire; mais l'esprit de saine critique qui le guide habituellement, ne l'a pas empêché de se tromper à l'égard de Waldemar II, roi de Danemarck, dont il s'efforce de diminuer les conquêtes à l'est de la Baltique. Il a raison de dire que plusieurs chroniqueurs danois exagérèrent ces conquêtes; mais pourquoi n'a-t-il pas consulté les savantes notes de M. de Suhm, dans son Histoire de Danemarck, où l'étendue et la durée des possessions de Waldemar sont discutées avec la plus rare impartialité? Il est prouvé par des autorités livoniennes que l'archevêque de Riga se reconnut feudataire de la couronne de Danemarck. Le pape envoya même à ce roi le drapeau consacré sous le nom de *Danebrog*, et qui n'est autre chose que celui des croisés et des templiers. M. de Suhm remarque que, dans la chronique de Henri-le-Lettonien, les passages relatifs aux événemens de 1219 et 1220 ont été supprimés ou arrachés par esprit de parti.

Les tentatives continuelles du Danemarck pour faire

des conquêtes en Livonie et en Esthonie tenoient à d'anciens souvenirs nationaux. Dans les temps les plus reculés, avant l'histoire chronologique, les régions à l'est de la Baltique, l'*Estum* de la géographie d'Alfred et l'*Austurveg* des Islandois, étoient le théâtre des exploits et des aventures des guerriers vagabonds de la Scandinavie. Sous les Waldemar et les Canut, le zèle du prosélytisme et l'ambition des agrandissemens politiques suivit cette route depuis long-temps tracée par les pirates et les chevaliers errans. Quoique la position géographique du Danemarck dût rendre ces conquêtes précaires et peu utiles, l'Esthonie, avec les îles d'Oesel et Daghoe, restèrent près d'un siècle sous le sceptre danois, et reçurent des Danois leur première civilisation, comme le prouvent leurs lois, leur langue, les noms de leurs villes et ceux de divers objets usuels.

Le troisième chapitre conduit l'histoire depuis la réunion de l'ordre des Porte-glaives à l'ordre Teutonique jusqu'au règne du grand-maître Wolther de Plettenberg en 1494. Cette époque embrasse les longues querelles entre l'archevêché et l'ordre, dont plusieurs circonstances sont très-heureusement éclaircies dans cet ouvrage. Les persécutions qu'éprouvèrent les archevêques et les évêques de la part des chevaliers rappellent les guerres des empereurs et des papes. L'archevêque Sylvestre, mort en prison, excite un intérêt tragique. Les villes, et particulièrement Riga, eurent aussi leurs grands citoyens qui résistèrent aux prétentions des chevaliers ; mais c'est avec un sentiment pénible qu'on voit tant de courage et de talent perdu de part et d'autre dans des discordes civiles.

Le règne du grand-maître Wolther de Plettenberg marque la plus haute élévation du pouvoir politique de l'ordre dans la Livonie; mais ce règne glorieux n'ayant pas remédié

aux maux intérieurs d'un état foiblement constitué, fut bientôt suivi de la soumission du pays et de l'ordre même à la Pologne en 1564. L'histoire de ce demi-siècle, qui remplit le quatrième chapitre, est une des plus intéressantes par les grandes révolutions qu'elle renferme.

Le long règne de Plettenberg nous offre un grand homme travaillant à réunir solidement la Livonie, l'Esthonie et la Courlande, sous un pouvoir monârchique. C'étoit en effet la meilleure chance de salut qui restoit à ces provinces. Les prélats qui conservoient encore une ombre de pouvoir, les villes qui s'agrandissoient rapidement par le commerce avec la Russie, la noblesse jusqu'ici souveraine, composée de membres de l'ordre des Porte-glaives, formoient comme trois états confédérés, trop souvent prêts à se combattre ou à se trahir. Pour leur commun bonheur, un trône auroit dû s'élever au-dessus d'eux tous. Plettenberg en posa les bases; mais il commit la faute de laisser la suprême dignité élective, faute généreuse toutefois, et qui, en ajoutant à toutes ses hautes vertus et à ses grands talens l'éclat d'un désintéressement absolu, fait de son caractère un des plus beaux et des plus purs de l'histoire.

Après sa mort, les dissentions entre les divers corps de l'état, jointes à l'agitation causée par la réforme de Luther, paralysèrent tellement les moyens défensifs des Livoniens, que, pour se soustraire aux incursions barbares des Moscovites, ils ne virent bientôt d'autres ressources que de se soumettre à la Pologne. Les états que Plettemberg avoit essayé de réunir en un corps furent divisés en quatre souverainetés distinctes; 1.° la Courlande, duché feudataire de la Pologne, appartenant à la famille de Kettler, dernier grand-maître; 2.° la Livonie, province de la Pologne, avec des priviléges particuliers;

3.° l'Esthonie qui, pleine de souvenirs de son ancienne liaison avec le Danemarck, implora le secours d'un autre peuple scandinave, les Suédois, pour repousser les hordes moscovites; 4.° l'île d'Oesel, avec le district de Wick, appartenant au duc Magnus de Holstein.

Une des causes qui accéléra la chute de l'ordre des chevaliers Porte-glaives, fut leur tyrannie envers les indigènes qu'ils réduisireut peu à peu à l'état d'ilotes. Les progrès successifs de la servitude personnelle en Livonie sont marqués dans l'ouvrage de M. de Bray avec un soin et une sagacité dignes des plus grands éloges. Il croit que les anciens Livoniens ne connoissoient pas la servitude; nous ne trouvons pas ses argumens entièrement concluans; mais il paroît certain que les chevaliers substituèrent à la douce tutelle d'un gouvernement patriarcal le joug de fer d'une féodalité mal organisée, anarchique et tyrannique. Les indigènes ne soutinrent que foiblement des maîtres qui les pilloient seulement avec un peu plus de méthode que les Moscovites.

Si les chevaliers avoient adopté l'ilotisme, ils étoient loin d'adopter la discipline austère des Spartiates.

« La Livonie, dit M. de Bray, depuis 1503, pendant tout le long règne de Plettemberg, et sous ses successeurs, jusqu'à Fürstenberg, avoit joui d'une paix non interrompue au-dehors, et l'intérieur n'avoit été troublé que par des altercations entre les autorités rivales, qui avoient politiquement affoibli le pays, mais sans altérer essentiellement son aisance et son repos.

« Tout cet espace de temps fut l'âge d'or de la Livonie, si on peut appeler âge d'or une époque de corruption, et si des jouissances brutales et des mœurs grossières peuvent constituer la prospérité d'un peuple.

« Ce qui est positif, c'est que l'abondance et les ri-

chesses donnoient aux classes supérieures toutes les facilités pour satisfaire à leur penchant immodéré pour le plaisir et la dissipation. La longue paix dont avoient joui ces provinces, avoit amené cet état prospère. On y avoit tellement oublié les usages et exercices militaires, que, sous le Herrmeister Bruggeney, les Suédois ayant menacé les côtes d'une descente, on ramassa à la hâte quelques troupes, dont le costume bizarre et l'armement irrégulier excitoient la risée de tout le monde. On eut peine à trouver un tambour en état de servir, et on accouroit de loin pour entendre le bruit de cet instrument qui n'étoit plus connu que des vieillards. »

« Rüssow nous a laissé une description intéressante des fêtes et réjouissances qui suivoient généralement les cérémonies des baptêmes et des mariages. »

« Quand il s'agissoit de ces derniers, les invitations se faisoient trois mois et plus d'avance. La plus grande partie de la noblesse étoit engagée à se rendre dans une ville désignée. Lorsque les fiancés y étoient arrivés, les hommes montoient sur des chevaux superbes et richement caparaçonnés; et, sortant hors de la ville, ils caracoloient et faisoient toutes sortes de manœuvres en l'honneur des fiancés; ensuite quelqu'un de la famille prenoit la parole pour remercier, au nom de ces derniers, l'assemblée des honneurs qu'elle leur faisoit; il les invitoit au repas, en priant ceux qui pourroient être en état de querelle ou de discussion avec l'un des convives présens, d'oublier pour le moment toute haine et toute rancune, et demandoit que, comme signe d'assentiment, on levât la main; là-dessus tous les assistans levoient la main, et promettoient de se comporter pacifiquement. Mais ce serment étoit bientôt oublié, lorsque la bière et l'eau-de-vie avoient échauffé les esprits. »

« Après ce préambule, la troupe rentroit dans la ville au bruit des timbales, des trompettes, des coups de fusil, de chants et de cris comme après les plus grandes victoires. »

« Alors on défiloit dans les rues de la ville en présence de la fiancée, qui étoit ornée d'une couronne de perles et de toutes sortes de pierres précieuses, et tellement chargée de chaînes d'or et de bijoux qu'à peine elle pouvoit se remuer. »

« La soirée se terminoit par un pompeux repas. Le lendemain, toute la troupe des convives accompagnoit en grande parade les fiancés à l'église. La cérémonie finie, elle les ramenoit de la même manière, et alors on se rendoit au banquet de noce. »

« Quand les mets avoient tous été servis, on commençoit à danser et à boire; celui qui auroit voulu s'en dispenser n'en auroit pas été quitte peut-être pour deux ou trois doigts d'une lame d'épée dans le corps. Il falloit donc, bon gré mal gré, s'en donner de toutes les façons. Celui qui savoit le mieux boire, jurer, tempêter, sacrer, et frapper à droite et à gauche d'estoc et de taille, devenoit le roi de la fête; on le plaçoit au haut bout: alors surtout le train, le tapage, le tumulte s'établissoient et duroient toute la nuit. Les bocaux et les cruches ne désemplissoient pas; et, comme on jetoit par terre ce qui restoit dans le fond des vases, cela faisoit une telle inondation, qu'on étoit obligé de couvrir le plancher de foin pour pouvoir y marcher. »

« Quand la boisson avoit échauffé toutes les têtes, la cohue devenoit terrible. Bon nombre sortoient de la noce avec la tête fracassée ou quelques membres de moins, et les chirurgiens des environs étoient occupés toute la nuit à panser les malades et les blessés. »

« Aux noces des bourgeois, la dépense étoit encore plus excessive. Les tables étoient couvertes d'argenterie ; mais on avoit soin de l'enlever après les premiers services et d'y substituer de la vaisselle d'étain. Aux noces des nobles, le service étoit en étain ou en bois, et ordinairement on n'y buvoit point de vin. »

« Les baptêmes entraînoient à peu près les mêmes cérémonies, la même intempérance, les mêmes désordres. Ces orgies se prolongeoient quelquefois pendant quinze jours, et coûtoient des sommes si énormes, que l'autorité souveraine fut obligée d'intervenir pour arrêter ces abus. Il existe une loi somptuaire rendue par W. de Plettenberg en 1515, qui fixe le montant des dots suivant les rangs, et proportionne le nombre des plats à la somme de la dot. Pour une dot de 2000 mars (8000 écus Albert), il étoit défendu de servir plus de soixante-dix plats pour les convives, sans compter que l'on servoit encore à part les maréchaux de la fête et les compagnes de la mariée. »

« Du reste, cette énorme profusion de plats ne paroît pas avoir été combinée avec une recherche bien étudiée relativement à la manière de les apprêter. »

« Kelch nous a conservé le menu d'un repas maigre donné, en 1501, à l'évêque de Reval, dans une des tournées qu'il faisoit dans son diocèse. »

Premier service.

Soupe de volaille avec du safran, du cumin et du miel.

Harengs bouillis, saumon salé avec du vinaigre et des ciboules.

Second service.

Morue avec de l'huile et des raisins, poisson de mer et

poisson fumé, poisson frais de rivière et *Juchen-Dunge* (sauce piquante).

Troisième service.

Brêmes et divers autres poissons frais frits à l'huile, anguilles marinées avec du piment et un plat de *galérie*, (probablement un plat de pâtisserie) (1).

« Tout le long de l'été on couroit les églises d'une dédicace à l'autre; les parens, les amis s'y invitoient réciproquement; les jours et les nuits s'y passoient dans les excès de la danse et de l'ivresse. Les paysans ivres faisoient un tel bruit dans les églises, que personne ne pouvoit entendre ce qui s'y disoit. »

« De jeunes gentilshommes de quatorze ans, suivant l'exemple de leurs pères, buvoient à qui mieux mieux dans de grands brocs de bois où l'on auroit pu baigner un enfant. Quand les esprits étoient échauffés, les convives se portoient d'effroyables coups à la tête avec leurs cruches d'étain, et cela n'empêchoit pas que le lendemain ils ne fussent les meilleurs amis du monde. »

« Quelquefois les entretiens politiques se mêloient à ces débauches; quelques jeunes gens désiroient la guerre, disant que c'étoit alors seulement qu'on pouvoit montrer toute sa gaillardise; mais d'autres jetoient les hauts cris à ce propos, et disoient qu'actuellement on vivoit familièrement avec les chefs du pays, qu'on buvoit et mangeoit tout son saoul avec eux, et que si, dans la chaleur du repas, il arrivoit qu'on leur coignât la tête, ils n'y pensoient plus le

(1) Plutôt, selon nous, du jus de viande en gelée.

lendemain : or, cela pourroit fort bien ne pas être, s'ils avoient affaire à un autre souverain. »

« On continuoit de boire jusqu'à ce qu'on n'eût plus l'usage d'aucun de ses sens; celui qui tenoit bon le dernier, étoit proclamé un grand homme, et acquéroit plus de gloire que d'une bataille gagnée. »

« Dans les châteaux des nobles, la chère et la boisson alloient toujours leur train; la brasserie étoit constamment en activité. Chez les commandeurs et les chevaliers, c'étoit encore bien pis. Le cellier étoit, sans interruption, ouvert à tous les serviteurs, et aucun de ceux qui venoient pour une commission quelconque ne s'en retournoit ferme sur ses jambes. »

« Ainsi, toute l'année, hiver et été, c'étoit une pareille vie, dans les villes comme à la campagne, chez les nobles comme chez les bourgeois, chez les ecclésiastiques comme chez les laïques. Les paysans partageoient ces excès autant que leurs moyens le leur permettoient; si on les en reprenoit, ils citoient l'exemple de leurs maîtres ou de leurs pasteurs; comme eux, ils ne se faisoient aucun scrupule de renvoyer leurs femmes quand elles ne leur plaisoient plus, et d'en prendre d'autres auxquelles ils ne restoient pas plus fidèles! »

« Si ces orgies continuelles, cette incroyable profusion en habits, en équipages, en mets et en boissons, dépose contre l'extrême corruption et contre la grossièreté des mœurs de cette époque, elles prouvent aussi que le pays renfermoit une masse énorme de richesses, et combien étoit grande l'aisance dont toutes les classes libres jouissoient; elles prouvent surtout que la corruption des mœurs est loin d'être une suite de la civilisation; que cette dernière, au contraire, peut seule assurer à la religion son influence et sa dignité; aux mœurs, usages et

coutumes, la délicatesse et la recherche qui en font le premier agrément, et à toutes les jouissances de la vie, ce charme qui résulte d'une juste mesure et d'un choix délicat apportés à la satisfaction de tous nos besoins. »

« Tel étoit l'état des mœurs en Livonie dans le seizième siècle. »

La suite de l'histoire de la Livonie ne présente plus un intérêt distinct et indépendant; ce n'est plus celle d'un état, d'une nation; la Livonie n'est plus qu'une province que le gouvernement de Pologne et celui de Suède essaient de plier à leur système de législation; bientôt ce n'est plus que le sanglant théâtre où tour à tour les Suédois, les Russes et les Polonois viennent triompher ou succomber dans les jeux sanglans de Mars. Les exploits de Charles XII et de Pierre Ier remplissent les annales de cette province qui, en 1721, fut définitivement incorporée à l'empire de Russie.

M. le comte de Bray a encore jeté de l'intérêt sur cette dernière époque; mais les bornes que nous nous sommes prescrites nous défendent de pousser plus loin cette analyse. Terminons donc en redisant encore à nos lecteurs qu'ils ne regretteront certainement pas la place qu'ils auront accordée dans leur bibliothèque à un ouvrage où ils ne chercheront jamais en vain l'historien impartial, le critique judicieux, l'homme d'état éclairé et l'écrivain spirituel.

M. B.

II.

MÉLANGES HISTORIQUES ET GÉOGRAPHIQUES.

Détails sur la Terre australe découverte au sud de l'Amérique.

Nous avons annoncé dans ces *Annales* (vol. V, p. 238, et vol. VI, p. 371) la découverte d'une terre ou île située au sud de l'Amérique, et à laquelle on a donné le nom de *Nouveau-Shetland*.

Des journaux françois, un peu étrangers aux connoissances géographiques, et qui aiment pourtant à s'en parer, ont singulièrement dénaturé et exagéré cette nouvelle; ils ont été jusqu'à faire du Nouveau-Shetland un *continent austral;* ils l'ont en même temps placé à deux degrés trop au nord. Nous croyons donc devoir revenir sur cette découverte, et en donner ici les détails les plus positifs et les plus exacts.

M. Smith, capitaine marchand très-habile et très-instruit, a vu cette terre dans trois voyages qu'il a faits en février, juin et octobre 1819, de Buenos-Ayres à Valparayso, et dans lesquels, pour doubler le cap Horn, il s'éleva à une latitude plus australe que celle où l'on a coutume de se porter.

Le cap *North-Forcland*, la pointe la plus septentrionale, fut déterminée à 62 degrés de latitude sud et à 57 degrés 20 minutes, longitude ouest de Greenwich. La côte tournoit à l'est de ce cap dans une direction sud-est (1).

(1) Toutes ces positions sont relevées sur la copie de la petite

A trois lieues marines dans le sud-ouest de ce cap, on aperçoit un port spacieux, sûr et commode, auquel on donna le nom de *Shireff's Core*, d'après le nom de l'officier commandant la station de la mer du Sud. Un bateau envoyé à terre prit possession, au nom de la Grande-Bretagne, du *Nouveau-Shetland austral;* on y vit non seulement des pengouins et d'autres oiseaux de mer, mais encore des canards d'eau douce et divers autres oiseaux de terre. Le *physeter macrocephalus* qui donne le spermaceti, le chien de mer et la loutre abondent ici; on observa un animal qui pourroit bien être une variété de l'*ornithoryncus*. Les rochers paroissent être de l'ardoise chlorite ou de l'hornblende schisteuse.

Le capitaine Smith suivit la côte à l'ouest du cap North Forcland; il observa une chaîne de six îles qui s'étendent du nord-est au sud-ouest, et qui présentent les formes aiguës des îles de glaces; mais il vérifia que c'étoient des îles rocailleuses sans apparence de verdure. Derrière cette chaîne d'îles on voyoit distinctement la grande terre qui présente un aspect semblable à la côte de Norvège. Avec un télescope, on distinguoit des arbres semblables à des pins, et qui paroissoient d'une élévation considérable pour ce climat.

Après les six îles auxquelles il donna les noms de *Lloyd*, de *Nelson*, etc., il vit un promontoire considérable de la grande terre qu'il nomma *Cap William*. Il est par 60 degrés ouest de Greenwich, et par 62 degrés 15 minutes de latitude sud.

A l'ouest de ce cap sont encore deux îles de rochers pointus, dont le capitaine nomma l'une *Hoseasons Aim*.

carte du capitaine *Smith*, insérée dans le *Journal philosophique d'Edinbourg*.

Le mauvais temps l'obligea de quitter ici la côte, qui lui parut continuer à s'étendre au sud-ouest. Mais la vue qu'il en donne laisse croire qu'il y a ici une baie profonde, sinon une solution de continuité.

Il navigua ensuite à l'ouest et hors de vue de terre, quand tout-à-coup il vit un grand promontoire auquel il imposa son propre nom. Il en fait une pointe de la grande terre; mais, d'après la vue, c'est plutôt une île située devant la grande terre. Ce promontoire (*Smiths Cape*) est le point le plus méridional qu'il ait observé. Ce cap est par 63 degrés 62 minutes de latitude sud, et par 63 degrés 40 minutes de longitude ouest de Greenwich. On voyoit la côte s'étendant plus loin dans la direction du sud-ouest; mais l'objet du capitaine Smith n'étant pas de faire des découvertes, il n'alla pas plus loin.

Ayant communiqué ses découvertes au commodore Shireff, commandant de la station angloise du Chili, M. Smith fut engagé par cet officier à faire un quatrième voyage pour le compte du gouvernement, afin de lever une carte exacte de ses découvertes. On lui donna pour aides un certain nombre de jeunes officiers; et, le 19 décembre 1819, il repartit pour le Nouveau-Shetland. Il a levé une carte exacte et détaillée de la côte, longue de 250 milles nautiques, qu'il avoit déjà vue. Cette carte étoit arrivée à Londres dans le courant de l'été de 1820.

On avoit des raisons pour croire que le *Nouveau-Shetland* s'étendoit à l'est vers la *Terre-Sandwich* ou le *Thule-Austral* du capitaine Cook; mais, en supposant que cette conjecture se vérifie, et même que cette terre s'étende d'un autre côté jusque sous le pôle, elle ne sauroit mériter le nom de Continent austral. L'espace qui reste libre entre les points extrêmes des routes du capitaine Cook,

n'est pas assez considérable pour admettre une terre digne de ce titre.

Ce qui rend le Nouveau-Shetland important, c'est sa position au passage du cap Horn et dans une mer riche en baleines. Le *Port-Shireff* peut devenir, sous ces deux rapports, une situation extrêmement utile aux Anglois.

On dit que le capitaine Basil Hall, avantageusement connu par son voyage aux îles Lieukieu, est envoyé pour continuer les découvertes de M. Smith.

La mère de Thomas A'Beckett.

On lit dans les *Anecdotes de la famille Percy*, manuscrit fameux (1) qui vient de paroître à Londres, le trait suivant :

Thomas A'Beckett, qui a joué un rôle remarquable dans l'histoire angloise, avoit peut-être hérité en partie du caractère romanesque de sa mère, dont les aventures sont très-singulières. Son père, Gilbert Beckett, qui fut depuis un riche citoyen, avoit, dans sa jeunesse, servi comme soldat dans les croisades. Ayant été fait prisonnier, il devint esclave d'un émir ou prince sarrasin. Il gagna progressivement la confiance de son maître, et fut admis dans sa société, où il vit une personne qui lui fut ensuite fortement attachée; c'étoit la fille de l'émir. On ignore si ce fut avec son assistance ou non, mais quelque temps après il parvint à s'échapper. La dame, dont le cœur étoit épris, le suivit. Elle ne savoit que deux mots d'anglois, *London* et *Gilbert*. En répétant le premier, elle se procura le passage sur un vaisseau, arriva en Angleterre, et parvint jusqu'à la capitale. Elle eut recours ensuite à son autre talisman, et alla d'une rue à l'autre

(1) La traduction est sous presse, et paroîtra chez *Gide fils*.

en prononçant le mot *Gilbert*. Partout où elle passoit, la foule s'assembloit autour d'elle, et lui faisoit mille questions, auxquelles elle ne pouvoit répondre qu'en répétant plusieurs fois « Gilbert ». Sa confiance dans ce nom lui réussit. Le hasard ou la résolution de parcourir toutes les rues l'amena enfin dans celle où demeuroit, dans un état prospère, celui qui, dans l'esclavage, avoit gagné son cœur. La foule attira la famille aux fenêtres; son domestique la reconnut, et Gilbert Beckett reçut dans ses bras et son lit nuptial sa princesse, venue de si loin avec son seul mot chéri.

Les Kennedies.

On lit encore dans le même ouvrage l'anecdote suivante : « Après la bataille de Culloden, une récompense de trente mille livres sterling fut offerte à quiconque découvriroit ou livreroit le jeune prétendant. Il s'étoit réfugié chez les Kennedies, deux voleurs de grand chemin, qui le protégèrent avec fidélité. Ils voloient pour subvenir à son entretien, alloient souvent à Inverness, déguisés, et y achetoient des provisions pour lui. Long-temps après, l'un de ces hommes qui avoient résisté à la tentation de 30,000 liv. pour violer leur foi, fut pendu pour le vol d'une vache valant 30 scheling. »

Visite récente à Sainte-Hélène.

Le journal anglois, le *Hampshire Telegraphe*, contient l'article suivant : « Un officier qui sert à bord du vaisseau de S. M. le *Vigo*, actuellement à Sainte-Hélène, écrit ce qui suit à un de ses amis, sous la date du 7 novembre : « Depuis notre arrivée ici, j'ai obtenu un laissez-passer pour voir la nouvelle maison que Buonaparte

doit habiter à Longwood. Elle est située à 150 *yards* de distance de sa résidence actuelle, et elle ressemble à une maison de campagne d'Angleterre, excepté qu'elle n'a qu'un seul étage et deux ailes. Elle contient en tout 57 chambres, dont la plus belle est celle qui est réservée pour sa bibliothèque. Elle ne sera garnie que lorsqu'il habitera la maison; ce qui aura lieu, dit-on, dans environ deux mois. La maison du général Bertrand n'est pas à plus de vingt pas de distance. La chance de voir Buonaparte se présente rarement. La personne qui m'a accompagné dans la maison me dit qu'il se lève de très-bonne heure, se promène à cheval dans les endroits les plus isolés, puis travaille activement dans son jardin avec une bêche. Il refuse de recevoir les étrangers. En allant à Longwood, un endroit qui ressemble beaucoup à celui qu'on appelle *The Devil's Punch-bowl* (le bol de punch du diable), sur la route de Portsmouth à Londres, a fixé mon attention; il est moins grand, mais il offre un aspect semblable. Sainte-Hélène abonde en vallées, ornées de maisons de campagne. L'île est fortifiée tout autour, et on a érigé de nombreux télégraphes d'où l'on découvre les vaisseaux à quatre-vingts milles de distance. Les réglemens de surveillance s'exécutent très-rigidement. Les vaisseaux de guerre font la ronde tous les soirs, et ont des patrouilles choisies à bord de leurs canots. On ne permet à aucun vaisseau américain de jeter l'ancre, et l'on presse même le départ de ceux des autres nations, aussitôt qu'ils ont embarqué tout ce dont ils ont besoin. »

Etat de la colonie de Demerary.

« Des gazettes récentes de Demerary publient le rapport fait par M. James Robertson, sur le nombre et la

condition des esclaves dans cette colonie; c'est l'officier nouvellement nommé pour les enregistrer. Il donne un état triennal de la population noire, accompagné de quelques comparaisons et remarques judicieuses. Il paroît que le nombre des esclaves a été grandement diminué par mortalité, mais que celle des créoles a augmenté considérablement en comparaison des années précédentes. Les naissances ont été dans la proportion d'un à quarante-six. Le rapporteur loue la conduite des planteurs des Indes Occidentales, et dit que « la condition de la population noire ne paroît requérir que peu ou point d'amélioration, vu la douceur, la générosité, et les soins indulgens des propriétaires. » Il ajoute que leur intérêt les porte constamment à être humains. Dans la colonie, il se commet peu de crimes d'une nature atroce, et l'on n'entend presque jamais parler de peines capitales. Il y a maintenant dans la colonie 42,939 esclaves mâles, Africains ou Créoles, et 33,990 esclaves de l'autre sexe, ce qui forme un total de 76,929. En 1817, la population esclave montoit, en totalité, à 77,867. Depuis cette époque, il y a eu 4,818 naissances, et 7,140 morts. Le rapport se termine par des observations fort satisfaisantes sur l'état florissant où est actuellement la colonie.

Progression de la force magnétique.

« M. le professeur Hansteen, savant norvégien, et dont les recherches sur le magnétisme terrestre auroient mérité un accueil plus libéral qu'elles n'ont trouvé chez les physiciens françois, a publié la table suivante de l'augmentation progressive de l'intensité des forces magnétiques, depuis l'équateur jusqu'aux pôles.

Inclinaison de l'aiguille.			Intensité de la force magnétique
Pérou..........	0°	0'	1,00 00
Mexico.........	42	10	1,3155
Paris...........	68	38	1,3482
Londres........	70	33	1,4142
Christiniana.....	72	30	1,4959
Arendal........	72	45	1,4756
Brassa..........	74	21	1,4941
Ile aux Lièvres... (Groenland)....	82	49	1,6939
Détroit de Davis..	83	8	1,6900
Baye de Baffin...	84	23	1,6685
Idem...........	84	39	1,7349
Idem...........	84	44	1,6943
Idem...........	85	54	1,7383
Idem...........	86	9	1,7606

Figure et masse du soleil.

On lit dans les *Ephémérides de Milan*, pour 1820, ce qui suit : « M. Mosotti, dans un mémoire sur la figure du soleil, après avoir donné des expressions analytiques pour le diamètre horizontal et vertical de cet astre, compare les valeurs qu'elles fournissent avec 1683 observations faites par M. Casari, et arrive à la conclusion que le soleil est alongé vers ses pôles de $\frac{1}{335}$.

M. Littrow a tiré la même conclusion de plus de 400 observations de M. Maskelyne.

Au contraire, les déterminations de M. Piazzi, et l'application des formules de M. Mosotti à quelques observations de M. Carlini, donnent le résultat opposé ; savoir : que le soleil est aplati vers ses pôles de $\frac{1}{350}$, ce

qui paroîtroit plus conforme à l'ordre général du système solaire.

Niveau de la mer Caspienne et chute de Wolga.

M. Pallas nous avoit le premier annoncé que la mer Caspienne étoit d'un niveau remarquablement bas en comparaison des autres lacs situés dans l'intérieur des terres et généralement plus élevés que l'Océan. Ce fait a successivement été éclairci et fixé d'une manière précise.

M. *Haas*, de Moscou, dans un petit écrit intitulé : *Ma Visite aux Eaux d'Alexandre*, p. 115—120, prouve que Novo-Tcherkask est à un niveau plus élevé de 192 $\frac{841}{1000}$ pieds de France que celui d'Astrakan Or, la chute du Don depuis Novo-Tcherkask jusqu'à la mer Noire est à peine de 8 pieds. Donc la mer Noire seroit à 185 pieds au-dessus de la mer Caspienne.

MM. *Engelhardt* et *Parrot*, dans leur voyage dans le Caucase et la Crimée, vont jusqu'à dire que la mer Caspienne est 304 pieds *au-dessous* de la mer Noire.

Un mémoire de M. *Pansner*, dans le Journal de Pétersbourg, n.° 6, donne enfin des résultats auxquels il paroît qu'on peut se tenir. Les nombreuses observations de ce savant démontrent qu'Astrakan est situé à 155 $\frac{329}{3000}$ pieds *au-dessous* du niveau de l'Océan. En remontant le Wolga, on trouve Kamuschen à 568 wenter (110 lieues) d'Astrakan à un niveau de 112 pieds *au-dessous* de celui de l'Océan. Ostachkow, près les sources du Wolga, n'est à 957 $\frac{95}{100}$ au-dessus d'Astrakan, ou 802 pieds au-dessus de l'Océan. Les plus grandes hauteurs du plateau de Waldaï ne vont qu'à 1211 pieds au-dessus de la mer Caspienne, ou 1050 au-dessus de l'Océan.

Ce plateau, qui est environné d'amas de graviers, n'a

dû être qu'un bas-fond dans l'ancien Océan, en supposant celui-ci élevé seulement de 12 à 1500 pieds au-dessus de son niveau actuel. Alors l'Europe centrale et méridionale dut former une grande île; la Scandinavie en devoit former une autre plus petite; l'Océan atlantique devoit se joindre par la Baltique à la mer Noire, à la mer Blanche et à la mer Caspienne. Mais cet état des choses doit être considéré comme antérieur à l'histoire.

Langue latine dérivée du russe.

Un voyageur genevois, M. *Galiffe*, dans un ouvrage sur l'Italie qu'il vient de publier, s'est avisé de soutenir que la langue des premiers Romains étoit le *russe*, ou du moins un dialecte slave quelconque. Il donne pour preuve une liste de mots russes et latins qui se ressemblent.

Comme cette hypothèse ne peut manquer de faire fortune parmi les ignorans qui regarderont avec étonnement cette longue liste de mots ressemblans, il est bon de déposer dans les *Annales de l'Histoire* une protestation formelle contre une assertion qui peut-être n'est qu'une mauvaise plaisanterie.

Depuis bien des années, on sait que toutes les langues dérivées du grec, du slave, du teuton et du gothique, ont entre elles quelque ressemblance, soit dans les mots, soit dans la structure grammaticale. Ces ressemblances sont aussi communes au persan et au sanskrit. On doit croire qu'elles tiennent à une ancienne communauté, sinon d'origine, du moins de civilisation. Ainsi les langues modernes d'Italie, de France et d'Espagne, l'allemand, l'anglois, le hollandois, le danois, le suédois, le lithuanien, le polonois, le bohémien, l'illyrien et le russe, peuvent donc, aux yeux des ignorans, paroître tour à tour des

langues-mères ou des *langues-filles*, comme il plaira à son caprice de les appeler. Mais ces rapports remontent, d'après les recherches des savans, à une cause générale, et ne doivent jamais être présentés d'une manière isolée, comme l'a fait M. Galiffe.

Animaux fabuleux.

On sait qu'il y a un certain nombre d'espèces animales, décrites par les anciens et dont les naturalistes modernes regardent l'existence comme chimérique, parce que leur configuration semble contraire aux lois générales de la nature. De temps à autre, on annonce cependant qu'on en a vu des individus vivans.

Ainsi le *Quarterly-Review* parle des licornes aperçues dans les montagnes du Thibet voisines de la Chine et du royaume d'Ascham. On les appelle *tsoopa*, dans la langue du pays.

On lit dans le *Star* l'annonce suivante :

« Une de ces curiosités naturelles dont quelques per-
« sonnes affectent de nier l'existence, et qu'on appelle
« *Syrènes*, a été apportée de Bencoolen (Sumatra) par
« le capitaine J. C. Ross, du *Vigo*, qui est actuellement
« mouillé dans la Tamise. Elle a une forme humaine
« parfaite depuis la tête jusqu'au milieu du corps, et le
« reste est une queue de poisson semblable à celle du
« dauphin. »

III.

NOUVELLES GÉOGRAPHIQUES ET HISTORIQUES.

Notice du voyage exécuté en 1818, 1819 *et* 1820, par M. Louis de Freycinet, capitaine de frégate, commandant la corvette du roi l'*Uranie*.

Nous avons plusieurs fois parlé du Voyage de M. de Freycinet avec l'intérêt qu'excitoit une entreprise faite aux frais de l'Etat et commandée par un officier déjà avantageusement connu. Voici ce que le ministère de la marine a fait officiellement connoître sur ce voyage:

« M. Louis de Freycinet, capitaine de frégate, à qui le roi avoit confié le commandement de la corvette l'*Uranie* pour faire un voyage de découvertes dans les mers du Sud, est arrivé au Havre le 13 novembre dernier.

« Le but principal de cette expédition étoit de faire des observations propres à déterminer la configuration de la terre et l'intensité des forces magnétiques dans l'hémisphère austral; mais ayant à parcourir, pendant plus de deux ans, une grande étendue de mer, M. de Freycinet devoit aussi profiter de toutes les occasions qui s'offriroient à lui d'augmenter la richesse de nos collections d'histoire naturelle, et d'ajouter de nouveaux documens hydrographiques à ceux que possède déjà en grand nombre le dépôt de cartes et plans de la marine royale.

« La corvette l'*Uranie*, armée à Toulon dans les premiers mois de 1817, y fut pourvue de tous les objets nécessaires pour une longue navigation; elle reçut un équipage

choisi, et son état-major se composa d'officiers également distingués par leur zèle et par l'étendue de leurs connoissances (1).

« Une nombreuse collection des meilleurs instrumens de physique et d'astronomie nautique fut embarquée pour servir aux expériences et aux observations qui étoient l'objet essentiel du voyage projeté.

« L'académie royale des sciences s'étoit empressée de rédiger, pour M. de Freycinet, des notes propres à le guider dans les recherches relatives à la physique générale, l'histoire naturelle, la géologie, la minéralogie, etc.

« Après de longs retards causés par la difficulté d'installer à bord divers objets destinés à des essais, l'*Uranie* mit à la voile le 17 septembre 1817.

« Les vents contraires la forcèrent de relâcher, le 11 octobre, à Gibraltar, et elle n'arriva à Sainte-Croix de Ténériffe que le 22 du même mois.

« Ce port eût été un lieu commode pour faire des observations de divers genres; mais l'obligation d'y subir une longue quarantaine décida M. de Freycinet à ne s'y arrêter que six jours; et, le 28 octobre, il fit route pour le Brésil.

(1) C'étoient MM. Lamarche, Labiche, lieutenans de vaisseau;
Duperrey, Laborde, enseignes de vaisseau;
Fabré, Guérin, Raillard, Bérard, élèves de la marine, nommés enseignes pendant la campagne;
Odet-Pellion, Ferand, Dubault, élèves de la marine;
Requin, commis aux revues;
Quoy, chirurgien-major;
Gaimard, chirurgien;
Gaudichaud, pharmacien;
Arrago, dessinateur.
M. de Quelen de la Villeglée, chanoine du chapitre royal de Saint-Denis, a fait la campagne comme aumônier de l'expédition.

« Le 6 décembre, le cap Frio fut aperçu, et sa position géographique vérifiée : l'*Uranie* entra le même soir à Rio de Janeiro, où elle resta jusqu'au 29 janvier 1818.

« Ce séjour de près de deux mois n'a pu être employé aussi utilement que l'auroit voulu M. de Freycinet : quelques difficultés s'opposèrent d'abord à l'établissement d'un observatoire à terre; le mauvais temps contraria ensuite les observations astronomiques; mais celles qui avoient pour objet le magnétisme et les oscillations du pendule furent faites avec le plus grand soin, en même temps que de nombreux échantillons d'histoire naturelle et des dessins de tout genre commencèrent les collections précieuses qui devoient être le fruit de l'expédition.

« Le passage de Rio de Janeiro au cap de Bonne-Espérance fut marqué par un événement déplorable qui priva M. de Freycinet de l'un de ses plus habiles collaborateurs. M. Laborde, officier d'un mérite distingué, observateur exact, bon dessinateur, et qui joignoit à ces qualités précieuses le caractère le plus sociable, mourut à la fleur de l'âge. Sa perte fut à bord le sujet d'un deuil universel.

« L'*Uranie* séjourna dans la baie de la Table depuis le 7 mars 1818 jusqu'au 5 avril, et de là elle se rendit au Port-Louis de l'Isle-de-France, où elle arriva le 5 mai.

« M. de Freycinet se loue particulièrement de l'accueil qu'il a reçu dans ces deux relâches de lord Charles Sommerset, gouverneur du Cap, et de M. George Smith, grand-juge et commissaire de justice au Port-Louis, près de qui il a trouvé les plus grandes facilités, tant pour l'établissement de son observatoire à terre que pour tout ce qui pouvoit contribuer au succès de sa mission.

« Le Port-Louis, placé à très-peu près par la même latitude que Rio de Janeiro et à un intervalle de plus de cent degrés en longitude, étoit favorablement situé pour les

observations du pendule; elles y furent faites avec détail, ainsi que les expériences qui avoient pour but d'étudier les phénomènes magnétiques et météorologiques.

« Une avarie assez grave qu'avoit essuyée le doublage en cuivre de l'*Uranie*, ne permit de reprendre la mer que le 16 juillet. La corvette ne s'arrêta que quelques jours à l'Ile-de-Bourbon pour y prendre des vivres; elle se dirigea ensuite vers les côtes de la Nouvelle-Hollande, dont l'extrémité nord de la terre d'Edels fut aperçue dans la journée du 11 septembre 1818.

« L'*Uranie* prolongea cette côte à moyenne distance; et, ayant rallié la terre d'Endracht, elle la suivit encore jusqu'à son arrivée à l'entrée de la baie des Chiens-Marins, d'où, après une courte station, elle se rendit, le 13 septembre, au mouillage devant la presqu'île Peron.

« Un observatoire fut d'abord établi à terre; puis on s'occupa du soin de se procurer de l'eau potable par le moyen de la distillation. Deux alambics avoient été embarqués à Toulon pour cet usage. De nombreuses contrariétés qui tenoient à des défauts d'installation qu'il seroit probablement facile d'éviter dans d'autres armemens, rendirent presque nuls les produits de l'appareil placé à bord de la corvette; mais celui qui fut mis à terre donna en assez grande abondance de l'eau agréable à boire, et à laquelle il n'a été reconnu aucune qualité nuisible.

« L'*Uranie* remit à la voile le 26 septembre. L'intention de M. de Freycinet, avant de se diriger sur Timor, étoit de vérifier quelques points sur la position géographique desquels il avoit des doutes. Il s'approcha en conséquence des îles de Dorre et Bernier, qu'il prolongeoit à bonne distance dans l'est et par un foible brassiage, lorsque la corvette, ayant touché tout-à-coup sur un banc

de sable, il fallut abandonner le travail commencé et gagner le large.

« Cet événement n'eut aucune suite fâcheuse; le temps passé au mouillage sur le banc fut employé à en explorer les contours et les sondes; et M. de Freycinet lui a donné le nom de *Banc de l'Uranie.*

« Le 9 octobre 1818, la corvette jeta l'ancre dans la baie de Coupang, à l'île de Timor, après avoir prolongé dans l'ouest les îles Simao et Rotti, qui appartiennent au même archipel.

« Les habitans de Coupang n'étoient alors occupés que des préparatifs de la guerre que le gouverneur hollandois s'apprêtoit à faire au laja Louis d'Armanoebang.

« Cette circonstance rendit difficile l'achat des provisions nécessaires au ravitaillement de la corvette; mais elle ne nuisit point aux opérations scientifiques qui furent exécutées avec le plus grand zèle, malgré l'excessive élévation de la température : à l'observatoire, elle étoit parfois de 25 degrés du thermomètre, tandis qu'à l'ombre elle se maintenoit à 33 et 35 degrés.

« L'*Uranie* partit de Coupang le 23 octobre 1818, assez mal approvisionnée et avec plusieurs hommes attaqués de la dyssenterie.

« Les calmes et les courans contraires la retinrent longtemps entre Timor et Ombay. Cette contrariété fut mise à profit pour envoyer visiter le village de Bitoca, situé sur la côte méridionale de ces îles, jusqu'à présent peu fréquentée par les Européens, et qu'habitent des peuplades guerrières et féroces, dont quelques-unes sont anthropophages.

« Cependant le nombre des dyssentériques augmentoit à bord de la corvette, et toute l'habileté du chirurgien-major, M. Quoy, ne suffisoit pas pour vaincre l'influence d'un

climat dévorant. La relâche de Coupang n'avoit procuré que peu de rafraîchissemens; il fallut donc se décider à faire une nouvelle station à Timor; et, le 12 novembre, l'*Uranie* mouilla à Diely, chef-lieu des établissemens portugais sur la côte nord de cette île.

« L'accueil le plus obligeant fut fait à l'expédition par le gouverneur don Jose Pinto Alcofarado d'Azevedo e Souza; la corvette fut approvisionnée abondamment par ses soins de tout ce dont elle pouvoit avoir besoin.

« Cette relâche ne fut que de cinq jours seulement, après lesquels l'*Uranie* se dirigea, en prolongeant toujours la côte de Timor pour débouquer à l'est de Wetter, par le canal qui sépare cette dernière île de celles de Kiffer et de Roma.

« Le 29 novembre, elle étoit en vue de Ceram et d'Amboyne; et, s'avançant dans le détroit entre cette dernière île et Bourou, elle se dirigea vers l'île Gasse qu'elle doubla dans l'est, à petite distance, pendant un orage violent. Un grand nombre d'îles furent observées, parmi lesquelles les plus remarquables sont celles de Dammer, de Gilolo et de Guébé.

« L'*Uranie* rencontra dans ces parages plusieurs corocores armées appartenant au *kimalaha* de Guébé. Ce prince vint à bord, et y passa une journée entière pendant que la corvette donnoit la remorque à sa flottille. Il fournit à M. de Freycinet divers renseignemens sur son pays, sur ses expéditions maritimes, et il lui fit les plus vives instances pour l'engager à relâcher dans son île, où il assuroit qu'il existe un port commode, une aiguade facile et de bons rafraîchissemens. Cette proposition ne pouvant être acceptée, il l'assura qu'il se rendroit à Waigiou avec ses frères pour lui faire une nouvelle visite.

« Ce fut à l'île Guébé que M. Poivre envoya prendre

jadis par M. de Coëtivi les plans de muscadiers qui se sont multipliés depuis dans nos colonies de l'Inde et de l'Amérique; les Guébéens se rappeloient très-bien cette circonstance dont ils ont été les premiers à parler, et M. de Freycinet attribue à leurs anciennes relations avec les François l'amitié toute particulière qu'ils lui ont témoignée.

« Une brise assez fraîche mit fin à ces communications amicales; l'*Uranie*, continuant sa route, passa, le 12 décembre, le détroit qui sépare l'île Mauhor de Guébé, et s'avança dans l'est; elle courut quelques dangers dans le détroit formé par les îles Rouïb et Balabalak, et par les îles Wyag où, pendant le calme, ces courans violens l'entraînèrent sur des bas fonds; elle put heureusement y tenir au mouillage et attendre que les vents lui permissent de faire route pour sortir de cette périlleuse position.

« Elle laissa tomber l'ancre le 16 décembre à l'île de Rawak, après avoir prolongé à petite distance la côte septentrionale de Waigiou.

« Un observatoire s'établit aussitôt à terre; et sa position, à la latitude seulement d'une minute et demie sud, étoit des plus favorables pour les expériences du pendule, qu'il falloit faire sous l'équateur. Le temps de cette relâche fut également employé en recherches relatives à la géographie et à l'histoire naturelle.

« Deux ou trois jours avant d'en partir, on entendit tout-à-coup une musique guerrière de tamtam, de timbales, etc. Quelques instans après parut, à la pointe du large de l'île, la flotte du kimalaha de Guébé, qui, fidèle à sa promesse, venoit faire la visite annoncée. Cette petite escadre offroit un spectacle à la fois imposant et bizarre. Le prince guébéen étoit accompagné de ses frères et de

ses fils, au nombre de huit, tous, comme lui, de bonne mine et d'une intelligence remarquable. Ils restèrent à bord jusqu'au moment du départ de la corvette ; ils offrirent en présent à M. de Freycinet diverses curiosités de leur pays, entre autres des chapeaux de paille et de talc, travaillés avec un art admirable.

« Partie de Rawak, le 5 janvier 1819, l'*Uranie* se porta sur les îles Ayou, dont elle eut connoissance les 6 et 8 du même mois.

« La dyssenterie continuoit alors à tourmenter l'équipage ; il ne tarda pas à s'y joindre des fièvres dont une des premières victimes fut M. Labiche, second lieutenant, officier rempli de mérite et du caractère le plus heureux. C'étoit la seconde perte de ce genre que faisoit l'expédition ; elle fut vivement sentie.

« Après avoir visité plusieurs des îles Carolines qui ne sont point indiquées sur la carte, et reçu partout des insulaires l'accueil le plus amical, M. de Freycinet se trouva, le 17 mars, en vue de l'île de Guam, il jeta l'ancre le soir du même jour au mouillage d'Humata.

« Cette relâche et celle que la corvette fit ensuite au port San-Luis de la même île rendirent à l'équipage la santé, grâces au généreux empressement avec lequel le gouverneur don José de Medinella y Pineda vint au-devant de tous les besoins de l'expédition, pour lui procurer des rafraîchissemens et des facilités de tous genres.

« M. de Freycinet paroît avoir recueilli sur les peuples des îles Mariannes des données plus étendues que celles dont les précédens voyageurs ont enrichi leurs relations ; il annonce des détails curieux sur leurs mœurs, leur langage, leurs lois, ainsi que sur ce gouvernement singulier dont on a beaucoup parlé, et dans lequel les femmes jouoient un rôle important. Il rapporte des notions inté-

ressantes sur les arts qu'ils pratiquoient, sur leurs monnoies qui étoient établies d'après des principes absolument différens des nôtres, et sur leur architecture, dont on voit encore de nombreux débris à Tinian.

« Deux mois furent employés à ces recherches en même temps qu'aux observations et aux expériences qui faisoient l'objet principal de l'expédition. M. de Medinilla avoit eu pendant tout ce temps l'obligeance de faire pourvoir la corvette de vivres frais et d'y ajouter des provisions de campagne, dont il refusa ensuite d'accepter le remboursement.

« La navigation de l'*Uranie*, depuis Guam jusqu'aux îles Sandwich, n'offrit rien de remarquable. Elle attérit le 5 août 1819, sur l'île Owhyhée, et mouilla dans la baie de Karakakoua trois jours après.

« Tamahama, roi des îles Sandwich, venoit de mourir; son palais étoit réduit en cendres; la presque totalité des cochons de l'île avoient été égorgés à l'occasion de ses obsèques, selon l'usage du pays: ce fut un véritable contretemps pour le ravitaillement de la corvette.

« Urio-Rio, fils aîné et successeur de Tamahama, ne jouissoit encore que d'une autorité mal établie: les chefs soumis par les armes de son père, élevant des prétentions extraordinaires, lui faisoient craindre une guerre prochaine. Il vint avec ses femmes et une nombreuse suite à bord de l'*Uranie*, à l'occasion du baptême de l'un des principaux chefs de l'île. Cette cérémonie fut faite avec beaucoup de pompe par M. l'abbé de Quelen, aumônier du régiment.

« Les îles Sandwich furent, comme les Mariannes, l'objet des recherches assidues de M. de Freycinet et des officiers sous ses ordres: de nombreuses observations ont

été faites pour la recherche de l'équateur magnétique et de ses inflexions dans le Grand-Océan.

« Le 30 août, l'*Uranie* partit pour se diriger sur le port Jackson, en traversant les îles de la Polynésie australe. En faisant route, la position des îles du danger de Byron fut rectifiée, ainsi que celle de l'île Pylstart, la plus méridionale des îles des Amis, et celle de l'île Howe.

« Une île nouvelle, entourée de récifs dangereux, fut découverte dans l'est de Tonga; M. de Freycinet la nomma île Rose.

« L'*Uranie* mouilla au port Jackson le 18 novembre 1819; elle y resta jusqu'au 25 décembre, et cet intervalle fut employé, comme l'avoient été les précédentes relâches, à des recherches scientifiques. M. de Freycinet parle à cet égard avec reconnoissance de l'assistance qui lui a été donnée par M. Macquerie, gouverneur de cette colonie.

« En quittant le port Jackson, la route de la corvette fut dirigée pour passer entre la Terre de Diémen et la Nouvelle-Zélande. Le 7 janvier 1820, l'extrémité méridionale de ces dernières îles fut doublée à vue de l'île Campbell.

« Depuis ce moment, jusqu'à l'attérage de la Terre de Feu, les vents furent constamment favorables. L'*Uranie* s'avança au Sud jusqu'au 59e degré de latitude; elle avoit trouvé des glaces flottantes dès le 54e degré.

« Le 5 février, les côtes de la Terre de Feu furent aperçues dans le voisinage du cap de la Désolation; le temps étoit affreux comme les rivages voisins. Dans l'impossibilité d'atteindre le havre de Noël, il fallut faire route pour la baie du Bon-Succès, dans le détroit de Lemaire; mais un ouragan furieux fit aller la corvette en dérive : il n'y eut pas un moment à perdre pour couper le

cable, et appareiller en toute hâte, afin de sortir de la baie, en rangeant, à petite distance, les rochers et les brisans qui gisent à sa pointe septentrionale.

« Cette tempête épouvantable dura deux jours; elle fit dériver considérablement la corvette vers le Nord : ce fut ce qui décida M. de Freycinet à faire route pour les îles Malouines.

« J'arrivai heureusement, dit cet officier, dans son der-
« nier rapport, à la vue de ces îles le 12 février, et le 14,
« seulement à l'entrée de la baie Françoise, où Bou-
« gainville a établi sa colonie. Cette dernière époque cor-
« respondoit au 13 février de la date d'Europe, dont nous
« devions différer d'un jour par suite de notre circum-
« navigation; et cette journée, qui a été si douloureuse
« pour la France, devoit être aussi pour nous un jour
« de deuil? »

« Ce fut en effet le même jour que l'*Uranie* toucha sur une roche sous-marine, dont aucun indice ne pouvoit faire soupçonner l'existence, et qu'à la snite de cet accident elle eut une voie d'eau qui la mit hors d'état d'achever le voyage.

« Les *Annales des Voyages* contiennent la lettre dans laquelle M. Freycinet rend compte de ce voyage.

« Forcé par nos lois de se justifier, devant un conseil de guerre, de la perte du bâtiment dont le Roi lui avoit confié le commandement, M. de Freycinet vient
« d'être, à l'unanimité, acquitté; et le président, au
« nom du conseil, lui a adressé des éloges pour la con-
« duite qu'il a tenue dans ce naufrage et dans les cir-
« constances qui en ont été la suite. »

« Après la perte de l'*Uranie* dans la baie Françoise, il ne restoit à M. de Freycinet que la ressource d'envoyer sa chaloupe au Rio de la Plata pour y chercher du

secours, quand un incident inespéré vingt changer tout-à-coup sa situation. L'arrivée d'une barque de pêche détachée par le navire anglo-américain l'*Amiral Knox*, alors en station vers la partie occidentale des Malouines, lui donna les moyens de faire connoître son malheur et ses besoins au capitaine de ce bâtiment. La réponse à ce message n'étoit pas arrivée, qu'un autre navire américain à trois mâts, le *Mercure*, entra dans la baie pour se réparer.

« Un marché fut conclu en peu de temps avec le capitaine Galvin qui commandoit ce bâtiment, pour transporter à Rio de Janeiro l'équipage de l'*Uranie*, ses vivres et les produits de l'expédition, qui tous avoient été sauvés du naufrage, à la seule exception d'un petit nombre de caisses contenant des objets d'histoire naturelle.

« Tout fut prêt pour le départ le 27 avril; le *Mercure* avait été réparé par les marins de l'*Uranie*, et bientôt il fallut se séparer pour toujours des débris de cette corvette, qu'aucun effort humain n'eût pu remettre en état de revenir en Europe.

« Chemin faisant, le capitaine Galvin changea tout-à-coup d'idée, et proposa à M. de Freycinet de lui vendre le *Mercure*, dont l'équipage et la cargaison seroient alors débarqués à Montevideo. Ce traité fut immédiatement conclu à des conditions réciproquement avantageuses.

« C'est ce même bâtiment qui, après une relâche de près de trois mois à Rio de Janeiro (du 19 juin au 15 septembre), décoré du pavillon du Roi, sous le nom de la *Physicienne*, est entré au Hâvre le 13 novembre dernier, rapportant, avec l'état-major et l'équipage de l'*Uranie*, les collections qui sont le fruit de cette expédition.

« En attendant que des relations plus détaillées fassent

connoître toute l'importance de ces travaux, il suffira d'en donner ici un aperçu rapide :

1.° Les observations du pendule, qui étoient un des objets principaux du voyage, ont été faites avec le plus grand soin partout où la durée des relâches et les localités ont pu le permettre. Les stations de ce genre ont été au nombre de neuf; savoir : 1.° Rio de Janeiro (première relâche); 2.° le cap de Bonne-Espérance; 3.° le Port-Louis de l'Ile-de-France; 4.° l'île de Rawak; 5.° l'île de Guam; 6.° l'île de Mowe des Sandwich; 7.° le port Jackson; 8.° les îles Malouines; 9.° Rio de Janeiro (deuxième relâche).

« 2° Chaque jour, pendant la durée de la campagne, deux officiers au moins ont fait à tour de rôle les observations astronomiques nécessaires pour fixer la situation du bâtiment à la mer, ou à terre la position des observatoires, régler les montres marines, etc. Toutes ces observations ont été transcrites sur des journaux destinés à cet usage.

« 3° Il en a été de même des phénomènes magnétiques qui ont fait l'objet d'études constantes et multipliées, tant à la mer que dans toutes les relâches : elles comprennent les observations de déclinaison et d'inclinaison magnétique; celles d'intensité faites tant avec les aiguilles horizontales qu'avec celles d'inclinaissn; enfin les variations horaires et périodiques en déclinaison.

« 4° Les observations comparées de la température de l'air avec celle de la mer à sa surface, ont été faites de deux heures en deux heures, pendant toute la durée du voyage. Cette masse considérable de résultats pourra être utile pour la détermination des lignes isothermes sur le globe terrestre.

« 5° Plus de soixante échantillons d'eau de mer, pris

dans les parages parcourus, ont été mis dans autant de flacons parfaitement scellés, pour être analysés au retour. Chaque flacon porte l'indication de la latitude et de la longitude du lieu où l'eau a été puisée.

« 6° Un journal météorologique, tenu heure par heure, pendant la durée entière du voyage, montrera dans un ordre méthodique toutes les observations du thermomètre, du baromètre et de l'hydromètre, qui ont été faites tant à la mer qu'à terre; l'indication des vents régnans et leur degré de force; les phénomènes électriques et aériens, etc.

« 7° Les variations barométriques n'ont pu être observées avec précision que dans les relâches; les résultats en sont consignés dans un registre particulier.

« 8° Il n'a été possible d'observer les marées que sur un petit nombre de points; mais les données acquises à Rio-de-Janeïro, à l'Ile-de-France, à Rawak, à Guam, ne sont pas sans intérêt.

« 9° Le nombre des cartes levées pendant le voyage est de trente environ; une partie en a déjà été construite; mais la totalité des matériaux recueillis sur cette matière et classés avec soin, donnera toutes les facilités désirables pour continuer ce travail.

« 10° Malgré le naufrage aux îles Malouines qui a causé la perte de dix-huit caisses d'histoire naturelle, il en reste encore environ quarante; elles contiennent un grand nombre d'échantillons des trois règnes, et notamment la presque totalité de ceux qui ont été recueillis aux îles Mariannes, encore peu connues sous ce rapport par les naturalistes.

« 11° Le nombre des dessins faits pendant la campagne est de plusieurs centaines; la plupart recommandables par la beauté des sites qu'ils représentent, par la vérité des portraits et le charme des compositions.

« 12° Enfin, les observations relatives aux mœurs et aux usages des peuples visités ont été recueillies en très-grand nombre par tous les officiers employés dans l'expédition; toutes sont rédigées dans le même esprit et d'après un même plan, de manière à pouvoir se lier facilement entre elles dans la relation générale du voyage.

« Il est à remarquer, au surplus, que cette expédition est la première du même genre dans laquelle toutes les opérations scientifiques aient été entièrement exécutées par des officiers attachés au service de la marine royale. »

Nouvelle expédition angloise aux mers polaires.

Le gouvernement anglois a pris la détermination d'envoyer une nouvelle expédition de découverte dans les mers du pôle Arctique. De même que dans la dernière, deux vaisseaux y seront employés. L'*Hecla* sera examiné, et radoubé immédiatement à Deptford; et le *Griper*, qui étoit d'une dimension trop petite, sera remplacé par le *Fury*, bâtiment bombardier. Le capitaine Parry commandera cette expédition. Le point précis vers lequel les reconnoissances devront être dirigées n'est pas encore désigné, et probablement il ne le sera qu'après qu'on aura reçu des avis du lieutenant Franklyn, qui, avec l'expédition par terre, devoit aller de la baie d'Hudson à la rivière de Coppermine. Mais, si le rapport de Franklyn n'y est pas contraire, le capitaine Parry se propose d'entrer par le détroit d'Hudson et de tourner ensuite au nord, sur la route suivie par Fox en 1632. Il est très-probable que le large bras de mer qu'on y connoît, s'étend vers la rivière Coppermine.

Le capitaine Lyon, de la marine royale, qui est revenu dernièrement d'une mission dans l'intérieur de l'Afrique, est nommé commandant du vaisseau de S. M. l'*Hecla*; et il accompagnera le capitaine Parry dans l'expédition.

La somme de 5,000 livres sterling accordée par le parlement a été distribuée de la manière suivante aux équipages de l'*Hecla* et du *Griper*. Le capitaine Parry, 1,000 livres sterling; le lieutenant Liddon, du *Griper*, 500 livres sterling; aux lieutenans Beachy et Hoppner, au capitaine Sabine et aux deux maîtres, 200 livres sterling chacun; à l'élève supérieur, 55 livres sterling; aux autres élèves, 30 livres sterling chacun; aux matelots, 10 liv. st. chacun.

La relation du capitaine Parry est sous presse, et paroîtra vers le 1er mars. Nous en rendrons un compte détaillé.

Journal de deux expéditions dans l'intérieur de la Nouvelle-Galle méridionale, par M. Oxley.

Ce volume in-4° n'est pas des plus amusans; on n'y trouve qu'une reconnoissance des rivières, des marais, des plaines et des montagnes; peu de détails sur les tribus sauvages qui paroissent très-foibles et très-malheureuses; rien de bien nouveau sur l'histoire naturelle. Mais, que voulez-vous? La nature paroît avoir fait de la *Nouvelle-Galles méridionale* un des pays les plus monotones du monde, et M. Oxley nous rend fidèlement l'ennui qu'il y a éprouvé. Toutefois un fait géographique important est constaté par ces expéditions.

La chaîne des Montagnes-Bleues, moins élevée que les Pyrénées, n'est difficile à franchir que parce qu'elle se termine à l'est par de grands précipices, souvent taillés à pic dans une étendue considérable. On a maintenant découvert des intervalles par où l'on traverse facilement la chaîne. A l'ouest, la plus grande partie du pays descend en plaine vers l'interieur. Deux rivières considérables qui naissent dans ces montagnes coulent à l'ouest et au nord-ouest, mais se terminent dans des flaques d'eau salée qu'on peut appeler à volonté lacs ou marécages.

Cette circonstance, qui fait ressembler la région des Montagnes-Bleues de la Nouvelle-Galles au Mont-Atlas en Afrique, avoit été indiquée dans ces Annales, vol. 1er, pag. 76 et 77.

Nous reviendrons sur l'ensemble des découvertes de M. Oxley aussitôt que d'autres cartes importantes dont nous sommes occupés, nous permettront de donner la sienne.

Diverses entreprises de voyage.

On a répandu le bruit que le gouvernement françois projetoit un *voyage au Pôle.* Le plan doit être combiné de manière à conduire le navigateur à des découvertes dif-

férentes de celles des Anglois. Mais nous craignons que la nouvelle ne soit prématurée.

Deux voyageurs françois ont péri victimes du climat des tropiques, M. Havé à Madagascar, et M. Rouzé au Sénégal.

Un naturaliste, M. Delalande, a rapporté du cap de Bonne-Espérance une immense collection d'oiseaux, d'insectes et de plantes. Elle complétera l'histoire naturelle de ce pays.

Le pacha d'Egypte envoie une expédition militaire contre les Mamelouks, maîtres de Dongola. Elle doit même pénétrer dans le Sennaar et dans l'Abyssinie, pays dont le pacha prétend faire la conquête. Divers Européens, entre autres M. Frédiani, Italien, et M. Cailliaud, François, se sont joints à cette expédition.

M. Gaultier, capitaine de vaisseau, avoit été chargé, il y a quelques années, de procéder à la reconnoissance hydrographique de la Méditerranée, de l'Adriatique, de la mer de Marmara et de la mer Noire. Il vient enfin de terminer ce travail important. Les parties récemment achevées sont la reconnoissance de l'Archipel, du détroit des Dardanelles, du Bosphore, de la mer de Marmara et de la mer Noire.

M. Hell, lieutenant de vaisseau, commandant l'aviso *la Foudre*, a rivalisé de zèle avec M. Gaultier. Chargé de reconnoître les ports et les côtes de la Corse, ainsi que les écueils situés dans les environs, il s'est dignement acquitté de cette mission, qui ne laissoit pas que de présenter des difficultés. Les matériaux qu'il a recueillis suffiront pour établir le plan de détail et les sondes d'un développement de côtes de cinquante lieues. Les travaux de M. Hell, remarquables par leur précision, sont liés à ceux de M. Gaultier, ainsi qu'aux opérations géodésiques exécutées sous la direction de M. Hauchot.

Le gouvernement russe a reçu la nouvelle qu'il existoit au nord du détroit de Behring, à 67 degrés et demi de latitude, sur la côte américaine, un certain nombre de *familles russes* descendantes de quelques navigateurs de cette nation qui y ont été jetés par un naufrage, il y a environ un siècle. Cette nouvelle va peut-être accélérer l'expédition qu'on avoit projetée dans ces régions.

On mande d'Orenbourg, du 17 octobre, ce qui suit : « Le 10 de ce mois, la mission impériale destinée pour la Bucharie, a quitté cette ville sous une escorte de deux cents hommes d'infanterie, de deux cents cosaques d'Ural et d'Orembourg et de l'artillerie à cheval avec deux pièces de canon. Le chef de cette mission est M. le conseiller d'état actuel, Negri, connu par ses profondes connoissances dans les langues orientales. M. Zulkowski, aide-de-camp du général d'infanterie Essen, capitaine au régiment de la garde Ismaïlowski, commande l'escorte de cette mission, à laquelle sont attachés le capitaine de l'état-major de la garde, baron de Meyendorff, le lieutenant Walchowskoy, le lieutenant Timofieff, le directeur Evermann et le naturaliste Pander. La réunion de personnes aussi instruites seroit remarquable, même hors des steppes des Kirguis. Le but de cette mission est d'établir un commerce avantageux et sûr avec la Bucharie, et d'obtenir des connoissances plus positives sur un pays séparé de nous par des déserts. »

« La caravane est composée de trente chariots et de quatre cent soixante-treize chameaux chargés, qui cheminoient deux à deux entre les détachemens conduits par des Kirguis sous leur costume national. Il est enjoint, particulièrement aux soldats, d'observer cette discipline qui les a distingués en Europe. »

Le gouvernement des Etats-Unis a chargé M. Cash, gouverneur de l'état de Michigan, d'aller reconnoître les régions encore assez mal connues qui bordent le lac supérieur.

Note sur la carte générale des Régions Polaires.

Désirant fournir promptement aux lecteurs de nos Annales le moyen d'embrasser d'un coup d'œil l'état actuel des connoissances sur les régions polaires, et les lacunes qui restent à remplir, nous avons corrigé et complété la carte angloise qui accompagne l'*Histoire des découvertes dans les régions polaires arctiques* par M. Barrow.

Nous y avons inséré les découvertes récentes du capitaine Parry, à l'ouest de la baie de Baffin, d'après la carte

lithographiée publiée par l'Amirauté de Londres, et dont la copie a été distribuée à nos abonnés.

Les découvertes de M. le capitaine Otto de Kotzebue au nord-est du détroit de Behring sont placées d'après les indications que M. Choris, peintre et compagnon de voyage du navigateur russe, a bien voulu nous communiquer.

On voit que la distance entre les points les plus avancés de ces navigateurs est de 260 à 280 lieues nautiques. Rien n'est décidé pour ou contre l'existence d'un *passage* ou d'un *isthme*.

Nous avons marqué au nord de la baie Hudson le nom de *Mer Christiane*, d'après *Jens Munck*, navigateur danois, qui, en 1619, fut envoyé chercher le passage nord-ouest. Ayant passé le détroit Hudson, il vit au nord une grande mer glacée qu'il appela *Mare Christianeum*; mais, ne croyant pas pouvoir y trouver de passage, il entra dans la baie d'Hudson, où il chercha en vain le passage désiré.

Il y a d'autres raisons pour croire que les côtes vues par Fox en 1632 sont plus reculées vers l'est qu'elles ne paroissent sur la carte. Cette ouverture qui, en tout cas, est fort large, mérite l'examen le plus attentif. C'est peut-être le détroit par où Maldonado, en 1588, et Du Clouys, en 1767, ont dû pénétrer dans une mer polaire.

Nous n'avons pas osé séparer l'île Cumberland en deux ou plusieurs morceaux; mais nous croyons que la partie la plus avancée à l'est est une île détachée, et que c'est la fameuse *île James* des anciennes cartes.

Les détroits de Cumberland et de Lumley ou Frobisher ont besoin d'être examinés avec soin.

Nous avons placé les côtes du Grœnland d'après un mémoire de M. *de Wormskiold*, lieutenant dans la marine danoise, et voyageur aussi intrépide qu'instruit. On y remarquera :

1° La partie de la côte vue, en 1652, par le capitaine *Danell* ou *de Nell*, qui voyageoit pour le compte du roi de Danemarck, mais du journal duquel on n'a malheureusement que des extraits;

2° Le point où atteignirent, en 1788, les lieutenans Egede et Rothe, Danois, envoyés à la découverte du Grœnland oriental;

3° Le détroit ou le golfe que le capitaine-baleinier Volquart Boon, de l'île de Sylt, dans le duché de Sleswick, découvrit en 1761, et auquel il donna quinze lieues danoises d'ouverture. Il y remarqua un courant très-fort de l'est à l'ouest ou au nord-ouest (1).

Nous ferons connoître le mémoire de M. de Wormskiold.

Les côtes les plus orientales du Grœnland sont placées d'après une carte extrêmement soignée et détaillée que M. Purdy a récemment publiée à Londres. Il a reporté cette côte à 10 degrés plus à l'est qu'on ne la plaçoit dans les cartes modernes : nous ne connoissons pas toutes ses raisons; mais nous avons vu des journaux des navigateurs qui s'accordent avec cette opinion.

Enfin, nous avons marqué les termes présumés du voyage des Hollandois de 1664, dont il est parlé dans les *Transactions philosophiques*, et du voyage du capitaine Wood en 1676.

Les îles de la *Nouvelle-Sibérie* sont indiquées après une carte russe récente; mais il n'est pas certain qn'on ait reconnu complétement la côte septentrionale de la plus grande de ces îles.

Nous avons laissé en pointillé la partie de la côte de Sibérie entre le cap Schalaginskoy et le cap du Nord, parce que l'on n'en a pas un levé tout-à-fait authentique; mais il est néanmoins certain qu'elle se termine à peu près comme on l'a indiqué, et que l'Asie ne joint pas l'Amérique, malgré les raisonnemeus spécieux de M. Burney.

Cette carte des régions polaires ne doit être considérée et jugée que comme une esquisse provisoire; car les découvertes de l'an 1821 y apporteront sans doute des changemens.

M. B.

(1) C'est ici que la carte des frères Zeni indique un golfe et le monastère de Saint-Thomas.

FIN DU TOME VII.

CARTE DES RÉGIONS POLAIRES BORÉALES,

POLE ARCTIQUE

Mer Polaire

Ile Melville

Southampton

Mer Christiane

T. du P. Guillaume

Baie de Baffin

Détroit de Davis

Détroit d'Hudson

Groenland

Islande

I. Jean de Mayen

Spitzberg

Nouv.le Zemble

Nouv.le Sibérie

Laponie

Golfe de Bothnie

Norwège

Iles Feroer

Is. Shetland

Is. Orcades

Murray Firth

Skager Rak

Cercle Polaire Arctique

Méridien de Greenwich

Mer d'Okhotsk

Kamtschatka

Sibérie

Amérique Septentrionale

Cumberland

Ile Jacob

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS CE VOLUME.

BULLETIN.

I.

ANALYSES CRITIQUES.

II.

MÉLANGES HISTORIQUES ET GÉOGRAPHIQUES.

III.

NOUVELLES.

FIN DE LA TABLE DU TOME VII.

